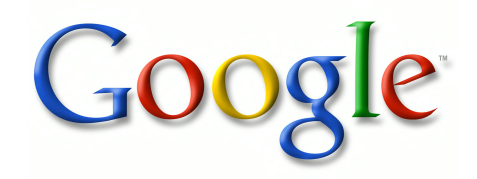
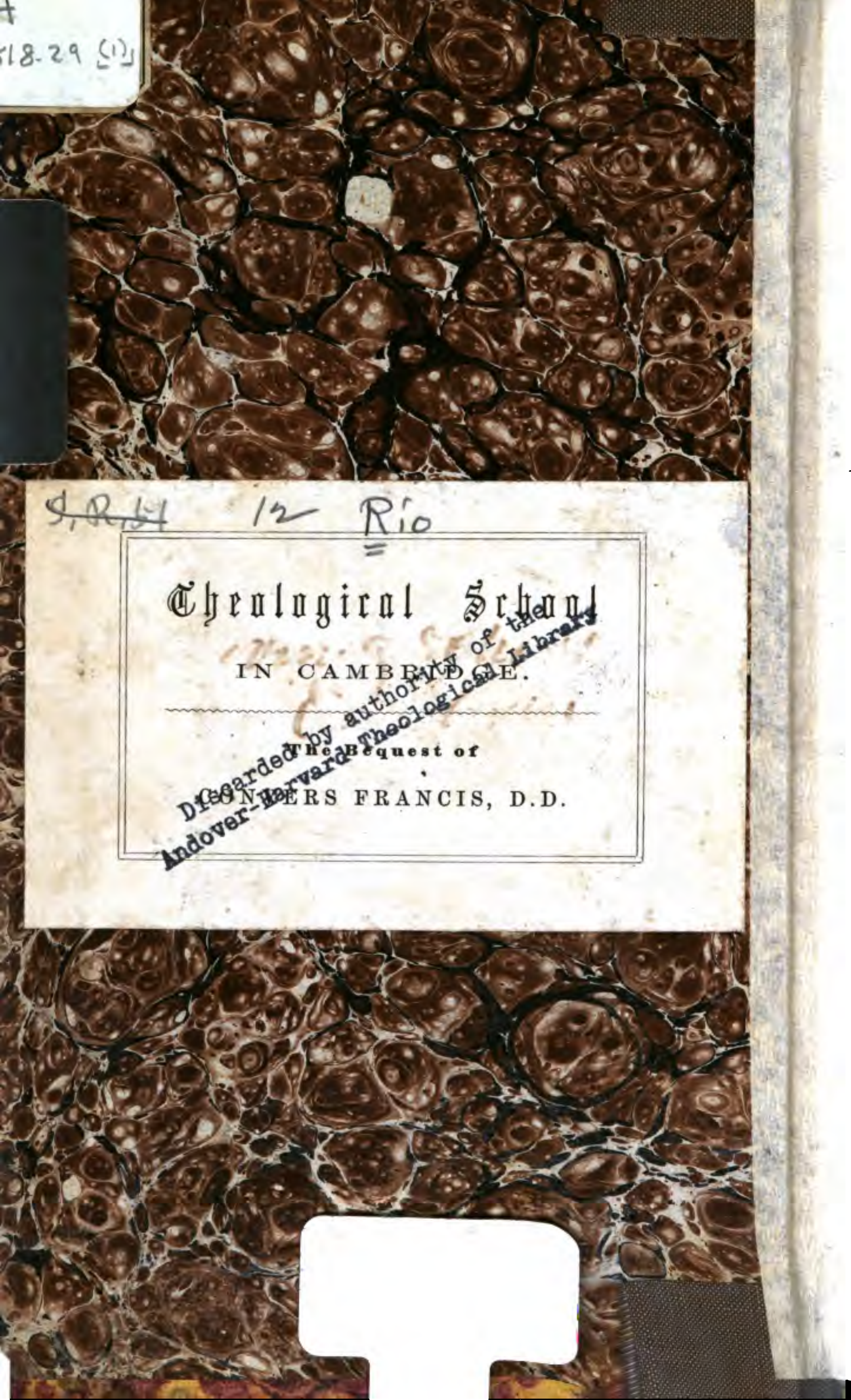
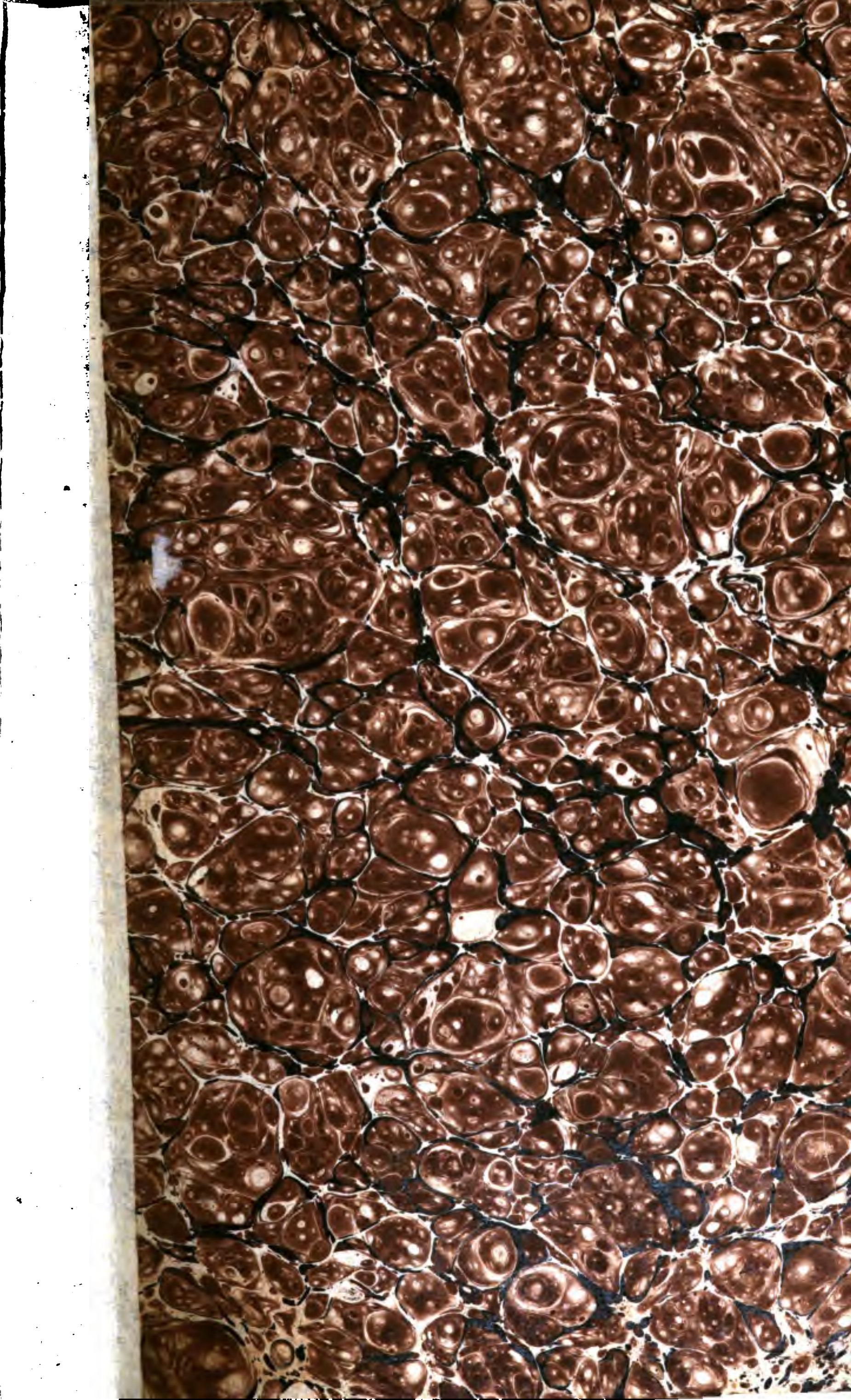

Google




518.29 (1)
Rio
Theological School
IN CAMBRIDGE.
The Bequest of
CONVERS FRANCIS, D.D.
Discarded by authority of the
Andover-Harvard Theological Library



C. Francis

1851.

See a notice of this work in the *Revue Encyclopedique*, Tome 46. p. 94.

A presentation copy from the author, with his autograph.

A Monsieur Feletz
de l'académie française
Hommage de l'auteur.

ESSAI

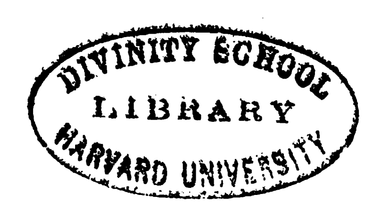
SUR L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT HUMAIN

DANS L'ANTIQUITÉ.

TOME I.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
Rue de Seine, n° 14.

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT HUMAIN

DANS L'ANTIQUITÉ.

Alexis François
PAR M. RIO,

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE ROYAL DE LOUIS-LE-GRAND.

Toute la suite des hommes pendant tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.

(PASCAL.)

TOME PREMIER.

1

PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE HACHETTE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXIX.

A MONSIEUR

LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND,

HOMMAGE

DE MA RECONNAISSANCE.

PRÉFACE.

Je livre au public le fruit d'un long travail, qui a passé par plusieurs formes avant de recevoir celle sous laquelle je la présente aujourd'hui. J'ai remplacé autant que j'ai pu par une Histoire *positive* de l'esprit humain les considérations vagues que j'avais réunies dans un ouvrage auquel j'avais donné le titre de Tableau de la civilisation ancienne, et dont j'ai heureusement différé la publication jusqu'au moment où je me suis aperçu de sa faiblesse et de son défaut de méthode. J'ai voulu connaître les travaux les plus importans qui ont été publiés en Allemagne sur cette

matière. Cette étude a tout à coup agrandi l'horizon de mes idées, et j'ai senti que, pour bien suivre et bien apprécier les progrès de l'humanité, il fallait se placer dans le point de vue où se sont placés Creutzer, Heeren et surtout Herder, pour les apprécier et les suivre.

Je n'ai trouvé ni dans leurs écrits, ni ailleurs, le plan que je me suis imposé, et qui a bouleversé de fond en comble ma première composition; mais je ne l'en attribue pas moins à la lecture des nombreux ouvrages de ce genre que l'Allemagne n'a cessé de produire depuis un demi-siècle.

Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de faire entrer l'Orient dans le tableau que j'ai tracé : il est temps que l'antiquité orientale fasse valoir son droit d'aînesse, et ait sa part du culte dont l'antiquité classique a été trop exclusivement l'objet. Il est probable que je n'aurais pas senti de moi-même cette nécessité; mais je me suis trouvé, depuis que j'ai entièrement refondu

mon travail, dans des circonstances favorables qui n'existaient pas encore pour moi, quand je rédigeais mon premier essai. Les secours et les renseignemens de tout genre que m'a procurés l'un de nos plus savans orientalistes, M. Abel Rémusat, m'ont permis d'entrer dans quelques détails sur le développement intellectuel des Chinois, et la justice autant que la reconnaissance m'oblige de lui en faire ici l'hommage. M. Eugène Burnouf, déjà connu par d'excellens travaux philologiques sur l'Inde, m'a rendu les mêmes services pour le tableau de la littérature indienne; et M. Guigniaud, qui a eu la modestie de placer à la suite de la Symbolique de Creutzer, traduite et refondue par lui, les résultats de ses immenses recherches sur l'Orient et l'Égypte, a bien voulu diriger les miennes sur les points les plus importans.

On dira peut-être que j'aurais dû attendre, pour imprimer cet ouvrage, qu'il fût entièrement terminé : je crois avoir de bonnes raisons pour en agir autrement.

Les lecteurs n'iront pas bien loin sans s'apercevoir, ou du moins sans se douter des obstacles contre lesquels j'ai combattu pour obtenir leurs suffrages, et ils n'auront pas de peine à comprendre le besoin que j'éprouve de les consulter, avant de poursuivre ma longue et pénible marche à travers les siècles que j'ai encore à parcourir. Je compte sur une critique d'autant plus éclairée, que je me suis laissé entraîner par l'esprit qui domine une foule de travaux contemporains. On commence à attacher autant, et même plus d'importance à l'histoire intellectuelle des peuples qu'à leur histoire politique; on veut connaître celle-ci, non plus uniquement pour elle-même, mais pour la lumière qu'elle peut jeter sur l'autre. Bien que ces sortes de volontés ne reçoivent jamais de manifestation formelle, elles n'en sont pas moins impérieuses, et je puis dire que c'est mon siècle qui m'a imposé mon sujet. Maintenant il m'importe de savoir si j'ai bien suivi ses inspirations, et si, en com-

mençant le tableau des développemens de l'intelligence humaine dans l'antiquité, je n'ai pas entrepris une tâche au-dessus de mes forces.

Margency, 8 octobre 1828.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN

DANS L'ANTIQUITÉ.

LIVRE PREMIER.

QUAND Dieu eut placé l'homme sur cette terre et l'eut condamné à gagner sa nourriture à la sueur de son front, la vie intellectuelle et la vie animale se trouvèrent comprises dans cette condamnation ; et si, d'une part, il dut travailler sous peine de mourir, de l'autre il dut s'éclairer sous peine de perdre tous les avantages qui lui restaient après sa chute.

L'homme fut fidèle à cette double vocation. Il se trouva dans la nature des lois toutes prêtes à favoriser son industrie, et cette bénédiction versée sur son travail provoqua le premier transport de sa reconnaissance. D'autres causes éveillèrent d'autres sentimens; de l'agitation qu'ils causèrent dans son sein jaillit l'enthousiasme

qui domina toutes ses facultés, même après que toutes les puissances de son ame furent mises en mouvement, et l'imagination prit possession de l'univers, sans autre droit que celui de premier occupant.

Ce fut donc sous ses auspices que commença l'éducation du genre humain, ce fut par son intermédiaire et surtout par son langage que les croyances primitives furent affermies, propagées et comprises; mais à mesure que les générations s'écoulèrent, la raison, qui avait grandi plus lentement, introduisit dans le monde ses combinaisons positives et régulières. Il s'éleva de grandes cités et de grands empires, qui eurent aussi leur enfance, leur âge mûr, leur vieillesse; et ce fut sous l'influence de l'imagination que se passèrent leurs beaux jours. Partout son déclin annonça celui du génie, de l'enthousiasme et des mœurs, et partagea en deux périodes bien distinctes l'éducation des peuples.

Mais ce serait encore une science bien stérile que celle qui consisterait à savoir que les sociétés commencent par s'enivrer des jouissances de l'imagination, et finissent par prendre une allure plus grave et un maintien plus sérieux. Ce qu'il importe de connaître, c'est la valeur de l'héritage qu'elles laissent en mourant aux nations qui s'établissent sur leurs ruines. Si une

république ou un empire, après avoir parcouru toutes les phases de son existence, se contente de faire retentir dans l'histoire le chant de ses prospérités ou le cri lugubre de sa détresse, s'ils n'ont aspiré qu'à réveiller en nous cette sympathie qui lie entre eux, à de si grandes distances de temps et de lieu, tous les membres de la grande famille, nous nous dirons que ce n'était pas la peine de tant agir et de tant souffrir pour faire naître un sentiment d'admiration ou de pitié. Mais il n'est pas vrai que ce soit là le seul résultat du mouvement que se donnent les peuples sur la terre. Eux-mêmes n'ont pas soupçonné la majesté du spectacle qu'ils nous présentent, soit quand, dans leur jeunesse, ils étendent le domaine de l'imagination, soit quand, aux approches de la vieillesse, ils soumettent aux froids calculs de la raison les phénomènes dont se compose la vie. Et comme, depuis l'origine du monde, toutes les sociétés qui y ont laissé quelques souvenirs ont contribué de l'une ou de l'autre manière aux progrès de l'esprit humain, il s'ensuit que son histoire doit embrasser une foule d'évaluations partielles et successives, dans une progression toujours croissante.

Cependant il s'en faut que toutes les couleurs de ce tableau soient riantes. Elles le sont quand

un peuple, se dégageant de ses premières entraves, fait le premier essai de ses forces intellectuelles et morales, mais elles deviennent sombres dès qu'il se dégrade, et cette dégradation est inévitable. Les individus sont plus respectables quand ils vieillissent; mais la vieillesse des nations est presque toujours dégoûtante. Pour surmonter ce dégoût, il faut évaluer les richesses intellectuelles qu'elles ont laissées, et, après avoir assisté aux funérailles de chacune d'elles, en commençant par la plus ancienne, voir toutes leurs conquêtes successives aller grossir, dans une région supérieure à la mort, l'antique trésor de l'intelligence humaine, ou, pour me servir de la formule claire et concise de Pascal, considérer toute la suite des hommes pendant tant de siècles comme un même homme qui subsiste toujours, et qui apprend continuellement.

Depuis la dispersion de la première famille jusqu'à l'établissement du christianisme, cette éducation du genre humain a été bien avancée. La Chine, l'Inde, la Perse, la Phénicie, l'Egypte, la Judée, la Grèce et Rome enfin y ont contribué dans la mesure que la Providence leur avait fixée; et cette lumière qui a successivement éclairé toutes les parties du monde, a marché comme celle du soleil, d'orient en occident. Je l'appel-

lerai, si on veut, *civilisation*, mais en ayant soin d'avertir que la chose représentée par ce mot se compose pour moi de trois élémens, savoir : l'élément intellectuel, l'élément moral, et l'élément matériel. Or, s'il est vrai que le premier s'accroît toujours en traversant les peuples et les siècles, il ne l'est pas moins que le second demeure stationnaire, attendu que l'homme n'a jamais eu que le même nombre de moyens pour combattre ses passions ou pour les empêcher de naître. Il n'y a donc pas de progrès possibles pour le cœur humain. Je dirai plus, en l'étudiant au sein des sociétés politiques, on trouve que sa valeur va toujours en diminuant. L'histoire ancienne se termine par celle d'une nation qui a mis cette vérité dans tout son jour : venue la dernière, Rome a surpassé en corruption comme en gloire toutes celles qui l'avaient précédée. Certes, jamais l'intelligence humaine n'avait été si riche, et cependant jamais Dieu n'avait eu tant à se repentir de son ouvrage.

Quant à l'élément matériel, qui n'est autre chose que l'industrie, j'avoue qu'il mérite d'occuper une place dans les annales de l'humanité, surtout quand il a pour objet de mettre certains agens de la nature à la disposition de l'homme. C'est, sans contredit, le plus bel exercice des droits que le Créateur lui donna sur elle. Mais je

ne puis m'empêcher de remarquer que les cités les plus fameuses pour leurs travaux industriels semblent avoir pris en dédain les arts d'imagination et les spéculations scientifiques. Sur aucun point du globe on n'a fait un si grand nombre de découvertes que dans les vastes plaines que fertilisaient autrefois l'Euphrate et le Tigre : les hordes errantes qui se fixèrent et se civilisèrent sur leurs bords apprirent aux autres peuples à tisser la toison de certains quadrupèdes, ou les filamens de certains végétaux, à cultiver la vigne, à exploiter les mines, à faire le commerce par poids et mesure, sans compter une foule d'autres inventions qui, pour être moins brillantes, n'en ont pas moins une influence quotidienne sur le bien-être de la vie. Avec tous ces avantages, à quelle gloire peuvent prétendre Ninive et Babylone? de quel ordre d'idées l'une ou l'autre tient-elle le premier anneau? Quoique leurs propres annales aient péri, les Juifs et les Grecs, qui les ont vues de près dans leurs beaux jours, nous en disent assez sur leur magnificence et leur mollesse, pour que nous puissions remonter des effets à leur véritable cause, à l'aide de la filiation suivante : l'industrie est mère du luxe, le luxe enfante la corruption et les grandes inégalités sociales, et à mesure que les mœurs se corrompent, le res-

sort moral des ames se détend de plus en plus.

Pour cette raison, et pour d'autres qui seraient trop longues à déduire, j'ai négligé l'élément matériel, et je me suis attaché presque exclusivement à faire ressortir les lois et les modes des plus nobles facultés de l'homme, en traçant l'histoire de leurs développemens et de leurs produits. En restreignant ainsi mon sujet, je sens que je ne lui ai rien ôté de son accablante majesté; je sens plus vivement encore tout ce qui me manque pour satisfaire mes contemporains et moi-même; mais le plaisir de voir ce flambeau que Prométhée alluma dans le ciel passer de la main d'un peuple qui meurt dans celle d'un peuple qui naît, et jeter une lumière toujours croissante, obtiendra peut-être pour l'auteur l'indulgence qu'il réclame pour n'avoir pas également éclairé toutes les parties de son tableau.

L'histoire s'accorde avec la psychologie pour reconnaître que dans la jeunesse des sociétés l'imagination est la faculté dominante, que dans leur âge mûr elle se combine avec l'observation, et que quand elles vieillissent l'observation reste seule. Telle est la base de la chronologie de l'esprit humain, de laquelle il résulte que les diverses branches de nos connaissances naissent et se cultivent dans l'ordre suivant: la poésie et

les arts, l'éloquence et l'histoire, la philosophie, les sciences naturelles et les sciences exactes.

Mais tous les peuples de l'antiquité ont-ils parcouru ce cercle et accompli leur destinée intellectuelle? Il s'en faut. Les uns, doués d'une organisation moins heureuse ou placés dans des circonstances moins favorables, après avoir végété quelques siècles dans un coin du globe, en ont disparu sans laisser ni souvenirs ni regrets; ceux-là semblent avoir eu à percer une enveloppe plus grossière. D'autres n'ont su satisfaire que leurs besoins physiques; d'autres ont tendu vers un plus noble but; mais la conquête est venue interrompre l'œuvre de leur civilisation déjà bien avancée. Quelques-uns ont atteint le dernier terme de l'existence sociale, après avoir fait des progrès intellectuels proportionnés à la longueur du temps qu'ils ont vécu. Ceux-là du moins ont eu le mérite de résoudre ou de bien poser toutes les questions qui intéressent l'humanité. Ce sont eux qui ont fait avec le plus de fruit le long voyage de la vie. Ils nous ont transmis le récit de leurs aventures, de leurs joies, de leurs souffrances, de leurs découvertes; ils ont embelli de leurs monumens les lieux qu'ils avaient trouvés déserts, ils ont semé des fleurs pour les voyageurs qui devaient venir après eux:

que de droits à notre sympathie, lors même qu'ils n'en auraient pas à notre admiration!

Mais avant de placer l'homme sur cette scène d'activité, où le prendrons-nous? Sera-ce dans la compagnie des bêtes sauvages, couché dans une caverne ou sur le bord d'un fleuve, et plongé dans ce sommeil d'imbécillité dont on dit qu'il eut tant de peine à sortir? Faudra-t-il compter et apprécier chacune de ses impressions primitives, pour rendre compte de ses besoins et de ses croyances? assignerons-nous un rôle au hasard ou à la nécessité, et la sensation sera-t-elle la pierre angulaire de l'édifice intellectuel que nous allons voir s'élever sous nos yeux?

Ni la révélation, ni la philosophie, ni l'histoire, ne permettent de donner à l'homme une si étroite origine, et l'on peut invoquer ces trois autorités pour soutenir qu'une marche synthétique fut le début de l'intelligence humaine. Le roi de la nature parut avec toutes les attributions nécessaires pour faire reconnaître son empire; il naquit religieux, intelligent et libre; il sut que Dieu l'avait fait à son image, et ses premiers efforts pour se rendre digne de cette prédilection firent entrer en exercice les nobles facultés qu'il avait reçues. Ainsi commença ce mouvement inégal et perpétuel qui s'est com-

muniqué de proche en proche à tous les peuples, avec des vicissitudes régulières d'accélération et de ralentissement. Ces vicissitudes pourraient être la matière d'une histoire plus intéressante que celle des révolutions politiques, ou plutôt elles ne devraient jamais être séparées, puisque l'esprit humain partage le sort des sociétés au sein desquelles il se développe, et que leur décadence est toujours le signe avant-coureur de la sienne.

Cependant les rédacteurs d'annales ont constamment négligé de mettre au nombre des grands événemens les chefs-d'œuvre qu'ils ont vus éclore sous leurs yeux, de les comparer à ceux des siècles plus reculés, et de lier, par l'appréciation de tous les monumens intermédiaires, les produits les plus parfaits d'un art aux grossières ébauches de son enfance. Ils ont exploité de préférence ce qu'il y a de plus superficiel dans la vie de l'humanité, les négociations, les guerres étrangères ou intestines, les combats sur terre ou sur mer : assurément il ne nous est pas permis d'être indifférens à ce spectacle, où l'homme est toujours en scène ; mais quand la représentation finit, et que les acteurs ont disparu, il ne reste que l'impression produite par le dénouement ; à moins que, pour juger les personnages entre lesquels ont été répartis les rôles,

on ne se place dans un point de vue plus élevé, d'où l'on puisse apprécier la part qu'ils ont eue aux progrès de l'intelligence humaine. Alors on découvre qu'elle seule reste debout au milieu des ruines, en attendant la venue d'un autre peuple qui doit disparaître à son tour, sans qu'elle disparaisse; on se console de voir se briser les formes politiques qui n'ont de valeur que par elle, on espère que sous une forme nouvelle elle apparaîtra brillante et rajeunie, et que sa renaissance sera semblable à celle du phénix.

Mais avant de suivre les révolutions de l'intelligence humaine dans l'antiquité, il est nécessaire de constater deux conditions de tout progrès intellectuel, la *religion*, qui seule donne à l'homme la force d'accomplir sa destinée en donnant à ses actions un mobile et un but; et l'*état* par lequel une multitude d'individus réunis par les mêmes besoins, les mêmes espérances et les mêmes craintes, parviennent à se circonscrire dans un certain espace, et mettent leurs moyens en commun pour échapper à certains dangers, et se procurer certaines jouissances.

La religion a constamment un plus haut degré d'importance à mesure qu'on remonte dans l'histoire des peuples. De quelque manière qu'on

se représente les divinités qu'ils adorent, on ne parviendra jamais à affaiblir la vérité de cet axiome. Sans la religion l'homme serait resté immobile à la première place où le Créateur l'aurait jeté; pour lui, le précepte de croître et de multiplier eût été seul praticable, et même la formation d'une société politique eût été impossible, car il n'y a qu'un culte commun qui puisse rendre le lien social indissoluble. Aussi loin que nos regards peuvent pénétrer dans l'antiquité, nous voyons les peuplades primitives réunies dans un même temple, ou prosternées devant une même idole, avant de devenir des nations. C'est pour ainsi dire le premier tableau qu'éclaire la lumière naissante de leurs annales. Ainsi l'adoration du grand *Tien* ou de *Brahma* fut le premier acte national des Chinois ou des Indiens, comme le temple de l'Hercule tyrien fut le centre de la confédération phénicienne, comme l'unité du gouvernement juif reposa sur le culte de Jéhovah et sur la solennité de ses fêtes. On peut dire que cette nécessité est encore plus impérieuse pour le développement intellectuel de l'humanité. Ce fut la religion qui en fit jaillir la première étincelle du génie; ce fut elle qui lui donna la conscience de sa dignité, en lui révélant des besoins inconnus aux autres espèces de la création vivante : de là le

premier élan du cœur, le premier jet de l'imagination, la première expression d'enthousiasme; de là la poésie primitive, naïve effusion d'un sentiment précieux qui a répandu tant de charmes sur le berceau de toutes les sociétés. Il semble que l'homme n'ayant pas encore pris racine sur la terre eût les yeux tournés plus constamment vers le ciel; tantôt il y fait monter l'encens de son sacrifice, tantôt il accumule dans un hymne les notions qu'il a des attributs du grand Être, tantôt dans une formule poétique plus sacrée que toutes les autres il lui adresse une humble et fervente prière; et des rapports qui s'établissent ainsi entre Dieu et ses créatures privilégiées dérivent, dans la longue série des siècles, toutes les conquêtes de l'intelligence humaine. Heureux le peuple qui sait louer et se réjouir! « *Beatus populus qui scit jubilationem*[1]. »

S'il vient un temps où l'homme, prenant une attitude moins noble, se courbe avec prédilection vers la terre et oublie que le pain n'est pas sa seule nourriture, sans que pour cela son esprit cesse de travailler et de produire, cette alliance de l'activité intellectuelle et de l'immoralité est loin de prouver que l'impulsion pri-

1. Psalm. 88, v. 15.

mitive ne vienne pas de la religion. C'est elle qui a imprimé le mouvement, mais, en sa qualité d'agent libre, l'homme peut en changer la direction. D'ailleurs de quelle nature sont les produits de son intelligence, quand il dégénère? De froides analyses, des blasphèmes systématiques, des peintures licencieuses, peuvent-elles se comparer à des œuvres comme l'ode, l'hymne ou l'épopée? Toutes les compositions littéraires qui veulent quelque degré d'enthousiasme le puisent à la même source. Démosthènes jurant par les mânes des guerriers morts à Salamine paraissait sublime aux Athéniens; à d'autres il eût paru ridicule, ou plutôt cette pensée ne lui fût pas venue devant des auditeurs impies.

Ainsi les diverses branches des connaissances humaines se nourrissent d'inspirations religieuses: c'est à cette condition qu'elles prospèrent; autrement elles dépérissent, et on fait alors les contes milésiens, le système d'Épicure, les poésies de Sotade et les satires de Pétrone. Quand l'impiété a flétri l'imagination, l'homme ne cherche plus à peindre un Élysée sur les murs de sa prison terrestre; il en compte les pierres, ou bien il en mesure tranquillement les dimensions. De loin en loin il apprend encore quelque chose, mais l'arbre de la science ne lui produit plus que des fruits bien amers.

La religion avec toute sa puissance ne suffit pas, il faut de plus le concours de l'*état*, pour que le mouvement intellectuel de l'humanité soit possible, et même le mode d'organisation sociale sous laquelle un peuple a vécu est communément la mesure du développement de son intelligence. Tous ceux qui ont fleuri dans l'antiquité, ont commencé par le gouvernement patriarcal, et cet heureux début a favorisé les premiers épanchemens du cœur et le premier essor de l'imagination. Quand il a disparu, il a laissé après lui des traditions précieuses qui ont servi de frein à l'autorité monarchique, et qui lui ont fait un devoir d'être paternelle. Tant que ces traditions ont été suivies, l'esprit humain a continué sa marche; mais il s'est arrêté dès que le despotisme est venu, phénomène beaucoup plus rare qu'on ne pense, même parmi les populations asiatiques. Quelquefois des causes locales ou une expérience précoce ont donné naissance à des républiques qui sont devenues autant de centres de l'activité intellectuelle la plus énergique : les notions de loi, de droit, de patrie, y ont été plus claires et plus précises, et les sentimens qui s'y rapportent, plus prononcés. Les unes, comme Tyr, Carthage et Corinthe, ont usé de leur liberté pour courir les mers et s'enrichir; les autres, comme Sparte, Athènes

et Rome, ont concentré toute leur énergie dans les limites d'un territoire très-borné, et n'ont pas moins étonné le monde par leurs actions que par leur génie.

Mais la meilleure organisation ne met pas plus les républiques que les monarchies à l'abri de la décadence, et s'il est nécessaire que l'esprit humain marche toujours, il vient un temps où la forme politique qui a vieilli doit être brisée, pour faire place à une combinaison nouvelle; c'est une loi immuable des sociétés, et l'homme en l'exécutant n'est qu'un instrument aveugle. Ce n'est pas la somme du bonheur social qui augmente par ces sortes de révolutions; ce ne sont pas les mœurs qui s'épurent, ce n'est pas même toujours le caractère national qui se retrempe : c'est une secousse violente et nécessaire donnée à des populations engourdies, qui s'engagent alors dans de nouvelles voies pour explorer des régions nouvelles.

Aux approches de cette crise inévitable, les mœurs et les institutions antiques trouvent toujours quelques généreux partisans, et quand ils ne défendent pas leurs propres privilèges, la lutte qu'ils soutiennent en désespoir de cause est un des plus touchans spectacles que nous offre l'histoire. Il est vrai qu'ils succombent tôt ou tard, et même que leur triomphe serait un

inconvénient pour l'humanité; mais aussi c'est pour elle une belle gloire que ce respect de quelques hommes pour le vieil édifice où leurs ancêtres passèrent leur premier contrat social. Quand cet édifice s'écroule en écrasant ses défenseurs sous ses ruines, la victoire doit être triste comme dans les guerres civiles; car assurément s'il est une joie indécente et odieuse, c'est celle que témoignerait un peuple civilisé en brisant un gouvernement sous lequel les sciences et les arts auraient fleuri, sous lequel le génie national se serait complètement développé. L'enfant nouvellement sevré qui rirait en voyant le supplice de sa nourrice, ne serait pas plus coupable.

Il est à remarquer que les époques où l'esprit humain a jeté le plus d'éclat ne sont pas celles où l'ordre social a reçu la plus heureuse organisation. Pour ne parler ici que des Grecs et des Romains, ce Périclès qui a donné son nom au plus beau siècle littéraire qui fut jamais, ne ruina-t-il pas la constitution athénienne, et le trop fameux Auguste ne porta-t-il pas le dernier coup à la liberté, avant de se faire le protecteur de Tite-Live et de Virgile? Il semble cependant que le premier usage que les peuples devraient faire des lumières qu'ils ont acquises, serait de perfectionner ou de consolider le système qui

les a aidés à les acquérir. Soit insouciance, soit fatalité, ils n'en ont rien fait : partout la décadence politique a précédé de beaucoup la décadence intellectuelle, et le flambeau de la civilisation, en éclairant tous les recoins de l'édifice social, n'a servi qu'à montrer qu'il menaçait ruine, sans fournir les moyens de le faire durer plus long-temps. Il fallait au monde deux mille ans de plus d'expérience pour arriver à la solution de ce problème.

Quant à la religion, elle ne serait susceptible de perfectionnement qu'autant qu'elle serait l'ouvrage de l'homme : elle ne doit donc pas figurer dans le tableau de ses progrès intellectuels à côté de la poésie, des sciences et des arts. Elle réclame à juste titre une place plus indépendante et plus élevée. Elle sert de point de départ à l'humanité, dont elle est la véritable Muse; mais chemin faisant l'humanité néglige ses inspirations : le sentiment religieux s'affaiblit et se dénature; le symbole qui lui servait d'abord d'expression, devient insensiblement une langue morte ; l'enveloppe reste et la vérité disparaît; le culte relatif des élémens et des corps célestes se change en un culte absolu ; on prend pour des divinités réelles les personnifications des attributs du grand Être; les mythes primitifs sont défigurés par d'absurdes légendes, et comme

toutes ces fictions n'attendent pas, pour se glisser parmi les peuples, que leur imagination soit refroidie, cette faculté les combine avec d'autres traditions ou avec des impressions locales : de là les mythologies avec leur cortège de dieux et de déesses sans nombre. Une fois que le culte public les a naturalisés dans un pays, le retour à la simplicité des croyances primitives est impossible : si la philosophie parvient à dégager quelques dogmes, elle en fait la matière d'initiations secrètes dont le vulgaire est exclus ; ou si elle parle tout haut, elle n'est pas comprise, et on la persécute, quelque avancée que puisse être à d'autres égards la civilisation. D'ailleurs, si la philosophie est quelque chose dans l'histoire de l'esprit humain, elle n'est rien dans l'histoire des masses, qui ne connaissent ni l'emploi ni la valeur des procédés analytiques. Le philosophe peut découvrir un levier au moyen duquel il remuera la multitude ; mais, en la remuant, il n'ajoutera rien à ses vertus ni à ses lumières. Pythagore, pour arriver jusqu'à elle, faisait des concessions à la religion nationale, et Socrate, pour rendre sa doctrine populaire, sacrifiait aux dieux que révérait sa patrie. Ils savaient que toute vérité propre à satisfaire un besoin religieux ne pouvait germer que dans un sanctuaire public, et qu'ils n'avaient le droit de la reléguer

dans les écoles qu'après en avoir fait l'essai sur la génération contemporaine.

De ces considérations il résulte que la religion influe puissamment sur la civilisation, mais que la civilisation ne réagit pas sur elle; que plus les nations se civilisent, plus leurs croyances religieuses se détériorent, sans qu'elles puissent jamais les épurer; que les progrès de l'esprit humain ne font que les défigurer de plus en plus; que les secours offerts par la philosophie sont insuffisants, et qu'elle n'a pu être utile aux peuples que par l'intermédiaire du culte national. Cette différence entre le sort de la religion sur la terre, et celui des diverses branches des connaissances humaines, nous dit assez que ce n'est pas l'homme qui l'a faite, et nous oblige à remonter à cette révélation primitive, dont nous retrouvons les vestiges chez toutes les nations de l'antiquité. En prenant ainsi l'homme sortant de la main de Dieu, nous n'aurons pas à le suivre avec certains naturalistes à travers toutes les formes qu'il a subies avant d'arriver à la station bipède; nous n'aurons à nous inquiéter ni de la commodité de son premier séjour, ni des propriétés nutritives de ses premiers alimens, surtout nous n'aurons pas à lui composer une intelligence avec des sensations transformées; mais nous lui supposerons le germe

de tous les sentimens et de toutes les pensées qui devaient éclore dans ses descendans, et pour nous faire une idée de sa dignité, nous nous rappellerons cette belle image du poète Thompson :

Man superior walks
Amid the glad creation, musing praise,
And looking lively gratitude.

L'homme marche au milieu des merveilles de la création avec le sentiment de sa supériorité : la reconnaissance est dans ses yeux, et la louange est dans son cœur.

Quand les diverses régions du monde reçurent après le déluge la colonie qui devait les peupler, il semble que chacune d'elles eut une mission spéciale à remplir. Cela n'est pas douteux à l'égard des Juifs, à qui le genre humain doit de n'avoir pas perdu ses titres ; mais en leur accordant le rôle principal, rien n'empêche de répartir les rôles secondaires entre les autres peuples, et de contempler leur marche parallèle vers un but commun qui n'est pas de leur choix. C'est le seul moyen de donner de l'ensemble et de l'harmonie à l'histoire de l'humanité.

Mais quel fut le théâtre de ses premiers développemens intellectuels? La réponse à cette

question se trouve dans les traditions ou dans les annales de toutes les nations asiatiques. C'est en Orient seulement que l'homme est véritablement indigène : là se trouvent les débris encore vivans de la plus ancienne civilisation qui soit au monde ; là le génie de l'homme a travaillé sur des proportions gigantesques ; là l'activité religieuse a consumé les populations et a multiplié les sectes à l'infini ; là se trouvent des monumens littéraires pleins de jeunesse et de vigueur, qui, depuis un quart de siècle, commencent à exister pour nous, et qui sont peut-être destinés à rajeunir en Europe des littératures vieillies. On peut dire que c'est pour la philosophie et pour l'histoire un monde tout nouveau dont la découverte appartient non pas à celui qui doubla le premier le cap de Bonne-Espérance, mais à quelques savans qui, après en avoir étudié les idiomes, ont porté le flambeau de la critique dans ces régions d'où les spéculateurs ne rapportaient que des objets de consommation ou de luxe.

Grace aux travaux de tout genre auxquels cette intéressante contrée a donné lieu, il n'est plus permis de généraliser aucun résultat historique, sans s'enquérir si les annales de l'Orient légitiment cette généralisation. Une foule d'axiomes politiques, littéraires et philosophiques se-

ront probablement ébranlés par cette épreuve; mais quelle force nouvelle n'acquerront pas ceux qui pourront s'appuyer à la fois sur la vieille expérience des sociétés asiatiques et sur l'expérience plus récente des sociétés européennes? et quelle attaque sérieuse auront à redouter les vérités importantes qui auront été revêtues de cette double sanction !

Il y a cinquante ans, les lois immuables qui règlent la marche de l'esprit humain ne pouvaient s'appuyer que sur des exemples pris dans l'antiquité classique : aujourd'hui qu'il est prouvé qu'en Asie il s'est développé conformément aux mêmes lois, les preuves tirées de l'analogie ont, pour ainsi dire, doublé de valeur, ou plutôt les théories psychologiques, combinées avec la découverte du monde oriental, leur ont donné toute la rigueur des démonstrations scientifiques.

§ Ier. — LA CHINE.

Le peuple qui nous fournit pour cette comparaison les monumens les plus nombreux et les plus variés, vit encore aujourd'hui à l'extrémité du continent asiatique, et fait remonter ses annales jusqu'à plus de deux mille ans avant

Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'à une époque très-voisine du déluge. On voit bien que c'est des Chinois que je veux parler. Bornés au sud et à l'est par des mers orageuses, au nord par des déserts, à l'ouest par de grandes chaînes de montagnes, on les croirait, au premier aspect, séparés du reste du genre humain; mais avec plus d'attention on découvre dans le nord-ouest, dans la province de Schen-Si, siége primitif de l'empire, la route que dut suivre cette race quand elle se fut détachée du tronc commun [1]. Depuis son établissement dans *le royaume du milieu*, ou dans la Chine, vingt-deux dynasties ont successivement occupé le trône jusqu'à nos jours, non pas dans cette immobilité prétendue qui a fait dire à Herder que *la Chine était une grande momie enveloppée de soie, et couverte d'hiéroglyphes*, mais au contraire en subissant des révolutions de tout genre, en essayant avec ou sans succès diverses combinaisons politiques, en un mot en parcourant à peu près les mêmes phases que le gouvernement des hommes a parcourues partout ailleurs.

1. *Saint-Martin*, Mémoires sur l'Arménie.—*Abel Rémusat*, Recherches sur les langues Tartares.—*Klaproth*, Asia polyglotta. Les recherches de ces savans orientalistes et celles de M. Cuvier (Disc. prélim.) ont mis hors de doute l'exactitude de la chronologie mosaïque.

En effet, nous y découvrons d'abord, à la faible lueur des traditions primitives, une royauté patriarcale, qui a conservé pendant une longue suite de siècles son caractère de paternité. Les relations de famille n'ont jamais cessé d'être le type légal des relations de plus en plus compliquées qui se sont établies avec le temps entre le prince et ses sujets. L'empereur a toujours été, ou du moins a toujours passé pour être *le père et la mère de son peuple*, et la piété filiale a toujours été la base et la condition de la prospérité de l'empire, comme du bonheur domestique. De là cette vénération pour la mémoire des ancêtres, ce culte des tombeaux, et ces sacrifices funèbres si souvent renouvelés. On dirait que les Chinois se sont particulièrement attachés à l'accomplissement du précepte : *Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement;* car de tous les peuples du monde, c'est celui qui les a le plus honorés, et qui a le plus long-temps vécu.

Mais, dans le cours de cette longue vie, ce principe salutaire a été souvent méconnu, et plus d'une fois, pour me servir de l'expression chinoise, l'autorité impériale en est venue jusqu'à remplir tout l'espace qui se trouve entre le ciel et la terre. De temps à autre il a paru des tyrans qui ont foulé aux pieds les institutions, et déclaré la guerre à l'antiquité. Les uns ont

abattu les maisons de leurs sujets, et les ont chassés du domaine paternel pour agrandir leurs jardins et leurs parcs; d'autres ont osé dire qu'ils étaient dans l'empire ce que le soleil était dans le ciel, et qu'ils ne périraient qu'avec cet astre. Il s'en est trouvé un qui a suscité à l'esprit humain une persécution inouïe, en faisant brûler, deux cent vingt ans avant notre ère, tous les monumens historiques qui contrariaient ses projets de réforme.

Indépendamment des atteintes passagères que l'apparition de quelques mauvais princes a portées à la constitution, des révolutions plus profondes ont été produites par le gouvernement féodal qui a subsisté à la Chine pendant huit siècles, avec les mêmes inconvéniens qu'en Europe au moyen âge, mais sans laisser après elle les mêmes bienfaits, ni les mêmes glorieux souvenirs. Le triomphe de l'autorité monarchique, accompli deux siècles avant notre ère, amena l'établissement d'un vaste empire soumis à un seul souverain, et régi par les mêmes lois; mais la puissance impériale n'est pas restée pour cela sans contre-poids, et quand l'opposition des philosophes est devenue insuffisante, le système des examens et des concours régulièrement organisés a placé tous les emplois publics dans les mains d'une aristocratie littéraire, dont la domination

dure depuis douze cents ans, et a eu la force de survivre aux irruptions des Tartares. L'empereur a beau être appelé le fils du ciel et exiger que ceux qui approchent de son trône frappent neuf fois la terre du front, il ne peut pas déléguer arbitrairement le moindre pouvoir, et la constitution lui fait un devoir rigoureux de ne confier des fonctions publiques qu'à des candidats désignés par les lettrés. S'il a le malheur de la violer, des écrits énergiques autorisés par la loi le rappellent à l'observation des usages antiques. Souvent, à l'occasion d'une éclipse ou d'une calamité publique, on a vu les princes les plus jaloux de leurs droits confesser publiquement leurs fautes et celles de leurs ministres, les expier par des jeûnes et ordonner la suppression de toute dépense inutile, en commençant par celles de la cour. La Chine n'a pas manqué de voix éloquentes et courageuses qui se sont élevées contre le despotisme toutes les fois que ce fléau a pesé sur elle, et qui ont contribué au maintien des restrictions gênantes auxquelles l'autorité souveraine y a été de tout temps assujettie. Les traditions des temps héroïques, les préjugés populaires et les maximes des philosophes y ont composé un droit public très-compatible assurément avec la dignité de la nature humaine, et pour la défense duquel ces têtes

que nous croyons avoir toujours été courbées par une servitude avilissante, se sont quelquefois redressées avec une sorte de fierté. On ne s'est pas contenté de dire au prince qu'il devait semer de fleurs toutes les avenues par où les sages venaient lui apprendre à réparer ses fautes, on lui a dit de plus que l'amour du peuple donnait les sceptres et les couronnes, et que sa haine les laissait tomber ou les brisait; et l'ouvrage qui renferme ce singulier avertissement est un de ceux que les Chinois révèrent le plus, comme il est un de ceux dont la lecture déconcerte le plus nos préjugés. Il y est dit entre autres choses : « Faire son favori d'un homme chargé « de la haine publique, ou n'avoir que du dédain « pour celui que l'opinion réclame, c'est heurter « de front toutes les idées de justice, c'est provo« quer les murmures, c'est entrer dans le nuage « où est la foudre dont on sera frappé. Tous les « siècles l'ont dit, toutes les consciences le répè« tent [1]. » Au reste, dans le système politique des lettrés, ces menaces ne tirent pas à conséquence pour le *fils du ciel*, car leur grande maxime a toujours été de respecter l'empereur quel qu'il

1. Tahio, ou la Grande science, opuscule du petit-fils de Confucius. On en trouvera la traduction dans le vol. 1 des Mémoires sur les Chinois, et le passage cité à la page 455.

soit, et de décrier les mauvais ministres[1], ce qui a donné lieu à l'axiome constitutionnel: *le prince peut tout pour le bien, mais ne peut rien contre la justice*[2]; de sorte que par une concordance bien singulière les Chinois et les Européens, placés aux deux extrémités de l'ancien monde, se sont rencontrés dans la découverte de la responsabilité ministérielle, comme dans celle de l'imprimerie, de la boussole et de la poudre à canon.

Ainsi le mode d'organisation sociale sous lequel les Chinois ont vécu, n'a rien qui puisse justifier notre indifférence pour leur destinée intellectuelle, et même sous ce rapport ils ont eu sur l'Inde et l'Egypte l'avantage de ne pas connaître la division des castes. Sous le rapport de la religion, ils avaient été dans l'origine encore mieux partagés, et nulle part l'esprit humain n'a pu se mouvoir plus librement qu'au sein de ces croyances primitives, contemporaines des fondateurs de la monarchie, et recueillies par des philosophes, à mesure que le fétichisme les a remplacées. L'existence d'un Dieu, antérieur au ciel et à la terre et créateur de l'un et de l'autre, y est constamment reconnue, malgré les expres-

1. Mémoires sur les Chinois, même page, note 30.
2. Ibid., vol. x, p. 144.

sions mystérieuses dont ce dogme est quelquefois enveloppé. C'est à lui que les astres doivent leur éclat, les montagnes leur élévation et l'abîme sa profondeur : c'est lui qui *a laissé échapper de ses mains cette multitude de peuples après leur avoir donné la force vitale et le flambeau de la raison* [1]. C'est par lui que les rois règnent, à condition qu'ils seront son image sur la terre, c'est-à-dire qu'ils châtieront les méchans et qu'ils procureront *la paix aux hommes de bonne volonté*, et cet être immense, éternel, qui n'a ni matin ni soir, qui est à lui-même son propre fondement et sa propre racine, le père de la philosophie chinoise l'appelle *Jéhovah*. Au pied de son trône, sont des chœurs innombrables d'esprits, qui veillent sur l'homme et l'environnent de leur protection. S'élever jusqu'à eux et contempler leurs sublimes opérations, est le plus grand plaisir du sage. Ils sont invisibles, et il les voit; ils ne parlent pas, et il les entend. Les liens qui l'unissent à eux n'ont rien de terrestre, rien de terrestre aussi ne peut les rompre : union céleste qui épure les lumières de l'esprit et embellit l'innocence du cœur [2].

1. Voyez le Chi-King ou livre des vers, sur lequel nous reviendrons.

2. Mém. sur les Chinois; vol. 1, p. 468.

Avec une connaissance si précise du dogme fondamental et des dogmes accessoires, qui leur venaient sans doute de la même source que leurs traditions sur le mal fait au genre humain par la femme, sur les causes du déluge [1], sur Niu-Wa ou Noé, sur la pierre aux sept couleurs ou l'arc-en-ciel [2], avec une morale fondée sur des principes rationnels autant que sur les relations de famille, avec toutes les conditions favorables du sol et du climat, et de plus avec un gouvernement patriarcal, les Chinois ne pouvaient manquer de marcher d'un pas ferme dans la carrière ouverte à leur intelligence.

Leur marche ayant été éclairée de très-bonne heure par le double flambeau de la chronologie et de l'histoire, nous sommes plus en état de suivre et d'apprécier leurs progrès que ceux des Indiens, des Égyptiens et même des Grecs. Les *King*, ou livres sacrés rédigés par Confucius sur les anciennes traditions, vers la fin du sixième siècle avant notre ère, sont le premier monument authentique qui fixe notre attention. De tous les documens qui existent chez les diverses nations du monde, c'est celui qui ressemble le plus, tant pour le fond que pour la forme, aux

1. Duhalde, in-4°, p. 375, vol. II.

2. *Windischmann*, Die philosophie im fortgang der welt geschichte; vol. I, p. 80.

véritables annales de l'humanité recueillies par Moïse. C'est aussi ce mélange d'élévation et de simplicité, cette peinture naïve des mœurs primordiales, et ce parfum des premières fleurs que la main des hommes a cultivées. On croit reconnaître les rois qui gouvernaient Israël dans ses beaux jours, on croit même entendre la voix des prophètes, tant les conseillers des empereurs de la Chine ont imité leur langage.

Le plus important de ces livres canoniques est le *Chou-King*, dans lequel Confucius a réuni les discours et règles de conduite qu'avaient tenus les princes, les ministres et les sages de la haute antiquité. Cet ouvrage, rédigé par son auteur dans la vue de faire revivre les maximes fondamentales de l'ancienne politique, est resté inimitable sous le rapport de l'énergique concision du style, et les plus habiles lettrés des siècles postérieurs ont reconnu leur impuissance à cet égard. La doctrine qu'il renferme a servi de texte et de point de départ à tous les philosophes qui ont éclairci quelques-unes des questions relatives à Dieu ou à l'homme; elle a aussi servi de consolation à bien des infortunes; et l'histoire parle d'un prince qui, dans un temps de guerre civile, portait toujours sur lui un exemplaire du *Chou-King*. Cette vénération a survécu à la décadence des lettres et des mœurs;

on a continué de l'enseigner dans les écoles, et sous une seule dynastie, on a écrit plus de trois mille caractères pour en expliquer les deux premiers mots. Un lettré, converti par des missionnaires chrétiens, disait, il y a cinquante ans, *que ce livre, dans lequel la vérité n'a point d'aurore, mais paraît d'abord avec toute sa lumière, l'a conduit lui-même au pied de la croix, et a empêché l'idolâtrie de devenir en Chine la religion de l'État*[1].

Il n'est pas aussi facile d'apprécier la valeur de l'*Y-King*, autre livre sacré, qui roule sur les combinaisons de six lignes horizontales, dont trois sont entières et les trois autres brisées; ce sont comme les signes d'une sorte d'algèbre intellectuelle, où toutes les équations sont de l'ordre le plus élevé. Fo-Hi, qu'on pourrait appeler le Cadmus de la Chine, où il introduisit les premiers élémens de civilisation, fut l'inventeur de ces caractères mystérieux, sur lesquels s'est exercée la sagacité des génies les plus pénétrans. Long-temps avant Confucius, deux princes célèbres, l'un par ses malheurs, l'autre par ses exploits, les avaient commentés le premier dans

1. Voyez, dans le vol. 1 des Mémoires déjà cités, celui du père Ko, sur l'antiquité des Chinois. Il existe une traduction française du Chou-King, due au P. Gaubil, jésuite. Paris, 1770, in-4°.

sa prison, le second sur le trône, et Confucius lui-même, après avoir fait ses délices du texte et du commentaire, au point d'user jusqu'à trois fois les cordons des tablettes sur lesquelles ils étaient gravés, y joignit son propre travail, qui depuis a toujours fait partie de l'*Y-King*.

Les trois autres King sont le Li-Ki, qui traite des cérémonies, objet de la plus haute importance chez les Chinois, le Yo-King, qui a été totalement perdu, et dans lequel Confucius avait recueilli les prières et les cantiques des anciens, enfin le Chi-King, le plus précieux des cinq livres sacrés, pour quiconque aime à puiser l'histoire intellectuelle d'un peuple à sa véritable source. *Les six vertus*, disent depuis longtemps les Chinois, *sont comme l'ame du Chi-King : aucun siècle n'a flétri les fleurs brillantes dont elles y sont couronnées, aucun siècle n'en verra éclore d'aussi belles.*

En effet, ce curieux monument renferme les poésies primitives de la Chine, et lui tient lieu d'épopée. Indépendamment de sa valeur intrinsèque, il est unique dans son genre, à cause des circonstances qui ont donné lieu à la réunion des petits poëmes dont il se compose. Ce n'est pas Confucius qui en est l'auteur : il a seulement fait un choix des chants populaires que les empereurs avaient recueillis en faisant la visite de

leurs États, pour s'instruire des dispositions des peuples et des vicissitudes des mœurs. Quelques-unes de ces poésies remontent au-delà du dixième siècle avant notre ère, et sont contemporaines des psaumes de David et des cantiques de Salomon. « Il y en a, dit un auteur chinois, « qui demandent comment s'est fait le Chi-King. « Je leur réponds : l'homme en naissant reçoit du « ciel le calme du cœur. Émues par les objets, ses « affections se changent en désirs; le désir produit « nécessairement la pensée; la pensée pousse la « parole; la parole, trop insuffisante, éclate en « vifs soupirs, en plaintives exclamations, qui, « naturellement et malgré nous-mêmes, forment « des sons cadencés, des chants pleins d'harmo- « nie; voilà comment fut composé le Chi-King [1]. »

En effet toutes les émotions que l'homme peut éprouver en présence de la nature et dans ses relations sociales ou domestiques, toutes les vérités qu'il importe de lui inculquer pour régler ses rapports avec ses supérieurs et ses égaux, tous les sentimens d'amour et de haine qui peuvent épanouir ou resserrer son cœur, y sont exprimés avec une simplicité charmante qui transporte le lecteur dans cet âge d'or non fabuleux, *où les saints du royaume du milieu convertissaient le*

1. Extrait de la notice de M. Brosset sur le Chi-King.

dessous du ciel, et parcouraient en chantant les palais, les villages et les moindres hameaux. On y trouve des odes, des panégyriques, des apothéoses, des cantiques funèbres, des satires contre les empereurs et contre leurs concubines ou leurs ministres, des idylles, des chants de guerre et de triomphe, et jusqu'à des chansons de table. L'élégie surtout y est portée à son plus haut point de perfection, et je doute qu'aucun peuple en ait autant varié le ton et le sujet : son langage y est vrai, simple et pathétique, et souvent le retour de la pensée dominante dans des refrains réguliers semble mettre à nu le siège de la douleur. Tantôt c'est une femme nouvellement mariée qui, malgré son bonheur, s'attriste en pensant à la maison paternelle, ou bien une jeune fille qui soupire après les douceurs du mariage, ou bien encore une épouse malheureuse ou répudiée qui se plaint des procédés d'un mari inconstant ou brutal. Tantôt c'est un débiteur du fisc qui envie le sort des arbres, qu'on n'accable point d'impôts, ou un partisan des mœurs antiques, qui gémit sur la désuétude où est tombé le deuil triennal, ou un pauvre exilé qui chante en gravissant une montagne de laquelle il espère découvrir le toit paternel. Tantôt c'est un poète qui s'afflige de la vétusté d'un arbre à l'ombre duquel un prince populaire s'est reposé et a

rendu la justice à ses sujets, ou qui pleure sur la mort de trois frères intéressans comme Nisus et Euryale, et enterrés vivans dans le tombeau d'un roi avec cent soixante-quatorze autres victimes. Mais ce sont surtout les élégies politiques qui étonnent par leur éloquence autant que par leur hardiesse: les lamentations d'un mandarin à la vue des ruines d'une cité royale, celles d'un sage découragé à la vue des misères des peuples, les reproches adressés aux auteurs de leurs maux, pourraient se comparer aux compositions analogues de Job, de David ou de Jérémie [1]. C'est là qu'on bénit la mémoire des bons empereurs, et qu'on maudit celle des tyrans; c'est là que la voix du peuple est véritablement la voix de Dieu.

Ce recueil*, dont je regrette de ne pouvoir donner ici une analyse plus complète, suffit pour nous faire apprécier le génie poétique de la nation chinoise, c'est-à-dire les premiers développemens de son intelligence, surtout si nous en rapprochons les poésies du même genre composées à une époque très-voisine de la fondation de la monarchie. Dès lors les empereurs faisaient eux-mêmes des cantiques pour les sacrifices, et

1. On trouvera la traduction de quelques élégies dans *Duhalde*, Description de la Chine, in-4°, vol. II, p. 376. Il existe à la Bibliothèque royale une traduction latine manuscrite du Chi-King.

des chansons pour adoucir les travaux des cultivateurs. Une foule de poètes gnomiques se firent, comme en Grèce, les précurseurs de la philosophie morale; les princes voulurent que toutes les vérités importantes fussent inculquées par cette voie, et il fallait que le langage poétique eût encore quelque empire sur les imaginations du temps de Confucius, puisqu'il a mis le Chi-King au même rang que les autres livres sacrés.

Nous en dirons autant de la musique, qui fut pour lui la matière d'une réforme que nous n'avons nul moyen d'apprécier. Il voulait la ramener à la simplicité des temps primitifs, et s'en servir pour resserrer les liens sociaux et domestiques. « La musique, dit-il, a reçu ses lois « du ciel même, et par conséquent est immuable: « elle met l'homme en rapport avec le monde des « esprits, et détermine l'ordre de toutes choses; « elle unit le ciel et la terre, et fait disparaître « l'opposition et la discordance des mots. » En énumérant toutes les merveilles attribuées à l'ancienne musique chinoise, on prouverait facilement que, pour la puissance de ses effets, elle ne le cédait en rien à celle dont Orphée s'aida pour civiliser les Hellènes, et s'il était possible de les comparer, on serait probablement conduit à reconnaître leur indentité. Cet art, sur l'origine

et les progrès duquel la psychologie moderne ne nous a encore rien dit, mériterait, vu la part qu'il a eue aux premiers développemens de l'humanité, d'occuper une plus grande place dans son histoire, et si jamais cette lacune est remplie, ce sera surtout aux matériaux fournis par Confucius qu'on en sera redevable.

Ses efforts pour réformer, sur ce point et sur plusieurs autres, le goût de ses contemporains, prouvent assez que les arts d'imagination et les mœurs étaient déjà sur leur déclin; et même les documens historiques font dater ce déclin de plusieurs siècles avant lui. Les dogmes religieux commençaient à être altérés ou méconnus, on perdait de vue l'esprit et le but des institutions relatives au culte national, enfin l'intervention de la philosophie devenait nécessaire.

Cependant, comme nous l'avons annoncé plus haut, cette altération dans les croyances publiques ne devait pas entraîner la décadence de toutes les branches des connaissances humaines. Il est vrai que les siècles où l'épopée aurait pu naître étaient passés sans retour, et que la poésie descriptive était le seul genre qui eût encore quelques progrès à faire; mais l'éloquence politique et l'histoire avaient encore à fournir une longue et brillante carrière; les sciences étaient à peine ébauchées, et la philosophie

morale était loin d'avoir sondé tous les replis du cœur humain.

Confucius, ce génie universel, que sous ce rapport j'appellerais volontiers le Platon de la Chine, éclaira pour long-temps la route que l'esprit humain y avait à parcourir. Les livres sacrés qu'il recueillit et les ouvrages qu'il composa fixèrent irrévocablement la destinée intellectuelle de sa patrie, qui rend encore aujourd'hui à sa mémoire et à ses descendans des honneurs presque divins, et il y a deux mille ans que sa doctrine a la gloire d'être associée à la législation d'un grand peuple. Il ne s'attendait pas à exercer sur les âges futurs une si longue influence, il pleurait en mourant de n'avoir pu faire revivre les maximes de l'antiquité. Sa vie fut traversée par les plus pénibles épreuves, et s'il obtint quelques rares applaudissemens, il fut souvent en butte à la persécution. Plus d'une fois il endura la faim et manqua d'asile. Alors il se comparait à un chien qu'on a chassé du logis. « J'ai, disait-il, la fidélité de cet animal, et je suis « traité comme lui. Mais que m'importe l'ingrati« tude des hommes? elle ne m'empêchera pas de « leur faire tout le bien qui dépendra de moi. » Cette résolution n'était pas l'effet d'une exaltation passagère; car aucun philosophe ne tendit jamais avec plus de persévérance vers ce but. C'était

pour l'atteindre qu'il entrait dans tous les détails de l'économie rurale et de l'éducation des troupeaux, qu'il parcourait les petits États de la Chine en rappelant à leurs devoirs respectifs les magistrats et les princes, dans des entretiens que ses disciples ont recueillis et que l'on serait tenté de prendre pour les dialogues de Mentor et d'Idoménée. Un instant il vit ses maximes pratiquées par un roi puissant qui l'avait choisi pour son ministre, et qui, en faisant asseoir la philosophie sur le trône, réalisait le vœu chimérique que Platon n'avait pas encore formé. Ce bonheur de Confucius fut court. Il se consola en prêchant aux peuples les cinq vertus capitales, et en tournant les esprits vers le grand objet des cérémonies funèbres, dont il regardait la pratique comme le témoignage le moins équivoque qu'on pût rendre à la dignité de l'homme, et comme le nœud final qui serrait indissolublement les liens de la société. Son ame dévorée de l'amour de ses semblables, s'élançait hors des limites de sa patrie; il disait qu'il se devait à tous les hommes, parce que tous ne sont qu'une même famille, et il appelait l'univers la cité de Dieu, sept siècles avant que ce mot sortît du cœur de Marc-Aurèle. Pour connaître le but de sa vie entière il suffirait de savoir quel en fut le dernier acte. Après s'y être préparé par la retraite,

le jeûne et la prière, il se fit suivre de ses disciples et les conduisit hors de la ville, sur un de ces tertres antiques où on avait coutume d'offrir des sacrifices. Après avoir placé sur un autel les six livres sacrés qu'il venait de rendre à leur pureté primitive, il se mit à genoux, remercia le ciel de lui avoir donné assez de forces pour terminer cette entreprise, et le pria de ne pas permettre qu'un aussi long travail fût inutile à ses concitoyens [1]. Il mourut dans un âge très-avancé, neuf ans avant la naissance de Socrate, et le tronc de l'arbre que ses disciples plantèrent sur son tombeau est encore à la Chine un objet de vénération.

Parmi ceux qui depuis sa mort se sont fait un nom dans la philosophie ou dans les lettres, aucun n'a le droit de nous retenir aussi longtemps. Désormais nous connaissons le type de tous les monumens classiques de la littérature chinoise. Il ne nous reste plus qu'à suivre rapidement, sans nous laisser arrêter par des analyses, la marche des diverses branches des connaissances humaines dans l'ordre que nous croyons le plus naturel.

La poésie a fleuri dans les siècles antérieurs à

1. Pour les détails de cette cérémonie, voyez la Vie de Confucius par le père Amyot, p. 330, 599.

Confucius, mais sans avoir rien produit qui puisse se comparer aux chefs-d'œuvre épiques de l'Inde ou de la Grèce. L'enthousiasme a manqué à ces poètes primitifs; pour s'en convaincre, il suffit de lire la description de l'âge d'or de la Chine, telle qu'on la trouve dans les anciennes annales. Rien n'est plus positif, par conséquent rien ne donne moins de prise aux élans de l'imagination poétique, qu'un ordre de choses où tout se passe comme dans le monde réel, et où l'on voit dès les premiers temps, au lieu d'un Saturne ou d'une Astrée, des magistrats préposés à la vérification des poids et des mesures. Mais depuis Confucius, tous les genres de poésie qui peuvent s'aider des progrès de la philosophie morale et d'une observation plus approfondie du cœur humain, ont été cultivés avec succès, surtout dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et la Chine a eu plus d'un Anacréon et d'un Horace [1]. Tous les écrivains de quelque célébrité ont été poètes, à l'exception d'un seul qu'on a comparé, pour cette raison, à une belle fleur du pays à laquelle il ne manque que du parfum. Du reste, cela ne prouve rien en faveur de la multitude d'esprits froids et faux qui,

1. *Duhalde*, Description de la Chine, in-4°, vol. II, p. 341.

en Chine comme ailleurs, ont voulu rimer malgré Minerve. C'est en vain qu'avec le temps les règles de la poésie chinoise sont devenues plus rigoureuses et plus compliquées, et qu'au lieu de lignes rimées dont tout le rhythme consistait dans le retour périodique des mêmes sons, on a eu à subir le joug du système prosodique qui ne s'appliquait originairement qu'aux syllabes; non-seulement cette nouvelle entrave n'a point tari la verve des compositeurs modernes, mais il est vrai de dire qu'on n'a jamais tant fait de vers que depuis qu'il est devenu difficile d'en faire de bons. On s'en est tiré tantôt aux dépens de la grammaire par des ellipses, des intercalations ou des inversions, tantôt aux dépens du sens commun par des allusions subtiles, par des emblèmes ou des symboles dont on ne peut deviner la signification qu'autant qu'on en est averti par une note [1]. L'école qui a infecté de ce genre de produits la littérature chinoise représente assez bien celle des rhéteurs grecs, et nous leur trouverons encore d'autres traits de ressemblance.

Dès le siècle de Confucius, les Chinois connaissaient les représentations théâtrales, et si le

1. Journal des Savans, février 1826, article de M. Rémusat

drame n'a pas atteint chez eux toute sa perfection, ce n'est assurément pas le temps qui lui a manqué. Dans le petit nombre de pièces qui ont été traduites, on remarque une sorte d'unité dans l'action, une division assez convenable des scènes et des actes, des sentimens exprimés d'une manière naturelle, mais rarement pathétique, un dialogue qui s'élève parfois au-dessus du ton de la conversation ordinaire, enfin des morceaux lyriques chantés avec accompagnement comme les rôles des chœurs dans les tragédies grecques. D'une autre part, des voyageurs européens nous ont donné, sur les représentations dont ils ont été témoins, des renseignemens précieux qui peuvent nous aider à fixer notre opinion sur cette branche de la littérature chinoise. Assurément il faut qu'elle soit bien peu en honneur pour qu'un peuple qui a mis tant de magnificence dans ses monumens d'architecture, se contente, pour se procurer ces *nobles délassemens*, de quelques bamboux qui supportent un toit de nattes, de quelques planches posées sur des tréteaux, et de trois pièces de toile de coton peinte qui servent à la fois de muraille et de décoration. Il est vrai que les grands de l'empire ont le plus souvent une salle de spectacle, et qu'ils ne donnent point un repas de cérémonie sans appeler une troupe de comédiens pour amuser les convives. On en a

même vu qui entretenaient pour leur plaisir des troupes permanentes, et cela se pratiquait du temps même de Confucius; mais c'est précisément cet usage et cette origine ignoble qui ont fait mettre l'art dramatique au même rang que les marionnettes, les ombres dites chinoises, et les évolutions des danseurs de corde, et qui ont fait considérer les acteurs comme un objet de luxe qui coûtait un peu moins cher que des concubines ou des animaux de ménagerie[1].

« Ce n'est pas, dit M. Rémusat, une simple to- « lérance ou l'accueil secret de quelques particu- « liers qui peut faire naître des chefs-d'œuvre en « ce genre; il faut aux auteurs et aux comédiens « des fêtes solennelles, le concours d'un grand « nombre de spectateurs, des éloges publics, des « applaudissemens universels. La police chinoise « serait renversée de fond en comble si des his- « trions obtenaient ces encouragemens. Les au- « teurs comiques se ressentent de la même in- « fluence, et si ceux qui jouent les pièces de « théâtre sont assimilés aux bateleurs, ceux qui « les composent sont relégués, avec les roman- « ciers et les auteurs de poésies légères, dans la « dernière classe de la littérature[2]. »

1. Voyez la préface que Davis a mise en tête de sa traduction anglaise d'une comédie chinoise.

2. Journal des Savans, janvier 1818. Voyez aussi le

Ainsi l'art dramatique, en prenant ce mot dans sa haute acception, n'a pas été connu des Chinois, non plus que les arts d'imitation proprement dits, comme la peinture et la sculpture. Tout ce que nous en connaissons, se réduit à des figurines destinées à reproduire les formes monstrueuses de certaines divinités allégoriques, ou bien à des représentations exactes de la nature morte, mais où l'on ne remarque ni élégance dans le style, ni grandeur dans la conception, ni rien de ce qui tient à la partie morale et intellectuelle de l'art. Cependant il y a eu à la Chine quelque chose qui ressemblait assez au Pécile des Athéniens. Cinquante ans avant notre ère, l'empereur Siven-Ti, sorti vainqueur d'une longue guerre contre les Huns, ordonna de placer dans une salle particulière les portraits de tous les grands hommes qui avaient illustré son règne. Nous ignorons si les artistes chargés d'acquitter cette dette nationale observèrent exactement les lois de la perspective et des ombres; mais du moins l'art remplissait la moitié de son objet, puisqu'il devenait ainsi le supplément de l'histoire.

Au reste, quelque fondé qu'on puisse être à reprocher aux Chinois leur goût bizarre, mes-

vol. VIII des Mémoires sur les Chinois, page 227, note 38.

quin et recherché, on ne saurait étendre ce reproche à leur architecture, qu'ils ont portée à un haut degré de perfection, particulièrement sous le rapport de la disposition générale des parties des palais et des temples. Aucun peuple n'a déployé plus de magnificence dans ses monumens publics, et n'a tant multiplié les monumens utiles. Les communications entre les provinces ont été facilitées par une multitude de canaux [1] et de ponts formés d'arcs en plein cintre: surtout on n'a rien épargné pour multiplier dans l'empire les édifices destinés à l'éducation de la jeunesse. Du temps de Confucius, il y avait un collège dans chaque principauté, une école dans chaque village et dans le moindre hameau, et une salle d'étude dans chaque famille; plus tard fut fondé le fameux collège impérial, composé de deux cent quarante corps de logis qui servaient de demeure à trente mille étudians, monument supérieur à tous ceux que l'Europe moderne a consacrés à la même destination, et qui fait plus d'honneur à la Chine que sa grande muraille, ce boulevard célèbre, mais inutile, qui n'a jamais empêché les inva-

1. Le canal qui permet d'aller par eau de Canton à Péking a plus de deux cents lieues marines de longueur. Voyez, dans le nouveau Dictionnaire géographique, l'article Chine par M. Rémusat.

sions des Turcs, des Mongols et des Mandchoux[1].

On n'apprendra peut-être pas sans quelque surprise que la Chine possède des chefs-d'œuvre d'éloquence politique, qui ne le cèdent ni en énergie, ni en véhémence, aux philippiques de Démosthènes, et qu'ils ont été composés dans des circonstances bien solennelles, puisque leurs auteurs couraient risque de la vie, et que ce danger est pour un orateur la plus grande des solennités. On citerait difficilement un acte de tyrannie bien caractérisé, qui n'ait donné lieu à ce genre de dévouement, soit de la part des censeurs de l'empire, soit de celle des philosophes ou des historiographes. Les premiers sont des magistrats institués long-temps avant Confucius, et dont les attributions ressemblent assez, à certains égards, à celles des tribuns de Rome. Plus on remonte dans les antiquités chinoises, plus on admire la vigueur de leurs remontrances et le courage avec lequel ils ont subi les châtimens infligés à leur franchise. On en a vu qui faisaient porter leur cercueil à la porte du palais, bien persuadés que leurs représentations allaient leur coûter la vie ; d'autres, déchirés de coups, écrivaient sur la terre avec

1. Sur ce collège et ses dépendances, voyez le vol. VIII des Mémoires sur les Chinois, p. 58.

le sang qui ruisselait de leur corps les mots qu'ils n'avaient plus la force d'articuler[1]. Lorsqu'un empereur frénétique ordonna, deux siècles avant notre ère, l'incendie de tous les livres, malgré la terreur qu'il avait cherché à répandre par la mort de sept cents lettrés, des voix courageuses s'élevèrent de tous les points de l'empire pour défendre les conquêtes de l'intelligence humaine, et quatre cents nouveaux martyrs expièrent par le supplice du feu la liberté de leurs plaintes. Dans des temps moins critiques, si les remontrances ont roulé sur des matières moins graves, elles ont toujours conservé le même accent; on le trouve dans celles du philosophe Mencius, qui reprochait à un empereur la frivolité de ses plaisirs et les droits exorbitans qui se prélevaient sur les marchandises et sur la pêche fluviale : on le trouve surtout à un très-haut degré dans les discours d'un historien célèbre, nommé Sse-Ma-Kouang, qui fut ministre sous quatre princes consécutifs, sans en flatter aucun, et qui ne leur épargna ni les vérités dures, ni les formules comminatoires. Assurément, cette éloquence sévère et consciencieuse, pour n'avoir pas retenti dans une tribune et remué des passions républicaines, n'en mérite pas moins

1. Ibid., p 242, note 53.

de fixer notre attention, et la philosophie, comme l'histoire, est tenue de s'arrêter avec complaisance partout où la dignité de l'homme a trouvé des défenseurs[1].

A la suite des chefs-d'œuvre sont venues les théories de l'éloquence ou l'art oratoire; les discours ont été assujettis à des distributions symétriques de leurs parties, et chaque composition, pour être régulière, a dû avoir un exorde, une division centrale, une conclusion et un nœud[2]. En un mot, par une fatalité qui semble être attachée à ce beau produit de l'esprit humain, les rhéteurs en Chine comme en Grèce l'ont fait dégénérer par la meurtrière influence de leurs doctrines. Sous la dynastie des *Song*, époque de douloureuse mémoire pour la littérature chinoise, ils sont parvenus à faire prévaloir le système des amplifications dans les concours, en même temps qu'ils corrompaient la philosophie[3].

1. On trouvera la traduction de trois remontrances de Sse-Ma-Kouang dans Duhalde, vol. II, in-4°, p. 648. La deuxième surtout est remarquable.

2. Voyez, dans le Journal asiatique, vol. IV, p. 1 et 599, l'analyse d'une rhétorique chinoise.

3. Mémoires sur les Chinois, vol. I, p. 474, note 48, vol. VIII, p. 172, 245. — Cette dynastie des Song, fondée par un grand homme en 960, fut éteinte par les Mougols en 1279.

Pour se conformer au grand précepte de suppléer par l'abondance et l'arrangement des mots à la stérilité des pensées, leurs disciples ont imaginé une foule de moyens artificiels, et, malgré les efforts du collège impérial pour accréditer les bonnes traditions, malgré les sarcasmes des lettrés, qui les appellent *bouche d'or et langue de bois*, la victoire est restée aux ennemis de l'éloquence, et cette plante n'a pas pu échapper à l'insecte qui devait la dévorer.

Il paraît que le genre historique a été plus heureux à la Chine qu'en Grèce, et que, même dans les temps de décadence, il n'a pas été exploité par l'école des rhéteurs au profit du mauvais goût; car l'histoire est de toutes les branches de la littérature chinoise celle qui a porté les fruits les plus mûrs. Aucune nation, soit ancienne soit moderne, ne possède un corps d'annales si complet et si bien lié. Dès les temps les plus reculés, c'est-à-dire plus de deux mille ans avant notre ère, l'empereur avait à sa cour deux historiographes, celui de la main droite et celui de la main gauche, chargés d'enregistrer l'un ses discours, l'autre ses actions. « Seigneur, dit un « jour un ministre à son maître, chaque jour « nous offre bien le souvenir des choses de la « veille, mais il ne nous en rend pas le sentiment: « différer de les écrire, c'est s'exposer à les alté-

« rer. » Ainsi ce ne fut ni l'orgueil du pouvoir, ni la prétention à l'immortalité qui fit placer les premiers historiens près du trône; un besoin plus légitime donna naissance à cette belle institution, et le prince eut moins en vue de se les attacher par un salaire, que d'en recevoir des leçons. Dans la suite on eut recours aux précautions les plus délicates pour les rassurer sur les conséquences de leur véracité; on ne lut à l'empereur régnant que l'histoire de ses prédécesseurs, et la loi voulut qu'on lui laissât ignorer comment on avait traité la sienne. Le recueil des ouvrages des historiographes de l'empire était déjà très-considérable quand Confucius parut, et réunit dans le Chou-King ce qu'ils renfermaient de plus important; mais c'était, à proprement parler, un ouvrage didactique, entremêlé de dialogues et de récits propres à éclaircir ou à confirmer des maximes morales. Confucius donna une autre forme à l'histoire du royaume de Lou, sa patrie, chef-d'œuvre de composition et de style, qui a servi de modèle à tous les bons écrivains des âges suivans. Il est impossible de serrer davantage sa narration, et d'en bannir avec plus de sévérité tous les détails et les ornemens superflus. Toutes les considérations auxquelles l'auteur se livre sur les événemens humains sont dominées par le dogme de la Provi-

dence, et si on ne savait que Bossuet a puisé les siennes à une source plus sûre, on serait tenté de croire qu'il répète les paroles de l'historien chinois, qui dit aussi que *Dieu dirige le cours des choses pour élever ou renverser les trônes, pour punir ou récompenser tour à tour les sujets par leurs princes, et les princes par leurs sujets*[1].

Trois siècles après la mort de Confucius, une guerre d'extermination fut déclarée aux monumens de la littérature chinoise par l'empereur, qui ordonna l'incendie des livres. Il en voulait surtout à ceux qui contenaient les anciennes traditions, et à ce titre les compositions historiques durent être l'objet d'un acharnement spécial. Toutes celles qui se trouvaient réunies dans la bibliothèque impériale furent anéanties. Des inquisiteurs furent lancés dans les provinces à la recherche des ouvrages condamnés, et comme les tablettes de bambou, sur lesquelles ils étaient écrits, rendaient le moindre opuscule très-volumineux, cette difficulté, jointe à la crainte des supplices, ne permit d'en cacher qu'un petit nombre. Pour consoler la Chine de cette perte, qui pouvait être irréparable, le tyran exceptait de la proscription les livres sur la mé-

1. Mémoires sur les Chinois, vol. 1, p. 47.

decine et l'agriculture, ordonnait de percer de nouvelles routes, de construire des digues, des canaux, des édifices figurant des constellations, achevait la grande muraille, et faisait élever dans tout l'empire des arcs de triomphe, des colonnes et des pyramides. Il pensait avec raison qu'il ne se compromettait pas en développant l'élément matériel de la civilisation, pourvu que l'élément intellectuel fût étouffé [1].

L'ardeur avec laquelle la nation chinoise travailla, quarante ans après cette catastrophe, à la restauration de ses monumens littéraires, est un des plus beaux spectacles que nous présente son histoire. On alla chercher des inscriptions et des souvenirs parmi les tombeaux et les ruines; on retira du lit des fleuves, dans le même but, des pièces de monnaie, des urnes et des vases de bronze : le Chou-King de Confucius fut religieusement recueilli de la bouche d'un vieux lettré qui le savait par cœur; peu à peu on renoua le fil des anciennes traditions, et quand ces matériaux épars furent réunis, l'empereur Vou-Ti, zélé promoteur de ces recherches, chargea son premier historiographe de les mettre en œuvre. Il avait à peine achevé ses travaux

1. On trouvera, dans la Biographie universelle de Michaud, des détails curieux sur l'empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti, auteur de cette persécution.

préparatoires, quand il mourut, laissant après lui un fils nommé Ssema-Thsian, qui devait être le plus célèbre des historiens chinois. Ce fut auprès du lit de son père mourant qu'il prit l'engagement de ne jamais blesser la vérité dans ses écrits, et pour le mieux remplir, il voyagea dans tous les lieux qui avaient été le théâtre des événemens qu'il avait à décrire, s'assurant par ses yeux de la réalité des traditions qui comportaient ce genre de vérification. Avec les débris des vieilles chroniques et des anciens monumens, il parvint à donner à sa nation un nouveau corps d'annales qui a servi de modèle à tous les historiens de la Chine, et qui mériterait peut-être d'en servir ailleurs [1]. Les faits relatifs aux progrès de l'esprit humain n'en sont point exclus pour faire place à des détails de siéges, de batailles et de négociations; car on y trouve, outre l'histoire des empereurs et des grands vassaux, celle de tous les hommes qui se sont fait un nom dans l'administration ou dans les sciences, et de plus celle de toutes les variations qu'ont subies dans le cours de vingt-deux siècles les arts, les rites, la musique, l'astronomie, le calendrier, l'industrie, les rivières et canaux, les poids et mesures. En appelant Ssema-

1. Mémoire de M. Rémusat sur Lao-Tseu, p. 4.

Thsian l'Hérodote de la Chine, les missionnaires français n'ont donc pu donner qu'une idée imparfaite de son mérite, qui ne consiste pas seulement dans la vaste étendue de son sujet et dans la noblesse toujours soutenue de son style, mais aussi dans le discernement avec lequel il a su écarter les personnages imaginaires, les circonstances fabuleuses, et les faits controuvés ou merveilleux. Des impostures de ce genre furent exigées de lui par l'empereur Vou-Ti, qui protégeait les rêveries de la secte des Tao-Sse; mais il articula son refus avec le même courage qui, dans une autre circonstance, lui attira le sort d'Abailard, pour avoir défendu contre la colère impériale un héros malheureux [1].

La conduite de ce grand historien, et la distribution des matières, telle qu'il l'a établie, ont, depuis lui, servi de modèle à tous ceux qui ont travaillé aux grandes annales de l'empire, et comme aucun d'eux ne l'a surpassé ni même égalé, nous n'aurons plus de progrès à constater dans cette branche si intéressante de la littérature chinoise; cependant, sans attacher la même importance aux travaux historiques des époques subséquentes, nous citerons avec éloge les

1. Voyez sur Ssema-Thsian, Mémoires sur les Chinois, vol. 1, p. 82 et 599; et surtout l'article de la Biographie universelle.

noms de trois écrivains qui parurent au onzième, au douzième et au treizième siècle de notre ère, et qui jouissent à la Chine d'une juste célébrité : Sou-Ché, qui écrivit avec toutes les conditions de talent et de caractère si bien remplies par ses prédécesseurs l'histoire des premiers empereurs de cette dynastie des *Song* dont nous avons déjà parlé [1]; Ssema-Kouang, grand homme d'État, grand orateur, et non moins grand historien; dans son bel ouvrage historique qui embrasse un espace de treize cent soixante-deux ans, il a ramené toutes les traditions à une seule série, où les faits, disposés chronologiquement, forment, suivant l'expression chinoise, un vaste tissu, dont la chaîne suit l'ordre des temps, et dont la trame s'étend à tout l'empire [2]; enfin *Tchu-Hi*, auteur d'une histoire composée de résumés et de développemens, et à laquelle celle de Ssema-Kouang a servi de base. Tous ces ouvrages, joints à ceux des historiographes, qui depuis ont continué les grandes annales de l'empire, forment le vaste corps historique connu à la Chine, sous la dénomination des vingt-deux histoires.

1. Mém. sur les Chinois, vol. x, p. 75.

2. Voyez l'article Ssema-Kouang dans la Biographie universelle. Il est inutile d'avertir que tous ces articles sont de M. Rémusat.

La destinée de la philosophie n'a pas été si brillante; non pas que la Chine n'ait produit de grands philosophes, mais leurs doctrines, n'ayant pas été appuyées sur de bonnes théories scientifiques, n'ont pas su se défendre contre l'audace toujours croissante du scepticisme, et d'autre part, le principe d'utilité politique a trop constamment prévalu chez la nation chinoise pour qu'elle donnât une attention suivie à des spéculations métaphysiques.

La plus ancienne école remonte bien au-delà du siècle de Confucius, ou plutôt elle se confond avec la religion primitive de la Chine, religion dont les dogmes, dans ces temps reculés, nous apparaissent dégagés de récits merveilleux et de conceptions poétiques. On n'y trouve ni ces mythes incohérens, ni ces légendes locales, qu'on rencontre dans la mythologie des Indiens, des Égyptiens ou des Perses : au lieu de ces imaginations fantastiques, c'est un ensemble d'idées rationnelles sur Dieu, sur l'univers, sur la nature de l'homme et les principes de ses devoirs. Le plus fameux docteur de cette école, c'est Lao-Tseu, venu quelques années avant Confucius, et regardé par ses sectateurs comme une créature parfaite, comme un esprit, ou même comme une manifestation de la suprême intelligence. Il a déposé sa doctrine dans *le Livre de la raison*

et de la vertu; et, à travers les nuages dont il s'est plu quelquefois à l'envelopper, on distingue assez nettement quelques vérités fondamentales. Cet être, qui avant le chaos existait immense et silencieux, cette raison primordiale et ineffable, dont on ne peut contempler l'excellence que quand on est sans passions, cet accroissement des êtres aux dépens de l'ame universelle, laquelle, à son tour, s'accroît de leurs pertes, cette unité-trine, cette notion de la triade plus explicitement exprimée qu'en aucun endroit de Platon, cette transcription si exacte du nom de Jéhovah, tout étranger qu'il est à la langue chinoise, sont des points que, malgré la concision antique du langage, une critique savante a de nos jours suffisamment éclaircis. D'anciennes communications entre la Chine et les pays voisins de l'Euphrate, sont maintenant un fait historiquement démontré : du moins le voyage de Lao-Tseu dans des pays lointains, situés à l'occident de la Chine, ne saurait être mis en doute [1].

Les sectateurs de ce philosophe portent le nom de Tao-Sse ou docteurs de la raison; mais on peut dire que jamais secte ne défigura au même point les idées de son fondateur. Lao-Tseu disait,

1. Voyez, sur cette question, l'ingénieux et savant Mémoire de M. Rémusat sur Lao-Tseu. Vol. VIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

comme les quiétistes de l'Inde, que les rapports avec les êtres matériels constituaient un état inférieur de la substance pensante; dans cet énoncé, mal compris, ses disciples virent un précepte d'apathie qui les conduisit aux écarts les plus étranges, et malgré les efforts de quelques hommes plus éclairés pour faire revivre la doctrine primitive , la secte dégénéra de plus en plus. Elle s'occupa d'alchimie, d'astrologie, de divination, de combinaisons absurdes sur les nombres, sur les actions physiques et sidérales, du culte des génies et des démons, et de la composition du breuvage d'immortalité. Enfin la pratique des sciences occultes, les momeries ridicules, le charlatanisme, la corruption des mœurs et la mendicité, ont réduit les docteurs de la raison au même état de dégradation où se trouvaient les philosophes cyniques du temps de Lucien et de Marc-Aurèle [1].

L'école fondée par Confucius a eu un sort bien différent : ce n'est pas que son système philosophique fût plus fortement conçu; au contraire, en s'occupant exclusivement des devoirs des rois et des sujets, des relations de la famille

1. On trouvera, dans le n° I de la Revue trimestrielle, un article remarquable sur la philosophie chinoise, lequel m'a été d'un grand secours.

et de l'état matériel de la société, il avait oublié de donner une sanction légitime à sa morale, et même de s'exprimer explicitement sur les conséquences des actions humaines, et sur l'immatérialité de la pensée. De plus, sa métaphysique était vague, incohérente, et se prêtait aux interprétations les plus opposées; mais tous ces défauts n'ont pas empêché la doctrine de Confucius de devenir la religion dominante, et de fournir le fondement des institutions sur lesquelles repose l'édifice social des Chinois. Les lettrés qui la professent se sont emparés de tous les emplois, et en ont repoussé avec intolérance les partisans de Lao-Tseu. Ce qui a rendu leur triomphe facile et durable, c'est leur indifférence aux croyances proprement dites, la faveur dont ils ont joui auprès des bons princes, et surtout les persécutions des tyrans. Mais le principe de l'amour de l'ordre et d'une conformité mal définie avec les vues du ciel et la marche de la nature, ne suffisait pas pour maintenir dans sa pureté primitive le fond même de la doctrine : aussi, plusieurs des philosophes qui l'ont suivie se sont-ils égarés au point de tomber dans un véritable spinosisme, et d'enseigner, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du

matérialisme, et qui dégénère en athéisme[1].

Depuis Lao-Tseu et Confucius, qui furent contemporains et fondateurs des deux principales sectes de la Chine, des tentatives ont été faites par d'autres philosophes pour en fonder de nouvelles. Du temps de Mencius[2], le plus digne continuateur de Confucius, les erreurs que ce dernier avait combattues étaient accréditées dans un grand nombre d'esprits. Aussi Mencius disait-il à ses disciples : « Quand je vivais « dans la solitude, occupé de l'étude de la sagesse, « c'était le temps de la joie; maintenant que je « veux convertir les rois et les peuples, c'est le « temps de la tristesse. » Ce qui donnait tant d'amertume à ses plaintes, c'était l'accueil qu'il voyait faire à des sectes qui s'efforçaient d'établir l'égoïsme comme principe, et voulaient détruire la piété filiale, sous prétexte d'y substituer une philanthropie universelle[3].

Au douzième siècle de notre ère, une révolution profonde fut opérée dans la philosophie chinoise par un génie puissant et hardi, qu'on pourrait comparer à Aristote, sous le rapport de la capacité intellectuelle, s'il en avait fait un

1. M. Rémusat, à l'article Chine du Dictionnaire géographique.

2. 350 ans avant Jésus-Christ.

3. Duhalde, in-4°, vol. II, p. 401 et 599.

meilleur usage. L'auteur de cette révolution fut Tschu-Hi, que nous avons déjà signalé comme grand historien, et qui semble avoir approfondi toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir de son temps. On a de lui des essais de littérature et de poésie, un traité d'éducation, où il entre dans les détails les plus minutieux, et un ouvrage intitulé *Philosophie naturelle*, où il a réuni sous une forme didactique le résultat de ses longues recherches sur les doctrines philosophiques qui avaient eu cours à la Chine depuis Confucius et Lao-Tseu. En commençant ce prodigieux travail, il s'était proposé de comparer entre eux tous les passages des auteurs classiques qui avaient donné lieu à des interprétations contradictoires, et de constater l'identité de leur acception primitive. Cette unité de doctrine, qui l'avait séduit, séduisit aussi les littérateurs contemporains : on lut avec avidité les ouvrages de Tschu-Hi, dans lesquels l'élégance était jointe à la profondeur. Bientôt ils furent adoptés dans les écoles, où ils obtinrent une autorité presque égale à celle de Confucius lui-même, autorité funeste pour les esprits sur lesquels elle s'est exercée, puisqu'elle a eu pour dernière conséquence de substituer à un scepticisme réfléchi un matérialisme naïf et sans détour; car à force de vouloir tout expliquer avec sa théorie de l'action

et du repos, même les phénomènes intellectuels, Tschu-Hi a fait de sa *Philosophie naturelle* une philosophie atomistique et moléculaire [1].

Il en est résulté pour cette branche des connaissances humaines un état stationnaire ou même rétrograde, qui n'a permis ni d'arriver à la découverte de l'analyse, ni de passer, comme ont fait d'autres peuples, de la théologie à la métaphysique, ni enfin d'étudier les facultés humaines et le mécanisme de la pensée [2].

La longue durée d'un empire est sans contredit une des conditions les plus favorables aux progrès des sciences d'observation. Cependant rien ne prouve que la Chine en ait beaucoup profité. Il y a quatre mille ans qu'un empereur y composa le premier ouvrage de médecine, et l'on ne peut pas dire que cette science ait manqué d'encouragemens, puisque les livres sacrés mettent une bonne santé et une longue vie au nombre des cinq béatitudes [3]. Cependant les Chinois n'ont pas encore de théorie médicale fondée

1. Voyez l'article déjà cité de la Revue trimestrielle.

2. Tschu-Hi se repentit dans sa vieillesse. Il disait qu'il avait parlé en fou, en homme pervers. Il voulait se rétracter, mais la mort l'en empêcha. Mém. sur les Chinois, vol. VIII, p. 231.

3. *Windischmann*, Die philosophie im Fortgang der Weltgeschichte, vol. I, p. 234.

sur la physiologie; ce qui ne les a pas empêchés d'établir des principes généraux, qui sont assez souvent l'expression exacte d'une longue série de faits particuliers. Leurs connaissances anatomiques sont plus avancées que ne l'étaient celles du père de la médecine grecque; ils ont une pharmacopée assez riche, de bons livres d'histoire naturelle médicale, et on a vanté leur empirisme dans la doctrine du pouls et dans l'application du moxa et de l'acupuncture. Il paraît certain qu'ils connaissent depuis plusieurs siècles la circulation du sang, et même ils ont trouvé des rapports entre son mouvement dans les artères et celui du soleil dans sa révolution diurne [1].

Il leur a été plus facile de faire des progrès dans les sciences naturelles, à cause de la nature même de leur écriture, qui est loin d'être, comme on l'a cru long-temps, un obstacle aux progrès de l'esprit humain. L'écriture figurative ou par images est, au contraire, merveilleusement appropriée à fournir les élémens d'une classification régulière, et à fixer inévitablement dans l'esprit quelques-uns des attributs caractéristiques des animaux et des végétaux. Comme

1. Mém. sur les Chinois, vol. VIII, p. 260. Voyez aussi les Mélanges asiatiques de M. Rémusat, vol. I, p. 240.

ils ne pouvaient peindre tous les objets sans s'exposer à les confondre, ils ont adopté un certain nombre de types, auxquels ils ont rapporté tous les autres êtres d'après leurs analogies; par là, ils ont établi des genres, des familles; ils ont tracé l'ébauche d'une classification naturelle. Mais ils se sont arrêtés au point où les nécessités de leur langue hiéroglyphique les ont fait parvenir, et ils ne se sont occupés ni de la structure interne des êtres, ni des lois de l'organisation. Des observations mal faites et des raisonnemens qui n'avaient pas l'expérience pour appui, ont donné naissance aux théories les plus ridicules sur la génération des animaux, sur la transformation des étoiles en pierres, de la glace en cristal de roche, du rat en caille, des êtres sensibles en êtres insensibles. C'est surtout depuis que les opinions de Tschu-Hi ont pris faveur en Chine que la véritable voie des découvertes scientifiques a été abandonnée sans retour. Puisqu'il expliquait le monde intellectuel et moral par le resserrement et l'expansion, le repos et le mouvement, à plus forte raison devait-il appliquer son explication universelle au monde physique. Aussi son école n'est-elle pas embarrassée pour faire comprendre comment sont nés les cinq élémens et les propriétés des corps, d'où provient la différence des sexes dans

les animaux, quelle est la cause des maladies, et pourquoi, parmi les végétaux, les uns ont un tronc ligneux, et les autres une tige herbacée. Avec l'action de deux principes, qui sont l'éther et la matière fixée, il n'est aucun phénomène dont les disciples de Tschu-Hi ne puissent rendre compte [1].

Les Chinois n'ont fait que de médiocres progrès en astronomie, bien qu'elle ait été en honneur chez eux dès les siècles les plus reculés, et que de tout temps des officiers de l'empire aient été chargés d'exécuter en grande pompe les opérations astronomiques. Plus de deux mille ans avant notre ère, l'empereur Yao envoyait des astronomes vers les quatre points cardinaux, pour examiner quelles étoiles présidaient aux quatre saisons; et deux cents ans plus tard, à l'occasion d'une éclipse de soleil, on faisait marcher un général et toute l'armée chinoise contre des astronomes, parce qu'ils ne l'avaient pas bien prédite [2]. Cette importance attachée

1. Tout ce que je dis sur les sciences naturelles est tiré d'un mémoire de M. Rémusat, qui en a lu un extrait à la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 25 juillet 1828. Cet extrait, intéressant sous tous les rapports, se trouve dans le n° VIII du nouveau Journal asiatique.

2. *Chou-King*, p. 6, 7, 66.

dès la plus haute antiquité à la connaissance des phénomènes du ciel, est une particularité qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple, et qui donne aux annales chinoises une supériorité incontestable sous le rapport chronologique. Mais là se bornent tous les avantages qu'ils en ont retirés; et sur près de quatre mille éclipses qu'ils ont observées depuis l'an 776 avant Jésus-Christ, il n'y en a pas une dont ils aient marqué la quantité, le commencement ou la fin, attendu que dans leurs observations ils n'avaient aucun but scientifique. Le fameux débat qui s'éleva au dix-septième siècle entre les jésuites et les astronomes chinois, fut une épreuve décisive qui tourna entièrement à la honte de ces derniers, et il fut prouvé qu'ils ne savaient pas trouver la déclinaison du soleil ou en déduire la longueur de l'ombre, c'est-à-dire calculer un triangle rectiligne rectangle[1]. Ils ont cultivé avec plus de succès la météorologie et l'uranographie. Ils ont un état du ciel, fait plus de cent vingt ans avant notre ère, et on y voit le nombre et l'étendue des constellations, la déclinaison des étoiles, la distance des tropiques et des deux pôles. On sait d'ailleurs qu'ils ont connu la période de

1 *Delambre*, Histoire de l'astronomie ancienne, vol. 1, p. 247 et suiv.

dix-neuf ans, et les mouvemens propres des planètes. Pour ce qui est de l'astronomie transcendante, à laquelle on n'arrive qu'avec le secours des théories, les Chinois, qui n'ont eu que celui de l'observation, ont dû rester constamment en-deçà de cette région supérieure : aussi n'ont-ils rien entendu aux stations ni aux rétrogradations, et le système le plus universellement reçu a-t-il été celui qui fait de la terre le centre des mouvemens de tous les corps célestes. Cette doctrine a toujours été celle du tribunal des mathématiques.

Les immenses travaux de tout genre, exécutés de temps immémorial dans toute l'étendue de l'empire, ne permettent pas de douter des progrès des Chinois en mécanique et en géométrie. Ils ont aussi inventé un système de numération décimale; mais au lieu de n'avoir que neuf chiffres comme les Arabes, ils ont eu le malheur d'être plus féconds, et de représenter le nombre 10 par un signe spécial. On conçoit aisément combien cette excroissance a dû paralyser leurs opérations arithmétiques. Cependant ils ont emprunté à cette numération, toute vicieuse qu'elle est, des procédés particuliers au moyen desquels ils se sont fait une sorte d'algèbre.

Telle est la somme approximative des conquêtes intellectuelles de la nation chinoise. Pour obtenir une évaluation plus exacte, il faudrait

analyser une foule de travaux qui, à cause de leur nature complexe, ne se prêtent pas à la classification que nous avons adoptée, comme cette grande encyclopédie dont l'impression seule a duré près d'un siècle, et dont les divisions mal systématisées pourraient néanmoins servir de base à un jugement sur la manière dont les Chinois ont généralisé leurs idées [1]. Surtout il faudrait entrer dans de longs détails sur leur législation, qui est sans contredit la plus compliquée de toutes les législations connues, et qui présente des dispositions assez curieuses sur une foule de matières, particulièrement sur le sort des femmes et la pénalité [2]. Mais les réflexions auxquelles ce sujet donnerait lieu, nous entraî-

1. Voici les titres des trente-deux grandes subdivisions de cette encyclopédie :

Astronomie, calendrier, chronologie, divination, terre, divisions militaires, monts et rivières, frontières et géographie étrangère, empereur, palais, officiers du gouvernement, instructions domestiques, lois de la vie sociale, familles et généalogies, occupations humaines, femmes, arts magiques, esprits et miracles, être vivans, plantes et arbres, livres et littérature, commentateurs, éloquence, doctrine des caractères, promotions, poids et mesures, vivres et marchandises, cérémonies et usages, musique, art militaire, lois pénales, ouvrages publics. (Journal asiatique, vol. IX, p. 56.)

2. Sur la condition des femmes à la Chine, voyez l'opus-

neraient trop loin, et leur résultat ne changerait rien à celui que nous avons laissé entrevoir sur la part qu'ont eue les Chinois aux progrès de l'intelligence humaine.

Cette part a été grande sans doute, mais nullement en proportion avec la durée de cette société politique. Tout ce qui a besoin d'enthousiasme pour naître et se développer n'a paru que sous des formes chétives qui offrent un contraste frappant avec les dimensions hardies de certains produits de ce genre dans des contrées voisines. Si des siècles ajoutés à des siècles étaient une garantie du perfectionnement intellectuel et moral des nations, assurément les Chinois seraient le plus grand peuple du monde. Mais leur histoire prouve que, pour les empires comme pour les individus, une longue vie n'est pas ce qu'il y a de plus désirable : du moins l'humanité n'est pas tenue de leur savoir gré d'avoir vécu si long-temps. Chez les Grecs, doués de facultés si énergiques et si brillantes, la force vitale s'est consumée plus vite, mais aussi

cule d'une savante chinoise, traduit dans le vol. III des Mém. des Missionnaires, p. 369 et 599. On trouvera, dans le vol. VIII, p. 220, l'analyse d'un code chinois, qui embrasse toutes les matières. On a donné l'histoire des lois de la Chine en 74 vol., en remontant de dynastie en dynastie jusqu'à la première.

quelles traces de lumière ils ont laissées derrière eux! Pressés de parcourir toutes les phases de leur existence, ils n'ont eu le temps de découvrir ni la poudre à canon, ni la boussole, ce véritable trident de Neptune; mais dans une région supérieure à celle où ces découvertes sont appliquées, ils en ont fait de plus précieuses. S'ils ont disparu de la scène plus promptement que d'autres, ils ont été dédommagés par un rôle bien plus brillant : d'ailleurs, l'instrument d'où l'on tire les accords les plus hardis, est celui qui se brise le plus vite, et le feu du génie ne s'entretient qu'aux dépens de la lampe de la vie [1].

§ II. — L'INDE.

Mais il n'est pas nécessaire de sortir du continent asiatique pour trouver un peuple plus heureusement organisé que les Chinois. Chez les Indiens, les produits de l'imagination ne sont ni moins riches ni moins brillans que

1. Ach! die Kühnste harmonie
Wirft das Saitenspiel zu trümmer
Und der Lohe OEtherstrahl genie
Nährt sich nur von lebenslampenschimmer.

(SCHILLER.)

chez les Grecs : dans les lieux où leur intelligence s'est développée, les œuvres de la création sont étalées dans toute leur magnificence, et les bienfaits de la nature sont versés à pleines mains. Cette partie de l'Asie méridionale jouit d'un climat très-doux, elle est arrosée d'un nombre infini de grandes et de petites rivières; la création animale, parmi les quadrupèdes, comme parmi les oiseaux et les insectes, s'y montre dans sa plus grande variété et dans sa plus grande beauté. Au midi, c'est le spectacle de l'océan et de ses tempêtes; au nord, se présentent avec non moins de majesté les hautes montagnes de l'Hymalaya.

Quand nous voyons les Arabes s'élancer de leurs déserts pour propager par le glaive la croyance au dieu de Mahomet, une sorte de sympathie religieuse nous fait compatir aux maux des chrétiens d'Asie, d'Afrique et d'Espagne, mais nous ignorons que le même glaive a détruit dans l'Inde une civilisation plus vieille que celle des Grecs et des Romains, et non moins riche en produits intellectuels.

L'histoire de cette civilisation paraît commencer avec celle du monde. Dans ses lents développemens à travers les siècles, elle a laissé des monumens dont la chronologie n'a pas marqué la succession, mais en présence desquels la phi-

losophie n'est pas restée muette. Avec le secours de la philologie, dont elle a su apprécier les services, elle a marché de conquête en conquête, et en s'éclairant du flambeau de la critique moderne, elle a révélé à l'humanité une des premières pages de son histoire.

Là, comme dans l'ancienne Grèce et comme dans l'Europe moderne, l'empire de l'imagination a précédé celui des autres facultés, mais il ne s'est pas exercé de la même manière. Outre la nature même du pays, dont les productions sont plus variées et l'aspect plus imposant, l'Inde a reçu de la caste sacerdotale, dont elle tient sa constitution politique et religieuse, une empreinte spéciale et profonde qui se retrouve dans toutes les branches de sa littérature. C'est donc dans sa religion qu'il faut chercher le germe de sa poésie, de ses arts, et même de ses sciences : on les voit couler d'une même source et tendre vers un même but, et leurs progrès sont d'autant plus faciles à rapprocher de leur cause, que cette religion est encore vivante sur les bords du Gange, avec ses prêtres, ses temples, ses livres sacrés, ses pratiques et ses doctrines.

Malgré la multiplicité et la complication de ses dogmes, elle s'explique comme d'elle-même par les puissantes impressions de la nature combinées avec les plus nobles besoins de l'homme.

Considérée dans ses formes, elle présente souvent l'emploi le plus heureux du symbole, de cette échelle mystérieuse par laquelle l'ame humaine s'élève jusqu'à l'infini. Considérée dans son essence, elle offre une série d'abstractions philosophiques, au bout desquelles on entrevoit les plus hautes vérités. Le voile qui les couvre n'est pas toujours transparent; mais pour peu qu'on le soulève, on découvre bientôt que si chez les Indiens l'imagination a dominé toutes les facultés, la religion a dominé l'imagination elle-même. Toutefois elle l'a dominée en lui donnant des alimens propres à entretenir son activité, c'est-à-dire en mettant à sa disposition une mythologie, sinon plus belle, du moins plus riche que celle des Grecs.

Cette prédominance de l'élément religieux tient à celle des prêtres ou brahmanes, qui ont seuls le privilège de lire les livres sacrés ou Védas, et ce vieil édifice a pour base la division du peuple par castes, division qui perpétue l'enfance des nations, mais qui consacre formellement l'empire de l'esprit sur la matière, des puissances morales sur les puissances physiques [1].

1. Voyez la Symbolique de Creutzer, liv. I, chap. I, et surtout la note de M. Guigniaud, p. 585.

On connaît assez la trinité des Indiens, les incarnations de Brahma et de Vishnou, et les rites obscènes du culte de Siva; mais on ignore généralement le vrai sens des légendes qui les concernent. On ne sait pas que dans Brahma les sages de l'Inde ont personnifié le Verbe créateur, source de toute lumière et de toute vérité, l'auteur de toutes les grandes idées confiées, soit aux figures, soit à la parole; que dans Vishnou ils ont voulu représenter le principe qui préside au développement du monde et de la vie; que dans Siva ils ont figuré la destruction et le renouvellement des êtres, et qu'il ne s'agit au fond que d'un dieu unique, considéré sous trois aspects divers.

Mais la répartition de ces attributs entre une multitude de personnages allégoriques convenait mieux à la poésie, qui n'a pas attendu que la philosophie vînt coordonner ces dogmes. Aussi son empreinte se trouve-t-elle partout; elle a varié avec un prodigieux succès les aventures de Vishnou dans ses neuf incarnations. Tantôt elle le représente dans son caractère transcendant, préludant à la création du monde; plus souvent elle le montre dans son paradis, assis à côté de la belle Lackmi, son épouse, qui sortit jadis du sein des eaux, et excita l'admiration de tous les dieux. Elle-même est toujours

peinte sous les plus riantes couleurs, répandant à pleines mains les bénédictions célestes. Son teint est bleu d'azur, et ses yeux ressemblent à la fleur du lotus, son emblème chéri [1], et quand le dieu se fait voir sur la terre pour sauver les justes, détruire les méchans et raffermir la vertu ébranlée, outre l'intérêt qui résulte du but moral de ces manifestations périodiques, il en est un plus puissant encore qui s'attache aux brillantes fictions de la poésie, lesquelles sont toujours appropriées à la nature même du sujet. La scène se passe presque toujours dans des lieux enchantés, et se trouve en harmonie avec les attributs des personnages. L'Olympe avec son assemblée de dieux n'est rien auprès des brillantes demeures de Vishnou. C'est une succession perpétuelle de collines fleuries, de suaves odeurs et de concerts magiques, au milieu desquels l'imagination indienne a semé avec profusion les divinités subalternes. C'est la déesse Maya, emblème des illusions de l'amour, et dont les fragiles créations s'évanouissent comme une vapeur légère au moindre souffle de la bouche de Brahma; c'est Varouna, dieu des eaux, armé d'un trident comme le Neptune des Grecs; c'est

1. Sur Vishnou et Lackmi, voyez Creutzer, liv. I, chap. III.

Indra, dans les mains duquel brille la foudre; c'est Lackmi, rivale de Vénus, et comme elle déesse de la beauté; c'est Kâma, enfant charmant et malin comme Cupidon, et comme lui armé d'un arc, d'un carquois et de flèches brûlantes; c'est une foule d'autres dieux qui animent toutes les parties de la nature, habitent sur les montagnes, dans les vallées, au bord des fleuves et dans les abîmes de la mer. Les seules Apsaras sont au nombre de plus de six cents millions, créatures angéliques, dont les formes aériennes, les graces séduisantes, les danses harmonieuses, les amours sur la terre et dans les cieux, sont célébrées avec tant de prédilection par les poètes indiens.

C'est surtout la poésie épique, premier produit intellectuel de l'Inde comme de la Grèce, qui s'est largement nourrie de ces traditions et de ces fables. C'est là qu'elle a pris tous ses ornemens accessoires et le fond même des sujets qu'elle a traités; car les incarnations sont la base et le principal levier de l'épopée indienne. Elle a plusieurs rapports avec l'épopée religieuse de Milton et de Klopstock; mais elle a un monde plus riche et des agens plus passionnés. On sent qu'elle a été faite pour un peuple qui veut des récits pour l'imagination plutôt que pour l'intel-

ligence. Peut-être n'aurait-on pas tort d'ajouter qu'elle a été servie par une langue dont la prosodie est plus riche que celle d'aucune langue connue, pour les variations du mètre, qui est réglé ou par la quantité ou par le nombre des syllabes, de manière qu'on y trouve des vers mesurés comme chez les anciens et des vers rimés comme chez les modernes [1]. Mais il y a bien des siècles que cette langue est morte; elle ne vit plus que dans les monumens et dans les écoles; et, par une singulière conformité avec la langue romaine, c'est dans la religion, et parmi ses ministres, qu'elle a cherché un asile, quand la conquête ou la désuétude l'a bannie du monde social. Aussi les ouvrages sanscrits ne sont-ils possédés et compris que par les brahmanes, et c'est entre leurs mains que les Européens ont trouvé les deux poëmes épiques, connus sous les noms de Ramaian et de Mahabharat.

Le sujet du Ramaian est la victoire de Rama, c'est-à-dire de Vishnou incarné, sur Ravuna, prince des mauvais génies. Cette incarnation est amenée de la manière la plus solennelle. Duscha-

1. Voyez, dans le vol. x des Recherches asiatiques, l'excellent Mémoire de Colebrooke sur la poésie sanscrite. Voyez aussi l'ouvrage de Bopp, sur la comparaison du sanscrit avec le grec et le latin (en allemand). Francfort, 1816.

Rutha qui a déjà vécu neuf mille ans, serait le plus heureux des princes s'il avait des fils. Pour obtenir ce bonheur, il a résolu de consommer l'acte le plus important de la religion indienne, le sacrifice d'un cheval, dont les préparatifs durent plusieurs années; mais il faut avant tout, on ne sait trop pourquoi, que la fille d'un autre roi épouse un jeune saint qui vit solitaire dans un bois, occupé à lire les Védas. Une troupe de jeunes filles parées de tous les attraits de leur sexe se dirige vers sa solitude. Il aperçoit leurs danses voluptueuses à travers les arbres parfumés, et la voix mélodieuse d'une femme retentit pour la première fois à ses oreilles. Il est vaincu, et devient l'époux de la belle Schanta aux yeux de lotus. Le grand sacrifice a lieu, Vishnou se fait homme et fils du vieux prince, sous le nom de Rama. Un sage d'extraction royale, qui par ses pénitences s'est élevé au rang de brahmane, vient demander du secours contre les mauvais génies. Il s'appelle Wischwa-Mitra, et le récit de sa réception est un des plus touchans tableaux de la vie patriarcale. Rama n'a que dix-sept ans, mais déjà c'est un héros: il s'éloigne de son père pour aller combattre Ravuna; à son départ une pluie de fleurs tombe sur sa tête, et des concerts ravissans se font entendre dans les cieux. Il reçoit des armes divines comme le hé-

ros d'Homère, avec cette différence que les siennes sont personnifiées et s'entretiennent avec lui : il passe le fleuve sacré du Gange, et arrive chez le roi Yunuka, qui possède le grand arc que personne n'a pu bander. Rama le bande et le brise, et, pour prix de cet exploit, il épouse la belle Sita. Bientôt après il commence ses grandes pénitences dans le désert, et sa compagne lui est enlevée par le prince des mauvais génies ; pour la recouvrer, il se ligue avec Honuman qui commande l'armée des singes, et le ravisseur est attaqué dans l'île de Ceylan, où il a caché sa proie. Un pont est jeté sur la mer, qui est franchie par les confédérés ; on se bat sur la terre et dans les airs. Rama et Ravuna se rencontrent montés sur leurs chars : il s'ensuit un combat terrible qui fait trembler la terre pendant sept jours, jusqu'à ce qu'enfin Ravuna succombe. Alors Brahma et tous les dieux paraissent pour bénir les vainqueurs : la mission de Rama est remplie, et il remonte dans le ciel avec les compagnons de sa gloire.

Cette grande composition épique est attribuée à Valmiki, personnage moitié fabuleux et moitié historique qui passe pour avoir vécu dans la société des dieux. Cette tradition prouve assurément la haute antiquité du poëme, et la courte analyse qui précède suffit pour donner une

idée des grandes proportions dans lesquelles il a été conçu[1].

Bien que le Mahabharat lui soit évidemment postérieur, on est réduit à la même incertitude et sur son époque et sur son auteur, dont on ne sait, à vrai dire, que le nom. C'est Vyasa auquel on attribue également la rédaction des livres sacrés, et que les Indiens ont de temps immémorial révéré à l'égal d'un dieu.

Dans le Mahabharat, il s'agit encore d'une des incarnations de Vishnou, et c'est ici le plus haut développement de la religion indienne. C'est encore le génie du mal qu'il faut terrasser pour assurer le triomphe de la justice sur la terre. Cette fois Dieu se fait homme sous le nom de Chrischna ; il échappe miraculeusement aux dangers qui entourent son berceau, et dont le plus grand est la proscription des enfans nouveau-nés. Dès son enfance il se signale par des prodiges, il se dégage des replis des serpens, déplace les montagnes, tue les géans et les monstres. Il vit au milieu des bergers et des bergères, dont il partage les occupations et les jeux. Comme eux il joue de la flûte, mais la douceur

1. On trouvera une analyse assez étendue du Ramaïan, en tête de la traduction anglaise du premier livre par Carey et Marshman. Les autres livres n'ont pas été traduits.

de ses sons apprivoise les animaux les plus sauvages, et fait les délices des aimables laitières rassemblées pour l'entendre. Bientôt l'amour l'embrase de tous ses feux; comme tous les redresseurs de torts, il va délivrer de préférence les belles captives ; il est vainqueur d'un géant à cinq têtes, et seize mille vierges pleines d'attraits épousent à la fois leur libérateur. Des dissensions allumées dans la famille où il a pris naissance l'appellent à d'autres exploits. Comme sa mission est de combattre le mal sous toutes ses formes, il ranime le courage du parti le plus juste, qui allait succomber, et lui procure une victoire complète après une bataille qui a duré dix-huit jours. Ce fut le dernier bienfait de Crischna; fatigué de son séjour sur la terre, il remonta dans le ciel, et c'est lui que les Indiens ont représenté conduisant la danse des sphères, des astres, des mois, des saisons, qui se meuvent harmoniquement autour du soleil[1].

Assurément le Mahabharat est une des plus riches compositions épiques qui soient jamais sorties de l'imagination d'un poète. Mais il a de plus le mérite de renfermer un épisode précieux, connu sous le nom de Bhagavad-Ghîtâ, et qu'on

1. Voyez, sur les incarnations de Vishnou, la Symbolique de Creutzer, liv. I, chap. III, et les notes de M. Guigniaud.

peut regarder comme un abrégé des principaux systèmes de métaphysique et de morale enseignés chez les Indiens[1]. Ce sont les instructions de Crischna à son ami Arjouna pour raffermir son ame ébranlée: elles portent le caractère d'un véritable éclectisme, et marquent le dernier progrès de la philosophie indienne. Tantôt le poète inspiré représente Crischna, c'est-à-dire la Divinité elle-même se manifestant par une sorte de transfiguration à son disciple favori, et celui-ci le conjurant de tempérer cet éclat et de reprendre cette forme plus douce sous laquelle il osait l'appeler son ami. Tantôt il trace le portrait du vrai sage, qui, renonçant à tous les désirs, sait trouver le bonheur et le calme au dedans de lui-même, et ressemble à la lampe solitaire qui brûle paisiblement à l'abri de toute agitation de l'air: c'est le modèle de la fermeté stoïque. Ailleurs il trace le portrait du vrai juste, qui, remplissant ses devoirs sans aucun motif d'intérêt, n'a d'autre vue que Brahma, et est semblable à la fleur du lotus qui brille pure au milieu des eaux. J'accepte favorablement, continue Crischna, la simple offrande d'un cœur humble qui, dans son adoration, me présente

1. Voyez, dans le Journal des Savans (janvier 1825), un article de M. Chézy sur le Bhagavat-Ghîtâ, et plusieurs fragmens traduits.

des feuilles, des fleurs, des fruits et de l'eau. Je suis le même pour tous les êtres; ni l'amour ni la haine ne me dirigent à leur égard, mais ceux qui m'adorent sincèrement, je suis en eux et ils sont en moi : le pécheur lui-même revient-il à moi de bonne foi, je ne fais plus de distinction entre lui et le juste, et je le juge digne du bonheur éternel. . . . .

Ainsi dans cette magnifique épopée, dont il est difficile de croire qu'un seul homme ait pu soutenir le poids, il n'est point de dogme fondamental qui ne soit invoqué ou développé, et l'immortalité de l'ame est consacrée dans la poésie épique source de la religion populaire, comme dans les Védas source de la religion sacerdotale. Sur cette double autorité, toutes les castes croient que les ames des justes retournent à la mort dans le sein du grand Être dont elles émanent, mais que celles des méchans, après un séjour plus ou moins long dans les enfers. s'en vont animer successivement des corps nouveaux. On étend même l'application de cette justice à toute la hiérarchie des créatures, en commençant par les anges rebelles que Brahma, pour les punir de leur orgueil, a précipités dans l'abîme. Toutes les sphères, tous les mondes, tous les règnes, jusqu'aux plantes et aux pierres, sont peuplés d'esprits, déchus d'une noble origine,

qui tendent sans cesse à y retourner, et l'univers entier, sous ce point de vue, est comme un vaste purgatoire[1].

Les Indiens possèdent plusieurs systèmes de philosophie, dont la haute antiquité n'est pas douteuse, bien qu'on ne puisse pas leur assigner de date précise. Les uns sont orthodoxes ou conformes à ce qu'enseignent les Védas; les autres passent pour hétérodoxes, parce qu'ils sont incompatibles avec la doctrine des livres sacrés. Des deux écoles qui prétendent au plus haut degré d'orthodoxie, l'une a été fondée par Djaïmini, dans l'intention expresse d'appliquer l'art de raisonner à l'interprétation des Védas; l'autre, fondée par Vyasa, tire du texte des livres sacrés une psychologie raffinée qui va jusqu'à nier l'existence de la matière. Un troisième système, dont l'auteur est Gotama, consiste dans une classification philosophique avec des règles précises pour le raisonnement, qu'on peut comparer à la dialectique de l'école d'Aristote. Enfin un quatrième système, dont l'orthodoxie est déjà suspecte, est attribué à Kanadi, et repose sur la doctrine des atomes.

On peut prendre ces deux derniers systèmes, l'un relativement à l'autre, comme destinés à se

1. Symbolique de Creutzer, liv. 1, chap. v.

compléter mutuellement. Mais ce qu'on est le plus surpris de trouver parmi les seize catégories de Gotama, c'est l'argument régulier ou le syllogisme complet, découverte précieuse qui a eu tant d'influence sur la formation des méthodes, et dont la gloire n'appartient peut-être pas exclusivement à Aristote. Malheureusement le défaut de chronologie ne permet pas de résoudre cette question, et de décider si les Grecs ont été, dans cette occasion encore, les disciples ou les instituteurs des Indiens.

Des nombreux traités de philosophie réputés hérétiques, le plus connu est celui dont Kapila passe pour être l'auteur, et de la variété des vues chez ses partisans sont nées trois écoles auxquelles, d'après les noms qui leur sont assignés, on aurait peine à supposer une communauté quelconque d'opinions et de doctrines. L'une est celle des théistes, qui reconnaît un dieu suprême ; l'autre est l'école des athées, qui n'admet pas le créateur, ni la providence régissante de l'univers, mais seulement des êtres supérieurs à l'homme, et toutefois, comme lui, sujets au changement et à la transmigration. La troisième, qui, sur plusieurs points, participe des deux autres, considère la nature comme une illusion. Mais toutes ont pour objet hautement avoué d'exempter l'ame de l'épreuve de la mé-

tempsycose et de la faire arriver, par la connaissance d'elle-même, à la béatitude éternelle. En possession de cette connaissance, elle contemple à loisir la nature, sans craindre de subir aucun changement, et lorsque l'ame instruite se sépare enfin de son enveloppe corporelle, le monde extérieur cesse à son égard, et sa délivrance définitive est accomplie [1].

Ainsi l'esprit humain a parcouru, en Orient comme en Grèce, le cercle entier des opinions philosophiques. En Orient, comme dans l'école de Platon, on s'est élevé au-dessus de l'univers et de toutes ses parties, pour connaître la cause et le type éternel de tout ce qui existe; en Orient, comme dans l'école d'Aristote, on a reconnu la double existence de l'ame humaine et du monde extérieur, en prenant pour point de départ le témoignage des sens; là, comme dans l'école de Zénon, l'homme est descendu assez avant dans son propre cœur pour devenir étranger ou du moins indifférent à tout ce qui se passait autour de lui; là, comme dans les écoles de Pyrrhon et d'Épicure, on a soutenu que tout ce que nous pouvions observer et concevoir se

1. Tout ce que je dis de la philosophie indienne est tiré du Journal des Savans (novembre 1825, avril 1826), où M. Abel Rémusat a donné des extraits fort étendus de l'excellent ouvrage de Colebrooke sur le même sujet.

réduisait à de vaines apparences, ou qu'il ne fallait admettre de réalité que dans les objets qui nous sont extérieurs. Enfin le panthéisme de Xénophane, l'amour et la haine d'Empédocle, la monade et la métempsycose de Pythagore, les atomes de Leucippe, la composition et la décomposition d'Héraclite, et plusieurs autres dogmes épars en Grèce et en Italie, ont eu des partisans dans l'Inde avant d'en avoir dans ces deux dernières contrées; et soit qu'on voie dans cette ressemblance la preuve d'anciennes relations intellectuelles, ou une marche parallèle et conforme à la nature de l'esprit humain, ce n'en est pas moins un des faits les plus remarquables de son histoire.

Le recueil de lois dont Menou passe pour être l'auteur a plus d'importance, puisqu'il a reçu de Colebrooke l'imposante dénomination de pandectes indiennes[1]. En effet on y trouve à peu près tous les principes de droit public et de droit privé. C'est sans contredit le plus ancien code de la nation; mais les dispositions qu'il renferme découlent manifestement des Védas. C'est un singulier mélange de rudesse et de civilisation, et si d'une part les rapports qui naissent du droit

1. A digest of hindu-law, on contracts and successions translated from the original samscrit, by Colebrooke, 3 vol. in-8°. London, 1801.

de propriété sont déjà très-compliqués, de l'autre les lois pénales décèlent une sorte d'enfance sociale. Tout porte à croire que cette législation n'est l'ouvrage ni d'un seul homme ni d'un seul siècle, et que les élémens en avaient été long-temps dispersés et en vigueur avant d'être réunis en un code régulier.

Au reste les mots de code et de pandectes sont bien loin d'exprimer tout ce qu'on a voulu renfermer dans ce livre, où l'on ne trouve pas seulement des règles pour fixer les rapports des hommes entre eux, et leurs devoirs envers la Divinité, ou pour proportionner les châtimens à la nature et à la gravité des fautes, mais où l'on voit réunies des notions sur la cosmogonie, sur la constitution du monde et les propriétés des élémens, des maximes de morale, de philosophie, d'économie rurale et domestique, un rituel pour les cérémonies du culte et les observances de tout genre, avec une exposition des moyens qui peuvent conduire à la connaissance de Dieu et à la béatitude éternelle; de sorte que ce précieux recueil nous offre le tableau le plus complet de la civilisation des Indiens.

Il est dit dans les Védas que tout ce que Menou a prononcé est sain et profitable pour l'ame, et ce peu de mots a suffi pour lui concilier une autorité suprême, qu'aucun fidèle n'o-

serait combattre. C'est probablement de tous les systèmes de lois celui auquel une société humaine a le plus long-temps obéi, et, à ce titre, il doit exciter une vive curiosité que les limites de mon plan ne me permettent pas de satisfaire. Je signalerai cependant parmi ses dispositions les plus extraordinaires celles qui concernent les prêtres et les femmes. Le brahmane, sorti de la plus excellente partie de Brahma, est de droit le chef de la création tout entière, et tout ce qui existe dans l'univers est son bien. Celui-là seul est grand qui a lu les Védas; et quand un million d'ignorans attendraient leur nourriture, on doit les sacrifier tous au salut d'un seul homme versé dans la lecture des livres sacrés. Une femme ne peut jamais chercher l'indépendance : dans son enfance, elle doit dépendre de son père, dans sa jeunesse de son mari, dans son veuvage de son fils. Il faut choisir pour épouse une fille dont l'extérieur soit sans défaut, et qui ait un nom agréable, se terminant par des voyelles longues, et ressemblant à des paroles de bénédiction; mais il faut éviter de prendre celle qui a des yeux enflammés, qui parle immodérément, qui a trop de cheveux, qui les a roux ou qui n'en a point du tout; celle enfin qui porte le nom d'une constellation, d'un arbre, d'une rivière, d'un être ailé, d'une tribu bar-

bare, d'une montagne ou d'un serpent. Un mari doit toujours être révéré comme un dieu par une femme vertueuse, lors même qu'il n'observerait pas les usages reçus, qu'il aimerait une autre femme ou qu'il serait dépourvu de bonnes qualités. Une femme n'est exaltée dans le ciel qu'autant qu'elle honore son seigneur : quand elle le perd, il ne lui est pas permis d'en épouser un autre; mais un mari qui a perdu sa femme peut, après l'avoir fait brûler avec les cérémonies requises, *allumer une seconde fois le feu nuptial* [1].

Il est à remarquer que les premiers produits de l'esprit humain, dans l'Inde comme en Grèce, ont été des poëmes épiques, des hymnes et des constitutions politiques. Malgré le défaut de chronologie, cette priorité est incontestable, et, pour les autres branches des connaissances humaines, le parallèle est encore plus facile à suivre. Il en faut pourtant excepter les beaux-arts, du moins la peinture et la sculpture, dont l'objet, chez les Orientaux, fut de représenter les objets corporels par une imitation servile de leurs formes ou de leurs contours, tandis que les Grecs, par l'alliance du beau idéal et du sym-

1. Extrait du Journal des Savans, octobre 1826, article de M. Rémusat.

bole, mirent dans la figure humaine, animée par le génie de l'artiste, l'expression des idées les plus sublimes. Pour arriver à cette précieuse combinaison, il fallait que l'homme commençât par revêtir les dieux de sa propre forme, mais de sa forme primitive et simple. Or, une foule d'obstacles devaient s'y opposer chez les Indiens, qui ont toujours représenté leurs divinités dans un état de sainteté, c'est-à-dire dans un état de repos, qui les ont chargées d'étoffes précieuses, de couronnes, de diadèmes et d'ornemens de toute espèce, et qui, pour exprimer tous les points de vue sous lesquels ils envisagaient l'auteur et les lois de la nature, ont entassé signes sur signes et symboles sur symboles dans des représentations bizarres et monstrueuses, où le nombre des têtes, des mamelles, des bras et des yeux, est indéfiniment multiplié [1].

Mais les Indiens se sont tenus plus près de la nature dans leurs compositions musicales. Sans connaître l'harmonie compliquée des peuples modernes, ils ont senti, apprécié les puissans effets de la musique, et chacun de leurs modes primitifs correspondait à une affection du cœur. Chaque royaume, et même chaque province, avait sa mélodie particulière, et cet art divin

1. Symbolique de Creutzer, Introduction, p. 71 et suiv.

était d'autant plus cultivé, qu'il avait été communiqué aux hommes par Brahma lui-même, et placé sous la protection de divinités aimables, qui composaient une hiérarchie nombreuse, et effaçaient par leurs charmes et les Péris des Perses et les Nymphes des Grecs. Le premier musicien passait pour un mortel inspiré : c'était le sage Bherat, l'inventeur des drames représentés avec des chants et des danses, et de plus auteur d'un système musical qui porte son nom. Quand la poésie a décliné, la musique a partagé sa décadence, et quoique les livres sanscrits aient conservé la théorie de la composition, la pratique s'en est entièrement perdue [1].

L'architecture indienne peut soutenir le parallèle avec celle de l'Égypte, et lui a peut-être servi de modèle. Ses monumens portent aussi un caractère d'éternité, et les ténèbres mystérieuses qui entourent leur origine ajoutent à l'effet que produisent leurs proportions colossales. En présence d'une nature imposante et magnifique, il semble que ce peuple ait voulu rivaliser avec elle, et que, pour attirer ses dieux dans des temples, il ait épuisé toutes les ressources de l'art et du travail. L'étendue de ces édifices, la

1. Voyez l'excellent, ou du moins l'intelligible Mémoire sur la musique des Indiens, qui se trouve dans le vol. III des Recherches asiatiques.

grandeur du plan, le fini de l'exécution, la richesse des ornemens qui couvrent les murs, le temps qu'il a fallu pour creuser tout cela dans le roc vif, disent assez que c'est l'ouvrage d'une patience séculaire, et de plusieurs générations. Assurément c'est une imagination bien hardie que celle qui a pu se fier à ce point sur l'avenir, et les peuples qui ont achevé de pareils travaux dans leur enfance ont eu au moins une enfance bien extraordinaire.

Les temples souterrains qui se trouvent dans la presqu'île en-deçà du Gange sont, sans contredit, les plus curieux de tous; ceux de l'île d'Éléphante, auprès de Bombay, sont les plus connus [1], et peut-être les plus anciens. Malgré la dureté de la roche granitique où ils sont creusés, le temps y a mis son empreinte, mais sans effacer celle qui a précédé la sienne. On y voit toujours une grande simplicité jointe à une grande perfection. Dans l'île de Salsette l'étonnement redouble en présence des colonnes, des coupoles et des esplanades taillées dans le roc vif. Dans ces lieux, jadis le but de tant de pèlerinages, on ne voit pas même, comme parmi les ruines de Palmyre, la hutte d'un bédouin : depuis

1. Voyez-en la description dans le Voyage de Niebuhr, tom. II.

un nombre incalculable de siècles, il y règne un vaste silence à peine interrompu de loin en loin par les pas de quelque savant voyageur[1]. Les fameuses grottes d'Ellore, près d'Aurungabad, ont été plus souvent visitées[2]. Là on voit sous terre tout ce que l'architecture peut déployer de grandeur et de magnificence sur sa surface, des péristyles, des ponts, des chapelles, des colonnes et même des avenues de colonnes, des obélisques, des colosses, et presque partout des bas-reliefs dont les sujets sont tirés de la religion nationale. Aucun dieu ni déesse ne paraît y avoir été oublié, au point qu'un voyageur a cru y voir un véritable panthéon indien. A Mavalipuram, sur la côte de Coromandel, on trouve les restes d'une cité royale également taillée dans le roc, avec tous ses monumens. Ceux qu'on désigne sous le nom des Sept-Pagodes sont couverts de sculptures qui sont évidemment des traductions de plusieurs passages du Mahabharat. La mer a envahi une partie des ruines à la suite d'un tremblement de terre qui semble avoir détruit l'ouvrage avant qu'il fût achevé. Il est probable que le centre de la religion et de la politique se sera

1. Voyez le Voyage de lord Valentia avec les planches, vol. II, p. 162 et suiv.

2. Notamment par Thévenot et par l'illustre Anquetil Duperron. Voyez le Disc. prélim. du Zend-Avesta.

successivement déplacé, et qu'à la voix des prêtres les montagnes auront fait plus que s'aplanir, puisqu'elles se sont transformées en temples et même en villes florissantes [1].

Ainsi l'architecture chez les Indiens fut, de même que la poésie, la sculpture et la musique, fille de la religion. Elle a fait avec le temps tous les progrès que pouvait comporter la forme pyramidale qui constitue son caractère propre, et qui empêche de la confondre avec celle des autres peuples de l'Asie. Ce genre rendant superflu l'usage des colonnes, ils ont dû se laisser surpasser sous ce rapport par les Égyptiens et à plus forte raison par les Grecs; mais à d'autres égards ils ont conservé leur supériorité, et aucun de ces deux peuples n'a égalé la beauté des pilastres et des cariatides indiennes.

Les Grecs comptaient parmi les plus beaux monumens de leur architecture les théâtres destinés à la représentation des ouvrages dramatiques. Il paraît que les Indiens n'ont jamais connu cette espèce de monumens; mais ils ont eu une littérature dramatique riche et originale, qui mérite de fixer notre attention.

C'est aussi de Brahma que vient l'art drama-

1. Voyez les Monumens de l'Inde par Langlès, et surtout l'excellent chapitre de Heeren sur l'Inde, Ideen uber die Vornchmsten, etc., vol. II, p. 350 et suiv.

tique, et cette origine le met à l'abri de tout ce qui est réputé profanation. Son but est éminemment moral, et le héros est toujours un dieu, ou un demi-dieu, ou un grand monarque, mu par des sentimens tendres ou héroïques; ce n'est que dans les drames de second ordre qu'il est permis de faire jouer le principal rôle à un ministre, à un Brahmane, ou à un négociant. Le langage de la passion a de la dignité sans froideur, et la place que tiennent les femmes dans la société, non plus que l'idée qu'on se fait de la vie humaine, ne permettent d'user avec elles de formules d'adoration. Du reste l'amour y est moins sensuel que dans la comédie latine, et moins métaphysique que dans nos tragédies modernes. Il doit toujours être légitime, conformément à l'esprit même de l'institution, et ce serait violer une des lois fondamentales de l'art, que de faire de la femme d'autrui l'objet d'une intrigue dramatique. Le spectateur doit y trouver à la fois des jouissances d'imagination et des leçons de vertu, et, par une comparaison familière à la poésie ancienne et moderne, les poètes indiens disent que l'appareil théâtral est fait pour déguiser l'amertume d'un breuvage salutaire. Du reste on est loin d'observer la règle des trois unités; mais si on ne connaît pas la sévère simplicité de la tragédie grecque, on est

également éloigné de l'extravagance des drames chinois. Une théorie dramatique minutieusement élaborée, renfermait les poètes dans des limites qui n'étaient pas arbitraires; et la preuve en est que la poétique des Indiens s'accorde sur plusieurs points avec celle d'Aristote, d'où il suit que, quoique puérile à bien des égards, elle n'était pas étrangère aux principes universels du goût.

Les représentations avaient lieu à des intervalles très-éloignés comme en Grèce, à l'occasion d'une fête nationale, de l'avènement d'un nouveau prince, ou d'un grand bonheur domestique. Elles ne duraient pas dix jours comme en Chine; mais le drame avait dix actes, et, par une extension de la règle primitive, pouvait embrasser un espace de dix années[1]. Cette latitude était compensée par des restrictions très-gênantes pour les auteurs dramatiques : il leur était défendu de mettre dans la bouche des acteurs des imprécations, des sentences de dégradation ou d'exil, des récits de calamités nationales. Il était défendu aux acteurs et aux actrices de se mordre, de se baiser, de manger, de dormir, de prendre le bain, de s'oindre le corps, de procéder à la cérémonie du mariage. Surtout il n'é-

1. D'abord chaque acte ne devait durer qu'un jour.

tait pas permis d'ensanglanter la scène, ni de recourir à des catastrophes pour faire disparaître un personnage. Si un héros, déjà pourvu d'une femme, avait le malheur d'en aimer une autre, l'acquisition d'une épouse supplémentaire était, comme dans le roman chinois des deux cousines, le dénouement ordinaire de l'intrigue [1].

Ce fut la traduction anglaise du drame de Sakontala qui annonça, pour la première fois, aux peuples de l'occident que les Indiens avaient une littérature dramatique. A travers le coloris oriental le plus brillant, il offrait dans la forme de l'ensemble une ressemblance si frappante avec le drame romantique, que Schlegel fut presque tenté de soupçonner le traducteur d'y avoir contribué à dessein par amour pour Shakspeare [2]. Des travaux postérieurs à ceux de William Jones, en multipliant les objets de comparaison, ont fait mieux connaître cette branche importante de la littérature indienne, et l'on sait aujourd'hui que c'est celle que la munificence des rois a le plus encouragée, et dans laquelle les richesses de la langue sanscrite sont répandues avec le plus de profusion.

Le drame pastoral de Jayadeva est le plus an-

1. Voyez le théâtre choisi des Indiens traduit du sanscrit en anglais par Horace Wilson.

2. Cours de littérature dramatique, leç. 1, p. 43.

cien qu'on connaisse jusqu'ici. Si l'on ne savait qu'à Cenduli sa patrie les habitans passent tous les ans une nuit entière à le représenter, on serait tenté, vu l'absence de toute forme dramatique, de regarder cette pièce comme une véritable idylle, entremêlée de chants lyriques. Au reste, quelque nom qu'on lui donne, ce poëme n'en sera pas moins un chef-d'œuvre où l'auteur, que Jones n'hésite point à placer à côté de Pindare, s'est montré à la fois le peintre passionné de l'amour et le peintre gracieux de la nature [1].

Kalidasa, que Jones appelle avec plus de raison le Shakspeare de l'Inde [2], apparaît dans son histoire, éclairé par la première lueur du flambeau de la chronologie. Cinquante-six ans avant notre ère, a fini le règne glorieux de Vicramaditya qui a fait fleurir les sciences et les lettres, et dont la cour, non moins brillante que celles d'Auguste et des Médicis, a tiré tout son lustre des lumières de neuf savans ou poètes qu'on appelait les joyaux du roi. Kalidasa, le plus célèbre d'entre eux, ou plus épargné par le temps, ou mieux protégé par son génie a étendu son influence sur

1. On trouvera la traduction de ce charmant poëme nommé Gitagovinda dans le volume III des Recherches asiatiques, p. 185.

2. Jones's Works, vol. VI, p. 205.

les siècles qui l'ont suivi. Il paraît avoir fixé le caractère de la langue en lui donnant son dernier perfectionnement. Il restaura les vieux monumens de la littérature indienne, entre autres les deux grands poëmes épiques dont nous avons parlé : il eut la hardiesse de détacher la poésie descriptive de la religion, en composant un poëme des Saisons dont chaque stance, dit Jones, est un paysage, et où le poète se montre toujours beau, quelquefois avec des couleurs fortes, mais qui ne cessent jamais d'être naturelles [1].

Dans ses compositions dramatiques, Kalidasa a réuni le touchant et le gracieux, le terrible et le sublime, et l'on ne peut rien concevoir de plus harmonieux en langage, ni de plus imposant en magnificence que certaines tirades de ses pièces. De ce genre sont les formules de prières que l'acteur prononce au commencement et à la fin, pour attirer sur l'auditoire la bénédiction de quelque dieu. Le dialogue courant est en prose; mais le poète s'en débarrasse, comme d'une entrave, toutes les fois qu'il prend son essor. Les réflexions même, ainsi que les descriptions, sont toujours en vers; mais le vers admet toute sorte de mètres, depuis huit jusqu'à vingt-

1. Ibid., p. 432.

sept syllabes [1]. Cette diversité ajoute singulièrement à la richesse et à la mélodie du drame, qui est toujours entremêlé de chants et de danses, et l'on en trouve des preuves dans le *Sakontala*, comme dans *le Héros et la Nymphe*, autre ouvrage du même auteur, qui y a mis la même élégance de style, la même vivacité de description, la même délicatesse de sentiment et de pensée.

Le siècle ou vécut Kalidasa paraît avoir été la plus brillante période de la littérature indienne, qui depuis n'a fait que décliner. Dans le siècle suivant la décadence fut encore imperceptible, et le roi Sudraka, également fameux dans l'histoire politique et littéraire de l'Inde, composa lui-même des drames. Ceux de Bhavabuti, qui lui est de beaucoup postérieur, portent plus visiblement l'empreinte du mauvais goût. Il a peut-être plus de passion, mais aussi beaucoup moins de poésie que Kalidasa [2].

De tout ce qu'on sait aujourd'hui sur les productions dramatiques des Indiens, il résulte qu'elles sont plus appropriées que leurs autres poëmes au goût des nations modernes, et su-

1. Les auteurs du temps de la décadence ont fait des vers de cent quatre-vingt-dix-neuf syllabes.

2. Voyez, sur le drame et les auteurs dramatiques de l'Inde, la préface du théâtre choisi des Indiens.

périeures en tout point aux informes essais que possédait l'Europe avant le dix-septième siècle.

Je ne mettrai pas au nombre des créations poétiques de ce peuple les grammaires et les dictionnaires en vers ou en prose modulée, ni les Pouranas qu'on a revêtus de la même forme, et qui sont la source de la religion, de l'histoire, de la géographie et des autres connaissances; mais je signalerai ses hymnes qui ont beaucoup de rapports avec celles d'Orphée [1], ses fables, singulièrement modifiées par le rôle que jouent les animaux dans la mythologie et surtout par le dogme de la métempsycose, sa poésie érotique, si licencieuse et si brûlante bien que nourrie de traditions religieuses, ses chants de guerre et de victoire et jusqu'à ses chansons, tous genres qu'il a cultivés avec succès [2].

Il n'en est pas ainsi de l'histoire, rameau avorté de la littérature indienne. Assurément ce ne sont pas les grands évènemens qui ont manqué aux rédacteurs d'annales; mais ce sont les castes supérieures qui sont restées volontairement muettes en présence des vicissitudes que déroulait devant elles la succession des âges; elles ont fait plus, elles se sont efforcées d'é-

1. Jones's Works, vol. 1, p. 313 et suiv.

2. *Dalberg*, Uber die musick der inder.

touffer jusqu'au moindre souvenir d'une révolution hardie qui a failli, environ mille ans avant notre ère, renverser la constitution de l'Inde, malgré la profondeur et la vétusté de ses racines. Il paraît que l'auteur de cette généreuse tentative proclamait l'égalité de toutes les castes, et voulait introduire une réforme religieuse qui fût en harmonie avec ce dogme fondamental de sa politique. La persécution s'arma de tous ses feux et de tous ses glaives, mais les disciples de Bouddha ne voulurent être martyrs que sur les champs de bataille, où cette grande question fit couler des flots de sang pendant des siècles. Ce fut pour ainsi dire le protestantisme de l'Inde. Enfin il succomba, du moins dans le pays qui l'avait vu naître, et l'an 457 de notre ère, le vingt-huitième patriarche de cette religion s'embarqua sur la mer du Midi et vint à la Chine, où il mourut en disant qu'il était venu pour étendre la loi et délivrer les hommes de leurs passions [1].

La réforme de Bouddha serait encore le fait le plus important de l'histoire indienne, lors même que les autres nous seraient connus. C'est

1. Voyez, dans le Journal des Savans, janvier 1820, l'article de M. Abel Rémusat sur la succession des trente-trois premiers patriarches de la religion de Bouddha, d'après une liste tirée d'une encyclopédie japonaise.

du moins celui qui a laissé les traces les plus profondes en Orient, puisque le bouddhisme, après avoir créé pour lui une langue nouvelle, a conquis la presqu'île au-delà du Gange, est entré victorieux dans la Chine, et a donné naissance, dans le Thibet, à la dynastie des grands Lamas.

Cette révolution n'a pu être ignorée, puisqu'elle a ébranlé toute l'Asie orientale, et que les annales des autres peuples ont suppléé au silence des Indiens; mais nous n'avons pas de supplément pour leur histoire nationale, et il est à craindre qu'on ne trouve aucun monument de ce genre parmi ceux qui restent encore à découvrir.

Les Indiens ont toujours manqué des deux bases fondamentales de l'histoire. Ils n'ont jamais eu de système chronologique rationnel, et le temps a absorbé devant eux les générations, sans qu'ils se missent en peine de mesurer sa marche. On en peut dire autant de leur géographie, qui est purement mythologique, et qui leur fait considérer la terre comme une surface plane, entourée d'une rangée circulaire de montagnes, et ressemblant dans sa construction et sa division à un lotus flottant sur l'Océan. Au centre est le mont Mérou, l'Olympe des Indiens, la colonne ou l'axe du monde qui soutient et réunit les cieux, la terre et les enfers. Les quatre flancs

de cette montagne sacrée représentent les quatre castes primitives, les quatre régions du monde et les quatre arbres de vie. Voilà de quelle nature sont les notions scientifiques que les Indiens puisent dans les pouranas, la seule source où la caste sacerdotale leur permette d'en puiser.

Leurs progrès dans les sciences naturelles ont été arrêtés par des obstacles du même genre. Substituer des explications analytiques à celles que donnent les livres sacrés eût passé pour une tentative sacrilège, et les brahmanes ont toujours été assez puissans pout écarter cette profanation. Ils paraissent n'avoir fait d'exception qu'en faveur de la médecine, qui fut cultivée par eux dès la plus haute antiquité; car, suivant les Pouranas, l'une des quatorze choses précieuses qui sortirent de la mer par le frottement de la montagne Mandar, fut un savant médecin.

Les Indiens se sont mis un peu plus au large pour se rendre compte des phénomènes des corps célestes. Ils ont osé rejeter la cosmogonie ridicule des brahmanes, et l'intervention du monstre Rahou dans la formation des éclipses. Ils ont des tables astronomiques dont la confection suppose déjà de profondes connaissances; et l'on voit, sur les voûtes et sur les murs de leurs plus anciens édifices, des sculptures qui représentent le zodiaque et ses divers

astérismes. Dans un de leurs ouvrages astronomiques, dont la haute antiquité n'est pas douteuse, on trouve un système de trigonométrie, fondé sur des principes qui étaient inconnus aux géomètres de l'Arabie et de la Grèce; et le savant Colebrooke parle d'une sphère armillaire inventée par eux, et bien différente de l'instrument décrit par Ptolémée. Cette assertion ne répugne pas au génie des Indiens; sans parler des échecs et du papier de coton dont la découverte leur est attribuée, n'est-ce pas d'eux que nous vient l'ingénieuse méthode d'exprimer tous les nombres avec dix caractères, en leur donnant à la fois une valeur absolue et une valeur de position? N'est-ce pas d'eux encore que l'Europe a reçu l'algèbre, qui avait déjà chez eux, il y a six cents ans, des procédés qu'on appliquait dès lors à l'astronomie[1]?

Il est vrai que la Grèce a laissé loin derrière elle tout l'Orient, et que les deux siècles qui viennent de s'écouler ont laissé plus loin encore et l'Orient et la Grèce; mais l'oubli qui résulterait de cette supériorité ne pécherait pas moins contre la philosophie que contre la reconnais-

1. Voyez, dans les Recherches asiatiques, vol. XII, le mémoire d'Edward Strachey, où se trouve une comparaison curieuse entre l'algèbre des Indiens et celle de Diophante, p. 164 et suiv.

sance. Prendre une science dans son état actuel pour en tirer toutes les applications utiles, c'est ne l'envisager que du côté purement matériel; mais remonter à son origine, et voir passer sous ses yeux toutes les générations, dont chacune vient contribuer d'une pierre à l'érection du monument, c'est assister au plus beau spectacle que puisse donner l'humanité, au développement de cette intelligence qui l'ennoblit, et dont le domaine doit toujours grandir jusqu'à la consommation des siècles [1].

§ III. — LA PERSE ET LA PHÉNICIE.

En passant de l'Inde dans la Perse, nous trouvons que cette grande vérité se confirme. C'est bien encore la mythologie indienne avec quelques modifications; ce sont à peu près les mêmes traditions sur les premiers âges du monde, et c'est toujours une caste sacerdotale qui domine. Mais, à travers toutes ces formes, un dogme fondamental de la religion se fait jour avec des développemens qu'il n'avait pas encore reçus. Il s'agit de la lutte du bien et du mal, d'Ormuzd

1. On trouvera des détails sur les progrès des sciences chez les Indiens dans la première partie du vol. III de l'Histoire générale de l'Inde par Demarlès.

et d'Ahriman, de la lumière et des ténèbres, lutte intéressante et pénible où l'humanité intervient comme partie. La mort a été introduite dans le monde par Ahriman, à cause du péché du premier homme; mais la mort elle-même doit être vaincue par Ormuzd, ce verbe de bonté, cette image resplendissante de l'infini. A la fin des temps, quand viendra la résurrection générale, tout reparaîtra comme au premier jour de la création. Ahriman sera précipité dans l'abîme. Les montagnes décomposées s'écrouleront en torrens de feu, avec les métaux qu'elles renfermaient dans leur sein. Les ames passeront à travers ces flots brûlans, pour effacer leurs dernières souillures; une ère de félicité sans fin commencera pour elles, et tout sera consommé [1].

Avec un système religieux appuyé sur cette base, on ne cherchera pas, à force de contemplations mystiques, à se faire absorber dans le sein de la Divinité. Le quiétisme devra faire place à l'activité morale, et le peuple, qui aura ainsi modifié sa religion primitive, donnera nécessairement une physionomie particulière à son histoire et aux produits de son intelligence.

Les monumens de l'histoire des anciens Perses ayant tous péri, nous ne pouvons la juger que

1. Symbolique de Creutzer, vol. I, liv. II, chap. II.

sur ce qu'en ont dit les historiens et les philosophes grecs, en nous aidant toutefois des relations des Hébreux, des débris originaux des livres religieux des mages, enfin des ruines de Persépolis, qui disent aussi quelque chose.

Des lumières incomplètes puisées à ces différentes sources, il résulte que l'origine de cette nation se perd dans des ténèbres qu'elle-même s'est efforcée d'épaissir; que si elle a eu des héros fabuleux, comme Roustan, Féridoun, Dschemschid, elle a eu dans Cyrus un conquérant hardi, dont la figure a été nettement dessinée par l'histoire, et qui a changé la face de la haute Asie : il en résulte encore que ses successeurs ont fait peser toutes les rigueurs du despotisme sur une immense et industrieuse population; que Cambyse et Xerxès ont donné à l'Égypte et à la Grèce le spectacle de leurs vices et de leur lâcheté, et que Darius Codoman a vu son empire s'écrouler sous la main d'Alexandre : il en résulte enfin qu'à une époque voisine du berceau de leur monarchie, les Perses ont eu des poètes épiques, et des rédacteurs d'annales; qu'ils ont eu leurs livres moraux, leur sagesse symbolique, et leur apologue, dérivé de la même source que l'apologue indien [1].

1. Ibid., note 1 de Guigniaud, p. 665.

Leur mythologie était assez riche pour ouvrir une vaste carrière à l'imagination. Sans parler des génies subalternes qui peuplaient l'empire d'Ahriman, mais qui ne pouvaient fournir aucune image gracieuse à la poésie, de quelles fictions pouvait-elle mieux se nourrir que de celle qui plaçait dans le royaume d'Ormuzd trois ordres d'esprits doués d'immortalité? C'étaient les Amschaspands, dans les attributions desquels se trouvaient les élémens, les métaux et les saisons; c'étaient les Izeds, génies inférieurs, créés par Ormuzd pour verser ses bénédictions sur le monde, et pour veiller sur le peuple des purs. C'étaient les Fervers, produits par la parole vivante du créateur, pures émanations de l'essence d'Ormuzd, idées, prototypes et modèles de tous les êtres, placés au ciel comme des sentinelles vigilantes contre le génie du mal, et chargés de porter au génie du bien les prières et les offrandes des hommes pieux qu'ils protègent. C'était, dans une sphère inférieure, le mont Albordi, qui s'élevait jusqu'aux cieux, dominait toutes les régions de la terre, et duquel descendaient les saints prophètes chargés de communiquer aux hommes la pure lumière. De là l'usage immémorial de sacrifier sur le sommet des montagnes, et de donner à leurs temples pour voûte le firmament, et pour

décoration toutes les beautés de la nature[1].

De même que parmi les héros de la Perse il en est un que l'histoire peut saisir et caractériser, de même parmi les fondateurs ou réformateurs de la religion des mages il en est un qui lui a donné un développement extraordinaire, et qui, sans être entièrement dégagé des brillans nuages de la mythologie, a laissé des traces trop profondes de son passage sur la terre pour qu'il soit possible de le mettre au rang des personnages fabuleux. Je veux parler de Zoroastre.

Ici nous touchons aux rivages d'où sont partis les navigateurs qui ont propagé, peut-être involontairement, les lumières de la civilisation asiatique. Leur patrie était enclavée dans la monarchie persane, quand Zoroastre parut; ou du moins elle le fut quelque temps après. Les Grecs de l'Asie Mineure eurent le même sort, après la conquête du royaume de Lydie par Cyrus. Les partisans de Zoroastre étaient alors dans toute la ferveur d'un zéle dont la date était récente : à la même époque les esprits étaient agités en Grèce par un grand mouvement intellectuel, les sept sages y florissaient, et Thalès fondait en Ionie la première école philosophi-

1. Hérodote, liv. I, chap. CXXXI.

que. Cette coïncidence laisse entrevoir ou plutôt révèle un commerce d'idées entre les deux peuples. La différence d'idiomes ne saurait être une objection; il est des temps où les nations s'entendent sans parler une langue commune, ou plutôt l'enthousiasme devient alors comme l'algèbre une langue universelle.

Ces commotions intellectuelles d'un peuple à l'autre ne sont pas moins nécessaires que celles qui proviennent de la chute soudaine d'un grand empire; et, cette nécessité reconnue, les conquêtes de Zoroastre ne sont pas d'un moindre intérêt que celles de Cyrus.

Ce saint prophète, environné de miracles à sa naissance, visita le ciel et reçut d'Ormuzd le feu sacré avec la parole de vie ou Zendavesta. Cette parole mystérieuse, Ormuzd la profère éternellement, la loi de Zoroastre en est comme le corps; elle ne doit pas cesser un instant de retentir sur la terre; la moindre interruption ferait tout rentrer dans le chaos. De là le pouvoir irrésistible de la prière et les oraisons répétées par les mages dans une perpétuelle succession. Confesser Ormuzd dans la pureté de son cœur, célébrer la création de ce dieu suprême, reconnaître Zoroastre comme son prophète, et détruire le royaume d'Ahriman, tel est l'objet de toute la liturgie et de toute la morale.

Cette doctrine combinée avec celle de la lutte des deux principes, a donné naissance à un système qui embrasse à la fois tous les besoins de l'humanité et qui place son auteur à un rang très-élevé parmi les législateurs et les philosophes. Jamais société politique ne reposa plus immédiatement sur une base religieuse. Le nombre des castes répondait à celui des élémens, adorés eux-mêmes comme emblèmes de Dieu, et cette idée fondamentale se poursuivait à l'infini jusque dans les moindres degrés de la hiérarchie civile. Aussi le maintien de l'ordre était-il le premier des préceptes, et le plus fortement inculqué; l'empire des Perses devait être une fidèle image du royaume des cieux, et par une application sublime du dogme des deux principes on disait que le but des agrégations sociales était de faciliter le triomphe du bien sur le mal; d'autres applications plus minutieuses, mais qui concouraient efficacement à l'accomplissement des vues du législateur, faisaient partie d'un immense rituel, où rien de ce qui peut contribuer à la pureté de l'ame et du corps n'était oublié. Les prescriptions liturgiques s'étendaient jusque sur l'économie domestique et rurale, et faisaient envisager les travaux de l'agriculture comme un moyen de représenter Ormuzd sur la terre. Pour cela il fallait entre-

tenir la pureté dans les champs, en extirper tous les emblèmes d'Ahriman, les serpens, les insectes et les herbes nuisibles. C'était sur le même principe qu'on avait divisé chacun des deux règnes de la nature vivante en deux catégories opposées : tous les animaux malfaisans appartenaient au génie du mal; mais les animaux utiles comme le cheval et le taureau étaient sous la protection d'Ormuzd. Les oiseaux faisaient aussi partie de la création pure; on les regardait comme les interprètes du ciel, parce qu'ils volaient dans son voisinage; et l'aigle, qui fendait audacieusement la nue, avait en Perse, comme en Grèce, les attributs de la royauté [1].

Ce système religieux, si merveilleusement approprié aux besoins du peuple qui l'adopta, jeta dans la haute Asie de si profondes racines, qu'on le vit renaître deux fois avec la monarchie persane, ou plutôt ce fut la religion elle-même qui la releva du temps des Sassanides au troisième siècle de notre ère : exemple de vigueur qu'aucune religion du monde n'avait encore donné. Ce qui la rendait si chère aux populations qui l'avaient professée, c'était sa tendance à diminuer les inconvéniens du despotisme, en face duquel elle se trouvait placée. Sans parler à

1. Creutzer, vol. I, liv. II, chap. III.

l'homme de ses droits, elle parlait au prince de ses devoirs, et, sous ce rapport, les mages, qui composaient en Perse la caste sacerdotale, furent les bienfaiteurs de l'humanité; bien que leur influence ait souvent dégénéré en abus, il est certain qu'elle produisit d'heureux effets, en limitant le pouvoir absolu des souverains.

Malheureusement cette lutte entre la puissance morale et la puissance matérielle se termina à l'avantage de la dernière. En étendant son empire depuis l'Inde jusqu'à la Macédoine, Darius rendit impraticable le gouvernement patriarcal et paternel sous lequel les Perses avaient jusqu'alors vécu. L'unité nationale fut détruite, la religion cessa d'être un lien universel; et tant de peuples dont les mœurs, les habitudes, les langues, les cultes, les besoins étaient si différens, ne purent être gouvernés que despotiquement. La justice fut donc sacrifiée aux conquêtes. Mais ce sacrifice entraîna des conséquences bien funestes pour l'esprit humain, qui peut grandir à l'ombre d'une autorité tutélaire lors même qu'elle est placée entre les mains d'un seul, mais qui dépérit au pied du trône d'un despote.

Mais avant de décliner sous la domination persane quel essor avait pris l'esprit humain chez les peuples qu'elle avait engloutis? Quel

rôle avaient joué dans le monde les Assyriens avant d'en être effacés par les Mèdes, les Mèdes eux-mêmes avant d'en être effacés par les Perses? Quelles merveilles intellectuelles recelait cette Ninive où retentissait la voix menaçante d'un prophète, et cette Ecbatane, avec ses sept enceintes de murs, et cette Babylone avec son observatoire, ses palais et ses portes d'airain?

La réponse que l'histoire fait à ces questions est loin d'être satisfaisante. Il y a plus de deux mille ans que tous ces peuples et toutes ces villes ont disparu, sans laisser d'autres souvenirs que des traditions vagues et défigurées. A peine leur nom même s'est-il conservé. Les monumens si célèbres de Bélus et de Sémiramis n'ont pas tenu contre les coups du temps, et leurs pyramides construites en briques séchées au soleil ou au feu, ont été dissoutes par les élémens; faites de poussière, elles sont retournées en poussière.

Mais s'il est facile de se résigner à la perte des documens où se trouvaient les détails des débauches d'un Sardanapale et des extravagances d'un Nabuchodonosor, il n'en est pas de même des annales de toutes les nations que les rois de Perse ont successivement conquises. Que ne nous est-il permis d'échanger tout ce que nous savons sur la magnificence de leur cour, contre quel-

ques renseignemens bien positifs sur les arts, les sciences et la constitution intérieure des Phéniciens !

Ce peuple, qui occupait dans l'Asie une place presque imperceptible, en tient une bien grande dans l'histoire de la civilisation. Par ses expéditions, par ses colonies, par ses découvertes, il a plus contribué aux progrès réels de l'humanité que toutes ces populations condamnées au repos par des despotes, ou mises en mouvement pour les servir. Protégé par le Liban contre les incursions des tribus nomades, il put donner un libre cours à son industrieuse activité, et recueillir en sûreté dans ses ports les produits de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie, qui lui arrivaient par des caravanes régulières. Dans les beaux jours de sa liberté il n'avait à craindre aucune concurrence sur les mers, il régnait seul sur cet élément que le premier il avait osé affronter. D'une main, il empruntait à l'Orient des procédés industriels et des lumières ; de l'autre, il offrait ces trésors à l'Europe encore plongée dans la barbarie. Sur tous les continens il semait des colonies, dans l'intérêt de son commerce et dans celui de l'humanité. Il donnait un démenti formel à la fameuse inscription des colonnes d'Hercule, en bravant les tempêtes de l'Océan, pour aller chercher l'étain de la Grande-Bretagne et

l'ambre de la Baltique, et son nom semblait inséparable de toutes les grandes entreprises. C'était à des navigateurs phéniciens qu'un roi d'Égypte faisait faire le tour de la grande péninsule africaine ; c'était à des Phéniciens *remplis de sagesse, d'intelligence et de science*, que Salomon demandait des monumens de bronze pour décorer sa cité royale[1]; et dans des temps plus reculés, ce furent les Phéniciens qui apportèrent en Europe par la Grèce l'écriture alphabétique, et qui, en invitant des peuplades sauvages à se réunir en sociétés, leur donnèrent, dans l'art de peindre la parole, un lien social plus indissoluble que tous les autres.

§ IV. — L'ÉGYPTE.

Sans avoir aussi bien mérité de la civilisation que les villes commerçantes de la Phénicie, l'Égypte, autre province de la domination persane, n'a pas été sans influence sur les pays baignés par la Méditerranée, et particulièrement sur la Grèce. On connaît les voyages de Solon, de Thalès, de Pythagore et de Platon, ainsi que les emprunts qu'ils firent à la vieille expérience

1. Voyez le Livre des Rois, liv. III, ch. VII, v. 13, 14.

de la caste sacerdotale. On sait les efforts tentés par le consciencieux Hérodote pour trouver, sur les lieux mêmes, un fil qui le guidât dans le labyrinthe de cette mystérieuse antiquité. Mais on voudrait savoir de plus où les Égyptiens avaient puisé le fond de leurs traditions mythologiques, jusqu'à quel point leur religion et leur gouvernement étaient favorables au développement de leur intelligence, et si, parmi les monumens littéraires ou scientifiques que le temps a détruits, il en était qui fussent propres à justifier la réputation de sagesse de l'ancienne Égypte.

S'il est permis de choisir entre les opinions contradictoires des savans qui ont travaillé à résoudre ces questions, j'avoue que je suis porté à regarder l'Inde comme le foyer commun de la civilisation de la Perse et de l'Égypte. Dans cette hypothèse, les Éthiopiens auraient reçu ce bienfait de première main, la lumière aurait éclairé peu à peu la longue vallée du Nil, en descendant le cours de ce fleuve, et aurait fixé sur ses bords les tribus pastorales, et les misérables pêcheurs qui erraient entre les deux chaînes de montagnes. Une colonie étrangère y aurait apporté les premiers élémens d'un ordre social, des croyances déjà revêtues de symboles : ces élémens et ces croyances se seraient combinés avec les idées

grossières et le fétichisme des indigènes, et de cette combinaison seraient sortis avec le temps un culte, une constitution, un caractère national, qui ont fait des Égyptiens un peuple à part, et de leur histoire une longue exception aux lois qui règlent la marche des sociétés.

La mythologie d'un peuple est comme un miroir où se réfléchit son génie, et ce génie lui-même est l'effet d'une organisation plus ou moins heureuse et de l'aspect sous lequel la nature se présente à ses yeux. Quelque difficile qu'il soit de démêler l'action de cette dernière cause, on peut néanmoins en faire dériver les traits les plus saillans de la civilisation égyptienne, et même en prenant toujours l'analogie pour guide, il serait possible de faire la part des localités et des influences extérieures. Les inondations périodiques du Nil, ses sources mystérieuses, le voisinage du désert, le flux et reflux de ses flots de sable, le contraste qu'il fait avec la vallée qu'arrose le fleuve, les révolutions sidérales, leurs rapports avec les vicissitudes des saisons, voilà le fonds primitif sur lequel les Égyptiens ont bâti leurs légendes d'Isis et d'Osiris, d'Horus et de Typhon; et si plus tard ils y ont rattaché des idées d'un ordre supérieur, et même d'antiques traditions sur l'origine de l'agriculture et des arts, tout porte à croire que c'est du dehors qu'elles leur

sont venues. Si ces fruits avaient été indigènes, si seulement la lumière qui éclaira d'abord l'Égypte avait eu son foyer dans l'Éthiopie, ses rayons, qu'aucun long trajet n'aurait affaiblis, se seraient fait jour à travers tous les obstacles, quelque chose de plus expansif se serait montré dans l'imagination et dans le caractère de ce peuple, et les Pharaons n'auraient pas attendu que des Phéniciens et des Grecs vinssent civiliser les environs de Carthage et de Cyrène.

Encore la lumière venue de si loin a-t-elle été concentrée dans la caste sacerdotale, qui en a fait un instrument de domination, et qui semble avoir perpétué à dessein l'ignorance des castes inférieures. Aussi pour observer la marche de l'esprit humain en Égypte, faut-il y voir deux nations distinctes. Mais cette distinction est plus odieuse que celle qu'on établirait entre des vainqueurs et des vaincus : d'une part ce sont les précepteurs des rois, les régulateurs de l'état, les possesseurs de la science : ils gardent pour eux seuls les vastes connaissances qu'une vie exempte de tous les soins vulgaires leur a permis d'acquérir, à peine daignent-ils en faire part à quelques philosophes venus de contrées lointaines pour consulter leur vieille expérience : de l'autre, c'est une multitude fanatique et servile prosternée devant des fétiches ou des mo-

mes, qui ne sort de son apathie que pour célébrer des fêtes ridicules ou obscènes [1], et qui semble s'être rendu justice, en se disant issue du limon du Nil. C'est elle qui a fait ces immenses travaux de terrassement et d'irrigation, qui a multiplié ces canaux et creusé ces lacs, qui a bâti ces pyramides, ces labyrinthes et ces palais, qui a transformé le granit de ces montagnes en obélisques et en colosses monolithes, et qui a prêté gratuitement ses bras à l'érection de ces monumens incommensurables, dont les ruines commencent à être interrogées avec succès; mais en disant gratuitement, je me trompe : ceux qui ont travaillé à quelques-uns de ces ouvrages ont eu leur récompense, et si l'on n'y a pas gravé leurs noms, du moins on a eu soin d'apprendre à la postérité combien ils ont consommé d'ail, d'ognons et de poireaux.

Cependant si la postérité n'a pas su tout ce qu'elle aurait voulu savoir, ce n'a pas été la faute des Égyptiens; car ils avaient des annales qui, si elles n'eussent pas péri avec celles de tant d'autres peuples, les auraient peut-être absous d'une partie des torts qui leur sont imputés. Pour suppléer à leurs écrivains nationaux, nous

1. Voyez, sur les fêtes des Égyptiens, Hérodote, liv. II, chap. XL, XLII, LX, LXIII.

avons le naïf récit d'Hérodote et quelques fragmens épars dans des historiens qui lui sont de beaucoup postérieurs. Il déclare qu'on peut ajouter foi à tout ce qu'il dit sur l'Égypte, et à l'opinion de ceux qui lui ont fourni des renseignemens; que ceux qui occupaient les parties ensemencées du pays conservaient avec grand soin le souvenir des événemens, et lui ont paru plus instruits en faits historiques que tous les autres peuples qu'il a connus [1]. Il a combiné les documens qu'il en a tirés avec ceux que lui ont fourni quelques membres de la caste sacerdotale, et il a fixé l'attention des Grecs sur une nation qui, non-seulement les avait vus naître, mais les avait aidés à sortir de leur enfance sociale.

Les dieux étaient d'abord descendus sur la terre pour enseigner aux hommes une meilleure vie. Après eux, Menès premier roi d'Égypte était venu achever leur ouvrage en faisant régner les lois qu'il avait reçues du ciel, et plus de douze mille ans s'étaient écoulés depuis son règne. Cet intervalle que les calculs de la critique moderne ont réduit à de justes limites [2], était rempli par

1. Hérodote, liv. II, chap. XII, LXXVII.

2. Voyez, dans le Journal des Savans (septembre 1823), l'extrait d'un mémoire de M. Saint-Martin, sur l'histoire

une série de dynasties et d'événemens non interrompus, mais sujets à un plus ou moins grand nombre de difficultés chronologiques. Le fait le plus incontestable de cette période primitive, est la conquête du sol sur l'eau qui couvrait toute la basse Égypte [1]; magnifique début d'un peuple dans la carrière de l'industrie! Mais des hordes arabes, venues par l'isthme de Suez, vinrent le trouber dans sa possession récente, et organisèrent une espèce de gouvernement qui dura deux siècles. La haine de la domination étrangère alluma une guerre terrible, où les rois-pasteurs succombèrent, et Thoutmosis, qui les vainquit, fut le premier héros national avoué par l'histoire [2]. Ce fut une ère de prospérité pour l'Égypte, enfin réunie sous un même sceptre. Sa constitution fut affermie, et sa destinée reprit son cours, qu'une longue interruption avait suspendu. Quelques générations après, l'Égypte se trouva dans toute sa force; Sésostris, le plus illustre de ses pharaons, la fit servir à sa gloire, dont il dissémina les monumens dans tous les pays qu'il parcourut en vainqueur; ce qui n'a pas empêché ses exploits de passer pour fabu-

d'Égypte en général, et sur les systèmes chronologiques d'Hérodote et de Diodore en particulier.

1. Hérod., liv. II, chap. IV.

2. 1600 ans avant Jésus-Christ.

leux. Une autre gloire moins stérile fut celle qu'il acquit en achevant d'expulser les étrangers et les nomades, en enrichissant son pays des trésors de l'Éthiopie, de l'Arabie et de l'Inde; en établissant des relations suivies avec l'Orient, au moyen des flottes qu'il équipa sur la mer Rouge, en imprimant un mouvement extraordinaire aux arts et au commerce, et surtout en mettant les lois en harmonie avec le degré de civilisation où l'Égypte était parvenue (1400 av. J.-C).

A sa mort commença la lente décadence de la monarchie Égyptienne, et ses successeurs sentirent qu'on avait fait de vains efforts pour les séparer du reste du monde. Pour s'éloigner des Éthiopiens, ils se rapprochèrent du Delta, qui acquit alors une grande importance politique; mais leurs ennemis les y poursuivirent, et l'apparition d'un roi d'Éthiopie sur le trône des pharaons, interrompt tout à coup le silence que gardent les annales d'Égypte pendant deux cents ans[1]. Bientôt un nouvel orage la menace vers le nord : ce sont les Assyriens, qui doivent à leur tour dévaster la longue vallée du Nil; et quand la nation paraît enfin respirer sous Néchao et Psammitichus, elle est aussitôt affaiblie par l'émigration d'une foule de guerriers mécontens,

1. De 950 à 750.

et par l'introduction de soldats mercenaires. Moins de cent ans après (525), Cambyse détrôna le dernier des Pharaons, insulta les dieux et profana les tombeaux; mais la haine qu'il inspira aux Égyptiens ne réveilla pas leur courage, et ils inscrivirent docilement dans leurs annales les noms des rois de Perse. La seule protestation qu'ils firent contre la conquête, fut de regarder les livres prophétiques d'Hermès comme accomplis, et d'attendre une année divine qui devait amener la fin dernière de toutes choses [1].

Malgré l'immobilité de son système politique et religieux, l'Égypte n'était pas demeurée stationnaire; elle avait découvert plusieurs procédés industriels ou mécaniques, cultivé plusieurs sciences usuelles, et perfectionné les produits de son sol; mais on serait tenté de croire qu'elle ne soigna que les élémens matériels de sa civilisation; la culture morale proprement dite n'était jamais descendue dans les castes inférieures; à peine oserions-nous assurer que les prêtres et les rois, s'étant placés dans une sphère plus intellectuelle, eussent acquis

1. Voyez, sur l'ensemble de l'histoire d'Égypte, sur ses monumens, ses arts, ses dieux, et sur tout ce qui tient au développement intellectuel et moral, les excellentes notes ou plutôt les opuscules que M. Guigniaud a mis à la suite du liv. III de la Symbolique de Creutzer.

plus d'empire sur les passions violentes que le climat allumait dans leur sang. Le grand Sésostris ne jetait-il pas ses propres enfans dans les flammes, se servant de leurs corps comme d'un pont, pour échapper à un incendie [1]? et Phéron, son fils, ne faisait-il pas mettre le feu à la ville d'Erythrobole, après y avoir enfermé toutes les femmes qu'il avait mises à la plus ridicule des épreuves [2]? Que dirai-je du dissipateur Chéops, qui exigeait de sa fille qu'elle se prostituât à ses sujets pour subvenir à ses folles dépenses; et de son successeur Mycérinus, qui voulait déshonorer la sienne, et la forçait à s'étrangler [3]? A peine peut-on signaler de loin en loin, dans cette longue série de monarques, deux ou trois bienfaiteurs de l'humanité; encore faut-il compter parmi eux un étranger, l'Éthyopien Sabacos, qui fut maître de l'Égypte pendant cinquante ans, et qui abolit la peine de mort, en ordonnant que les coupables, suivant la nature ou la grandeur du délit, seraient condamnés à travailler plus ou moins de temps à la construction des digues autour des villes qu'ils habitaient [4].

1. Hérod., liv. II, chap. CVII.

2. Ibid., liv. II, chap. CX. Il s'agissait pour lui de recouvrer la vue.

3. Hérod., liv. III, chap. CXXVI, CXXXI.

4. Ibid., liv. II, chap. CXXXVII.

Ce caractère national, à la fois violent et concentré, nous explique celui des produits de l'imagination égyptienne, et nous aurions peut-être le droit d'en conclure que la poésie portait la même empreinte. Cette fleur ne se transplante pas aussi facilement qu'un ensemble de croyances religieuses, et elle était condamnée d'avance à dégénérer sur les bords du Nil. Lors même qu'on admettrait que les monuments de l'Égypte se liaient autrefois à des traditions chantées, et que ces bas-reliefs, ces peintures, ces statues, cette multitude de scènes religieuses, guerrières et domestiques, ne sont autre chose que la traduction et le retentissement des poésies nationales, on les trouverait encore bien au-dessous de celles des Indiens et des Grecs. Qu'on multiplie tant qu'on voudra par la pensée les ravages du temps, qu'on élève jusqu'aux cieux ces chants d'Isis dont Platon nous atteste la haute antiquité[1], et ces traditions épiques qui renfermaient la succession des grands-prêtres, et ce fameux cantique de Linus qu'Hérodote dit[2] avoir été le premier et le seul cantique des Égyptiens; on ne parviendra jamais à faire croire aux richesses poétiques de ce peuple.

Avec une bonne théorie psychologique, on

1. Traité des lois, liv. II, chap. III.

2. Hérod., liv. II, chap. LXXIX.

pourrait appliquer à l'histoire des nations les principes qu'un savant naturaliste a appliqués de nos jours à l'anatomie comparée. De même qu'avec un simple débris de la charpente osseuse d'un animal il parvient à le reconstruire dans ses proportions primitives, de même, avec des données suffisantes sur les progrès qu'auraient faits chez un peuple un art ou une science quelconque, il serait possible de déterminer avec précision ceux qu'auraient faits chez le même peuple les autres sciences ou les autres arts, et de reconstruire en quelque sorte son intelligence toute entière.

Ainsi, l'on pourrait juger du caractère de la poésie des Égyptiens, de laquelle il ne subsiste plus de monumens, par les progrès qu'ils ont faits dans les autres arts d'imitation, comme la sculpture et la peinture; et ce mode d'appréciation ne leur serait pas encore très-favorable. Car, outre le reproche que leur fait Strabon, de n'avoir pas consulté les Graces dans la composition de leurs statues[1], on peut leur adresser, avec non moins de fondement, celui de n'avoir pas su donner à leurs figures ces attitudes pittoresques qui charment l'œil, et d'avoir restreint un art qui veut être libre pour fleurir, dans des

1. Strab., liv. XVII.

limites étroites, faites pour perpétuer son enfance. Le style grossier des premiers artistes était en Égypte une sorte de type légal, auquel les générations suivantes étaient rigoureusement tenues de se conformer, et le précepte avait été si bien suivi, que les statues faites du temps de Platon ne différaient en rien de celles auxquelles on attribuait dix mille ans d'antiquité[1]. C'étaient toujours des dieux, des rois ou des prêtres, sculptés d'après les modèles prescrits par les livres sacrés, et jamais l'artiste n'était chargé d'acquitter envers un grand homme la dette de la patrie. Réduit à marcher scrupuleusement sur les traces de ses devanciers, il se mettait à sa tâche aussi froidement que le manœuvre qui déblayait les canaux du Nil, et le plus souvent, après avoir scié le bloc en deux parties égales, on partageait l'ouvrage entre deux sculpteurs. Application absurde de la division du travail, laquelle n'empêchait pas de faire des statues bien solides, modelées sur les momies, et où tout était ligne droite ou rectangle, mais devait condamner l'art à rester à jamais sans mouvement et sans expression, et les artistes à ne jamais compter la gloire parmi leurs récompenses[2].

1. Traité des lois, liv. IX.

2. *Winkelmann*, Histoire de l'art, vol. I, in-4°, 1802, p. 95 et 599, 106, 158, 161.

" A s'en tenir à la première impression produite à l'aspect des monumens de l'architecture égyptienne, on ne se lasserait pas d'admirer le peuple qui eut la hardiesse de les concevoir et la patience de les exécuter. L'imagination se perd au milieu de ces ruines disséminées dans toute la longueur de la vallée du Nil, au fond de ces carrières d'où sont sortis les matériaux de tant de temples et de colosses, au pied de ces obélisques et de ces pyramides contre lesquelles le temps semble n'avoir pas osé essayer sa faux. Leur caractère colossal, joint à leur durée, produit dans l'ame du spectateur une terreur religieuse qu'il prolonge aussi soigneusement qu'une sensation de plaisir, et cette préoccupation rend nécessairement importuns les avertissemens de la critique. Cependant, dût-elle troubler les jouissances de l'imagination, elle doit remonter à l'origine de ces monumens, dévoiler leur destination et discuter leur utilité; non pas cette utilité matérielle qui n'est qu'une considération secondaire dans l'histoire de l'esprit humain, mais cette utilité intellectuelle et morale à laquelle les peuples heureusement organisés n'ont jamais oublié de pourvoir. En procédant ainsi, on verra bientôt les objets sous une toute autre face. On se souviendra que des rois captifs attelés au char de Sésostris, ont vu leurs sujets

ensevelis par milliers dans les carrières, pour en tirer les matériaux du magnifique temple de Vulcain; on saura qu'aucune grande idée n'a présidé à la construction de ces pyramides; que pour les Egyptiens, elles réveillaient des souvenirs d'orgueil et de tyrannie, et que même il y en avait une laissée par la fille de Chéops comme un monument de la prostitution à laquelle l'avait condamnée son père [1]. Que sera-ce, si on ajoute à ces renseignemens fournis par l'histoire les résultats d'une critique contemporaine qui a fait évanouir bien d'autres prestiges, et particulièrement ceux qui entouraient les grands monumens de l'architecture égyptienne? Il n'y en a pas un seul, dit M. Quatremère de Quincy, dont les péristyles égalent en hauteur le péristyle de Sainte-Geneviève : nous pouvons l'affirmer le compas à la main. Que serait-ce, si dans ce parallèle, en évaluant les sommes de travail, non par masse cubique de matière, mais par détail, quantité et qualité d'ouvrage, on arrivait à prouver que l'Église dont on vient de parler l'emporte de beaucoup sur la grande pyramide?

Il y a aussi quelques restrictions à faire aux éloges que les auteurs grecs ont donnés aux Égyptiens, sous le rapport des découvertes

1. Hérod., liv. II, chap. CXXVI.

scientifiques. Si l'on en croit Hérodote, ce sont eux qui ont avancé les premiers que l'ame humaine était immortelle, qui ont déterminé, d'après le jour de la naissance, les événemens futurs de la vie, qui ont inventé le calendrier, les noms des douze dieux, les autels, les statues, les temples, l'année solaire, l'art de graver sur pierre, la géométrie, etc.[1]. Cette question de priorité, si vivement débattue avant qu'on eût étudié le monde oriental, a fait place à des questions moins oiseuses, dont aujourd'hui plus que jamais on peut espérer obtenir enfin la solution. En attendant qu'elles soient résolues, nous dirons que les Égyptiens ont cultivé toutes les sciences susceptibles de quelque application utile. Chez eux, comme chez les Chinois et les Indiens, la médecine était en honneur dès les temps les plus reculés, puisqu'ils en attribuaient l'invention à la déesse Isis. De là l'usage de faire coucher les malades dans son temple, afin qu'elle leur révélât en songe les remèdes qui devaient les guérir[2]. Mais dès lors on voit la caste sacerdotale opposer aux progrès de la science médicale des obstacles insurmontables, en déchargeant les médecins de toute responsabilité dans le traite-

1. Hérod., liv. II, chap. IV, LXXXII.

2. Diodore, liv. I, chap. XXV.

ment des maladies quand ils se conformaient aux règles prescrites par Mercure Trismégiste, et en les condamnant à mort dès qu'ils s'en écartaient. D'ailleurs la médecine, toujours mêlée de pratiques superstitieuses, passait pour un secret dont les Dieux ne dévoilaient la connaissance qu'à leurs favoris : on la rendait inaccessible au vulgaire en l'enveloppant de formules mystérieuses, et même on étendait cette précaution aux ouvrages d'histoire naturelle, dans lesquels on désignait par des noms mystiques les plantes et les animaux [1].

La science astronomique, chargée de moins d'entraves, a dû avoir une destinée un peu moins insignifiante ; le rapport qui existe entre les révolutions des astres et les inondations périodiques du Nil n'a pu manquer de rendre l'histoire du ciel très-intéressante pour un peuple dont la vie dépendait de ce phénomène ; et à force d'accumuler et de rectifier des observations, les Égyptiens sont arrivés à des notions assez précises sur l'astronomie usuelle ; mais ils ne sont pas allés aussi loin que l'a fait supposer pendant long-temps tout cet appareil de planisphères et de zodiaques dont ils ont décoré leurs temples. On sait qu'Eudoxe, après avoir étudié parmi eux

1. *Plutarque*, Traité d'Isis et d'Osiris.

pendant treize ans, ne rapporta en Grèce que des connaissances incomplètes, et l'on a tout lieu de croire qu'ils ne connurent que fort tard l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours et six heures. Hérodote apprenait des prêtres d'Égypte que le soleil avait quatre fois changé son cours; mais ni lui ni Thalès ne leur avaient entendu parler de cette grande période sothiaque qu'on a voulu faire remonter beaucoup plus haut, pas plus que de la précession des équinoxes, découverte importante dont la gloire appartient à Hipparque, comme celle d'avoir fait de l'astronomie une science régulière appartient à la Grèce sa patrie.

Cependant il serait téméraire d'anticiper sur la réponse que feront tôt ou tard les monumens de l'Égypte mieux interrogés. Beaucoup de questions qui se rapportent à cette contrée fameuse sont probablement sur le point d'être résolues, et alors on saura si les sciences égyptiennes furent autre chose que les tâtonnemens de l'humanité naissante [1]. En attendant cette so-

(1) Il ne faut pas confondre ce que les Égyptiens ont découvert par eux-mêmes, avec les emprunts qu'ils ont faits à certaines nations asiatiques, aux Indiens par exemple. Les rapports qui existent entre les systèmes religieux de ces deux peuples n'ont pas pu être aperçus par les Grecs, qui puisaient dans les traditions égyptiennes comme à une

lution tant désirée, on peut avancer, sans crainte d'être démenti par les découvertes fu-

source primitive. Au lieu de présenter ici les résultats des recherches modernes sur ce point si long-temps controversé, j'emprunterai à M. Guigniaud le savant résumé qu'il a mis sous forme de note à la suite de la Symbolique de Creutzer, tome 1, 2me partie, page 822.

« La doctrine des prêtres égyptiens, comme celle des brahmanes de l'Inde et même des mages de la Perse, se présente sous la double forme d'une théogonie et d'une cosmogonie : elle repose au fond sur un panthéisme, tantôt plus physique, tantôt plus intellectuel, ou l'un et l'autre à la fois ; sur la personnification des forces de la nature, plus ou moins identifiées avec les puissances de l'esprit, et conçues dans le point de vue d'une mystérieuse unité où Dieu et l'univers se confondent. Il nous est parlé d'un dieu sans nom, sans figure, incorporel, immuable, infini, origine et source de toutes choses, et qui doit être adoré en silence : c'est le père, le bon, le *Piromis* par excellence. Dieu est dans l'éternité; de l'éternité vient le monde, du monde le temps, du temps la génération. Tout vit dans l'univers, tout vit d'une seule vie, et cette vie c'est Dieu. De même que le ciel, la terre, l'eau, l'air, sont les parties intégrantes du monde, de même la vie, l'immortalité, la nécessité, la providence, la nature, l'ame, la raison, sont les membres de Dieu; leur point de réunion, c'est la bonté ; rien n'a été, ni ne sera, où Dieu ne se trouve ; il est le tout dans le tout et par le tout. Cet être unique, indivisible, éternel, infini, fut antérieur au premier-né des dieux qui fut aussi le premier des rois. Ce n'est point par les mains, mais c'est par la parole que le monde a été fait; et cette

tures, que ce peuple a fait faire peu de progrès aux arts d'imagination; qu'à l'exception de la

parole de Dieu, qui est sa volonté, est en même temps son corps. Le suprême créateur de l'univers engendra de lui-même ce créateur subordonné, fils semblable à son père. C'est *Kneph*, le dieu de Thèbes, dieu sans commencement, dieu immortel; c'est *Amoun*, le Jupiter thébain, le Démiurge, le dieu caché qui se révèle sous la forme d'un bélier, qui fait jaillir la lumière au sein des ténèbres, qui ouvre la carrière de l'année comme celle du monde, et mène à sa suite tout le cortège des dieux. C'est l'esprit qui pénètre toutes choses, le principe de toute organisation, l'ame du monde enfin...... On le représente aussi sous la figure d'un homme de couleur bleue, pour exprimer que le Créateur est incompréhensible et invisible; dans sa main sont la ceinture et le sceptre, qui le désignent comme l'esprit vivifiant, comme le roi; sur sa tête est une plume, emblème du mouvement de l'intelligence. Enfin il est identique à cet *Hermès*, à ce pur esprit, qui, avant la création, avait écrit les livres sacrés. Avec l'esprit fut donnée la matière première, tous deux nés du principe unique, tous deux existant en lui de toute éternité, tous deux impérissables. Cette primitive matière est le lieu, le réceptacle et la circulation de toutes choses, que l'esprit pénètre, remplit et anime. Cette matière, aussi appelée symboliquement le *limon primitif*, renfermant en soi tous les élémens et toutes les forces élémentaires, était grossière et sans forme, lorsque l'esprit lui imprima le mouvement, la concentra en une seule masse, et lui donna la forme d'une sphère avec toutes ses qualités. Cette sphère devint le globe ou l'œuf du monde que *Kneph* laisse échapper de sa bouche, le Verbe

géométrie, que les inondations du Nil le contraignirent à perfectionner, il n'éleva aucune

manifesté, la raison ou la parole visible, que le Démiurge proféra, lorsqu'il voulut former toutes choses. Ce monde beau, mais non pas bon, le second des êtres existans, le premier des êtres souffrans, engendré lui-même, ne cesse d'engendrer, parce qu'il est mobile, et que le mouvement n'est possible que par la génération : il est pareil à une sphère et à une tête, au-dessus de laquelle rien de matériel, au-dessous de laquelle rien d'intelligible. L'univers ressemble à un grand animal composé de matière et d'esprit; c'est une grande divinité, image d'une plus grande, unie à elle, habitant en elle comme dans la source féconde de toute vie.

« Or voici comment se joue l'immense spectacle de la création. Des ténèbres infinies étaient répandues sur l'abîme, les eaux le couvraient, et un esprit subtil, une pure intelligence résidait au sein du chaos par la puissance divine. Ces ténèbres, cette nuit primitive, antérieure à toute existence, dont le nom était répété trois fois dans les hymnes sacrés, c'est la grande Mère qui produisit de l'humide les semences de toutes choses, c'est la cause, la nature elle-même, la source de tous les biens, la mère et l'asile de tous les dieux; c'est *Athor* ou *Athyr*, l'antique nuit qui était avant la lumière, la puissance d'enfanter dans la nature, la *céleste Vénus*. Tout à coup brilla, au sein de la nuit éternelle, un rayon sacré, lumière suave, réjouissante, ineffable, la lumière primitive qui est le Démiurge, *Kneph*, plus ancien que l'humide, que l'eau primitive venue de la nuit. Un mouvement, une agitation exprimable se fit dans l'humide; il s'éleva une vapeur et un grand bruit, et de ce

science à la hauteur d'une théorie régulière, et qu'il est une nouvelle preuve de l'universalité de

bruit partit une voix, comme la voix de la lumière, et par cette voix de lumière fut articulée la parole (le Verbe). Or *Kneph* le créateur, qui est toute lumière et toute vie, qui est a la fois mâle et femelle, voulant créer dans la plénitude de sa force, la parole divine fit éruption dans le pur ouvrage de la nature, et s'unissant avec le Démiurge *Kneph*, dont elle partageait l'essence, elle mit au jour le second Démiurge, le dieu du feu et de la vie, *Phtha*, qui sortit de l'œuf-monde produit par *Kneph*. *Phtha* est l'organisateur, l'artisan du monde, qui exécute son ouvrage avec art et vérité à la fois; c'est la puissance du feu qui a tant de part à la production des choses, et favorise leur accroissement. C'est aussi le souffle de vie dont toutes les créatures ont besoin, qui les nourrit et les vivifie toutes, chacune selon son mérite. Esprit créateur et fécond, il rassemble dans sa personne les facultés des deux sexes, il est le père et l'aïeul de tous les dieux. Mais tandis que les élémens légers s'élevaient dans les régions supérieures, les élémens pesans demeurèrent en bas un limon humide, et la terre continuait d'être submergée par les eaux. Enfin elle s'en dégagea; toutes choses furent divisées, distinguées, ordonnées par l'esprit tout-puissant du feu; et au-dessus de la terre, *Tho*, resplendit le ciel, *Potiris*.....

« Quand le monde supérieur eut été créé dans toute sa beauté, et après lui la Nature, femme dont les attraits excitèrent l'admiration de tous les immortels, le Démiurge fit les ames, particules innombrables d'une matière épurée, transparente, invisible pour tout autre que pour lui, et qu'il avait formée d'un mélange de son souffle avec le feu et

cette loi fondamentale déduite par Herder, de l'observation des grands phénomènes de l'his-

d'autres substances, en proférant des paroles mystérieuses. Ces ames furent distribuées en soixante classes, toutes également immortelles et provenues d'une même source. L'Éternel se réjouit de leur naissance; les appela ses enfans, et leur assigna des postes respectifs dans la sphère de l'air, qu'il leur fut défendu de quitter. Puis il se mit à créer des ames d'un ordre inférieur, et s'associa les ames supérieures pour la formation des autres classes d'êtres animés, depuis les oiseaux jusqu'aux reptiles. Mais les ames s'enorgueillirent de leur ouvrage, désobéirent et abandonnèrent leurs postes, car le repos leur semblait la mort. Jalouses des rois des sept sphères, elles voulurent faire invasion dans leurs demeures; mais elles tombèrent aussitôt dans la sphère (ou région) des naissances. Là elles virent cette Nature que Dieu avait parée d'attraits merveilleux, elles la convoitèrent; celle-ci leur rendit amour pour amour, et ils eurent commerce ensemble. De ce commerce fut produite la forme irraisonnable, et le Créateur résolut d'en faire l'instrument de leur punition, et il commanda au divin Hermès d'enfermer les pécheurs dans cette forme des corps comme dans une prison. Les ames, ainsi unies aux corps, reçurent des dieux (planétaires) toutes sortes de présens; et du Dieu suprême qui les vivifia de son souffle, la promesse du retour aux célestes demeures, si elles se conservaient exemptes de crimes; au contraire, la menace d'être condamnées à passer dans les corps des animaux, si elles commettaient le mal. La terre, pourvue de tous les végétaux, leur fut donnée pour habitation. Mais ces ames tombées continuèrent leur coupable révolte aux ordres du Tout-Puissant; elles se-

toire : c'est que toutes choses sur notre terre ont été ce qu'elles pouvaient être selon la situation et les besoins du lieu, les circonstances et le caractère du temps, le génie natif ou accidentel des peuples : « Terre d'infortunes ! s'écrie-t-« il, combien ses habitans sont changés ! Jadis si « laborieux, si industrieux, si patiens, il a fallu « mille ans de désespoir pour les réduire à l'in-« dolence, à la misère. Au moindre signe d'un « Pharaon, les voilà qui s'étaient mis à filer le « lin, à tisser la toile, à amonceler des pierres, à « creuser des montagnes, à étudier les arts, à « cultiver la terre. Sans révolte, ils s'étaient « laissé isoler du reste du monde, et recevaient « patiemment leur tâche de chaque jour. Au « milieu de cela, ils élevaient avec soin leurs « nombreuses familles, fuyant les étrangers, et « se complaisant à ne pas franchir les bornes

mèrent partout le désordre et la guerre, et le mal devint grand. Les élémens, la terre, souillés, déshonorés par l'impiété et le sacrilège, élevèrent leurs plaintes jusqu'au ciel. Alors Dieu promit d'envoyer sur la terre une émanation de son essence, pour juger les vivans, récompenser ou punir les morts, et diriger les événemens.

« Ici se place le troisième ordre, ou plutôt la troisième génération des dieux, incarnations proprement dites des dieux de la seconde, et qu'on peut, avec Diodore, appeler *dieux terrestres*, après lesquels commencèrent les règnes des hommes. »

« de leur pays; mais une fois qu'il eut été en-
« vahi, ou plutôt aussitôt que Cambyse en eut
« montré le chemin, pendant des siècles, les
« peuples heurtant les peuples y accoururent en
« foule, attirés par leur proie; et depuis lors,
« les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzan-
« tins, les Arabes, les fatimites, les Kurdes, les
« mamelouks et les Turcs, se sont précipités les
« uns après les autres sur son territoire [1]. »

§ V. — LA JUDÉE.

Ici nous rencontrons un peuple qui, sans jouer aucun rôle politique sur la scène du monde, a eu la plus vaste influence sur la destinée du genre humain. Son origine et ses annales remontent jusqu'au premier moment de la création, quand Dieu dit : *Que la lumière se fasse*, et que la lumière se fit. A ne considérer ces annales que comme une œuvre purement humaine, la simplicité des formes les mettrait bien au-dessus et des *védas* des Indiens, et du *chou-king* des Chinois, et du *zend-avesta* des Persans. Là seulement se trouvent des ré-

1. *Herder*, Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité, vol. II, p. 412 de la traduction française.

ponses populaires à toutes les grandes questions qui ont rapport à l'origine du mal, à l'âge du monde, à la vie des premiers hommes. Point de ces cosmogonies absurdes, si accréditées en Orient, point de voile, point de mystères, point d'hiéroglyphes. Les attributs du Créateur n'y sont pas personnifiés comme dans l'Inde et en Égypte. Le dieu des Juifs est un et indivisible, il a dit lui-même qu'*il est celui qui est*, c'est-à-dire qu'il n'y a point d'autre existence absolue que la sienne, et c'est dans ce sens qu'il est un *dieu jaloux* [1]. Malheur à l'artiste qui oserait tenter de rendre sa majesté visible! malheur à ceux qui se prosterneraient devant une image, *ou qui rendraient un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel* [2]! Aussi ne veut-il dans son temple ni simulacres, ni sta-

1. Tacite, dans le passage où il parle des Juifs avec tant d'aigreur et de mépris, fait involontairement leur éloge quand il parle de leur culte et de leurs croyances. *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt; profanos qui deûm imagines, mortalibus materiis, in species hominum effingant. Summum illud et æternum, neque mutabile, neque interiturum. Igitur nulla simulacra urbibus suis, nedùm templis sinunt, non regibus hæc adulatio, non Cæsaribus honor.*

2. Deutéronome, chap. 1, v. 15, 16, 17, 18, 19.

tues. Il en repousse tous les ornemens humains qui pourraient être un acheminement à l'idolâtrie : il n'y a pas jusqu'aux autels qui doivent être construits de matériaux où le fer n'aura point touché, *de pierres brutes et non polies* [1]. Et de peur que des cérémonies locales ne fassent oublier l'immensité du Dieu en l'honneur duquel elles sont établies, cet attribut est célébré avec une majesté toute particulière dans tous les monumens de la poésie hébraïque. Dieu est plus élevé que le ciel et plus profond que l'enfer : la longueur de la terre et la largeur de la mer nous étonnent; mais il s'étend au-delà de l'une et de l'autre [2]. Salomon lui-même s'écriait, après avoir achevé la construction du temple : *Est-il croyable que Dieu habite véritablement sur la terre; car si les cieux et le ciel des cieux ne peuvent le contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie* [3] *!* Cette idée est revêtue des images les plus imposantes dans les psaumes de David et dans les discours des prophètes. Tout ce qu'il y a de grand, de majestueux et de terrible dans les phénomènes de la nature, est pour eux la matière de comparaisons hardies et sublimes qui mettent à la portée des intelligences vul-

1. Ibid., chap. XXVII, v. 5, 6.
2. Livre de Job, chap. II, v. 7, 8, 9.
3. Les Rois, liv. III, chap. VIII, 27.

gaires ces notions auxquelles la philosophie n'arrive que par des abstractions.

Mais un peuple qui ne connaîtrait de Dieu que sa toute-puissance et son immensité, qui croirait toujours l'entendre gronder avec la tempête ou éclater avec la foudre, tomberait tôt ou tard dans le quiétisme de la terreur. Ce danger n'a pas existé pour les Juifs, qui ont trouvé dans leur poésie et dans leurs annales des preuves multipliées et frappantes de la bonté du Dieu qu'ils adoraient. C'était lui qui les avait tirés de la terre d'Égypte, et les avait conduits comme par la main à travers les flots de la mer Rouge et les épreuves du désert. C'était lui qui réjouissait la jeunesse de David, et qui se faisait précéder de la vérité et de la miséricorde[1]. Si le spectacle des cieux racontait sa gloire, il aimait aussi à mettre ses louanges dans la bouche des enfans à la mamelle[2] : il était le refuge du pauvre, le protecteur de la veuve et le vengeur de l'orphelin, et la mort du juste était précieuse devant ses yeux[3].

1. *In æternum misericordia ædificabitur in cœlis..... misericordia et veritas præcedent faciem tuam.* Psalm. LXXXVIII.

2. *Ex ore infantium et lactantium perfecisti laudem.* Psalm. VIII.

3. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

Assurément ce n'étaient pas les nations voisines qui leur avaient appris à maintenir ce dogme fondamental pur de toute altération. On sait jusqu'à quel point les croyances primitives avaient dégénéré à Babylone, en Phénicie, et même en Égypte. Loin de retirer quelque profit intellectuel de leurs voyages à travers tant de contrées étrangères, les Juifs, vu leur penchant naturel à la superstition, devaient, suivant le cours ordinaire des choses, souiller la religion nationale de quelques cérémonies impures; mais une sorte de force répulsive l'en préserva constamment, malgré quelques tentatives isolées. Ni les revers, ni la conquête, ni la captivité même, ne purent déraciner cette foi antique. Partout l'Hébreu trouvait une patrie pour ado-

Psalm. 115. Il y a dans le livre des Rois un passage qui paraît avoir pour but de faire ressortir cet attribut de la Divinité : « Le Seigneur dit à Elie : Sortez, et tenez-vous sur la montagne. En même temps le Seigneur passa, et on entendit devant le Seigneur un vent violent et impétueux, capable de renverser les montagnes et de briser les rochers, et le Seigneur n'était pas dans ce vent. Après le vent, il se fit un tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement de terre. Après le tremblement, il s'alluma un feu, et le Seigneur n'était pas dans ce feu. On entendit le souffle d'une brise légère, etc. » Liv. III, chap. XIX, v. 11, 12.

rer le dieu de ses pères avec les rites de sa tribu. Seulement il pleurait au souvenir de Jérusalem, et refusait de chanter les cantiques du seigneur dans une terre étrangère[1]. A plus forte raison refusait-il toute participation au culte des idoles, des astres, ou des élémens, et surtout à ces sacrifices odieux où des enfans des deux sexes étaient immolés à des divinités implacables[2]. Ce fut l'énergie d'un pareil refus qui valut au jeune Daniel tant de persécutions et de célébrité. Ce fut encore la même répugnance qui précipita sur la Judée les hordes que commandait Holopherne. Du temps des Assyriens comme du temps des Perses, du temps des Lagides comme du temps des Romains[3], les Juifs se montrèrent

1. Voyez le ps. CXXXVII, *super flumina Babylonis*, etc.

2. Les Rois, liv. IV, chap. XVII, v. 17.

3. Tacite a dit que tant que l'Orient fut gouverné par les Assyriens, les Mèdes ou les Perses, les Juifs furent la portion la plus méprisable de leurs esclaves. *Dùm Assyrios penès, Medosque et Persas Oriens fuit, Judæi despectissimà pars servientium.*

Je n'ai pas besoin de prouver que le contraire résulte de toute leur histoire. Je me contenterai de citer le passage suivant du livre de Judith, chap. III :

« Nabuchodonosor dit à ses généraux et officiers de guerre, que sa pensée était d'assujettir toute la terre à son empire.

« Alors les rois et les princes de toutes les villes et de toutes les provinces de la Syrie, de la Mésopotamie, de la

intraitables pour tout ce qui menaçait de porter atteinte à leur indépendance religieuse.

Quant à leur gouvernement, il fut, dans l'origine, patriarcal, comme celui de tous les peuples pasteurs. Mais après qu'ils eurent quitté le sol inhospitalier de l'Égypte, le grand homme qui les en avait fait sortir, et qui avait partagé leurs longues souffrances en Arabie, leur donna une constitution appropriée à leurs nouveaux besoins et aux grandes destinées qu'ils étaient appelés à remplir.

Ce fut au nom de Dieu même que Moïse présenta au peuple les dispositions fondamentales, telles que le doigt divin les avait gravées sur la

Syrie Sobal, de la Libye et de la Cilicie, envoyèrent leurs ambassadeurs vers Holopherne pour lui dire :

« Cessez de faire éclater votre colère contre nous, car il vaut mieux que nous vivions, en servant le grand roi Nabuchodonosor, et que nous vous soyons soumis, que de nous voir exposés à périr malheureusement par la mort ou par la misère de la servitude.

« Toutes nos villes et toutes nos terres, toutes nos montagnes, nos collines, nos champs, nos troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, tous nos chevaux, nos chameaux, toutes nos richesses et nos familles, sont en votre pouvoir.

« Que tout ce que nous avons dépende de vous.

« Nous serons vos esclaves, nous et nos enfans.

« Venez être pour nous un maître pacifique, et tirez de nous tous les services qu'il vous plaira. »

pierre. Plus tard il compléta ce vaste système d'institutions, en y comprenant depuis les plus hautes combinaisons de l'ordre social jusqu'aux moindres détails de la vie domestique[1]. Pour expliquer la prévoyance universelle du législateur, il est impossible de supposer des emprunts faits à la sagesse égyptienne dans laquelle il était si versé. L'esprit qui domine dans la constitution de Moïse n'a rien de commun avec celui qui animait les conseillers des Pharaons. En Égypte, on livrait à un peuple ignorant et superstitieux de grossiers symboles dont le vrai sens n'était connu que des castes supérieures. En Judée tous étaient égaux devant la loi mosaïque, qui se lisait en présence de toutes les tribus assemblées, aux grandes solennités nationales. C'était comme un entretien périodique avec les siècles passés, un renouvellement de reconnaissance pour le dieu d'Abraham et pour les bienfaiteurs qu'il avait suscités. C'était aussi un renouvellement d'aversion, non pas pour les nations étrangères, mais seulement pour leurs divinités. Je ne décide pas jusqu'à quel point il a été possible aux Juifs de concilier la haine de l'idolâtrie avec la bienveillance pour les peuples

1. Voyez, sur la constitution de Moïse, l'ouvrage récent de M. Salvador, 3 vol. in-8°.

idolâtres ; mais il est certain que Moïse ne jugea pas ces deux sentimens incompatibles. *Maudit soit celui qui viole la justice dans la cause de l'étranger*[1], disait à haute voix le grand-prêtre, et tout le peuple répondait *Amen;* et Moïse lui-même leur rappelait souvent, pour réveiller leur sympathie, tout ce qu'ils avaient souffert en Égypte, et leur répétait que le dieu qui les avait délivrés ne faisait point acception des personnes, *qu'il aimait l'étranger, et qu'il lui donnait de quoi vivre et de quoi se vêtir*[2].

Il est vrai que le caractère national était un obstacle à l'accomplissement rigoureux de ce précepte ; mais, outre que son action sur les Juifs a été très-appréciable, il faut le rapprocher de plusieurs autres dispositions de la loi, pour se faire une idée de la tendance généreuse de cette législation. De quelles formes naïves et familières Moïse a revêtu tout ce qui concerne les devoirs de justice et de bienveillance que l'homme est tenu de remplir envers ses semblables ! Ce n'est pas encore le temps des formules sentencieuses : les défenses sont énoncées et motivées de la manière la plus appropriée à l'état moral et intellectuel d'un peuple dont

1. Deutéronome, chap. XXVII, 19.
2. Ibid., chap. X, v. 17, 18.

les rapports sociaux ne sont pas encore très-compliqués. Mais si les formes doivent changer un jour, le fond restera toujours le même, car il se compose de vérités éternelles dont les Juifs ont été constitués pour un temps les dépositaires et les propagateurs. On peut voir dans l'histoire de Tobie combien cette idée adoucissait pour lui les rigueurs de la servitude. Pour consoler ses compagnons d'infortune, il leur disait : *Le seigneur vous a ainsi dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent pas, afin que vous publiiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il est le dieu tout-puissant, et qu'il n'y en a point d'autre*[1] ; *car, comme il est de l'intérêt du roi que ses desseins soient tenus secrets, de même il est de la gloire de notre dieu que ses œuvres soient révélées*[2].

Mais la constitution de Moïse était-elle favorable au développement de l'intelligence humaine et aux progrès de la civilisation ?

Ici plusieurs distinctions deviennent nécessaires. Il est évident que l'élément matériel ou l'industrie n'avait rien à gagner à l'ordre de choses établi par Moïse. Mais il n'en est pas ainsi de l'élément intellectuel, et surtout des

1. Tobie, chap. XIII, v. 4.
2. Ibid., ch. XII, v. 7.

produits de l'imagination. Nous avons déjà établi la priorité chronologique de cette faculté, et nous avons indiqué les alimens dont elle se nourrit. Quand ces alimens lui manquent, elle meurt, et la véritable poésie meurt avec elle. Cette mort n'étant pas subite, les nations s'en aperçoivent à peine, et quand l'observation vient remplacer l'enthousiasme, elles ne soupçonnent pas que c'est une ère nouvelle qui va commencer. Nous avons suffisamment caractérisé cette dernière période de la vie sociale, qui commence plus tard pour les sociétés bien organisées.

L'expérience est une belle chose sans doute : mais du moment où l'observateur qui travaille à l'acquérir n'est plus distrait par aucun élan d'imagination, que cet observateur soit un individu ou une nation, il peut dire que ses beaux jours sont passés. Or, en admettant que cette prolongation de jeunesse soit un avantage, il est certain qu'aucun peuple dans l'antiquité n'en a joui plus complètement que les Juifs. Depuis Moïse jusqu'au dernier des prophètes, quelle série de compositions poétiques, où le sujet varie sans doute, mais où la verve semble toujours inépuisable! quelle richesse d'images! quelle ardeur de reconnaissance au souvenir des bienfaits du dieu d'Israël! quelle efferves-

cence d'admiration en présence de ses œuvres!

Que l'on compare toutes les élégies et les hymnes des Indiens et des Grecs au poëme de Job, si l'on a l'imagination assez forte et assez vraie pour se transporter dans l'âge du monde et dans les lieux où il fut composé, on verra bientôt de quel côté se trouvent les personnifications les plus heureuses, les élans les plus spontanés, et la traduction la plus exacte des sentimens intérieurs. Dieu, l'homme et la nature, tel est le triple sujet des chants tour à tour épiques et élégiaques du poète de l'Idumée. Ici point de formes didactiques, point de maximes long-temps méditées; c'est seulement l'histoire d'un homme qui a beaucoup souffert, et qui, au lieu de dire, avec Possidonius, que la douleur n'était pas un mal, a puisé dans la sienne des inspirations sublimes que le génie seul ne donne pas. Là se trouve le développement le plus complet du dogme de la Providence, et le plus magnifique tableau de ses opérations. C'est elle *qui tient dans sa main l'ame de tout ce qui a vie, qui ôte le baudrier aux rois et ceint leurs reins avec une corde*[1]*; elle fait reposer le pôle du septentrion sur le vide, et suspend la terre sur le néant*[2]*; elle a*

1. Livre de Job, chap. XII, v. 10, 18.
2. Ibid., chap. XXVI, v. 7.

renfermé la mer dans ses limites, et marqué leur chemin à la foudre et aux tempêtes[1]*; elle a donné au cheval sa force et sa fierté, elle a montré à l'aurore le lieu où elle devait naître, et préparé leur nourriture au corbeau et à ses petits*[2].

D'une autre part, quel philosophe a jamais peint avec tant de vérité la condition de l'humanité sur la terre, la brièveté et les misères de la vie, la puissance de la mort, et la vanité des joies d'ici-bas? L'homme y est comparé à une fleur qui n'est pas plus tôt éclose qu'elle est foulée aux pieds[3]. Du moins l'arbre qu'on a coupé n'est point sans espérance : pour peu qu'on l'arrose, il se couvre encore de feuilles, lors même que sa racine serait vieillie, et que son tronc desséché serait mort dans la poussière; mais quand l'homme est mort une fois, il ne sortira plus de son sommeil, jusqu'à ce que le ciel soit consumé[4].

Cette restriction laisse entrevoir le dogme de l'immortalité de l'ame, qui se trouve, dans d'autres passages du poëme, plus formellement énoncé, mais toujours dans un langage poétique. Alors la plainte devient moins amère, et

1. Livre de Job, chap. XXVI, v. 10; chap. XXVIII, 26.
2. Ibid., chap. XXXVIII, v. 12, 41; chap. XXXIX, 19.
3. Ibid., chap. XIV, v. 2.
4. Ibid., chap. XIV, v. 12.

la douleur fait place à l'enthousiasme : le poète chante les attributs de Dieu, ou les merveilles de la création ou la liberté de l'homme [1]; cette oscillation d'une ame qui s'élève et s'affaisse alternativement, donne à cette composition un caractère dramatique et un intérêt toujours croissant. La scène s'ouvre par le spectacle que Sénèque dit être le plus digne d'intéresser le ciel, celui d'un homme juste aux prises avec la plus cruelle des infortunes. Sa femme lui reproche sa simplicité, et lui conseille de maudire Dieu et de mourir [2]; ses amis viennent aigrir ses souffrances par de fausses consolations, les idées les plus sombres se présentent à son esprit troublé; toujours il en appelle du jugement des hommes à celui de Dieu [3], dont il persiste à justifier les voies; et si quelquefois la violence de ses maux lui arrache un cri, et lui fait dire: *Terre, ne couvre pas mon sang, que mes plaintes ne soient pas étouffées dans ton sein*, cette crise de douleur n'est jamais longue, et c'est enfin la résignation qui prévaut: *Le Seigneur m'avait*

1. Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère n'a-t-il pas aussi créé celui qui me sert, et n'est-ce pas le même Dieu qui nous a formés tous deux? (Livre de Job, chap. XXXI, v. 15.)

2. Livre de Job, chap. II, v. 9.

3. Ibid., chap. XIII.

tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, que le nom du Seigneur soit béni[1]. Enfin la victoire de Job est célébrée par un sacrifice, et ses amis sont forcés de recourir à son intercession pour apaiser la colère divine qui s'était allumée contre eux[2].

Maintenant que l'on énumère tous les genres de poésie lyrique qui ont été connus des Grecs et des Romains, on n'en trouvera pas un seul qui n'ait été cultivé avec succès par les Juifs. Quelle ode profane de Pindare respire plus d'enthousiasme que le cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, ou celui de Judith après la délivrance de Béthulie? Alcée, avec son archet d'or, tira-t-il jamais des sons comparables à ceux que rendait la harpe de David, quand il remerciait Dieu d'avoir donné à l'homme une si belle place sur la terre[3], et qu'il célébrait sa

1. Livre de Job, chap. I, v. 21. On trouvera une excellente analyse du livre de Job dans Herder (Vom Geist der Ebræischen poesie), vol. I, p. 89-314. Voyez surtout à la page 143 l'espèce de résumé qui a pour titre : Einige züge des Buchs Hiob, als composition betrachtet.

2. Livre de Job, chap. XLII.

3. *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine*, etc. Ps. IV... *Quid est homo quòd es memor ejus? Minuisti eum paulò minùs ab angelis, gloriâ et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum*, etc. (Ps. VIII).

toute-puissance et sa majesté [1]? David est descendu de cette hauteur jusqu'à la simple idylle, en remplissant tous les degrés intermédiaires. Il a composé des chants de triomphe et de reconnaissance [2], des élégies, dont la tristesse est toujours tempérée par un rayon d'espérance [3], des poésies pastorales [4], et une multitude d'autres poëmes qui n'ont pas de nom dans le langage de la critique, mais qui expriment avec éloquence et profondeur toutes les nuances des douleurs et des joies que peut éprouver l'humanité. Aussi, depuis que ce précieux recueil est sorti des limites de la Palestine pour se répandre dans le monde, a-t-il servi d'interprète à tous les sentimens que font naître les diverses situations de la vie. C'est avec les paroles de David que les chrétiens ont raconté à leur Dieu leurs tribulations et leurs espérances, c'est avec elles qu'ils ont adouci pour l'homme les angoisses de la mort et qu'ils lui ont fait le dernier adieu sur le bord de la tombe. Certes, un pareil monument n'a pas moins de droits à nos respects qu'à notre

1. Voyez surtout le ps. CIII, qu'on prendrait pour une imitation de certains passages du livre de Job.

2. Ps. IX, XVIII, XXXIII, CXXIV, CXXXVIII.

3. Voyez surtout celle qu'il fit sur la mort de Jonathas.

4. Entre autres le ps. XXIII : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ, ibi me collocavit.*

admiration; car si le malheur est une chose sacrée, le livre qui le console l'est encore davantage.

En héritant du sceptre de son père, Salomon sembla hériter aussi d'une partie de son génie poétique. Le nombre des poëmes qu'il composa s'élevait à cinq mille[1], ce qui ne l'empêcha pas d'être l'auteur de plusieurs ouvrages de philosophie morale, rédigés sous la forme de paraboles[2], et de quelques traités d'histoire naturelle, qui embrassaient les deux règnes de la nature vivante[3].

Si presque toutes les œuvres de Salomon n'avaient pas péri on pourrait, en récapitulant les diverses branches des connaissances humaines dans l'ordre dans lequel elles naissent, rattacher à chacune d'elles, sans excepter les sciences, l'analyse d'un ouvrage analogue composé par un auteur juif.

Comme produits de l'imagination, le livre de Job pourrait, sans contredit, tenir lieu d'*épopée*, et quelque imposante que soit cette dénomina-

1. Les Rois, liv. III, chap. IV, v. 32.

2. Ibid. Il composa trois mille paraboles.

3. Ibid., v. 32 : *Il traita aussi de tous les arbres, depuis le cèdre, qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope, qui sort de la muraille, et il traita de même des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons.*

tion, elle serait encore au-dessous de la majesté de ce poëme.

Toutes les variétés du genre lyrique seraient représentées par cette multitude de cantiques et de psaumes qui échappent, par la délicatesse des nuances, à nos théories et à nos classifications.

On citerait comme un modèle d'apologue celui par lequel Joatham, du haut de la montagne de Garizim, dénonçait aux habitans de Sichem le meurtrier de ses frères. Au lieu d'animaux, ce sont les arbres qu'il met en scène, différence qui tient à la vie pastorale qu'avaient menée long-temps les Hébreux. On pourrait y joindre la parabole touchante du prophète Nathan au roi David, et celle par laquelle Isaïe, comparant Jérusalem à une vigne, présage les maux qui devaient bientôt fondre sur elle.

On affirmerait hardiment, en s'appuyant sur des théories et sur des faits, que le système musical des Juifs n'était inférieur ni à celui des Indiens, ni même à celui des Grecs, attendu que les progrès de cet art, quand son développement est spontané, sont toujours proportionnés à ceux de la poésie. On conviendrait sans peine de leur infériorité en sculpture et en peinture, puisqu'elle tient à l'aversion qu'on cherchait à leur inspirer pour tous ces ouvrages sortis de la

main des hommes, et *qui avaient des yeux sans voir, et des oreilles sans entendre.*

Mais en revanche on donnerait aux annales du genre humain, recueillies par Moïse, la prééminence sur tous les monumens du même genre, non-seulement à cause de la valeur canonique de celui-là, mais à cause de la simplicité de ses formes, qui le distingue d'une manière si frappante, de toutes les vieilles traditions de la haute Asie. Aucune ne renferme un si grand nombre de germes de philosophie naturelle, aucune ne débrouille mieux les ténèbres des premiers âges. Aucune n'approche de ce ton de grandeur et de vérité qui remue plus puissamment que la poésie même, et qui constitue la plus haute perfection de la narration historique. On la trouve presque au même degré dans des ouvrages postérieurs écrits sous la même inspiration, et surtout dans l'histoire d'Esther, de Judith et de Tobie.

Comme produits d'observation, l'on pourrait citer les ouvrages scientifiques de Salomon, et surtout le livre de la Sagesse et les Proverbes qui, joints à l'Ecclésiaste de Jésus, fils de Sirach, forment une sorte d'encyclopédie du cœur humain. Jamais la philosophie n'a su concilier à ce point la profondeur des vues avec la popularité des formes; et ces maximes, pour n'avoir

pas été coordonnées par la méthode aristotilique, n'en ont été que plus propres à *donner de l'intelligence aux petits enfans.* Si l'on ajoute à cela toutes les sentences morales et politiques disséminées dans les autres livres de l'ancien Testament, on aura réuni un ensemble de vérités fondamentales qui embrassent tout le cercle des investigations philosophiques.

Enfin, l'on signalerait comme des chefs-d'œuvre d'éloquence les compositions si pathétiques et si originales des prophètes hébreux, qui, parlant aux Juifs au nom de Jéhovah lui-même, ont mis dans leur langage toute la dignité qu'exigeait une si haute mission. S'ils n'avaient eu que le sentiment de la force dont les revêtait un pareil mandat, leurs paroles n'eussent été qu'énergiques ou sublimes ; mais comme ils étaient hommes, et qu'aucun sentiment humain ne leur était étranger, leur cœur a souffert d'avance de tous les maux qu'ils ont prédits ; et cette sympathie anticipée, jointe aux inspirations qui leur venaient d'en haut, donne à leurs prophéties un degré d'éloquence auquel nulle composition humaine n'atteignit jamais.

LIVRE II.

LA GRÈCE AVANT PÉRICLÈS.

Nous savons maintenant que la Grèce n'a pas été le berceau de toutes les branches des connaissances humaines. Elle doit imprimer un caractère spécial à celles que l'Orient a déjà cultivées; mais en fait de création, il ne lui reste que *le beau* dans les arts d'imagination et les *théories scientifiques*.

A travers les ténèbres dont la mythologie et la fausse tradition ont enveloppé l'origine des Grecs, il est difficile d'assigner avec précision les causes de leur supériorité intellectuelle. Les uns l'attribuent à une spécialité d'organisation, et veulent que ces mêmes peuplades primitives qui dévoraient le fruit du chêne, aient renfermé un heureux germe dont plusieurs circonstances ont favorisé le développement. Les autres n'y ont vu que l'importation d'un produit étranger; suivant eux, c'est l'Asie ou l'Égypte qui est l'astre lumineux par lui-même, et c'est pour en avoir artificiellement concentré les rayons, que la Grèce

est parvenue à rendre si brillante sa lumière empruntée.

Il est certain que, à une époque voisine de celle à laquelle on fait remonter la dispersion de la première famille, les habitans de cette péninsule étaient plongés dans la barbarie, et que ce furent des colonies venues de Phénicie et d'Égypte qui leur apportèrent les premiers élémens de civilisation. Mais une autre lumière venue par une autre voie les éclaira de bonne heure du côté du nord; des étrangers, partis de l'Asie Mineure, franchirent l'Hellespont, et, se pressant sur le continent voisin sans se heurter, envahirent peu à peu la Thrace et la Macédoine, qui depuis furent toujours regardées comme le berceau des muses grecques. Ce n'était pas seulement l'agriculture et quelques arts mécaniques qu'ils apportaient aux indigènes; ils leur offraient de plus un système de croyances religieuses dont le fond demeurait invariable, mais dont les formes pouvaient se modifier à l'infini. La modification définitive ne fut opérée que longtemps après par les poésies d'Homère; mais en attendant cette grande révolution, la culture sociale vivifia peu à peu ces populations grossières. Au lieu d'invoquer les dieux sans leur donner aucun nom, comme ils l'avaient fait d'abord, les Pélasges substituèrent à cette ado-

ration muette, un culte plus expressif et plus rationnel. Là, comme en Orient, ce fut l'imagination qui entra d'abord en exercice. Des poètes-musiciens, chez lesquels cette faculté avait acquis de hauts développemens, s'en servirent pour dégager le sentiment religieux des entraves dont la barbarie l'avait chargé. Ceux-là produisirent plus d'effet que n'en avaient produit Danaüs et Cécrops dans les environs d'Argos et d'Athènes. Ces derniers avaient fait connaître à la Grèce méridionale les arts qui ont rapport aux premiers besoins de l'homme; mais Olen, Thamyris, Linus et Orphée ébauchèrent les premiers traits de tout ce que le génie grec a enfanté dans la suite des âges. Ici le voile de la fable est assez transparent pour n'être plus importun, il embellit les objets sans leur ôter les graces de la vérité. On peut suivre pas à pas les auteurs de cette conquête intellectuelle à mesure qu'ils gravissent et qu'ils immortalisent toutes les montagnes de la Thessalie, de la Béotie et de la Phocide. C'est dans les environs de l'Olympe, de l'Hélicon et du Pinde que sont nées la religion, la philosophie, la musique et la poésie des Grecs. Sur les bords du Pénée, c'est Apollon chassé du ciel, vivant en simple berger au milieu d'un peuple qu'il rend heureux; plus loin, c'est Orphée qui apprivoise les animaux féroces par

la douceur de ses chants; en Béotie c'est Amphion qui bâtit une ville en tirant de sa lyre des sons harmonieux. Dans la contrée où ont erré ces premiers bardes, il n'est pas un ruisseau, pas une fontaine, pas une colline, qui ne soit protégée par quelque souvenir ou consacrée par quelque merveille.

Dans quelque proportion que se trouvent sur ce point les vérités et les fictions, il est certain que les poètes primitifs venus du nord de la Grèce, firent plus pour sa civilisation que les colons qui avaient débarqué au midi, puisqu'ils mirent en circulation des idées entièrement indépendantes des intérêts positifs. Comme ils réunissaient le triple caractère de chantres, de pontifes et de prophètes, ils s'attachaient les peuples par l'intérêt du passé comme par celui de l'avenir. Ils chantèrent l'expédition des Argonautes qui fut la première entreprise nationale; ils abolirent les sacrifices humains et les haines héréditaires; ils établirent des fêtes en l'honneur des dieux; enfin, ils exaltèrent l'imagination aux dépens des passions haineuses, et préparèrent pour les âges suivans les progrès de l'intelligence humaine.

L'apparition de ces poètes théologiens peut expliquer, ce me semble, la prédominance de l'imagination sur les autres facultés des Grecs.

Cette particularité ne se trouve pas chez les Romains : quelque chose de plus sévère que la poésie a présidé à l'éducation de ce peuple. En Grèce, au contraire, les instrumens de musique ont été perfectionnés avant les instrumens de labourage ; le besoin d'émotions douces est devenu impérieux dès qu'il a été senti, et le premier code de lois a été rédigé sur le Parnasse.

De toutes les traditions qui se rattachent à ces premiers législateurs, on est en droit de conclure qu'ils ont considérablement enrichi la langue dont ils se servaient ; la variété mélodique des syllabes longues et brèves n'était peut-être pas encore déterminée par une prosodie rigoureuse ; mais le langage ne tarda pas à se distinguer par l'abondance des racines et des particules, qui permirent d'exprimer les nuances les plus délicates ; par le fréquent retour de voyelles et de diphthongues sonores, et surtout par la liberté et la hardiesse des constructions.

L'acquisition d'une langue bien faite facilita l'acquisition d'idées bien ordonnées. Ce premier pas de l'esprit humain fut immense. En fixant ainsi le résultat de ses conquêtes successives, il en préparait de plus importantes. Les idées appelaient les signes, et les signes à leur tour appelaient les idées, et déjà l'on appliquait l'analyse, sans soupçonner les propriétés de ce merveilleux instrument.

Tout cela se faisait en même temps que le voyage des Argonautes, les travaux d'Hercule, les exploits de Thésée, et les guerres fameuses contre Thèbes et contre Troie, événemens qui peuvent avoir influé sur la marche de l'esprit humain, mais dont les circonstances sont trop suspectes pour que je m'arrête à rechercher leurs effets et leurs causes.

Ainsi, négligeant les faits que la critique n'a pas suffisamment dégagés, laissant les noms que la mythologie a toujours associés à ses fictions, je passe au siècle qui suivit immédiatement la guerre de Troie, durant lequel la race hellénique fut disséminée sur plusieurs points de l'Asie et de l'Europe, après avoir été partagée en trois branches, que des traits caractéristiques profondément imprimés, ne permirent plus de confondre. *Les Doriens* représentèrent constamment dans leurs arts, dans leurs systèmes politiques, dans leur religion, dans leur littérature et dans leurs mœurs, un certain ordre d'idées sévères qui ne manquaient ni d'élévation ni de profondeur. Autre fut la tendance *des Eoliens*, et surtout *des Ioniens*, qui, s'étant trouvés les premiers en contact avec le génie asiatique, donnèrent à leurs produits intellectuels un caractère mixte, qui n'était ni une imitation, ni un emprunt, mais bien une conquête légitime,

dont les œuvres d'Homère furent le premier résultat.

Il parut dans cette partie de l'Asie Mineure, à laquelle des colonies grecques avaient fait donner le nom d'*Ionie*. Elles occupaient une longue côte entrecoupée de baies et de promontoires, elles avaient des ports commodes à l'embouchure de rivières pour la plupart navigables. Leurs galères allaient chercher les produits de l'Orient et de l'Occident, pour les échanger contre l'or tiré des eaux du Pactole ou des mines du mont Tmolus, et elles donnaient à tous les peuples un exemple imposant, en leur montrant l'heureuse alliance de l'industrie avec les arts d'imagination.

Ce fut dans les premiers temps de cette prospérité que fut composée l'épopée homérique, monument qui peut suffire à lui seul pour remplir un siècle entièrement vide d'événemens historiques. Ce n'est plus, comme dans l'épopée indienne, la biographie complète d'un dieu incarné; c'est seulement un épisode de la vie d'un personnage fameux qui a figuré comme auxiliaire et comme obstacle dans la conduite d'une entreprise nationale; c'est le plus grand héros du siège de Troie, et c'est seulement sa colère que la muse épique a chantée. Cette passion adoucie par une foule de contrastes et ennoblie

par la fierté, est comme le pivot de tout ce poëme, où des passions et des situations subalternes sont rendues avec un degré de vérité qu'un poète voisin de la nature a seul la force d'atteindre. On voit que tous ces périls, toutes ces émotions, toutes ces épreuves du courage et de la fidélité lui ont été transmises par des traditions encore vivantes, et qu'il ne s'est pas transporté dans un siècle bien éloigné du sien pour peindre d'autres hommes et d'autres mœurs. Bien qu'il soit également judicieux et sublime, il semble être inspiré plutôt qu'il n'invente, et être guidé dans le choix de ses pensées moins par la réflexion que par un instinct surnaturel.

Lors même qu'Homère serait le créateur de l'épopée, cette gloire serait encore inférieure à celle d'avoir été le poète *de l'humanité*. Ce fut lui qui changea le vieux goût de la race hellénique, en substituant aux formes monstrueuses de la mythologie, des formes pures et humaines. En composant l'Iliade et l'Odyssée, il semble avoir eu pour but de parcourir le cercle entier des vicissitudes dont se compose la vie, et de s'associer par la sympathie à tous les sentimens qu'elles font naître. Quelque brillant que soit le rôle de certains personnages, on voit toujours que *l'homme* est son héros. Aussi sa prédilection pour lui domine-t-elle toutes les considérations de patriotisme et

de nationalité. Pour immortaliser Achille, il ne sacrifice point Hector : au contraire, il le pare de toutes les vertus et de toutes les gloires : il le présente comme le dernier soutien d'un empire qui va s'écrouler. Autour de lui se groupent un vieillard, une épouse et un enfant, et ce spectacle, qui manque dans le camp d'Agamemnon, intéresse les cœurs à la cause des Troyens. Quand les deux armées en viennent aux mains, le poète ne songe pas à évaluer les pertes de chacune d'elles : toujours il voit l'homme dans le guerrier qui meurt en combattant ; et, comme ami de l'humanité, il lui consacre quelques vers et jette quelques fleurs sur sa tombe. Ce sont autant d'élégies ou plutôt autant d'épitaphes. Le temps n'est pas encore venu de généraliser les regrets et la douleur.

De plus, on peut dire que les poëmes d'Homère renfermaient l'avenir intellectuel de la Grèce, et que ce nom ne réveille pas seulement le souvenir d'un grand poète, mais celui d'une civilisation toute entière. Ses merveilleux récits et ses fictions si pleines de charmes firent oublier peu à peu les poésies orphiques, au moyen desquelles des chantres sacrés, des prêtres-poètes, avaient élevé l'enfance de la race hellénique. Il n'y eut dans cet oubli ni ingratitude, ni dédain : la mémoire de l'homme a des limites

étroites, elle a besoin que le temps vienne à son secours, en détruisant tout ce qui n'est plus digne d'y trouver place. Les vérités les plus précieuses furent recueillies dans les sanctuaires de Samothrace et d'Éleusis ; elles devinrent plus tard la matière d'initiations secrètes, et une sorte de palladium intellectuel de l'humanité. Mais la plupart des traditions secondaires furent effacées ou obscurcies par cet essaim de fables ingénieuses, dont se nourrit l'imagination mobile des Grecs à dater du siècle d'Homère. Là se trouve le germe de cet art si merveilleux, lequel, après avoir exprimé le symbole et l'allégorie, prit la figure humaine comme expression des idées les plus sublimes. Là se trouve l'origine de ces familles de dieux qui, par les héros et les héroïnes, viennent se perdre dans l'humanité. Croyances, poésie, sculpture, tout se règle sur Homère, sur ce modèle désormais national. Il a prêté aux dieux déjà personnifiés par les Grecs, des formes humaines si pures et si belles, que tout est sacrifié par eux aux plaisirs de l'imagination et du goût. Le génie d'Homère fait tout plier sous ses lois, les hymnes antiques cessent d'être compris, et la religion des Hellènes finit par être enchaînée dans les liens magiques de sa poésie[1].

1. Symbol. de Creutzer, vol. 1, 1re partie, Introduction.

Son influence morale sur ses contemporains et sur les générations qui suivirent n'est pas moins incontestable. Les rhapsodes qui parcouraient, en chantant ses poëmes, les villes et les bourgades, devaient, comme il le dit lui-même, savoir beaucoup d'histoires touchantes pour amuser les dieux et les hommes; ils n'allaient pas, comme les bardes de la Germanie ou les Rüners du Nord, prêcher la valeur guerrière avant tout, et promettre pour récompense les grossières jouissances d'un paradis où l'on s'enivrait jusqu'à la fin des siècles : au contraire, ils familiarisaient les peuples avec les principes les plus importans de la loi naturelle; et tout en captivant les imaginations, ils disposaient les cœurs à la pratique des vertus sociales et des vertus domestiques. Assurément l'on ne dut pas entendre sans émotion les chants de ces rhapsodes. Les esprits ne purent manquer de s'éclairer ni les ames de s'agrandir : l'exemple d'Achille et de Patrocle multiplia sans doute les amitiés généreuses; la bonté du vieux Priam réchauffa le cœur des vieillards et des pères, et l'histoire d'Hector et d'Andromaque dut ajouter quelques charmes à l'union conjugale [1].

1. On trouvera dans Gillies, History of Greece, volume I, chap. II, le plus grand nombre des maximes

Les poésies d'Homère devaient avoir pour les Grecs d'autant plus d'attraits qu'elles embrassaient tout le cercle des connaissances qu'on pouvait alors acquérir : cette universalité de son génie fut mise hors de doute dans les âges suivans, lorsque les législateurs, les historiens, les artistes, les orateurs, les poètes et même les géographes, rattachèrent à l'épopée homérique le premier anneau de leurs sciences respectives. Il y avait en effet dans l'Iliade ou dans l'Odyssée d'excellentes maximes de droit naturel, des modèles de narration historique, des inspirations pour Phidias, des harangues politiques[1], des préludes à toutes les variétés du genre lyrique, et des descriptions où la poésie ne nuisait pas à l'exactitude; de sorte qu'on pourrait faire remonter jusqu'à lui l'origine de toutes les branches des connaissances humaines, que la race hellénique a si heureusement cultivées plus tard.

morales qui sont disséminées dans les ouvrages d'Homère.

1. On sait que le Jupiter de Phidias était une sorte de traduction d'un vers d'Homère, que Lycurgue et Solon se servirent de ses poëmes dans des vues politiques, et que les philosophes grecs l'invoquaient, comme une autorité irrécusable, dans des questions qui étaient bien étrangères à la poésie. Voyez, dans l'Anthologie, vol. IV, deux belles épigrammes sur Homère.

On a voulu faire remonter à la même époque l'origine de la *science médicale*, et l'on n'a pas manqué de textes pour appuyer cette prétention. Surtout on a tiré un grand parti d'un personnage que je suis loin de regarder comme fabuleux, du fameux centaure Chiron, qui employait avec succès les plantes médicinales, et dont les bienfaits furent chantés par Hésiode, dans un temps où leur souvenir n'était pas encore effacé [1].

Il est certain que des tentatives et des observations heureuses ont été faites pendant la période qui nous occupe, que les propriétés de plusieurs plantes ont été mieux connues [2], qu'Esculape, Podalire et Machaon, disciples de Chiron, ont ajouté de nouvelles expériences à celles de leur maître, enfin que la science a beaucoup gagné par la séparation qui se fit alors de la chirurgie et de la médecine. Mais aucun fait ne laisse entrevoir l'existence d'une théorie médicale, et nous savons par le témoignage positif de Pindare, que la méthode d'Esculape consistait à employer des médicamens externes ou des incisions, des chants agréables

1. Cette ode n'est pas venue jusqu'à nous. C'est Pausanias qui en parle, liv. IX, chap. XXXI.

2. Entre autres celles du silphium, de l'aristoloche, et du centaurium minus.

et des paroles mystiques [1]. D'une autre part, Plutarque assure que l'ancienne médecine grecque se bornait à panser et à guérir les plaies avec des herbes qui avaient la propriété de suspendre l'hémorragie, et de calmer les douleurs aiguës [2]. Plus tard, l'érection de temples en l'honneur d'Esculape, dans le voisinage des eaux minérales et thermales, signala une découverte de plus; mais les Grecs n'eurent un corps de doctrine médicale que du temps d'Hippocrate, et nous ne suivrons les progrès de cette science que quand nous parlerons de celui dont elle reçut sa première organisation.

Les autres sciences qui tiennent à l'observation étaient encore moins avancées que la médecine. Des connaissances météorologiques très-bornées se partageaient entre la superstition et l'agriculture. On ne savait de la géométrie que les applications usuelles des théorèmes les plus élémentaires, qui n'étaient pas encore traduits en formules scientifiques. La terre n'était pas une planète lancée par une main divine sur la tangente de son orbite : ce n'était encore qu'une masse dont on ignorait la figure et les dimensions, et qu'une chaîne d'or, tenue par Jupiter,

1. Pyth. III, vers 84.
2. Symposiac, liv. II, qu. 1.

empêchait de tomber dans l'abîme. L'astronomie, qui devait s'élever plus tard à la hauteur d'une science régulière, n'était pour les Grecs que la connaissance des étoiles les plus propres à guider le navigateur qui tremblait devant les distances, et les seules constellations dont parle Homère sont la grande et la petite Ourse, Sirius, les Pléiades, les Hyades et Orion.

L'architecture, dont il est difficile de déterminer les progrès sur des descriptions poétiques, n'admettait pas un grand nombre d'ornemens. La sculpture n'était pas encore très-éloignée du temps où les dieux étaient représentés par des pierres ou des colonnes, sans excepter l'Amour et les Graces[1]. Il n'en était pas de même des arts du dessin, et quoique la peinture proprement dite fût dans un état voisin de l'enfance, la description du bouclier d'Achille prouve que l'on savait faire rendre au métal une grande partie des effets merveilleux que produit la toile.

La musique avait participé aux rapides progrès de la poésie, dont elle fut toujours chez les Grecs la compagne inséparable. Ils en avaient introduit les règles jusque dans leur langage, et l'importance qu'ils y attachaient explique les

1. On ne se servait du marbre ni pour l'architecture, ni pour la sculpture ; du moins c'est l'induction qu'on peut tirer du silence d'Homère.

effets surprenans qu'on attribue à cet art chez eux. Guidés par un instinct qui leur était particulier, ils ne négligèrent ni la combinaison des lettres, ni celle des tons musicaux, pour donner du charme à leurs discours. Les perceptions du goût furent peu à peu fortifiées par l'habitude : bientôt les principes de la musique furent clairement énoncés et universellement compris, et joignirent à l'énergie d'un langage naturel toute la clarté d'un langage de convention[1].

Homère ne fut pas le seul poète épique de son siècle. Il eut de son vivant des rivaux qui purent se consoler de sa gloire par la vue de ses misères, et après sa mort des imitateurs pour la plupart serviles, qui se tinrent toujours renfermés dans le cercle des traditions mythologiques. Celles d'Argos furent chantées dans une *Phoronide* et dans une *Danaïde*, celles d'Athènes dans une *Théséide*, celles d'Orchomène dans une *Miniade*, celles de Thèbes dans une *Œdipodée*, sans parler d'une *Alcméonide*, d'une *Europie*, d'une *Naupactique*, d'une *Amazonique*, et d'un grand nombre d'*Héraclides*, dont les exploits d'Hercule étaient l'inépuisable sujet. D'autres, préférant le cycle troyen au cycle mythique, s'emparèrent des personnages et des événemens

1. Gillies, History of Greece, vol. I.

secondaires qu'Homère n'avait pas fait figurer dans son poème. Ce fut ainsi que Leschès de Lesbos composa une petite Iliade qui commençait à la mort d'Achille, et finissait à la prise de Troie. De même Augias de Trézène chanta les aventures des héros grecs qui, comme Ulysse, avaient beaucoup souffert en retournant dans leur patrie.

Assurément aucun de ces poètes *cycliques* n'ajouta rien à la perfection qu'Homère avait donnée à l'épopée, et sous ce rapport la perte de leurs ouvrages ne serait pas infiniment à regretter. Mais il ne faut pas oublier qu'ils furent les seuls historiens du siècle où ils parurent, et qu'ils firent les premiers efforts pour dégager la vérité historique des mythes et des traditions qui l'obscurcissaient. D'une part les progrès de la navigation commençaient à fixer les regards des Grecs sur les contrées étrangères, de l'autre on commençait à vouloir débrouiller les vieux souvenirs nationaux, et comme l'imagination grecque ne pouvait pas encore se passer de poésie, même au profit de la vérité, des poèmes historiques étaient une transition nécessaire entre l'épopée et l'histoire. Pour cela il ne fallait plus marcher sur les traces d'Homère, qui avait dédaigneusement passé sous silence et la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse, et l'émigra-

tion des Grecs dans l'Asie Mineure, pour laisser plus de vigueur et de liberté à sa muse épique. Mais en suivant scrupuleusement le développement des faits, le génie poétique courait risque de se refroidir et de se charger d'entraves qui finiraient par l'étouffer. Heureusement cette alliance ne fut pas de longue durée : la prose, qui ne tarda pas à naître, vint prêter ses formes positives à la rédaction des annales de la Grèce, et la poésie, dégagée des vicissitudes du monde réel où on l'avait emprisonnée, reprit son vol vers les régions supérieures où Homère l'avait placée.

Mais avant cette heureuse séparation, nous voyons, à une époque peu éloignée de celle où vécut Homère, Hésiode faire entrer dans ses compositions poétiques l'histoire, la morale, la philosophie, la mythologie, la théogonie, l'économie rurale et domestique. C'était déjà s'éloigner un peu des traces des poètes cycliques qui, en s'attachant opiniâtrement à la même matière, s'étaient chargés d'entraves très-peu compatibles avec l'inspiration. Hésiode semble avoir monté sa lyre sur le ton le plus propre à faire résonner la conscience de l'homme. On pourrait avoir plus d'élévation, mais il est impossible d'avoir plus de charmes. Sans prendre le cycle troyen pour la matière exclusive de ses chants,

il ne fut cependant pas exempt de l'enthousiasme que les héros d'Homère avaient inspiré, puisque ses plus beaux vers sont consacrés à leur apothéose, ou du moins à leur béatification.

Καὶ τοὶ μὲν ναίουσιν ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες
Ἐν μακάρων νήσοισι, παρ' ὠκεανὸν βαθυδίνην,
Ὄλβιοι ἥρωες· τοῖσιν μελιηδέα καρπὸν
Τρὶς κατ' ἔτους θάλλοντα φέρει ζείδωρος ἄρουρα.

Ces héros immortels jouissent en paix du bonheur dans les îles Fortunées, sur les bords du profond Océan. Ils cueillent trois fois par an des fruits doux comme le miel sur des arbres qui sont toujours garnis de fleurs .

L'excellence de cette génération de demi-dieux n'est pas dans Hésiode une exagération poétique. C'est un préjugé que nourrissait en lui le spectacle des maux qui désolaient la Grèce. Il regrette de n'être pas mort plus tôt ou de n'être pas né plus tard : il voit la justice bannie de la terre, et le règne de la violence lui suggère un apologue que je crois devoir signaler comme le premier essai dans un genre auquel il a fallu tant de siècles pour atteindre la perfection.

« Je vais emprunter, dit-il, le langage des

1. Opera et Dies, v. 168.

« animaux pour parler aux rois, bien qu'ils
« soient donés de raison. »

« Un vautour emportait dans ses serres un « mélodieux rossignol, qui, se sentant déchiré, « jetait des cris douloureux. Chétif oiseau, dit « le vautour, à quoi te sert de tant crier ? tu es au « pouvoir d'un plus fort que toi. Tu auras beau « chanter, tu iras où je voudrai. Je te mangerai ou « te lâcherai, suivant qu'il me plaira. Malheur à « celui qui se débat contre la puissance ! outre « qu'il sera vaincu, il aura de plus à souffrir la « douleur et les outrages. »

En d'autres termes :

La raison du plus fort est toujours la meilleure [1].

L'idée de présenter sous cette enveloppe ingénieuse une espèce de philosophie morale, indépendante de la mythologie, est le signe d'un véritable progrès de l'esprit humain. On a pu se dégoûter enfin des vices que les poètes attribuaient aux Dieux, et aimer mieux s'instruire par le merveilleux instinct de certains animaux. L'illusion de l'apologue n'était ni plus grossière ni plus improbable qu'une foule d'autres erreurs généralement admises comme des vérités, et la même imagination qui avait animé les bois et les

1. Ibid., v. 200 et 599.

vents, les montagnes et les fleuves, pouvait aussi douer les animaux de raison et même de la parole [1].

Mais on trouve de plus dans le poëme didactique d'Hésiode des preuves d'un progrès non moins réel dans le fond même des idées philosophiques. Il n'est plus question des foudres de Jupiter, ni des cyclopes qui les forgent. Le poète y substitue la notion d'un dieu qui voit tout et sait tout [2], et il tâche de faire sentir combien est doux le bon témoignage qu'on se rend à soi-même. « Souvent, dit-il, nous voyons des oiseaux, « des quadrupèdes et des poissons se dévorer entre « eux : c'est parce qu'ils ne connaissent pas la « justice que Jupiter a donnée aux hommes comme « le plus précieux de ses dons [3]. Malheur à celui « qui parle avec serment contre la vérité! il se « fait à lui-même une blessure incurable : sa pos- « térité périra, tandis que celle de l'homme juste « sera toujours florissante; le possesseur de ri- « chesses mal acquises, le violateur des droits de « l'hospitalité, le spoliateur des orphelins, celui

1. J'applique à Hésiode quelques-unes des excellentes réflexions que Gillies a faites prématurément sur le fabuliste Esope.

2. Πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς, καὶ πάντα νοήσας. Opera et Dies, vers 265.

3. Ibid., v. 274.

« qui aura souillé la couche de son frère, outragé « la vieillesse de son père ou négligé ses devoirs « pieux le matin et le soir, sont également me« nacés de la colère des dieux [1].

Mais cette vengeance est renfermée dans les étroites limites de la vie humaine, et, dans un ouvrage qui a pour objet d'inculquer les plus importans préceptes de la morale, le dogme des peines et des récompenses après la mort n'est pas même faiblement indiqué : les promesses et les menaces ne roulent que sur des faveurs et des châtimens temporels. Les peuples seront punis pour les rois et les rois pour les peuples : le crime d'un seul homme pourra causer la ruine d'une ville entière. Jupiter y fera descendre la famine et la peste : les femmes cesseront d'enfanter, les familles s'éteindront, les guerriers seront massacrés, les remparts s'écrouleront, et les galères seront brisées sur le rivage.

Au contraire, si la justice est également rendue aux étrangers et aux citoyens, la cité sera riche et florissante ; la sécurité, fille de la paix, ne sera troublée ni par la famine, ni par la discorde, et l'on consumera gaiement dans les festins les fruits que la terre aura donnés en abondance. On trouvera le miel dans le tronc des chênes, et

1. Ibid., depuis v. 319 jusqu'à v. 338.

des glands sur les rameaux ; les brebis seront couvertes de toisons bien épaisses ; les enfans qui naîtront ressembleront à leurs pères. On n'ira pas chercher au loin sur des vaisseaux des denrées étrangères, car les champs seront assez fertiles pour suffire à tous les besoins [1].

L'imagination d'Hésiode a répandu les mêmes charmes sur les détails de l'économie domestique, à laquelle il a approprié quelques maximes de morale, ou plutôt de prudence. Il recommande d'admettre souvent ses amis à sa table, et de les choisir de préférence parmi ses voisins. S'il surient un danger, le bon voisin accourt en chemise, tandis que les parens s'habillent. Il faut rendre mesure pour mesure et davantage, s'il est possible. Un gain malhonnête est pire qu'une perte. Payez de retour celui qui vous aime et vous soulage. Ayez un témoin même en traitant avec votre frère, car la crédulité ne perd pas moins les hommes que la défiance. Malheur à celui qui se laisse tromper par les caresses des femmes ! se fier aux femmes, c'est se fier à des voleurs. Elles veulent bien partager notre opulence, jamais notre pauvreté. Pour celui qui a fait un heureux choix, le bien et le mal se font

1. Ce beau morceau se trouve entre le vers 223 et le vers 245.

équilibre; mais celui qui a pris une méchante femme, porte dans son cœur une source éternelle de chagrins. Toutefois il est tenu de s'égayer quand il se met à table avec ses amis, car la joie des convives diminue les frais du festin [1].

L'harmonie qui règne dans la poésie d'Hésiode a fait dire à un ancien que les Muses avaient nourri de leur lait le poète d'Ascrée. Cet éloge s'applique surtout au poëme des *Ouvrages et des Jours*, où l'on trouve un heureux mélange d'imagination et de sensibilité, et surtout des descriptions admirables. On en jugera par le morceau suivant:

« Lorsque le souffle de Borée nous apporte les « frimas des montagnes de la Thrace, on entend « mugir au loin la terre et les forêts. La violence « du vent fait plier les pins et les chênes, puis les « renverse dans les vallées. Les bêtes sauvages en « sont effrayées, et cachent leurs queues entre leurs « jambes. Celles même dont le corps est très-velu « sentent les atteintes du froid qui pénètre à tra-« vers la peau du bœuf et celle de la chèvre. Il n'en « est pas de même des brebis, dont les toisons sont « impénétrables. Le vieillard marche plus courbé « et se soutient à peine sur son bâton; mais le « corps délicat de la jeune fille n'a rien à craindre

1. Opera et Dies, passim.

« des rigueurs de l'hiver. Elle reste dans une « maison bien fermée auprès d'une mère qui la « chérit et qui lui laisse ignorer long-temps les « mystères de Vénus. Elle ne s'endort que quand « ses membres ont été lavés et frottés avec une « huile parfumée; elle ne va dans la campagne « que quand le coucou commence à chanter dans « le feuillage du chêne, et vient réjouir par ses « chants tous les villages d'alentour[1]. »

Il ne faut pas oublier qu'Hésiode était de la Grèce européenne, d'un misérable bourg situé au pied de l'Hélicon, et qu'il remporta le trépied d'or dans les combats de poésie institués à Chalcis en Eubée par Amphidamas[2]. Ces épreuves solennelles, qui ne tardèrent pas à se multiplier en Grèce, transformèrent les plaisirs sociaux en jouissances intellectuelles, et cette institution doit être mise en tête de celles qui ont le plus contribué à la supériorité des Grecs.

Mais avant de parler des jeux qui se célébraient à Delphes et à Olympie, nous avons à traverser deux siècles pendant lesquels le génie poétique paraît s'éteindre[3]. On arrive jusqu'à l'an 700 avant notre ère, sans pouvoir citer une

1. Ibid., depuis le vers 502 jusqu'au vers 523.

2. Opera et Dies, v. 652.

3. Je suppose qu'Hésiode a fleuri vers l'an 900 avant Jésus-Christ.

seule composition remarquable, soit en vers soit en prose. La source des inspirations était-elle tarie; les peuples, parvenus à un âge plus mûr, avaient-ils banni l'enthousiasme comme un attribut de l'enfance sociale, ou l'esprit humain se préparait-il par un long repos aux merveilles qu'il devait enfanter?

Oui, la source des inspirations mythologiques était à peu près tarie; et nous verrons bientôt par quelles inspirations nouvelles elles furent remplacées. Nous verrons aussi que ce n'est pas la maturité, mais bien la décrépitude qui exclut l'enthousiasme. Mais ce qui est lacune pour celui qui rédige des annales, en disposant les faits dans l'ordre chronologique, ne l'est pas pour celui qui suit la marche de l'intelligence humaine. C'est dans le cours de ces deux siècles, si pauvres en sièges et en batailles, que les premiers systèmes de législation ont été conçus, et que s'est opéré un phénomène intellectuel du premier ordre, je veux parler de la division du travail dans le domaine de la pensée.

L'œuvre politique de Lycurgue [1] fut le fruit d'une expérience sociale lentement et chèrement acquise. La race dorienne était de toutes les races helléniques la plus difficile à policer.

1. 866 avant Jésus-Christ.

Ses mœurs étaient grossières, ses connaissances très-bornées, et sa position géographique ne lui permettait pas de profiter de celles des autres. Des guerres sanglantes, entreprises presque toujours dans des vues intéressées, n'avaient mis en jeu que des passions ignobles. L'imagination avait presque entièrement perdu son empire, et ce n'était pas la raison qui en avait hérité.

Outre le mérite de la difficulté vaincue, Lycurgue eut celui de préparer de grandes destinées pour l'avenir, dans le remède qu'il apportait aux maux présens. Le but des constitutions vulgaires est de garantir à chacun des membres de la communauté la somme de bien-être qui est compatible avec celui des autres. Lycurgue semble avoir voulu assurer la victoire aux passions nobles, dans la lutte qu'elles ont à soutenir contre les passions viles. Il a voulu procurer à ses concitoyens *la liberté*, prise dans son acception morale autant que dans son acception politique, et telle fut la réalité de ce don, que, du temps de Pyrrhus, son ombre même était encore effrayante.

Je ne reproduirai pas ici l'analyse de cette fameuse législation. La part de la louange a été si largement faite, qu'il serait difficile de citer un seul article qui n'ait pas eu son admirateur ancien ou moderne. La critique elle-même ne s'est

approchée qu'avec respect de ce monument, qui fut défendu par Léonidas, et admiré par Xénophon[1]. Cependant, tout en rendant justice à la pensée dominante qui honore infiniment son auteur, il est impossible de se dissimuler que tout l'édifice reposait immédiatement sur une glèbe à laquelle étaient attachés des esclaves, et l'on sait comment on entendait à Sparte les conditions de la servitude.

On a prétendu que la poésie n'avait pas été étrangère à la réforme politique opérée par Lycurgue. Plutarque affirme qu'un certain Thalétas de Crète prépara les voies au législateur, en chantant des odes habilement composées, où, joignant la douceur à la véhémence, il inspirait à ses auditeurs l'amour des choses honnêtes, et calmait les haines qui animaient les partis[2]. Ensuite il le fait voyager dans l'Asie Mineure, où il dut découvrir les poèmes d'Homère qui furent alors introduits dans la Grèce européenne.

Quand on lit pour la première fois les œuvres de ce grand poète et la constitution de Lycurgue, dans la vue de constater les rapports qui peuvent exister entre l'imagination si brillante de l'un et le génie si positif de l'autre, on est d'abord tenté

1. Voyez le traité de Xénophon sur la république de Sparte.

2. *Plutarque*, Vie de Lycurgue.

de ne tenir aucun compte ni des données fournies par la tradition, ni des résultats dégagés par la critique, et d'affirmer que Sparte, retranchée dans une sorte de barbarie défensive, n'eut rien de poétique dans les institutions qui la régissaient. Par reconnaissance pour les émotions délicieuses que fait naître la lecture d'Homère, on ne veut pas qu'il partage la responsabilité d'un système conçu sous de si étranges inspirations : on demande si le chantre de l'Ionie, qui s'est approprié ce que la nature a de plus gracieux et de plus touchant, a pu servir de modèle à celui qui a contrarié cette même nature dans ses affections les plus légitimes. Si Lycurgue avait voulu naturaliser en Laconie des sentimens analogues à ceux que peignit Homère, en aurait-il banni cette vieille hospitalité, le plus bel ornement des siècles qui la connurent? aurait-il proscrit comme une faiblesse cette sensibilité précieuse qui honore plus l'humanité que toute l'ostentation de l'indifférence? aurait-il dépouillé les femmes du voile de la pudeur, affaibli les liens de l'union domestique, et imposé à la douleur maternelle des démonstrations de joie, quand elle avait besoin de se soulager par des larmes? aurait-il enfin, dans aucun cas, rejeté de la vie l'enfant nouveau-né, le prix des souffrances de sa mère? et n'aurait-

il pas compris qu'un être intelligent et bon a tout ce qu'il faut pour mériter de vivre, et qu'avec des membres avortés ou mutilés on n'est pas indigne d'avoir une patrie, quand on a un cœur qui sait palpiter pour elle?

Mais en étudiant avec soin l'esprit et les détails de cette législation fameuse, on sent que l'indignation se refroidit peu à peu, et meurt enfin pour faire place à un sentiment tout opposé. Loin d'y voir des dispositions oppressives et menaçantes pour l'intelligence humaine, on y voit l'intention de continuer la royauté patriarcale des temps homériques, et de maintenir dans leur pureté primitive les arts d'imagination et les mœurs. Aussi, à partir de Lycurgue, Sparte eut-elle constamment les yeux fixés sur l'antiquité, et l'on est forcé de convenir que ce regard rétrograde lui fit traverser les siècles avec plus de lenteur et de majesté. Ce fut même le trait le plus caractéristique de la race dorienne: ce fut dans cet esprit qu'on porta les lois relatives au partage et à la transmission des propriétés; l'institution des nomophylactes, les châtimens décernés par les Doriens de Locres contre les novateurs, avaient la même tendance. Par l'établissement des repas publics, Lycurgue ne fit que transformer en loi permanente un usage qui régnait encore à Mégare du temps de

Théognis, que la Crète et Corinthe avaient longtemps pratiqué, qui avait été la sauvegarde de la simplicité des mœurs arcadiennes, et dont l'image s'était conservée dans les repas communs des prytanes chez les Athéniens.

Pour ce qui est de l'influence que la législation de Lycurgue exerça sur les progrès de l'esprit humain, il faut encore se garder de répéter les reproches pleins d'amertume dont elle a été l'objet. Jusqu'à l'époque de la guerre médique, tout ce que l'intelligence peut concevoir de grand et de beau ne fut pas moins bien accueilli à Sparte que dans les autres républiques, et il est à remarquer que les sentences des sept sages n'étaient pas autre chose que l'expression des mœurs lacédémoniennes. Il n'y a pas jusqu'aux formes sévères de style dont ces maximes étaient enveloppées qui ne fussent à Sparte indigènes et vivantes; car l'esprit dorien cherchait à se concentrer, l'unité était à la fois son essence et son but, et l'expression jaillissait comme une étincelle du fond même de la pensée. Aussi l'accent général du langage dorien était le commandement ou l'apophthegme, et non la demande ou la prière. On sait que celle du Spartiate n'était jamais prolixe: *Donnez-nous*, disait-il à ses dieux, *ce qui est bon avec ce qui est beau.*

Cette formule prouve que les notions du beau n'étaient pas étrangères aux Doriens en général, et à ceux de Sparte en particulier. S'ils ne les développèrent ni par la peinture ni par la sculpture, ils les développèrent autrement en ennoblissant la beauté physique par la gymnastique et le maniement des armes, et en cultivant la vie elle-même comme un art, dont l'homme était le chef-d'œuvre. Assurément un pareil produit valait bien des statues de marbre ou d'airain, et l'on doit convenir que les Spartiates ont tiré parti de tout, même de la guerre, pour obtenir ce résultat. D'ailleurs il ne faut pas oublier que ce sont les premiers qui aient pris plaisir à déployer sans voile la force et les belles proportions du corps humain, comme ce sont aussi les premiers qui, pour ennoblir ce spectacle, ont voulu qu'une simple couronne y remplaçât les trépieds et les armures, qu'on avait coutume de décerner aux vainqueurs.

A cette innovation près, Sparte suivit fidèlement les traditions des temps homériques, surtout en ce qui concernait la musique et la poésie, ces deux puissans moyens d'influence sur les peuples qui n'ont pas trop vécu. Voilà pourquoi l'éphore Ecprépès coupait deux cordes à la lyre de Phrynis; voilà comment les Doriens du Péloponèse se préservèrent de la musique

efféminée qui avait corrompu les mœurs des Doriens de Sicile. Sans posséder aucun fragment des compositions musicales des Lacédémoniens, nous savons qu'elles exprimaient avec autant de précision que de force quelque chose de mâle et de sérieux, propre à inspirer la fermeté nécessaire pour braver de grands dangers ou de grandes douleurs, et surtout à armer l'ame contre les tempêtes intérieures, toutes choses que l'on pourrait dire également de la religion, de l'art et des mœurs des Doriens; à plus forte raison pourra-t-on le dire de leur poésie, qui chez eux fut toujours, comme la danse, inséparable de la musique. Si, pour le prouver les monumens manquent, du moins les témoignages abondent et ne permettent pas de douter de la supériorité des poëmes doriens, sous le rapport de leur tendance morale. On sait que ce qu'il y avait de religieux dans les tragédies athéniennes, c'est-à-dire les chants des chœurs, étaient en dialecte dorien, et que les poètes s'en servaient de préférence pour la composition des hymnes et des péans.

La constitution de Lycurgue ne fut donc pas pour les Lacédémoniens une cause d'abrutissement; mais un reproche plus grave que la délicatesse des sociétés modernes a fait à sa mémoire, c'est d'avoir départi aux femmes un rôle

incompatible avec les vertus dont la nature a mis en elles le précieux germe. En ce point les accusateurs de Lycurgue n'ont pas manifestement tort. Cependant il faut aussi lui savoir gré d'avoir maintenu à Sparte les anciens rapports qui existaient du temps d'Homère entre l'homme et la femme, et dont il ne resta plus bientôt aucun vestige dans tout le reste de la Grèce. A Athènes la vie des femmes devint peu à peu tout à fait orientale, et à Corinthe leur corruption fut si profonde, qu'on y éleva un temple en l'honneur de Vénus Aphrodite [1]. En tenant compte des exceptions, on peut dire qu'en général les Ioniens regardèrent les femmes comme des créatures utiles, mais d'ailleurs insignifiantes; que les Éoliens développèrent trop exclusivement leur sensibilité, inconvénient qui donna lieu aux poésies érotiques et peu édifiantes de l'école de Sapho, et que les Doriens furent presque les seuls qui virent dans les femmes des compagnes susceptibles comme eux de force morale et de développement dans les plus hautes facultés de l'ame. Aussi le poète Alcman était-il fier des éloges que lui donnaient les femmes de

1. Un jour, dit Hérodote, on vit Périandre, tyran de Corinthe, faire dépouiller et mettre nues toutes les femmes de Corinthe en l'honneur de sa femme Mélisse; liv. v, chap. XCII.

Sparte. Les Athéniens eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'un certain respect pour elles, et souvent ce sentiment perce à travers les plaisanteries d'Aristophane. Hommage indirect et décisif rendu à la mémoire de Lycurgue, qui, tout en méconnaissant à d'autres égards les devoirs d'un législateur, sut régler beaucoup mieux que Solon les rapports établis par la nature entre les deux sexes.

Un peu plus d'un siècle après Lycurgue[1], Philolaüs donna des lois aux Thébains. Toutes ses précautions pour maintenir l'égalité des fortunes paraissent empruntées au législateur de Sparte, aussi bien que son système d'éducation. Cette ressemblance réelle ou prétendue ne lui a laissé que le mérite de l'imitation. D'ailleurs sa patrie, qui n'eut point d'historiens, n'a rien fait pour son immortalité, et Thèbes n'a jamais trouvé justice auprès des écrivains d'Athènes qui fut toujours sa rivale.

Les travaux de ces deux législateurs, surtout ceux du premier, sont, dans la période qui nous occupe, des événemens bien autrement importans que la première guerre de Messénie[2]; mais ils ont eu beaucoup moins d'influence sur les

1. Vers l'an 728 av. J.-C.

2. Elle eut également lieu avant l'an 700.

progrès de l'esprit humain que la division du travail dans le domaine de la pensée.

De même que dans l'enfance des sociétés c'est le même homme qui remplit les fonctions de juge, de général et de pontife, de même dans l'enfance de l'esprit humain la théologie et la morale, la poésie et l'histoire, en un mot, tous les objets de nos connaissances confondent leurs limites et leurs résultats. Il a fallu une longue suite de siècles pour arriver à cette grande découverte, savoir : que les progrès de l'espèce humaine ne seront indéfinis qu'autant que les individus qui la composent auront circonscrit le cercle de leurs investigations.

Ce sont encore les Grecs de l'Asie Mineure, et principalement ceux d'Ionie, qui ont fait l'application la plus heureuse de ce principe, et c'est pour en avoir pressenti les conséquences, qu'ils ont trouvé la marche de la vraie civilisation. Ils ont laissé vieillir l'Égypte dans son immobilité systématique, ils sont toujours allés du connu à l'inconnu dans tous les genres, et quand ils eurent perdu la liberté, il leur restait encore quelque chose. L'idée de partager ainsi en lots distincts le vaste champ de l'intelligence a été suivie pendant plus de deux mille ans, et bien que l'homme l'ait adoptée moins par le sentiment de sa force que par celui de sa faiblesse,

il ne peut sans elle justifier ses prétentions à cette perfectibilité indéfinie qu'il réclame comme le privilège de son espèce. Si chacun n'avait pas, pour ainsi dire, concentré sa vie dans sa faculté dominante, la nature n'aurait pas permis de soulever un coin du voile qui couvrait ses opérations; les découvertes de la philosophie n'auraient été ni si rapides, ni si fécondes; l'emploi de l'analyse n'aurait pas été possible; le cœur humain n'aurait pas été sondé dans ses profondeurs les plus intimes; enfin l'ensemble des connaissances humaines n'aurait pas été comme un faisceau de lumière transmis et augmenté de génération en génération, en dépit de la courte durée de l'existence individuelle.

J'ai déjà dit que les Grecs d'Ionie, auteurs ou propagateurs de cette découverte, entretenaient des relations commerciales avec tous les pays baignés par la Méditerranée, ce qui a fait supposer avec assez de vraisemblance que leurs lumières étaient empruntées. Quelque fondée que puisse être cette supposition par rapport aux doctrines philosophiques, elle ne saurait l'être pour ce qui regarde les arts de l'imagination. La poésie, qui avait commencé d'éclore sous ce beau ciel, pouvait s'y passer d'inspirations étrangères, et ce fut à elle que s'appliqua d'abord la division du travail qui servit beaucoup à la féconder.

Dans l'espace d'un siècle, c'est-à-dire depuis l'an 700 jusqu'à l'an 600, plusieurs nouveaux genres de poésie furent créés. Un désir de vengeance, envenimé par tout ce que le dépit a de plus amer, fit naître la satire sous la plume d'Archiloque, et le désir plus légitime de réhabiliter son nom qu'il avait flétri, lui inspira une ode sublime que les Grecs faisaient réciter toutes les fois qu'ils se réunissaient pour la célébration des jeux olympiques. Tyrtée se servit du péan pour exalter les passions politiques, et ses chants guerriers firent évanouir les terreurs de la mort pour celui qui la recevait en combattant pour sa patrie. Déjà Callinus d'Éphèse avait employé dans le même but le mètre élégiaque[1] dont il était l'inventeur[2]. Therpandre de Lesbos, le premier qui mêla la musique grecque à la musique asiatique, tira de la lyre qu'il avait perfectionnée des chants si mélodieux qu'il apaisa une sédition à Lacédémone, et il ennoblit son talent en composant des scolies ou chansons populaires pour les bergers, les moissonneurs et les nourrices[3]. Alcman de Sparte, le seul poète lacédémonien dont il reste quelques fragmens, composa des chants très-va-

1. On donnait ce nom au distique composé d'un vers hexamètre et d'un vers pentamètre.

2. 684 ans av. J.-C.

3. *Plutarch.*, de Musicâ.

riés qui faisaient encore les délices des Spartiates du temps d'Épaminondas. Tantôt il célèbre les dieux de la patrie dans des chœurs accompagnés de danses auxquelles le poète lui-même prenait part, en priant les jeunes Lacédémoniennes d'appuyer sa vieillesse; tantôt il entonne l'épithalame à la porte de deux époux nouvellement unis; ou bien il chante avec ivresse le vin et la beauté des jeunes filles qui se baignaient dans l'Eurotas. Ainsi, partageant sa vie entre les plaisirs de l'amour et ceux de la table, il ne chanta pas autre chose dans ses vers, et c'est à juste titre qu'il passe pour le père de la poésie érotique[1]. Arion de Méthymne inventa le dithyrambe, sorte de poëme que caractérise l'enthousiasme et le désordre; mais sa lyre dut rendre quelquefois des sons plus touchans, puisque la fable du dauphin lui a valu tant de célébrité[2]. Alcée de Mytilène, mauvais citoyen, mais excellent poète quand il traitait des sujets graves, a mérité qu'on lui donnât un archet d'or, tant il y avait d'élévation dans ses odes[3]. Il se plaignit souvent des malheurs de la guerre et des ennuis de l'exil. Les malheurs et les ennuis dont se plaignit Sapho eurent des suites bien plus cruelles : elle exhala

1. 670 av. J.-C.
2. 625 av. J.-C.
3. 614 av. J.-C.

en vers brûlans l'amour malheureux dont elle était dévorée, et y répandit les derniers feux d'une imagination qu'éteignait la douleur. La lyre ne rendit pas des sons moins plaintifs sous les doigts de Mimnerme de Colophon, qui se servit le premier du mètre élégiaque pour déplorer, dans des vers qui respirent une douce mélancolie, la rapidité avec laquelle nous voyons s'écouler nos beaux jours [1].

Tout ce que l'on comprend sous la dénomination générale de *beaux-arts* fit des progrès aussi rapides que la poésie lyrique dans la Grèce asiatique. Deux ordres d'architecture y furent inventés: l'ordre ionique, que caractérise l'élégance, et qui fournissait des ornemens aux temples de Vénus ou d'Apollon; et l'ordre dorique, que caractérise une noble simplicité, plus assortie au culte des divinités graves et sévères. On vit s'élever sur les promontoires de l'Asie Mineure des édifices majestueux, qui devinrent le lien d'une fraternité politique et religieuse entre les trois races helléniques, et ces monumens, placés sous le doux reflet d'une lumière pure, donnaient encore des charmes à cette contrée, quand elle fut asservie.

Les Ioniens furent aussi, dit-on, les premiers

1. 600 av. J.-C.

qui soumirent la peinture à des règles fixes; mais quand on réfléchit à l'état d'imperfection où était encore cet art, lorsque la sculpture avait déjà son Phidias, quand on pense qu'au temps où florissait cet artiste les compositeurs de tableaux n'entendaient rien ni au clair-obscur ni à l'harmonie, on est tenté de rejeter bien loin les prétentions des Grecs de l'Ionie.

Il n'en est pas de même pour la sculpture, dont ils firent un art d'imagination, tandis qu'elle n'était en Égypte et en Orient qu'un art mécanique. Hippocrate et Lucien disent que c'était en Ionie que le sang grec était le plus beau; Dion Chrysostôme appelle figure ionienne celle qui réunit tous les caractères de la beauté [1]. Ainsi ce fut sous ce climat si favorable au développement des belles formes, que le sculpteur trouva pour la première fois un type vraiment idéal.

Mais auparavant il fallut passer par un grand nombre d'essais que l'ignorance de l'artiste et la grossièreté de la matière contribuaient à rendre informes. D'abord on fit les statues en bois, sans expression ni attitude, à la manière des Égyptiens, avec les bras pendans et adhérens. La séparation des jambes indiquée par une incision fut signalée par les Grecs comme un

1. Orat. 36.

progrès de l'art. Dédale, fut, dit-on, le premier qui varia les attitudes et le degré de contraction des muscles du visage. Ceux qui vinrent après lui profitèrent de ses découvertes. Dipène et Scyllis, qu'on regarde comme ses disciples, substituèrent au bois et à la terre cuite, dont on s'était servi jusqu'alors, l'ébène et l'ivoire, dont ils firent à Thèbes les statues des chevaux et des femmes de Castor et de Pollux. Tantôt on mêlait l'or et l'ivoire, comme le prouvent plus de cent statues colossales qu'on voyait encore en Grèce du temps de Pausanias; tantôt la statue était entièrement d'ivoire, comme la Vénus de Pygmalion. Quand on découvrit le marbre, on ne s'en servit d'abord que pour faire la tête, les mains et les pieds : le tronc fut encore long-temps en bois. Ensuite on fit des statues de marbre auxquelles des vêtemens d'étoffe tenaient lieu de draperie; puis on eut l'idée de peindre les parties qui devaient être couvertes. Enfin l'on négligea les ornemens, pour ne s'occuper que des mouvemens et des attitudes, qui, dans la première époque de l'art, avaient toujours quelque chose de forcé. Aussi cette époque a-t-elle été caractérisée par le style dur et roide, et, malgré l'autorité de Pausanias, il est difficile de croire que les figures de Dédale eussent cet aspect imposant et ce je ne sais quoi de divin qu'il leur

attribue. Ce fut seulement du temps de Phidias que la sculpture atteignit cette hauteur.

Le seul art que les Grecs de l'Asie Mineure portèrent à son dernier terme de perfection fut la musique. Ils furent les inventeurs des trois principaux modes. C'était de la différence de rhythme que dépendait la différence des modes : de sorte que la majesté du mode dorien, l'enjouement du mode ionien, la douceur langoureuse du mode éolien provenaient du rhythme ou de la mesure qui, en réglant la marche du vers, en déterminait l'expression. Outre ces trois modes, dont l'invention appartient aux Grecs asiatiques, ils en empruntèrent quelques autres à leurs voisins, comme le mode phrygien, qui était consacré aux cérémonies religieuses, et le mode lydien, qui servait de langage à la douleur.

Malgré la variété des combinaisons musicales, le sentiment n'aurait eu qu'un interprète vague, si la poésie n'avait secondé la musique. Ces deux arts se trouvant dans une dépendance réciproque, leurs effets combinés en furent plus puissans. Le poète, en composant ses vers, était obligé de tenir compte de l'accent et de la quantité. Chaque mot, ayant sa durée déterminée et son ton propre, occupait la place qui devait le rendre plus agréable à l'oreille, et le poète, devenu naturellement musicien, relevait ses pen-

sées et ses sentimens par une combinaison de sons qui ajoutait à leur expression et à leur beauté [1], et leur donnait une énergie à laquelle ne saurait atteindre le mécanisme des sons articulés.

Dans les sociétés modernes, où la poésie et les arts n'ont point de caractère religieux ou politique, ceux qui les cultivent avec succès ne font que procurer de nobles jouissances à leurs concitoyens. Cette gloire est belle sans doute; mais celle des poètes et des artistes grecs était plus belle encore. Sans les plaisirs toujours nouveaux dont leurs ouvrages étaient la source, le peuple auquel ils appartenaient se serait livré à toute la barbarie que devaient inspirer l'habitude continuelle de la guerre, l'usage de la servitude domestique, et surtout la dureté de caractère qui semble être inhérente à la nature du gouvernement démocratique.

.... Ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores, nec sinit esse feros [2].

L'étude des beaux-arts adoucit les mœurs et les empêche d'être barbares.

1. Voyez Gillies et Anacharsis sur cette matière, que j'avoue n'avoir pas pu bien comprendre.

2. Du temps d'Ovide, ce distique avait beaucoup perdu de sa vérité.

Il faut remarquer que les notions du beau étaient communes à toutes les colonies grecques; et ce lien, joint à celui de la religion, les attachait assez fortement à la mère-patrie pour que cet attachement fût regardé comme un article du droit public de la Grèce.

Il faut remarquer encore que, depuis l'an 750 jusqu'à l'an 600 avant Jésus-Christ, les Grecs, et particulièrement ceux de l'Asie Mineure, couvrirent de leurs établissemens les côtes méridionales et septentrionales du Pont-Euxin, celles de la Sicile et du midi de l'Italie, qui prit le nom de Grande-Grèce, fondèrent Marseille dans les Gaules, et Cyrène en Afrique, et répandirent leur langue, leurs arts et leurs lumières dans les trois parties du monde connu.

Au milieu des scènes sanglantes qui remplissent les annales de l'antiquité, il est consolant d'étudier l'histoire sous ce nouveau point de vue. Alors les peuples guerriers qui attirent presque exclusivement les regards de l'historien, sont oubliés pour quelque temps, et font place à des peuples plus pacifiques qui se tenaient modestement cachés au fond du tableau. Alors une découverte utile nous distrait du spectacle des calamités humaines, et les murs naissans d'une colonie nouvellement fondée nous dérobent la vue des massacres qui se

commettent dans les villes prises d'assaut [1].

Arrivés à l'an 600 avant Jésus-Christ, nous entrons dans un siècle où les faits relatifs aux progrès de l'esprit humain se pressent en abondance. La division du travail, appliquée à des études plus sérieuses, va nous offrir un spectacle plus instructif et plus imposant. A la tête de ce mouvement intellectuel on voit figurer les sept sages qui traduisirent en formules sentencieuses les notions instinctives de la morale. S'il est vrai, comme le dit Barthélemy, qu'ils se soient réunis quelquefois dans un même lieu pour se communiquer leurs lumières et s'occuper des intérêts de l'humanité, cela seul suffirait pour caractériser l'époque où ils ont vécu. Leur sagesse n'eut rien de spéculatif : la curiosité devait chercher d'abord à démêler les rapports de l'homme et du citoyen avec ses semblables : aussi, des sept personnages qui se livrèrent alors à cette recherche, y en eut-il quatre qui furent réformateurs ou magistrats de leurs patries respectives [2].

La poésie voulut bien se passer de fictions et d'enthousiasme pour s'associer à ce nouveau

1. *Heeren*, ideen über die Vornchmsten volker des alterthums. Voyez l'introduction.

2. Solon à Athènes, Pittacus à Mitylène, Cléobule à Lindos, Périandre à Corinthe.

genre de gloire. Elle consentit à revêtir de ses charmes des sentences détachées qui renfermaient des vérités importantes. La forme métrique ou élégiaque leur donnait plus de concision et contribuait à les graver plus fortement dans la mémoire. Les poètes qui se livrèrent à ce genre de composition, furent appelés *gnomiques*[1]. Les plus célèbres sont Théognis de Mégare, Solon d'Athènes et Xénophane de Colophon. Ésope, leur contemporain, donnait les mêmes leçons en prose, et empruntait le langage des animaux pour parler aux hommes celui de la raison.

Vers le même temps, l'histoire se détachait définitivement de la poésie, et prenait enfin une forme régulière et appropriée à son but. L'apparition tardive de cette branche si importante des connaissances humaines avait pour principale cause la prédominance de l'imagination des Grecs sur leurs autres facultés. Il leur en coûtait de rompre avec ce monde mythologique qui avait charmé leur enfance sociale, et cette préoccupation jointe à leurs émigrations fréquentes les avait privés d'un avantage dont les Chinois, les Égyptiens et les Hébreux avaient joui longtemps avant d'avoir atteint le même degré de

1. De γνώμη, sentence.

civilisation; de plus, les Grecs n'avaient aucun point fixe auquel ils pussent rattacher les événemens de l'antiquité. Avant de compter par olympiade, ils n'avaient aucune chronologie; et ils puisaient toutes leurs connaissances du passé dans des chants héroïques, dans les généalogies des dieux et des héros, ou dans les traditions orales des prêtres de leurs principaux temples. Il fallut enfin prendre la robe virile et oublier quelques-uns des chants joyeux du premier âge, pour écouter les graves leçons des prosateurs ou des *logographes*, qui ouvrirent à l'esprit humain une carrière nouvelle. Les plus timides se contentèrent de traduire en prose Hésiode ou d'autres poètes anciens, et de rectifier les généalogies en vers qu'ils avaient composées. D'autres, ne tenant aucun compte de ces documens suspects, ni des traditions mythologiques, aimèrent mieux recueillir les épigrammes ou inscriptions qui se trouvaient sur les autels, sur les édifices et sur tous les monumens du même genre. Les premières compositions en prose qui furent le fruit de ces recherches et de cet esprit d'observation furent appelées *logographies*, et leurs auteurs n'épargnèrent rien, pas même les voyages lointains, pour se procurer des renseignemens exacts sur les événemens et sur les lieux qui leur avaient servi de théâtre. Ces excursions leur firent

abandonner le terrain de la mythologie, et les *Persiques* de Denis de Milet méritent d'être signalées comme le premier essai d'histoire contemporaine. Cadmus, son compatriote, avait déjà écrit sur les antiquités de sa ville natale un long ouvrage qui fut ensuite abrégé par Bion de Proconnèse[1]. Denys de Samos, embrassant un cercle plus étendu, traça une esquisse d'histoire universelle, en faisant marcher de front celle de tous les peuples de la Grèce[2]; mais le plus hardi et le plus savant de tous ces logographes fut, sans contredit, Hécatée de Milet, qui voyagea dans presque tous les pays, dont le nom était connu des Grecs, et qui consigna les résultats de ses longs voyages dans un ouvrage qui avait pour titre *Périégèse* autour du monde, et dont tous les ornemens superflus étaient sévèrement bannis. Il osa soumettre à sa critique, et révoquer en doute des faits consacrés par le culte national[3], il attaqua la théogonie d'Hésiode, sépara toujours son propre jugement des traditions locales, et ne craignit pas de dire que celles des Grecs étaient ridicules[4]; dans les écrits beaucoup plus nombreux d'Hellanicus de Lesbos, il y avait peut-être moins de philosophie,

1. 520 av. J.-C.
2. 510 av. J.-C.
3. *Pausanias*, Laconica, vol. I, liv. III.
4. *Demetrius*, De Eloc., chap. XII.

mais aussi plus de variété : outre les pays occupés par les différentes branches de la race hellénique, les contrées les plus fameuses d'Asie et d'Afrique y étaient passées en revue : c'était pour les Grecs un plaisir équivalent à celui que procure la découverte d'une terre inconnue. Bientôt le succès multiplia les travaux historiques. Charon de Lampsaque écrivit l'histoire de Perse et celle des Crétois, Xanthus, celle des Lydiens, Hyppis de Rhegium, celle de la Sicile [1]. Hérodote était sur le point de paraître [2].

L'étude des événemens historiques conduisait à celle du globe qui leur avait servi de théâtre. Thalès de Milet rapporta, de ses voyages en Orient et en Égypte, des connaissances géographiques qui furent les premières données d'une science nouvelle. Il apprit aux Égyptiens à mesurer la hauteur de leurs obélisques par le rapport des corps verticaux à leur ombre projetée sur un plan horizontal, et cette opération est la première ébauche connue de cette partie de la géométrie qui mesure les grandeurs inaccessibles par les rapports des côtés des triangles. Il découvrit encore cette propriété remarquable

1. 500 av. J.-C.

2. On trouvera, dans un ouvrage allemand sur l'art historique des Grecs, par Creutzer, un excellent morceau sur les logographes, p. 63 et 599.

du cercle, suivant laquelle tous les triangles qui ont pour base le diamètre et dont l'angle opposé atteint la circonférence, ont cet angle droit : et cette découverte, dont il entrevoyait la fécondité, le transporta d'un enthousiasme comparable à celui que le carré de l'hypoténuse fit éprouver à Pythagore [1].

Outre le mérite d'avoir ébauché l'instrument qui a servi à mesurer la terre et les cieux, Thalès eut encore celui de faire connaître aux Grecs la véritable astronomie. Il leur enseigna la rondeur de la terre, la cause des éclipses de lune et de soleil, la division du ciel en cinq zones et l'obliquité de l'écliptique. On dit même qu'il mesura dès lors le diamètre apparent du soleil, et qu'il le trouva égal à la 720ᵉ partie de son cercle [2].

La marche régulière des corps célestes, et même l'ordre des vérités qui se déduisait des rapports des lignes et des surfaces, étaient de nature à faire remonter à la cause première de tout. L'esprit humain n'avait pas encore assez grandi pour tenter cet effort. Néanmoins il

1. Proclus, dans son commentaire sur Euclide, attribue à Thalès plusieurs autres théorèmes qu'il ne nomme pas.

2. *Delambre*, Histoire de l'astronomie ancienne, t. 1, p. 13 et 14. *Montucla*, Histoire des mathématiques, t. 1, p. 102.

s'agitait dans une sphère inférieure pour découvrir le principe, ou plutôt l'élément primitif des choses. Thalès dit que c'était l'eau, et il paraît que son opinion était fondée sur les observations géologiques des prêtres de Memphis. Cette proposition : tout sort de l'eau et tout y rentre, ne pouvait pas faire faire de progrès à la physique; il énonçait une proposition plus féconde, quand il donnait une ame à tout ce qui a un mouvement intérieur, sans excepter les plantes mêmes. Mais l'idée la plus importante de son système fut, sans contredit, celle de l'ame du monde, qu'il représentait comme pénétrant et unissant toutes choses[1].

L'école ionienne, dont Thalès fut le fondateur, peut être regardée comme la première école de liberté philosophique. Elle paraît avoir eu constamment pour but de dégager la religion de cette multitude innombrable de mythes, sous lesquels elle était étouffée. La tâche était d'autant plus difficile, que l'empire exercé sur les imaginations par la poésie homérique était universel, et avait déjà porté de graves atteintes aux vérités religieuses. Néanmoins il entreprit d'arrêter les progrès de ces fictions attrayantes, et d'y substituer la méditation et le

1. Thalès fleurit vers l'an 600 avant J.-C.

symbole, en prenant pour guide un scepticisme renfermé dans de justes limites [1]. Anaximandre, disciple et successeur de Thalès, travailla sur la même base et développa les mêmes doctrines. En proclamant l'infini comme principe des choses, il fit un pas immense vers la vérité et il inventa le premier ou le dernier mot de la métaphysique, suivant qu'on procède par l'analyse ou par la synthèse; mais il est probable qu'il ne fit qu'importer en Grèce une idée que la plupart des religions d'Orient admettaient déjà comme fondamentale.

En physique il ne fut ni moins heureux, ni moins hardi. Il confirma sur plusieurs points la théorie de son maître ; mais il eut sur certains phénomènes naturels des idées plus justes et plus étendues. En disant que le soleil était une masse enflammée aussi grosse que la terre, il hasardait une conjecture qui pouvait mener bien loin. En disant que la terre se soutient en équilibre à cause de sa position uniforme autour du centre de l'univers, il hasardait une explication qui pouvait mener plus loin encore. Il inventa la sphère, le cadran solaire et le gnomon [2],

1. Symbolique de Creutzer, vol. 1, Introduction; p. 103 et 599.

2. C'était un style élevé perpendiculairement, et qui,

et il fut le premier qui dressa des cartes géographiques [1].

L'école ionienne commença à décliner sous son successeur Anaximène, qui confondit avec l'air l'infini qu'Anaximandre avait reconnu pour principe. Les explications qu'il donna des phénomènes célestes ne sont pas moins absurdes [2]. L'ardeur des découvertes scientifiques parut se refroidir, et l'école d'Ionie ne se releva que long-temps après sous Anaxagore, qui, en instruisant Socrate, prépara l'accomplissement des hautes vues de Thalès.

Avec des vues encore plus élevées, Pythagore, fondateur de l'école italique, fit servir la philosophie à l'amélioration morale des peuples. Avant lui tous les systèmes qui avaient reçu quelques développemens au sein de la nation hellénique, s'étaient arrêtés ou dans les colonies de l'Asie Mineure, ou dans la Grèce proprement dite : aucune lumière philosophique n'avait encore éclairé les colonies de la grande Grèce, et les progrès du luxe les avaient fait dégénérer au point de rendre méconnaissables les descendans

par l'ombre de son sommet, marquait la route du soleil.

1. Anaximandre fleurit vers l'an 640 av. J.-C.

2. Il disait que les astres ne tournaient point sous la terre, mais autour d'elle comme un bonnet sur la tête. Montucla, t. 1, p, 107.

de ces austères Lacédémoniens qui avaient fondé Tarente. Quand Pythagore parut dans Crotone, qui était tout aussi corrompue, il y produisit une révolution subite dont on n'avait pas vu d'exemple depuis les temps fabuleux d'Orphée. A sa voix, la jeunesse oublia ses plaisirs pour apprendre ses devoirs, l'âge mûr négligea les spéculations de la fortune pour cultiver son intelligence, les femmes quittèrent leurs bijoux et leur parure, et les adeptes les plus zélés devinrent le noyau de cet institut célèbre qui se para de tous les genres d'illustration et qui devrait avoir sa place parmi les merveilles de l'antiquité [1].

Quoi qu'en dise Cicéron, Pythagore ne fut pas le premier parmi les Grecs qui osa soutenir ouvertement qu'il n'y avait que le corps qui mourût, tandis que l'ame était immortelle, n'étant sujette ni à la vieillesse ni à la corruption. Mais sans avoir cette gloire, il eut celle de dégager ce dogme et plusieurs autres des mythes qui les enveloppaient, et c'est en cela que consiste la vraie mission de la philosophie. Avec une imagination assez riche pour rendre attrayantes les vérités utiles, avec un esprit assez vaste pour les embrasser toutes, avec un enthousiasme assez sou-

1. Justin, 20, 4.

tenu pour triompher de tous les obstacles, Pythagore devait laisser des traces profondes de son passage dans la Grèce, et en effet mille ans après sa mort elles n'y étaient pas encore effacées. Ce qui frappe le plus dans l'ensemble de sa doctrine, c'est d'y trouver ce mélange du génie oriental et du génie dorien qui au premier aspect semblent si incompatibles. Les formes dont il a revêtu ses dogmes, le choix de ses symboles, sa métempsycose, sa théorie des nombres, rappellent évidemment l'Orient et l'Égypte qui ont tant varié les formules des vérités philosophiques. Mais la partie morale du système pythagoricien a été puisée à une autre source : elle vient des traditions de l'ancienne race hellénique, conservées avec plus de soin par les Doriens du Péloponèse et surtout par les Spartiates, dont la constitution politique paraît, sous ce rapport, lui avoir servi de modèle. Pythagore voulait aussi que la vie de ses disciples fût calme et sérieuse, que la musique servît à épurer leurs mœurs et à régler leurs passions, qu'ils prissent leurs repas en commun et que la gymnastique donnât à leurs corps de la force et de belles proportions. Dans son institut comme dans l'état organisé par Lycurgue, les femmes pouvaient participer au perfectionnement intellectuel et moral, et les noms célèbres de Théano, de

Phintys, d'Arignote, d'Artémise et de Phérétime ne sont pas indignes de figurer à côté de ceux de tant de femmes lacédémoniennes qui ont illustré leur siècle et leur patrie. Cette émancipation d'un sexe que les Orientaux et même les Athéniens avaient toujours tenu asservi, était une tentative généreuse, mais prématurée, contre un vieux préjugé qui devait survivre long-temps à Pythagore.

Sous quelque point de vue qu'on envisage cet homme extraordinaire, on ne se lasse pas de l'admirer : ses erreurs mêmes portent l'empreinte du génie. Assurément il n'y a rien de vulgaire dans l'idée de transformer le temps, la justice et l'amitié en proportion et en harmonie; ni dans celle de soutenir que les distances respectives des corps célestes ne sont autre chose que l'échelle musicale de l'ame universelle.

Le silence septennal, l'abstinence de viandes et de fèves, et plusieurs autres dogmes ou réglemens dont nous ignorons les véritables motifs, sont entièrement étrangers aux progrès que Pythagore fit faire à l'esprit humain. Il n'en est pas de même de ses découvertes scientifiques qui sont, sous ce rapport, de la plus haute importance.

Le hasard l'ayant conduit à examiner quels étaient les rapports de la longueur des cordes d'un

instrument avec les sons qu'elles rendaient, il en déduisit une théorie musicale, qui devint une branche des mathématiques.

Par des observations analogues, il fut conduit à étudier les propriétés et les rapports des nombres, et, malgré la subtilité de quelques-uns de ses résultats, il en tira une science nouvelle, l'arithmétique, qui fut encore long-temps mystérieuse.

En géométrie, il ébaucha la théorie des isopérimètres et celle des corps réguliers; mais son plus grand mérite est d'avoir découvert le théorème du carré de l'hypoténuse, qui renfermait un grand nombre de corollaires. Aussi dit-on qu'il en remercia les dieux par une hécatombe.

En astronomie, il alla beaucoup plus loin que Thalès et Anaximandre. Outre les vérités déjà connues, il enseigna l'existence des antipodes, la sphéricité du soleil, l'opacité de la lune, l'identité de l'étoile du matin et de celle du soir; au lieu d'expliquer l'univers par l'eau ou par le feu, il proclama que les élémens du monde étaient des nombres, dont les combinaisons toutes mathématiques constituaient l'ordre universel.

Il apprit à ses disciples à voir les comètes sans effroi, et à les regarder comme des astres aussi

anciens que l'univers, qui font leurs révolutions autour du soleil, et ne se montrent que dans un certain point de leur orbite[1]. Peu s'en fallut qu'il n'assignât à la terre sa véritable place dans le système solaire dont elle fait partie, puisqu'il affirma son mouvement et celui des autres planètes autour d'un feu central, et c'était une opinion accréditée dans l'école pythagoricienne, que cette multitude d'étoiles fixées à la voûte des cieux étaient autant de soleils autour desquels circulaient des planètes qui avaient aussi leurs habitans[2]. Ainsi un heureux instinct aidé de l'analogie lui fournissait les données fondamentales d'une science qui n'avait encore ni le secours des instrumens, ni celui du calcul, et Pythagore devinait l'astronomie, comme Christophe Colomb devinait le Nouveau Monde, comme Newton devinait la combustibilité de l'eau et du diamant.

Tout le monde connaît la catastrophe qui termina la vie de Pythagore et d'un grand nombre de ses disciples. Ce qu'il avait fait pour Crotone périt au bout de quarante années par l'ingratitude de ses habitans : mais ce qu'il fit pour l'avenir a suffi pour sauver sa mémoire de l'injus-

1. *Aristote*, Météor., liv. 1, chap. VI.

2. Voyez *Plutarque*, De placit. philos., l. II, chap. 13.

tice et de l'oubli. Son ame, partagée entre l'amour des hommes et celui de la vérité, fut tour-à-tour abreuvée de douleurs et enivrée de jouissances : le premier de ces sentimens remplit sa vieillesse d'amertume; le second lui fit espérer qu'il remonterait un jour à la source de cette lumière éternelle, dont il n'avait recueilli que quelques rayons épars.

L'école pythagoricienne, fondée dans la péninsule italique, était destinée à s'y trouver en présence d'un autre système presque aussi célèbre, et venu également de l'Asie Mineure. Un vieillard octogénaire, né à Colophon en Ionie, vint déposer dans la ville d'Élée le germe d'une philosophie qui avait pour base le plus pur et le plus noble théisme. La doctrine qu'il professa réellement n'avait rien de commun avec ce scepticisme universel qu'on lui a si constamment imputé, et dont on lui a même attribué l'invention. Au contraire, il chercha à donner aux connaissances humaines un fondement inébranlable, en partant de celle de Dieu et de ses principaux attributs. Pour comprendre comment il fut conduit à la solution des hautes questions qu'on agitait alors chez les Grecs, il faut savoir que deux tendances philosophiques se partageaient les esprits. Dans l'école fondée récemment en Ionie par Thalès, l'empirisme

était le dogme fondamental, on prenait pour point de départ le témoignage des sens; la route, le but, la méthode, les résultats, tout était emprunté à la matière; on prenait pour principes des choses l'eau de Thalès, l'air d'Anaximène et le feu d'Héraclite, tantôt séparés, tantôt réunis, mais sans s'élever à un principe invisible et idéal. Dans l'école pythagoricienne, fondée plus récemment encore, tout était emprunté au monde intellectuel, la physique elle-même était entièrement mathématique, et par conséquent idéale. Placé entre ces deux influences si contraires, le fondateur de la secte éléatique devint ce que les circonstances voulaient qu'il fût, le créateur d'un système mixte qui portât une double empreinte. Celle de l'esprit ionien devait se trouver dans les explications qu'il donna des phénomènes du monde; et c'est pour cela qu'il faisait du ciel un appendice de la terre, qu'il regardait les astres comme des nuages enflammés, et la terre elle-même comme une masse immobile, dont les racines se perdaient dans l'infini. Dans sa théologie, au contraire, c'était l'élément pythagoricien qui dominait. Adversaire prononcé de l'anthropomorphisme et de la mythologie, il reprochait à l'homme d'avoir fait les dieux à son image, et il ne pardonnait pas à Homère et à Hésiode de leur avoir attribué le vol, l'a-

dultère, la trahison et d'autres infamies. Ce n'est pas que l'école d'Ionie n'eût aussi déclaré la guerre à ces deux poètes, mais les dogmes qu'elle substituait aux traditions poétiques étaient loin de valoir les hautes théories de Xénophane. Il avait échoué dans le développement de l'idée du monde, il développa plus heureusement l'idée de Dieu. En le contemplant dans son essence et dans ses œuvres, il vint à bout de dégager à la lumière quelques-unes des notions intimes que recelait la conscience du genre humain, en attendant que la philosophie vînt les transformer en formules précises et générales. Non content d'adopter les dogmes des pythagoriciens, il les dépouilla de leurs symboles, et les soumit au raisonnement. Ce fut la première fois que la raison humaine déduisit par cette méthode les attributs essentiels de la Divinité, et la dialectique fut en quelque sorte sanctifiée par cette première application. Entre les mains de Xénophane, son début fut magnifique, puisqu'elle le conduisit à la découverte du principe de causalité, et qu'elle lui aida à concevoir et à établir Dieu comme un être souverainement puissant et souverainement bon. L'argumentation par laquelle il démontrait que Dieu n'a pas eu de commencement et n'a pu naître, nous a été conservée par Aristote. « Il « est impossible, dit M. Cousin, de ne pas

« éprouver une impression profonde et presque « solennelle en présence de cette argumentation, « quand on se dit que c'est là peut-être la pre- « mière fois que, dans la Grèce au moins, l'esprit « humain a tenté de se rendre compte de sa foi, « et de convertir ses croyances en théories. Il « est curieux d'assister à la naissance de la phi- « losophie religieuse; elle ne fait encore que bé- « gayer sur ces redoutables problèmes; mais « c'est le devoir de l'ami de l'humanité d'écouter « avec attention et de recueillir avec soin les « demi-mots qui lui échappent, et de saluer « avec respect la première apparition du rai- « sonnement[1]. »

Il ne faut pas chercher une précision bien rigoureuse dans le système de Xénophane, au contraire c'est l'indécision qui le caractérise et qui constitue son originalité. En voyant dans ce monde de l'harmonie, de l'intelligence et de l'unité, il appela vaguement cette unité *Dieu*, sans dire si elle en était distincte; et voilà en quoi consiste ce panthéisme fameux, dans lequel on a cru voir une sorte d'athéisme déguisé. Tout ce qu'on peut affirmer sur ce point, relative-

1. Article Xénophane dans la biographie générale. Cet article, joint à celui de Zénon d'Elée par le même auteur, forment un traité complet et lumineux sur l'ancienne école éléatique, jusqu'à présent si peu connue.

ment à Xénophane, c'est que sa philosophie, telle qu'il la laissa, pouvait prendre, suivant le génie personnel de ses disciples, deux directions bien différentes, celle du théisme ou celle du panthéisme. Parménide, son successeur immédiat, préféra la première, et son spiritualisme fut si exclusif, qu'il fit de l'unité complexe de Xénophane une unité abstraite, qui ressemblait au néant de l'existence, qui excluait tout ce qui n'était pas elle, unité sans nombre, éternité sans temps, immensité sans forme, intelligence sans pensée, pure essence sans qualité et sans contenu. Arrivée à cette conséquence extrême, la philosophie éléatique se trouvait sur la dernière limite de toute abstraction. Aussi la mission de Zénon d'Élée, qui vint après lui, ne fut-elle pas d'y ajouter quelque chose, mais de la défendre sur un terrain où un autre système avait déjà pris racine. Ce fut un grand événement dans l'histoire de l'esprit humain, que la rencontre et le choc de l'empirisme ionien et de l'idéalisme éléatique dans Athènes, au moment où cette cité se couronnait de toutes les gloires. On peut voir dans le Parménide de Platon l'effet que produisirent les étrangers d'Élée, quand ils se mirent à prêcher la doctrine de l'unité absolue. Jusque-là, l'empirisme ionien y avait régné seul. Zénon, malgré les objections

et les plaisanteries dont on l'accabla d'abord, entreprit de le détrôner; une lutte curieuse s'engagea entre deux systèmes exclusifs qui avaient fait leur temps, et qui semblaient s'être donné rendez-vous de l'Asie Mineure et de l'Italie sur le plus grand théâtre du monde, pour livrer au génie de Socrate les matériaux d'un nouvel édifice philosophique.

Mais avant d'entrer dans le siècle dont ce philosophe fut un des plus beaux ornemens, et qu'on est convenu d'appeler *siècle de Périclès*, jetons un regard sur l'ensemble des acquisitions faites jusqu'alors par l'esprit humain. Il est sorti de l'enfance sans avoir atteint l'âge mûr; ses investigations ne sont pas encore régulières, mais elles sont ardentes; il ne veut rien approfondir, mais il veut découvrir les rapports les plus saillans des choses; il cherche plutôt à voir loin qu'à voir juste, et cette marche hardie ne fait qu'accroître en lui le sentiment de ses forces.

A l'exception du drame qui est encore à naître, tous les genres de poésie ont atteint la perfection. Si quelques nuances délicates de passions tendres ou de passions nobles sont restées sans expression, c'est au peintre ou au sculpteur qu'il appartient désormais de les traduire : le mo-

ment approche où leur art doit enfanter des merveilles.

Il faut des contes pour l'enfance de l'esprit humain comme pour celle de l'individu ; les premiers essais dans le genre historique en sont la preuve. Tout porte à croire qu'au temps dont nous parlons l'histoire était dépourvue de critique et de dignité ; ainsi, sous ce double rapport, il restait encore beaucoup à faire.

Je n'oserais pas en dire autant des constitutions politiques. Il est probable que toutes les combinaisons compatibles avec les habitudes physiques et morales des Grecs avaient été épuisées. Du moins, je ne sache pas que leurs rapports sociaux aient été simplifiés par les lumières qu'ils acquirent dans les deux siècles suivans : la proposition contraire me semblerait approcher davantage de la vérité.

La partie du domaine de l'intelligence où l'on pouvait faire le plus de conquêtes, c'étaient les sciences ; mais ces conquêtes devaient être lentes et difficiles. Il a fallu moins d'un siècle à l'éloquence et à l'histoire pour atteindre la perfection, et un seul peuple a suffi pour la donner à la sculpture, tandis que les travaux des Romains ajoutés à ceux des Grecs ont été insuffisans pour compléter une science. Nous n'en noterons pas

moins leurs efforts, lors même qu'ils seront infructueux; car, quand ils ont échoué, ils ont marqué l'écueil, et ceux qui sont venus plus tard ont su l'éviter.

Toute compensation faite, le chemin que l'homme a parcouru depuis l'arrivée des colonies étrangères, c'est-à-dire depuis mille ans, est immense. Il commence à connaître la place qu'il occupe dans l'univers : un sentiment nouveau fait place à la stupéfaction ; il admire au lieu de s'étonner, et la sécurité vient ajouter aux délices de ses émotions. Malheureusement ce tableau de vie sociale et intellectuelle a des limites fort étroites en comparaison du reste du globe. La barbarie est encore profonde dans les contrées d'Europe et d'Afrique que ne baigne pas la Méditerranée.

Il faut avouer que ce grand canal, percé par la main de Dieu pour servir de lien aux trois parties de l'ancien monde, joue un bien grand rôle dans l'histoire de la civilisation. En nous transportant à l'an 500 avant J.-C., les bords de ce vaste bassin nous offriront le plus imposant de tous les spectacles. A cette époque les grandes dominations n'étaient pas encore venues donner des entraves au génie, et briser cette variété de formes politiques qui constituent la nationalité. Depuis la Phénicie jusqu'au détroit de Gadès,

les bords de la Méditerranée étaient alors occupés par des peuples éclairés, industrieux et navigateurs.

Sur les côtes d'Afrique, depuis le promontoire sacré jusqu'aux colonnes d'Hercule, Carthage avait fondé une chaîne de colonies parallèle à la chaîne de l'Atlas. A l'Orient, Cyrène interrompait par ses monumens d'architecture grecque l'uniformité du désert de Libye. Plus loin, s'élevaient du milieu des eaux du Nil des pyramides et des obélisques, et si la tour du Phare et Alexandrie n'existaient pas encore, du moins les Grecs, malgré la répugnance des Égyptiens pour les étrangers, avaient obtenu qu'on leur ouvrît un port franc dans la ville de Naucrate. Par-delà l'isthme de Suez, tout était plein des souvenirs de Moïse et de son Dieu, et la petite contrée de la Palestine renfermait l'avenir du genre humain. Sur ce point si rétréci, entre la Méditerranée et l'Euphrate, s'agitait une multitude de populations différentes, récemment réunies sous un même joug par les conquêtes de Cyrus. Les unes avaient développé l'élément intellectuel de la civilisation; d'autres s'étaient attachées de préférence à l'élément matériel. Aux Juifs le Liban avait fourni des cèdres pour bâtir leur temple, aux Phéniciens pour construire des galères. Des caravanes régulières apportaient aux

premiers de l'encens et des ornemens pour les fêtes de Jéhovah, aux seconds des tissus précieux, des métaux et des épiceries pour alimenter le commerce de l'Asie et de l'Europe, dont leurs ports étaient l'entrepôt. Sur les côtes de l'Asie Mineure la physionomie des peuples n'était ni moins intéressante ni moins animée ; de là était parti le premier rayon de lumière qui avait éclairé la Grèce ; là le génie heliénique avait fait sa première explosion ; là Homère avait souffert et chanté. La partie que baigne le Pont-Euxin n'était pas restée étrangère aux progrès de la civilisation. Depuis Trapezus jusqu'à Byzance, une ligne de colonies fondées pour la plupart par les Milésiens, permettaient aux Grecs de faire le voyage des Argonautes sans entendre parler une langue étrangère, tandis que sur le rivage opposé, entre les Palus-Méotides et le Borysthène, d'autres colonies déployaient sur la limite des déserts de Scythie toute la magnificence des arts de la Grèce. En Italie, c'était le même spectacle et les mêmes bienfaits, ou plutôt c'était un spectacle plus imposant et des bienfaits mieux placés. Les Romains n'étaient encore maîtres que du Latium, et les galères étrusques, malgré la jalousie des Carthaginois, naviguaient encore librement dans la Méditerranée. Au midi de la péninsule, la race hellé-

nique avait occupé toutes les positions favorables à la navigation et au commerce : au fond des golfes, à l'embouchure des rivières, s'élevaient des villes élégantes et populeuses dont les habitans trouvaient dans la culture d'un sol fertile une source peut-être trop abondante de richesses. L'industrie et les arts y mêlaient agréablement leurs produits : d'une part, c'étaient des côteaux couverts d'oliviers et de vignobles; de l'autre, c'étaient des temples, des théâtres, des tombeaux et d'autres monumens dont les ruines attestent la magnificence. En Sicile c'était même activité, même élégance, mêmes lumières, même prédominance du génie dorien. Sur les côtes de la Gaule encore si barbare, depuis les Alpes jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, florissaient d'autres colonies. Marseille, peuplée de Phocéens qui avaient fui le joug de Cyrus, était la plus magnifique et la plus heureuse de toutes. Si, pour achever le tour de la Méditerranée, on joint à toutes ces colonies grecques celles que les Phéniciens avaient fondées en Espagne, on aura pour une même période un tableau plein de vie et de variété qui embrasse la plus belle et la plus intéressante partie de notre globe.

Maintenant, qu'on place à côté de ce tableau celui qu'Hérodote a tracé de l'intérieur de l'A-

frique, et l'on verra quelle différence le voisinage ou l'éloignement de la Méditerranée mettait dans la destinée des peuples. A quelques journées de marche, au midi de Cyrène, les Gindanes donnaient à la prostitution l'estime que chez les Grecs on vouait à la chasteté, et les Atarantes maudissaient le soleil à son plus haut point d'élévation. Au nord de la Grèce, non loin des lieux où Orphée avait paru, la vie de l'homme était si triste, que quand il naissait un enfant la famille s'assemblait pour pleurer en commun sur le malheur qu'il avait eu de naître. Au-delà du Danube, on égorgeait des prisonniers pour arroser de leur sang la rouille d'un vieux cimeterre qui était l'emblême du dieu des combats, ou bien on leur crevait les yeux pour que rien ne pût les distraire des travaux serviles qu'on leur imposait. Aux funérailles d'un roi, on étranglait sa femme et ses serviteurs, et au bout d'une année révolue, ce sacrifice était renouvelé sur cinquante victimes humaines. Chez les Issédons, le fils se croyait obligé, à la mort de son père, de donner un repas funèbre où les parens mangeaient le corps du défunt, mêlé avec celui de plusieurs animaux. Enfin, dans le voisinage de la colonie grecque de Marseille, on apaisait la colère des dieux en brûlant des

colosses d'osier remplis d'hommes et d'animaux vivans.

Mais je me hâte de détourner les yeux de ce hideux tableau, dont il serait facile de rembrunir les couleurs, et je reviens à cette Grèce où l'on avait consacré un autel à la miséricorde.

LIVRE III.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Depuis que Pythagore avait quitté l'Asie Mineure pour aller s'établir à Crotone, les Grecs asiatiques avaient subi le joug des Perses. Cette révolution pouvait arrêter pour long-temps le développement de l'intelligence humaine, si la Grèce européenne n'avait accueilli les sciences et les arts, qui cherchaient une terre libre, pour y fixer leur séjour. L'époque de ce déplacement ne saurait être déterminée avec une rigoureuse précision; mais on peut dire approximativement qu'il coïncide avec la fin du siècle que nous venons de parcourir [1].

Ce fut Athènes qui devint la nouvelle patrie des sciences et des arts, et cette préférence, loin d'être fortuite, fut l'effet de la supériorité intellectuelle que cette ville avait déjà sur toutes les

1. Vers l'an 500.

autres. Avant Solon, qui lui donna des lois vers l'an 600, la cité de Minerve servait de théâtre à des combats sanglans que se livraient trois factions acharnées. Dracon, par son odieuse pénalité, n'avait guéri ses concitoyens d'aucun des vices que fait contracter l'anarchie, et tels avaient été les progrès du mal, que les premières lois de la nature étaient impunément violées. Les débiteurs insolvables vendaient leurs enfans à des étrangers, que ce genre de spéculation conduisait partout où la misère leur garantissait des profits.

Au milieu de ces désordres parut Solon, qui avait puisé dans le commerce des sages toutes les lumières qu'ils avaient récemment acquises. Cet avantage, joint à celui d'une naissance illustre, lui attira toute la confiance dont il avait besoin pour bien remplir sa mission, et comme il y apportait du désintéressement, du patriotisme et de l'humanité, il put imprimer à son ouvrage l'empreinte de ces trois vertus, sur lesquelles roulent toutes les obligations sociales.

L'analyse de sa constitution serait déplacée dans cette revue : cependant elle a eu des effets qui appartiennent essentiellement à l'histoire des progrès de l'esprit humain. C'était des lois de Solon qu'étaient dérivées les lois romaines,

auxquelles les peuples modernes ont dû l'abolition de la jurisprudence barbare du moyen âge. Ce fut sous l'influence de sa législation qu'Athènes devint la métropole du monde civilisé, malgré la turbulence de l'élément démocratique trop favorisé par lui. Encore cet inconvénient s'est-il tourné pour nous en avantage, puisque, du sein même de ces troubles sont sortis des chefs-d'œuvre que nous ne nous lasserons jamais d'admirer [1].

Solon avait joint à ses lois politiques des maximes de morale, des réglemens de commerce et des préceptes sur l'agriculture. Ce qu'il avait si heureusement commencé, fut achevé sous la sage administration de Pisistrate, dont les bienfaits ont été méconnus, parce qu'ils furent entachés d'usurpation. Hérodote semble avoir adopté par reconnaissance les préjugés des Athéniens contre ce tyran extraordinaire, qui ne se distingua pas moins par la douceur de son caractère que par l'élévation de son génie : ce fut lui qui prépara les merveilles du siècle suivant, en retrempant les ames des Athéniens dans les travaux de la vie champêtre, en ouvrant des débouchés à leur commerce, et en leur donnant

1. Voyez, sur la constitution de Solon, Voyage d'Anacharsis.

le goût des conquêtes. Ce qu'il fit pour les arts et pour les lettres, ne mérite pas moins d'éloges: il embellit Athènes de temples, de gymnases et de portiques, il assura aux guerriers invalides un asile honorable pour leurs vieux jours, il fonda la première bibliothèque dont il soit fait mention dans l'histoire de la Grèce, il forma une collection complète des œuvres d'Homère, et en faisant chanter ses poèmes à la fête des Panathénées, il familiarisa les Athéniens avec ces sentimens héroïques dont l'explosion devait être si fatale à leurs ennemis.

Son fils Hipparque, qui lui succéda, imita et même surpassa la modération de son père : et plus tard, au milieu des désordres de la démocratie, les Athéniens avouaient en soupirant que leurs ancêtres avaient été heureux sous Solon et Pisistrate, mais qu'Hipparque avait ramené sur la terre le règne du bon Saturne et les jours fortunés de l'âge d'or[1]. Sa munificence attira dans Athènes les poètes les plus distingués de son temps, Simonide et Anacréon. Afin de porter l'instruction jusque dans les dernières classes de la société, il fit placer, dans les carrefours, des colonnes sur lesquelles étaient gravés des préceptes de morale; et graces aux efforts d'une

1. Platon, Hipparque.

seule famille, secondée par des circonstances favorables, le germe des vertus sociales put se développer librement.

Tout à coup des cris de vengeance s'élèvent contre les Pisistratides : Hipparque meurt frappé d'un poignard aiguisé par la haine personnelle, et son meurtrier devient bientôt l'objet d'un culte. Hippias soulage sa douleur par des cruautés. Les prêtres de Delphes, payés par ses ennemis, le menacent de leurs oracles, tandis que les Athéniens le menacent de leurs armes : il est forcé de sortir d'Athènes, qui se hâte d'établir l'ostracisme pour se préserver à jamais des grands talens et des grandes vertus[1].

La civilisation grecque touchait alors à son point de maturité. L'industrie, les arts et les lettres ajoutaient aux charmes de la vie sociale. Les peuples avaient des lois sages pour les gouverner, et des fêtes riantes pour les délasser de leurs travaux. Ils parlaient la même langue, ils adoraient les mêmes dieux; et lors même qu'ils étaient en guerre, les jeux solennels, qui se célébraient à Delphes et à Olympie, pouvaient suspendre pour quelques jours la fureur des combats.

Au commencement du siècle qui va nous oc-

1. Vers l'an 500 av. J.-C.

cuper, une invasion étrangère vint procurer aux Grecs tous les genres de gloire qui leur manquaient encore. Les Perses, qui avaient déjà conquis la Grèce asiatique, voulurent y joindre la Grèce européenne; et de cette ambition naquit une lutte qui ne finit que du temps d'Alexandre.

Les guerres qui n'ont pour objet que de faire heurter des masses contre des masses, sont tout-à-fait étrangères aux progrès de l'esprit humain. Des victoires qui ne laissent après elles que des trophées, peuvent bien établir ou rompre un équilibre politique; mais leur influence ne s'étendra pas au-delà du cercle des intérêts matériels qui les ont provoquées. La civilisation n'a pas plus gagné aux conquêtes de Cyrus qu'à celles de Gengis-Kan : elles n'ont produit ni grandes vertus, ni grandes lumières. Ce sont tout au plus des tours de force sans but utile, comme la construction des pyramides d'Égypte.

Tel n'est pas le caractère de la lutte opiniâtre qui s'engagea entre les Grecs et les Perses. Elle n'intéressait pas seulement les parties belligérantes : la civilisation du monde entier se trouvait compromise. La victoire des Grecs à Marathon ne fit qu'irriter l'orgueil du grand roi, qui, pour rendre sa vengeance plus sûre, se fit précéder d'une armée où les soldats se comptaient

par millions. Les Hellènes de tous les pays étaient menacés à la fois. L'Orient s'ébranlait d'une part pour asservir la Grèce; de l'autre, Carthage réunissait toutes ses forces de terre et de mer pour tomber sur la Sicile, dont elle convoitait les richesses, et qui n'était séparée que par un détroit des colonies de la grande Grèce. Depuis les côtes de Phénicie jusqu'à Gadès, la Méditerranée se couvrait de flottes menaçantes équipées à grands frais, le bruit des armes retentissait sur toutes les plages, et les Grecs, dans l'attitude imposante de la légitime défense, attendaient, sans compter leur nombre, que l'agresseur vînt exaspérer leur courage.

La lutte fut courte, mais sanglante. Toutes les vertus qui tiennent au désintéressement s'élevèrent à une hauteur incroyable. La plupart des villes sacrifièrent des guerriers : Athènes fit plus, elle sacrifia son amour-propre, en recevant des ordres de Sparte sa rivale. Le sang versé aux Thermopyles enflamma d'une généreuse émulation les marins de Salamine et les soldats de Platée, le dévouement cessa d'être remarqué, tant il devint universel; des réconciliations touchantes se firent au nom de la patrie[1], et chacun

1. Voyez celle d'Aristide et de Thémistocle. Hérodote, liv. VIII.

eut une part de gloire assez grande pour n'avoir pas besoin d'envier celle des autres.

En Sicile, le triomphe de la civilisation ne fut pas moins complet : ce fut aussi celui de l'humanité, puisque la première condition imposée par Gélon de Syracuse aux Carthaginois vaincus, fut l'abolition des sacrifices humains [1]. Mais, les Athéniens, trop préoccupés des services rendus par eux à la cause commune, ne firent pas attention à ce qui se passait sur un autre théâtre, et le vainqueur de Panorme n'eut point la place qui lui était due à côté de Thémistocle, d'Aristide et de Léonidas.

Enhardis par leurs succès inouis, les Grecs prirent à leur tour l'offensive. Ils affranchirent du joug des Perses et les colonies de la Thrace et celles de l'Asie Mineure. Chaque victoire était en même temps un profit et un bienfait. En vain les autres peuples étaient rassasiés d'exploits : Athènes en cherchait toujours de nouveaux sur terre et sur mer. Pendant près d'un demi-siècle

1. Ce fait, qu'on est trop heureux de rencontrer une seule fois dans le récit des guerres de l'antiquité, a été mis en doute par une critique étroite et mal fondée. Outre que Plutarque, qui le rapporte, est une assez bonne autorité, je pense que des raisons morales devraient mettre à l'abri de la critique ce qui peut faire honneur à la nature humaine.

elle ne cessa de voir arriver dans ses ports les dépouilles de l'Asie. Enfin, l'an 450, le grand roi fut forcé de souscrire aux conditions humiliantes que renfermait le fameux traité de Cimon; et, pour que rien ne manquât à la gloire d'Athènes, des députés romains vinrent emprunter ses lois, pour prévenir la dissolution de leur république naissante.

Cette ville n'était encore qu'un monceau de ruines, lorsqu'on en vit sortir de grands capitaines pour la défendre, des hommes d'état pour la gouverner, des artistes pour l'embellir, de grands écrivains pour l'immortaliser. Périclès s'était mis à la tête de ce mouvement extraordinaire : il parut dans un siècle où tout était grand, et cependant il semble dominer les grandeurs contemporaines. Son nom s'attache aux trophées comme aux monumens des arts, et le peuple le plus jaloux des abus de sa liberté, se laisse gouverner par lui, pendant que Thémistocle et Cimon sont frappés de l'ostracisme.

Un homme n'est pas grand, dit Pascal, pour posséder une vertu dans toute sa perfection : il faut qu'il possède au même degré la vertu opposée, comme Épaminondas, qui joignait l'extrême bénignité à l'extrême valeur, remplissant ainsi tout l'entre-deux. Le même éloge peut justement s'appliquer à Périclès; sans être aussi

vertueux que le héros thébain, il fut également sensible aux jouissances de la gloire et à celles de l'amitié. Il aimait à descendre de la hauteur de ses vues politiques, pour donner et recueillir des témoignages de bienveillance. Cet orateur, dont la parole était comparée à la foudre, pleurait en plaidant devant les juges d'Aspasie ; il pleurait en posant la couronne de fleurs sur la tombe du dernier de ses enfans, et quand il sentit approcher sa fin, il fut insensible au souvenir de ses neuf trophées, comme à celui de ses quarante années d'administration ; mais il déclara que le plus beau de ses titres était de n'avoir fait porter le deuil à aucun de ses concitoyens[1].

Quand il mourut, Athènes était en proie à cette fameuse peste dont Thucydide nous a laissé une description si effrayante. C'était la seconde année de la guerre du Péloponèse, triste héritage laissé par Périclès à ses concitoyens ; tous les peuples de la Grèce y étaient engagés, les uns pour Sparte, les autres pour Athènes. La première n'eut à souffrir que quelques incursions passagères sur son territoire ; la seconde fut attaquée dans le point le plus vulnérable de sa puissance, dans ses colonies. Pendant la pre-

1. *Plutarque*, Vie de Périclès.

mière période des hostilités, on se battit dans l'Attique, dans le Péloponèse et en Thrace, sans avantage bien décisif d'aucun côté. Dans la seconde, l'ambition des Athéniens s'étant tournée vers la Sicile, ils y essuyèrent un désastre dont Alcibiade fut la première cause, et Nicias la plus malheureuse victime. Guerriers et galères, tout y périt. Enfin, dans la troisième période, les Lacédémoniens ayant recherché l'alliance du grand roi, les craintes et les espérances des parties belligérantes se tournèrent vers les colonies de l'Asie Mineure. Tout se fit d'abord par des intrigues diplomatiques, dont les principaux agens furent Lysandre pour Sparte, et Tissapherne pour la Perse. Des moyens analogues, suggérés par Alcibiade, furent employés pour changer à Athènes la forme du gouvernement. On y fit même l'essai d'une constitution aristocratique qui ne dura que quelques mois, au bout desquels la démocratie reparut plus violente que jamais. Alcibiade, devenu l'idole d'un peuple qu'il avait bassement trahi, se fit pardonner ses torts à force de victoires. Mais une seconde disgrace ayant privé les Athéniens de ses services, et la condamnation des généraux vainqueurs aux Arginusses ayant comblé la mesure de leur ingratitude, le découragement des bons citoyens livra l'État aux démagogues : Athènes fut prise la

vingt- sepime année de la guerre, et opprimée par trente tyrans dont l'expulsion fut l'ouvrage du célèbre Thrasybule.

Pendant que ce héros délivrait sa patrie, un autre héros honorait la Grèce entière par la fameuse expédition des Dix Mille, qui avait pour objet d'aider le jeune Cyrus à détrôner son frère Artaxerxès. Les plaines de Babylone devinrent l'écho des Thermopyles, et quand le grand roi somma les Grecs de rendre leurs armes, on lui répéta le mot de Léonidas : « Viens les prendre ; » mot dont la valeur doit se mesurer sur la distance qui les séparait de leur patrie. En mourant, ils n'auraient fait que ce que beaucoup d'autres avaient fait avant eux : en traversant en vainqueurs tant de provinces qui leur étaient inconnues, ils firent plus que Jason avec ses Argonautes, et ils laissèrent chez leurs ennemis une impression de terreur qui du temps d'Alexandre n'était pas encore effacée.

A leur retour ils trouvèrent qu'ils avaient été la cause d'une rupture entre Sparte et le grand roi. La guerre se fit dans l'Asie Mineure et fut conduite par Agésilas, qui cachait une belle ame sous un corps difforme. Ses succès joints à plusieurs révoltes qui éclatèrent dans la Haute Asie et en Egypte, ébranlèrent un moment la monarchie persane, qui ne fut sauvée que par la cor-

ruption des magistrats de Thèbes, de Corinthe et d'Argos. Il se forma contre Sparte une ligue dont les Athéniens ne tardèrent pas à faire partie. Lysandre fut vaincu et tué devant Haliarte, et Agésilas, forcé de renoncer à ses brillans projets, se hâta de venir au secours de sa patrie. Il fut vainqueur à Coronée; mais sa flotte fut détruite à Cnide, par Conon qui dirigeait la flotte persane, et qui s'en servit ensuite pour rendre aux Athéniens une partie des colonies qu'ils avaient perdues. Cette restitution s'étant faite au préjudice du grand roi, les Spartiates, pour flatter son dépit et pour contenter le leur, lui offrirent d'imposer à la Grèce, en son nom, un traité qui fût le contre-pied de celui de Cimon. Cette transaction odieuse ne rencontra pas d'obstacles assez puissans. L'indépendance des colonies de l'Asie Mineure fut sacrifiée, et les Spartiates se firent les exécuteurs des ordres qui émanaient de la cour de Suze [1].

Ce dévouement ne les empêcha pas de suivre l'exécution de leur projet favori sur la Grèce; ils voulaient y dominer par la force, comme Athènes y avait dominé par la gloire. Malheur aux villes dont le voisinage leur était incommode! elles étaient effacées du sol : ce fut le sort de

1. C'est le traité d'Antalcidas, conclu l'an 387 av. J.-C.

Mantinée. Ils attaquèrent Thèbes d'une manière moins violente, mais plus odieuse. Au mépris du droit des gens et de la foi des traités, ils s'emparèrent de la citadelle de cette ville, et tinrent ses habitans sous le joug d'une aristocratie à laquelle les vengeances étaient prescrites. Mais ce joug fut brisé par Pélopidas et ses compagnons; les tyrans furent surpris et massacrés dans une partie de débauche, et l'émancipation des Thébains donna lieu à une guerre aussi intéressante par sa légitimité que par le caractère du héros qui en fut le principal acteur.

Pour avoir été le formidable instrument d'une vengeance nationale, Épaminondas n'en est pas moins le personnage le plus accompli de l'antiquité. Sa victoire de Leuctres était le plus brillant fait d'armes qu'on eût vu depuis Platée, et son invasion en Laconie n'eut pas seulement pour effet de montrer pour la première fois aux femmes de Sparte la fumée d'un camp ennemi, il fit plus pour sa gloire en recueillant dans les murs de Messène et de Mégalopolis les débris de la nation messénienne. La grandeur qu'il déployait sur les champs de bataille ne le quittait pas à la tribune, ni dans la vie privée. Elle le suivait partout, tant il en était maître. C'était elle qui lui faisait aimer la pauvreté par choix et par goût, préférer le mérite à la renommée et aux faveurs

de la fortune, fuir les dignités à cause de leurs dangers, et partager ses loisirs entre l'étude de la philosophie, et la pratique des plus humbles vertus. C'était elle encore qui l'empêchait de blesser la vérité, même dans les choses les moins sérieuses, qui lui rendait si facile le pardon des injures, et qui l'élevait au-dessus des terreurs de la superstition et des menaces de la démocratie.

Thèbes devint par lui la première puissance de la Grèce. L'orgueil de Sparte en fut humilié; la vanité des Athéniens en souffrit; cependant ils profitèrent de ce débat pour recouvrer quelques-unes de leurs colonies, et ils firent des spéculations, pendant qu'Épaminondas faisait des conquêtes. Quand il mourut à Mantinée, il y eut en Grèce un affaissement général [1]. Thèbes perdit la prééminence, sans que Sparte fît aucun effort sérieux pour la ressaisir. Agésilas, déjà plus qu'octogénaire, alla secourir les Égyptiens révoltés contre le grand roi, et mourut dans la Cyrénaïque. Les Athéniens purent à peine se résoudre à interrompre leurs plaisirs pour faire rentrer dans le devoir des colonies rebelles. Le centre de la politique grecque, après avoir été successivement à Athènes, à Sparte et à Thèbes, ne se

1. 363 avant J.-C.

trouva plus nulle part, jusqu'à ce que Philippe l'établit dans son royaume de Macédoine [1].

Cette limite, qui est naturelle pour l'histoire des événemens politiques, ne l'est pas moins pour l'histoire de l'esprit humain. Mais le centre des lumières n'a pas été déplacé comme celui des négociations et des intrigues. A travers tant de révolutions, Athènes n'a pas cessé d'être la patrie des arts et des sciences, et cette consolation n'a jamais manqué à ses malheurs.

§. I. — POÉSIE ET BEAUX-ARTS.

Nous avons vu que la poésie épique ainsi que la poésie lyrique avait déjà atteint la perfection, quand la guerre éclata entre les Grecs et les Perses, vers l'an 500 avant Jésus-Christ. Cela ne doit pas exclure de cette revue ceux qui cultivèrent plus tard l'un ou l'autre de ces deux genres, avec un autre but ou d'autres inspirations. Quelque arrêtées que soient des formes littéraires, l'intelligence ne s'y soumet qu'en conservant le droit d'étendre la sphère des idées auxquelles elles servent de cadre, ce qui constitue un véritable progrès.

1. Vers l'an 350.

Ce mérite appartient à Chœrilus de Samos, qui naquit esclave et chanta la liberté. Le triomphe des Grecs sur les Perses lui parut un sujet digne de l'épopée. Il était assez merveilleux par lui-même pour se passer de toutes ces fictions mythologiques, qui avaient servi d'aliment aux poètes cycliques. La matière était riche, les caractères aussi variés qu'imposans, les contrastes nombreux, l'entreprise éminemment nationale, et une partie de l'enthousiasme qu'avait excité la gloire pouvait revenir à celui qui promettait de l'immortaliser.

En effet, la Perséide eut un grand succès, surtout parmi les Athéniens, qui voulurent que ce poëme, ainsi que ceux d'Homère, fût lu tous les ans à la fête des Panathénées. Mais il paraît que la reconnaissance eut trop de part à ce jugement; car il ne fut confirmé ni par les contemporains, ni par la postérité; les grammairiens d'Alexandrie n'ont pas mis Chœrilus au nombre des cinq poètes épiques[1].

Ils ont traité plus favorablement Panyasis d'Halycarnasse, oncle d'Hérodote, qui sut rajeunir un vieux sujet, et ils lui ont assigné la quatrième place, à cause de l'excellent poëme

1. On n'a conservé de ce poëme qu'un très-petit nombre de fragmens.

qu'il avait composé sur les travaux d'Hercule.

La cinquième a été décernée à Antimaque, son disciple, auteur d'une Thébaïde qu'on regardait comme un ouvrage comparable à ceux d'Homère. Quintilien lui accorde de la force et de la gravité, et de plus une élocution qui n'est rien moins que vulgaire[1]. Le plaisir que trouvait Platon dans la lecture de ses poëmes est encore un plus grand éloge.

Désormais l'épopée va cesser d'être cultivée par les Grecs. Des genres plus appropriés à des besoins nouveaux auront nécessairement plus d'attraits pour les grands talens, qui aiment à voir les effets immédiats de leur puissance. Ce n'est pas que le goût de l'antique simplicité se soit perdu. Il ne périra qu'avec le sentiment du beau, et ce sentiment est dans toute sa force. Les souvenirs des temps héroïques ne sont pas non plus effacés : la vogue qu'eurent Panyasis et Antimaque en est la preuve. On est loin de vouloir renverser ces vieilles idoles ; ce sont seulement les formes extérieures du culte qu'on veut changer. Là où la gloire et la liberté sont communes, on tient à ce que les jouissances intellectuelles le soient aussi.

Cette volonté, qui ne reçut jamais de mani-

1. Institut. Orat. 10, 1.

festation formelle, n'en fut ni moins forte ni moins générale. Elle frappa de mort tout ce qui lui était contraire, comme elle vivifia tout ce qui lui était favorable. Toutes les variétés du genre lyrique négligèrent les émotions isolées, pour exprimer les émotions publiques. L'élégie pleura la ruine des villes, et sut prêter à la patrie des joies et des douleurs maternelles. L'ode devint une hymme de reconnaissance nationale, et Pindare en fit une seconde couronne pour les vainqueurs des jeux olympiques. La lyre entre ses mains fut comme l'attribut d'un ministère public qu'il se croyait appelé à remplir en sa qualité de premier des poètes; car il ne parle de ses rivaux qu'en les comparant à des corneilles qui oseraient lutter contre l'aigle. Chargé de distribuer tant de gloire, il en a gardé hardiment une partie pour lui-même : c'est un tort auquel l'enthousiasme pourrait servir d'excuse, si plusieurs odes n'offraient pas à côté de traits sublimes l'aveu naïf d'une sordide avarice.

Mais cette tache disparaît au milieu des beautés de tout genre dont la poésie de Pindare étincelle. Ce n'est pas, comme une critique étroite l'a prétendu, la pauvreté des sujets qu'il a traités qui l'a forcé de recourir à ces inépuisables traditions de l'antique mythologie. On sent à la lecture de ses odes, qu'un enthou-

siasme involontaire l'a transporté de Delphes, de Corinthe et d'Olympie, dans les lieux que des demi-dieux et des héros avaient immortalisés. C'était parmi eux qu'il choisissait des modèles pour les proposer à l'émulation des athlètes, auxquels il offrait dans ses chants le premier gage de l'immortalité qu'il leur promettait. Pour eux comme pour lui, il avait besoin de renouer la chaîne qui liait le présent au passé, et d'animer par la magie de ses accens ces vieux souvenirs épars et sans vie, comme les pierres de Deucalion et de Pyrrha, et qui n'attendaient pour revêtir des formes vivantes que la parole puissante d'un poète. C'étaient autant de riches matériaux que la poésie seule avait le droit de mettre en œuvre, parce qu'en Grèce tout ce qui avait rapport aux races, aux familles, aux généalogies, était de son domaine. Pour qu'elle se renfermât dans le cercle étroit du présent, il fallait des temps malheureux qui n'étaient pas encore venus. Le siècle où vécut Pindare et le peuple auquel il parlait son magnifique langage, voulait que ses accens fussent hardis, dussent-ils être désordonnés. Mais on trouve dans les siens de la hardiesse sans désordre. Vouloir le suivre dans son essor, ce serait, comme dit Horace, s'exposer au sort de Phaéton ou d'Icare; mais à la hauteur où il s'élève, il ne cesse pas d'être visible,

et les sons harmonieux de sa lyre sont encore répétés par des échos terrestres. Il ne va pas comme Horace prêchant la sagesse, la paix ou le plaisir, et donnant des leçons de modération et de bon goût à un peuple fatigué de ses longues agitations. La muse de Pindare est plus fière et plus intraitable : elle a quelque chose de la turbulence démocratique. Il y a plus d'orgueil dans le regard qu'elle jette sur le passé, plus d'espérance dans celui qu'elle jette sur l'avenir, sa sphère est moins circonscrite, et l'on sent aisément qu'elle a fait tressaillir plus de cœurs. En achevant sa carrière lyrique, Pindare aurait pu élever deux colonnes, et dire avec plus de vérité qu'Hercule : *On n'ira pas au-delà;* de même qu'il aurait pu dire avec plus de justice qu'Horace :

Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ pyramidum altius.

J'ai achevé un monument plus durable que l'airain et plus magnifique que les pyramides.

Le genre lyrique comportait au plus haut degré cette communauté de jouissances intellectuelles, devenue une condition indispensable du succès. Le genre dramatique, qui, vers cette époque, passa très-rapidement de l'enfance à

la perfection, offrait les mêmes avantages. Aussi, fut-il cultivé avec prédilection par le peuple qui avait devancé tous les autres dans les arts d'imagination, c'est-à-dire par les Athéniens.

Tout le monde sait que ce fut la gaieté licencieuse des fêtes de Bacchus qui donna naissance à la tragédie; et c'est Thespis, contemporain de Solon, qui passe pour en avoir été l'inventeur. On pourrait à plus juste titre en faire remonter l'origine à un certain Épygène de Sicyone, qui composa, long-temps avant lui, des chœurs tragiques sur les aventures de Bacchus et sur celles d'Adraste. Un événement important dans l'histoire de cet art, c'est la séparation qui se fit à Phlionte de l'ancienne tragédie et du drame satirique, lequel, devenant un genre à part, alla recevoir chez les Athéniens une forme véritablement dramatique. Thespis eut une grande part à cette dernière amélioration; et, s'il n'inventa pas la tragédie proprement dite, du moins ce fut lui qui assigna au chœur un rôle plus décent et plus grave, et, pour lui ménager des intervalles de repos, lui adjoignit un acteur qui représentât une action intéressante[1]. Mais cet acteur n'était qu'un accessoire.

Phrynicus, son disciple, introduisit les rôles

1. Je prends ce mot dans son acception dramatique.

de femmes. Ce fût lui qui composa la tragédie, dont Thémistocle fit les frais avec tant de magnificence, et celle où les circonstances de la prise de Milet étaient exposées d'une manière si touchante, que les Athéniens condamnèrent l'auteur à une amende pour les avoir trop émus [1].

Chœrilus fut le premier qui donna un costume aux acteurs, et les Athéniens firent contruire leur premier théâtre pour la représentation de ses pièces. Mais Eschyle, qui fut son contemporain, laissa loin derrière lui tous ceux qui l'avaient précédé dans la carrière dramatique.

Le patriotisme avait sans doute échauffé son génie, comme celui de tous les grands hommes du siècle de Périclès. Il avait signalé son courage à Marathon, Sophocle son rival avait figuré dans un chœur d'enfans qui chantaient des hymnes pour remercier les dieux de la victoire de Salamine, et Euripide naquit le jour même où elle fut remportée. Les deux derniers semblèrent attendre, pour entrer dans la vie, que le bonheur public vînt l'embellir : le premier fut

1. On a dit que les Athéniens, qui se reprochaient de n'avoir pas secouru Milet, voulurent punir Phrynicus de leurs remords. Les motifs qui me font rejeter cette interprétation, tiennent à la manière dont ce peuple envisageait le beau dans les arts d'imitation.

témoin de la crise qui précéda la gloire, et son caractère dut se ressentir de la gravité des circonstances et se peindre ensuite dans ses ouvrages.

Aussi Gorgias disait-il de lui, qu'il était inspiré par le dieu Mars plutôt que par Bacchus. Mais le dieu Mars lui-même n'était pas assez inflexible pour être l'ame de ses conceptions dramatiques. Il lui fallait le destin planant dans toute sa rigueur sur la tête des mortels. Pour lutter contre une telle force, de simples humains auraient eu de trop faibles dimensions; il aime mieux introduire sur la scène des dieux ou des demi-dieux qui soient capables de réaction. S'il a eu des intentions morales dans le rôle des Euménides, et surtout dans celui de Prométhée enchaîné[1], on peut dire qu'il s'est élevé au dernier degré du sublime.

Cette sombre terreur domine dans les sept tragédies qui nous restent de lui. Toujours ses personnages semblent marcher sur des cothurnes d'airain, et leur grandeur n'est jamais exempte de rudesse. Rarement il inspire la pitié, ce sen-

1. Prométhée est puni pour avoir été le bienfaiteur du genre humain. Jupiter, dieu usurpateur, vient savoir de lui les moyens d'affermir son trône. Sur son refus, il est précipité dans les enfers avec le rocher qui le tenait attaché. Voyez Schlegel, Cours de Littérat. dram., t. 1, p. 185.

timent que la tragédie a rendu si délicieux. « Son « style tragique, dit Schlegel, est encore imparfait, et s'élève trop souvent au genre épique « ou lyrique. Inégal, morcelé, rude quelquefois, « les couleurs n'en sont pas fondues, et l'ensemble « manque de continuité. »

Malgré ces défauts, qui sont rachetés par des beautés du premier ordre, Eschyle sera toujours regardé comme le créateur de l'art dramatique.

Sophocle, qui lui disputa souvent le prix des jeux olympiques[1], était destiné à donner à la tragédie grecque toute la perfection dont elle était susceptible. Il disait, en parlant de son prédécesseur : *Eschyle fait ce qui est bien, mais sans le savoir.* Ce peu de mots révélait en lui le même instinct, avec la théorie de plus, et promettait des chefs-d'œuvre dès qu'il en ferait l'application.

Comme Eschyle, il s'est peint dans ses ouvrages. Il y règne une sérénité imposante, image d'une ame dont l'harmonie n'est troublée par aucune souffrance. Jamais homme ne réunit au même degré que Sophocle le bonheur et la célébrité. Ses facultés semblèrent se féconder et se développer sous la douce influence de la prospérité publique ; et si l'ingratitude d'un fils vint

1. Sophocle remporta vingt fois le premier prix, et plus souvent le second.

troubler la paix de ses vieux jours, ce fut encore dans l'intérêt de sa gloire. Eschyle, accusé d'avoir révélé les mystères, s'était défendu en montrant à ses juges les cicatrices de ses blessures : Sophocle lut aux siens son Œdipe à Colonne, et leur prouva que la vieillesse avait respecté son génie.

« Lorsqu'on est parvenu à se pénétrer intimement des beautés de Sophocle, dit encore « Schlegel, l'on peut se flatter d'avoir fait passer « dans son ame le sentiment des arts de la Grèce.» En effet, il semble se proposer le même but que le sculpteur : quand il a choisi son modèle, il s'efforce de le rendre idéal, sans le rendre parfait. Il lui prête des passions, mais leur expression ne va jamais jusqu'à compromettre la noblesse et la beauté du caractère. On eût dit que les héros de Sophocle étaient des statues de Polyclète mises en mouvement. « Sophocle, dit « Aristote, imite les mêmes objets qu'Homère, « parce qu'il peint en beau comme lui[1].» Sur plus de cent tragédies qu'il avait composées, nous n'en possédons que sept, parmi lesquelles se trouvent heureusement celles que les Grecs eux-mêmes admiraient le plus. Elles suffisent pour mesurer les progrès que leur auteur fit faire à l'art dramatique, et je doute qu'un seul homme

1. Poétique, chap. III, n° 2.

ait jamais donné une si forte impulsion à un genre littéraire quelconque.

C'est déclarer d'avance qu'Euripide a peu contribué au perfectionnement de la tragédie. On pourrait même dire qu'il en prépara la décadence. Dans les pièces de Sophocle, l'homme avait pour ainsi dire revêtu des attributs divins : dans celles d'Euripide, il ne fit plus qu'étaler ses faiblesses. Le grand ressort dramatique d'Eschyle avait été la terreur, celui de Sophocle l'admiration : celui d'Euripide fut trop exclusivement la pitié : pour la faire naître, il employa souvent des moyens ignobles, qui faisaient rétrograder l'art vers son enfance. Quand il fait parler des dieux ou des héros, il leur prête le langage des petites passions. Il semble avoir voulu flatter l'amour-propre de ses juges, en ne donnant pas aux hommes des temps anciens des proportions surnaturelles. Aussi Sophocle avait-il coutume de dire : « J'ai peint les hommes tels « qu'ils devaient être, et Euripide les peint tels « qu'ils sont. »

Ce n'est pas seulement pour avoir rompu la fraternité qui existait entre la tragédie et les beaux-arts, qu'Euripide a mérité des reproches. Ceux que des critiques très-modernes lui ont faits sur ses allusions maladroites à des thèses de philosophie, sur ses fausses maximes, sur la

négligence de ses plans, la mollesse de sa poésie et de son style, ne sont pas moins fondés[1]. Cependant, malgré ses nombreux défauts, il ne faut pas oublier qu'il fut l'un des ornemens de son siècle, que Philémon[2] disait qu'il se serait pendu volontiers pour aller voir Euripide dans les enfers, et que la lecture de ses pièces faisait les délices de Racine. Il a une force particulière dans la peinture du malheur, il sait lui donner une expression pathétique, souvent déchirante, et sous ce rapport il s'élève quelquefois jusqu'à la beauté morale.

De quelque manière que nous fassions la balance de ses qualités et de ses défauts, il est certain que les Athéniens lui ont su bon gré des larmes délicieuses qu'il leur faisait répandre, et que ses productions, comme celles d'Eschyle et de Sophocle, ont été regardées par eux comme des monumens de gloire nationale. Ces monumens sont devenus d'autant plus précieux qu'il s'écoulait plus d'années sans qu'on vît paraître de nouveaux chefs-d'œuvre. On a pensé qu'une loi aurait plus de force qu'un sentiment

1. On a souvent cité ce vers de lui :

La bouche a juré ; mais l'ame ne s'est point engagée.

2. Philémon fut contemporain et rival de Ménandre.

pour les protéger contre les injures du temps, et on a ordonné qu'une copie authentique des œuvres des trois grands tragiques serait déposée aux archives de l'état, et que le greffier de la ville veillerait à l'intégrité de ce dépôt[1].

La mort de la tragédie ne fut pas subite : elle languit encore quelque temps après la mort d'Euripide. Agathon, qu'Aristophane représente comme parfumé d'essences et couronné de fleurs, obtint quelques succès, malgré l'insipidité de ses compositions dramatiques. Les chœurs, dont Euripide avait déjà diminué l'importance, ne furent plus que des intermèdes, et l'affectation acheva de tuer cet art qui n'avait pas encore un siècle d'existence.

L'origine de la comédie ne fut pas plus brillante que celle de la tragédie. Susarion, né dans le même bourg que Thespis, parcourut d'abord les campagnes de l'Attique, monté sur un chariot d'où il amusait par des parades burlesques ses grossiers spectateurs[2]. Vers l'an 500, Cratès en Grèce, Épicharme en Sicile, donnèrent à la comédie une forme plus régulière; ce dernier surtout composa des pièces qui étaient pour la plupart des mythes travestis, et ressem-

1. Ce fut l'orateur Lycurgue qui fit passer cette loi, dont la date n'a pu être fixée.

2. Vers l'an 560 av. J.-C.

blaient assez au drame satirique des Athéniens. Dans ses compositions enjouées il ne respectait ni les dieux ni les héros, il se moquait également des infidélités de Jupiter et de la voracité d'Hercule. Il traitait des sujets politiques comme Aristophane, et Ménandre et Plaute lui ont emprunté plusieurs de leurs caractères comiques[1]. Des intrigues bien nouées et d'un intérêt toujours croissant, était l'œuvre de prédilection de ce poète ingénieux : il y mêlait fréquemment d'anciens proverbes et des digressions de philosophie pythagoricienne à laquelle il avait été initié par Philolaüs et Architas. Cet heureux mélange de gaieté, de profondeur et d'habileté dans la composition de ses plans, a fait dire de nos jours qu'Épicharme avait été parfait dans son genre, et que sa poésie était plus générale et plus élevée que celle d'Aristophane[2].

Épicharme n'eut pas de successeur immédiat : ce ne fut que cinquante ans après lui que Sophron le mimographe essaya de marcher sur ses traces ; mais sur un autre point des efforts plus heureux furent tentés, et bientôt la comédie

1. Le sujet des Ménechmes de Plaute est tiré d'une comédie d'Épicharme.

2. Muller's geschichte der Dorier, vol. II, p. 349 et 599. Ouvrage excellent, plein de vues justes et neuves sur les Grecs en général, et sur la race dorienne en particulier.

partagea avec la tragédie l'honneur d'être jouée sur le théâtre d'Athènes aux fêtes de Bacchus.

Ainsi que tous les arts d'imagination, elle a fleuri sous l'administration de Périclès, et Aristophane fit pour elle ce que Sophocle avait fait pour la tragédie. Il eut dans Cratinus et dans Eupolis deux rivaux qui lui disputèrent souvent le prix. La raillerie du premier était mordante et presque toujours bien appliquée; mais, outre qu'il manquait de gaieté, il ignorait l'art de nouer une intrigue et de développer un plan. Eupolis était fécond en plaisanteries fines et en images ingénieuses, mais on lui désirait plus de force satirique. Aristophane réunissait tous ces genres de mérite, et de plus il se vantait de ne leur rien emprunter et de chercher moins qu'eux les plaisanteries grossières ou indécentes.

Si on lui reproche avec La Harpe de s'être abaissé jusqu'aux injures personnelles, il faut aussi lui savoir gré d'avoir dit à ses concitoyens des vérités très-hardies. Au plus fort de la guerre du Péloponèse, il osait mettre dans la bouche de ses acteurs des exhortations à la paix. Des démagogues, tout-puissans sur la place publique, étaient impunément et nommément traduits sur la scène. Le peuple lui-même, tout souverain qu'il était, était charmé de voir ses

ridicules bien saisis, et ne songeait pas à empêcher de faire aux autres ce qu'il voulait bien qu'on lui fît. Aristophane ne fut pas, comme on l'a dit, l'instrument des accusateurs de Socrate : dans sa comédie des Nuées[1], il se sert bien des préjugés qu'on avait déjà contre ce philosophe, mais tous les traits qui ne portent pas à faux sont dirigés contre les sophistes, et son acharnement contre eux n'a pas besoin d'excuse. Celui qu'il montra contre Euripide est plus coupable, puisqu'il venait d'une haine personnelle; encore est-on forcé d'avouer que cette haine ne fut pas aveugle : d'ailleurs, si la portion éclairée des contemporains d'Aristophane l'avait regardé comme l'ennemi des talens et le dépréciateur de la gloire qu'ils procurent, Platon se serait gardé de dire de lui que les Graces avaient choisi son ame pour y établir leur demeure[2].

1. Platon envoya les Nuées à Denis-l'Ancien pour lui apprendre à connaître le gouvernement d'Athènes. Aristophane disait que c'était le meilleur de ses ouvrages : les Athéniens en jugèrent autrement en ne lui donnant pas le prix.

2. M. Patin ne tardera pas à publier un excellent ouvrage sur le théâtre grec. Les fragmens qu'il a lus à la société des Bonnes-Lettres suffisent pour donner une idée de la justesse et de la nouveauté des vues qu'il renferme. Je m'en suis servi autant que ma mémoire a pu me le permettre.

Les trente tyrans qui opprimèrent Athènes après la prise de cette ville par Lysandre (en 405) crurent que la comédie était digne de ne pas survivre aux libertés publiques. Ils défendirent, pour des raisons bien différentes de celles qu'ils donnèrent, la représentation des personnages réels, et comme s'il y avait eu quelque chose de ridicule dans leurs crimes, ils craignirent d'être traduits sur la scène. Tous les citoyens qui seraient attaqués par les auteurs comiques eurent le droit de porter leur plainte devant les tribunaux.

Ce coup fut mortel pour l'ancienne comédie. Le retour de la démocratie ne lui fit pas recouvrer ses anciens privilèges : elle fit place à la comédie moyenne, terme mitigé dont on s'est servi pour couvrir une véritable décadence. Ce genre bâtard ne fut qu'une froide imitation de la vie privée, ou tout au plus un simple divertissement qui ne pouvait plus avoir la dignité d'une fête religieuse. Cette époque intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle comédie n'a pas à vrai dire de caractère propre, et quand nous aurions les productions qui lui appartiennent, il est probable que, sous le point de vue théorique, elles ne pourraient pas constituer un genre à part.

Il n'en est pas de même de la nouvelle comé-

die que nous verrons paraître plus tard. Sans être, comme l'ancienne, la représentation de la démocratie dans les lettres, elle formera une branche de littérature, qui se nourrira d'observations philosophiques. Quant à la tragédie, elle est morte avec Euripide pour ne renaître que dans des langues qui ne se parlent pas encore. Mais les notions du vrai et du beau pénètrent dans les ames des Grecs par d'autres voies; la sculpture s'est approprié les inspirations de la poésie, et si les poètes se taisent, les pierres ont cessé d'être muettes.

Je sens combien le tableau que je trace perd de son intérêt par la séparation forcée de chacun des élémens qui le composent. L'essor simultané que prirent au siècle de Périclès toutes les facultés morales et intellectuelles est un beau spectacle, vu dans son ensemble. En ne présentant que successivement chacune de ses parties, il est bien difficile de lui conserver toute sa majesté.

Pour que les arts d'imagination soient à l'abri de cet inconvénient, nous ne nous lasserons pas de répéter qu'ils avaient tous un but commun, celui de traduire par des formes vivantes ce beau idéal dont les Grecs avaient la notion instinctive.

Pendant la première époque de l'art, les sculpteurs ne s'étaient pas doutés qu'on pût mettre de

la poésie dans leurs ouvrages. Phidias fut le premier qui puisa ses inspirations hors du monde visible. Il eut le bonheur d'être le contemporain et le compatriote de Périclès. On disait alors que tout était commun entre les Grecs, mais que les Athéniens seuls avaient su trouver le chemin de l'immortalité [1]. Athènes, dit Thucydide, était devenue l'institutrice de toute la Grèce. A côté des temples détruits par les Perses on vit s'élever une foule de monumens dont l'élégance égalait la régularité : l'Odéon destiné aux concours de musique, le grand théâtre pour les représentations dramatiques, le Propylée avec ses ornemens de sculptures et de peintures : et c'était Phidias qui était le créateur ou l'ordonnateur de ces merveilles. Déjà ses chefs-d'œuvre étaient disséminés dans toute la Grèce. A Olympie, il avait rendu visible la majesté de Jupiter : à Delphes on admirait ses statues en bronze d'Apollon et de Diane, à Lemnos et à Platée celle de Minerve, à Marathon celle de la déesse Némésis, faite d'un bloc de marbre qu'y avaient apporté les Perses pour ériger un trophée. Il fit présent aux Athéniens de ce Parthénon pour lequel le temps seul semble n'avoir pas d'injures [2], et de cette Minerve

1. Athénée, Deipnos., liv. VI.

2. A défaut des injures du temps, ce temple a essuyé celles de lord Elgin. Voyez ce qu'en dit lord Byron.

Poliade qui, du haut de l'Acropolis semblait protéger de son égide la patrie des beaux-arts et la nourrice des guerriers [1].

En même temps, Panénus son frère, aidé de Polygnote et de Micon, décorait le Pécile de chefs-d'œuvre de peinture dont les sujets étaient tirés de l'histoire nationale. On y voyait la victoire de Thésée sur les Amazones et les portraits des guerriers qui s'étaient distingués à Marathon. Tout concourait à enflammer le génie des artistes : outre le patriotisme, ils avaient l'émulation. Des concours de peinture venaient de s'ouvrir à Delphes et à Corinthe. La première victoire fut vainement disputée par Panénus à Timagoras de Chalcis. Polygnote parut à son tour; mais ce fut pour refuser le salaire que lui offraient les Delphiens, pour son admirable tableau de la prise de Troie. Les Amphitryons le remercièrent au nom de toute la Grèce, et ordonnèrent que dans toutes les villes il jouirait des droits de l'ancienne hospitalité [2].

Les disciples les plus célèbres de Phidias furent Alcamène d'Athènes et Agoracrite de Paros. Ils firent chacun une Vénus, et les Athéniens

1. Du promontoire Sunium on pouvait distinguer la lance qu'elle tenait à la main, dit Pausanias.

2. Déjà il avait fait le même refus à Athènes.

décernèrent le prix à leur compatriote. Agoracrite, piqué de cette injustice, changea le nom de sa statue, et voulut qu'elle portât celui de Némésis.

Polyclète, qui fleurit pendant la guerre du Péloponèse, fit une figure si parfaite pour l'exactitude des proportions, qu'elle servait encore de modèle aux artistes après la mort d'Alexandre. Son plus célèbre ouvrage était la statue colossale de Junon à Argos; mais, comme il excellait surtout à rendre les graces de la jeunesse, il avait mis plus de perfection dans sa statue d'Alcibiade, et dans ses figures de bronze qui représentaient de jeunes vierges portant sur leurs têtes des corbeilles sacrées.

Scopas fut l'auteur de cet admirable groupe de la famille de Niobé, où l'expression de la plus vive douleur qui fut jamais se trouve alliée à la beauté : non à cette beauté grossière qui flatte les sens par des images de plaisir, mais à cette beauté idéale qui transporte l'imagination dans une sphère plus pure et plus relevée[1].

Myron travailla surtout en bronze, et ses figures d'animaux, qui étaient des chefs-d'œuvre, servirent d'ornement au palais des Césars. La

1. C'est l'opinion de Winkelmann. D'autres attribuent ce groupe à Praxitèle.

fameuse vache de ce statuaire se voyait encore sur le Forum, du temps de Justinien [1].

Cette période de l'histoire de l'art se termine par Praxitèle, dont les ouvrages annoncent une nuance intermédiaire entre le style sublime et angulaire du siècle de Périclès, et le beau style du siècle d'Alexandre. Les statues de Phidias sont à celles de Praxitèle ce que les tableaux de Raphaël et de Jules Romain sont à ceux du Guide et du Corrège. Les uns parlent à l'imagination, les autres parlent aux sens.

On voyait dans le Céramique d'Athènes la plus grande partie des ouvrages de Praxitèle; mais on n'y voyait pas cette fameuse Vénus que les Cnidiens regardaient comme un trésor inappréciable, et qui attirait dans leur ville des curieux de tous les pays [2]. Ce genre de perfection touchait déjà de bien près à la décadence.

La même réflexion peut s'appliquer à la peinture, telle que les artistes la cultivaient alors, ou du moins telle qu'ils la cultivèrent un peu plus tard; car cet art, qui s'était perfectionné plus lentement, ne dégénéra qu'après les autres.

La célébrité d'Eupompe avait donné naissance à une troisième école, celle de Sicyone, sa pa-

1. *Procope*, Guerre gothique, liv. IV, chap. XXI.

2. L'éloge presque passionné que Lucien a fait de cette statue ne serait pas supportable dans notre langue.

trie, qui devait survivre même à l'école d'Athènes. Son disciple Pamphile donna une grande considération à son art, en exigeant de chacun de ses disciples un talent[1], et dix ans d'étude.

Euphranor, grand peintre et habile statuaire, est le premier, dit Plutarque, qui ait imprimé de la dignité à ses héros. On citait principalement son tableau des Douze Dieux et celui de Thésée. Il avait composé un traité sur les couleurs et la symétrie.

Nicias d'Athènes excellait à peindre les figures de femmes. Son coloris avait quelque chose de magique. Sa Calypso, son Io, son Andromède, étaient universellement admirées, mais l'étaient beaucoup moins que son tableau d'Ulysse aux enfers. On lui en offrit soixante talens; mais il aima mieux en faire présent à la ville d'Athènes.

Parrhasius d'Éphèse traita la tête et particulièrement les cheveux avec beaucoup d'élégance. De l'aveu même de ses rivaux, il n'eut pas d'égal pour la beauté des contours, l'arrondissement des objets, et la distribution de la lumière et des ombres.

Zeuxis surpassa tous les autres peintres dans la représentation des figures de femmes. On a sou-

1. Le talent est évalué par Barthélemy à 5,400 francs.

vent parlé de son Hélène et de sa Junon [1]. Il acquit de grandes richesses par ses ouvrages : il finit par ne plus les vendre, disant qu'aucune somme ne pouvait les payer. Son plus grand tableau était celui de Jupiter assis sur son trône, entouré de tous les Dieux.

Aristote lui préfère Polygnotte, qui excellait dans la peinture des mœurs, genre de mérite que Zeuxis avait négligé de donner à ses tableaux [2]; mais il sut racheter amplement ce défaut par la précision du dessin et la noblesse des formes : il perfectionna le coloris, et s'il s'abstint d'exprimer des passions tragiques, il mérita, par le choix de ses modèles et la grandeur de son style, d'être assimilé à Phidias lui-même. On connaît le défi que lui porta son rival Parrhasius, pour savoir lequel des deux vaincrait avec plus de bonheur les difficultés de la perspective aérienne. Parrhasius fut vainqueur, mais sans que la gloire de Zeuxis en souffrît; et Quintilien, Pline, Pétrone, Lucien et Suidas, ont unanimement loué son stye mâle et grandiose, et le choix heureux de ses sujets.

1. Un peintre ayant voulu critiquer l'Hélène de Zeuxis : « Prends mes yeux, lui dit Timomaque de Byzance, et elle te paraîtra une déesse. » On sait que pour faire sa Junon il prit pour modèles les cinq plus belles filles d'Agrigente, et que de leurs charmes combinés il composa une déesse.

2. Poétique, chap. VI, n° 7.

Les défauts mêmes qu'on lui a reprochés sont une preuve de sa prédilection pour l'école dont Phidias était le chef[1].

Cette énumération des plus fameux peintres de cette période est loin d'être complète. J'ai voulu seulement faire connaître ceux qui ont le plus contribué par leurs travaux à familiariser les Grecs avec les jouissances les plus délicates de l'imagination ; car le sentiment du beau dans les arts est ce qui donne à ce peuple la supériorité sur tous les autres. A la rigueur, la philosophie, l'histoire et même les sciences, auraient existé sans les Grecs ; mais sans eux, les facultés morales de l'homme n'aurait eu rien d'idéal dans leur objet : on aurait cru beaucoup faire en imitant la nature ; mais ces images de la beauté primitive, cette langue sublime que parlaient Sophocle, Euphranor et Polyclète, n'auraient peut-être jamais été connues : un ordre d'idées très-favorable au développement de l'intelligence n'aurait pas revêtu ces formes heureuses dont la signification est désormais impérissable[2].

Il importe peu que les Grecs aient dû ce pri-

1. Voyez, dans la Biographie universelle, l'article Zeuxis par Emeric David.

2. Si j'avais le temps de tout dire, je montrerais la liaison que je crois apercevoir entre le beau dans les arts et la philosophie telle que Platon l'a faite.

On ne peut répondre à cette objection qu'en faisant un reproche à l'histoire. Entraînée par la rapidité des mouvemens politiques, qui sont le fonds sur lequel elle vit, elle néglige forcément les détails de mœurs, quand ils ne sont pas nécessaires pour expliquer les actions des hommes ou la marche des choses; et c'est ainsi que le philosophe qui vient glaner après l'historien, peut déterrer des faits qui souvent tournent à l'avantage de la nature humaine. Combien de fois cela n'arrive-t-il pas à Plutarque? Que de traits épars dans ses œuvres pourraient, s'ils étaient rapprochés, réfuter d'une manière touchante le mal qu'on a dit des peuples anciens!

Après cette fameuse expédition de Sicile où les Athéniens perdirent trois généraux, l'élite de leurs guerriers et leur puissance navale, leurs prisonniers avaient été vendus comme esclaves et condamnés à servir des maîtres barbares, ou à périr dans les carrières infectes de Syracuse. Souvent, pour charmer leur douleur, ils répétaient les morceaux les plus touchans des tragédies d'Euripide, et la douceur de l'accent ionien frappa les organes grossiers des Syracusains. Bientôt ils devinrent insatiables de ce nouveau genre de plaisir. Ils avaient vu sans pitié les souffrances de leurs ennemis qui s'égorgeaient pour se disputer une eau bourbeuse; ils avaient

violé la capitulation conclue avec Nicias et Démosthènes, dont ils avaient demandé la mort, et ils n'avaient épargné les autres victimes que pour jouir plus long-temps de leur désespoir. Le hasard leur fait entendre quelques vers d'Euripide, et déjà leur cœur n'est plus insensible : ils soulagent les captifs du poids de leurs chaînes, ils leur rendent tous les devoirs de l'antique hospitalité, et les renvoient libres dans leur patrie qui les avait crus perdus sans retour[1].

Quelques années après, lorsque Athènes tomba au pouvoir de ses ennemis, on eut une preuve non moins touchante de l'extrême sensibilité des Grecs : c'était l'anniversaire de la bataille de Salamine ; c'était à pareil jour que Thémistocle avait vaincu Xerxès. On venait de prendre possession des ports de Phalère et du Pirée ; on avait abattu le long mur qui les joignait à la ville, et cet acte de vengeance avait été accompagné de chants de triomphe. Les Thébains voulaient qu'on rasât la cité de Minerve, et qu'on détruisît tous ces monumens qui, suivant l'expression d'Isocrate, faisaient d'Athènes l'œil et la lumière de la Grèce. Son sort n'était pas encore décidé lorsque les vainqueurs assistèrent à la représentation de l'Électre d'Euripide. A la fin du premier

1. Voyez *Plutarque*, Vie de Nicias.

acte, le chœur adressait à Électre ces paroles que la circonstance rendait encore plus attendrissantes : *Nous venons, ô fille d'Agamemnon, dans ton humble et triste chaumière*....... à peine ces mots furent-ils prononcés, que des larmes coulèrent de tous les yeux. La situation de cette jeune princesse, chassée du palais de son père et habitant un misérable réduit, rappelait assez le changement de fortune qu'Athènes venait de subir. Il n'en fallut pas davantage pour fléchir les Thébains eux-mêmes, et le génie d'Euripide conserva aux Athéniens tout ce que la fortune leur avait laissé[1].

Ainsi la gloire des arts appartient à la race hellénique toute entière : aux uns, pour les avoir bien cultivés; aux autres, pour les avoir bien sentis. Une éducation spéciale, à laquelle concouraient et la nature et les institutions, développait dans le peuple les notions du beau, et les artistes n'écoutaient les inspirations de leur génie, qu'après avoir observé les impressions que produisent sur l'ame les divers tons de la lumière et la magie des couleurs.

1. *Xénophon*, Hellen., liv. II, chap. 1. Diodore, l. XIII. *Plutarque*, Vie de Lysandre.

§ II. — ÉLOQUENCE.

Bien que la poésie et les arts soient soumis à la loi de décadence qui atteint tôt ou tard tous les produits intellectuels, la région supérieure où ils sont placés les met à l'abri des secousses violentes qu'éprouvent d'autres branches des connaissances humaines par le choc des passions politiques. Cet inconvénient existe surtout pour l'éloquence, qui intervient dans tous les grands démêlés entre les diverses fractions du corps social. Pour suivre ses progrès, il faudra donc descendre dans la région des tempêtes, et assister à la lutte des grands orateurs contre les flots de la fureur populaire.

La véritable éloquence naquit en Grèce, au siècle de Périclès. Ni les harangues politiques qu'on trouve dans l'Iliade d'Homère, ni les discours qu'Hérodote a mis dans la bouche d'un grand nombre de ses personnages, ne peuvent la faire remonter plus haut. Il faut la distinguer avec soin de cette facilité naturelle de parler, qui, comme l'a très-bien dit Buffon, n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. L'éloquence suppose l'exer-

cice du génie et la culture de l'esprit : pour la posséder, il ne suffit donc pas de commander à ses semblables par la puissance de la parole, et de leur transmettre, par une impression purement mécanique, son enthousiasme et ses affections, et même il ne suffit pas de remplir les conditions exigées par Cicéron: outre l'art de bien dire et la probité, il faut encore avoir la faculté de remuer les passions nobles, tout en procurant des jouissances au goût le plus délicat.

Or, nul ne posséda jamais cette faculté à un plus haut degré que Périclès. Avide de gloire légitime, il se parait avec prédilection de celle qu'il recueillait à la tribune, et tout contribuait à multiplier pour lui ce genre de triomphes. L'enthousiasme patriotique était alors à son comble, la continuité des succès l'empêchait de se refroidir; les plaisirs des arts, combinés avec l'ivresse de la victoire, tournaient les imaginations vers tout ce qui avait un caractère de grandeur, et à ce titre l'éloquence de Périclès devait les captiver; car il la nourrissait de tout ce que les sciences contemporaines avaient de plus profond et de plus sublime. En présence d'une haute vérité, comme en présence d'un intérêt politique, Périclès s'affectait vivement, et le marquait fortement au dehors. Anaxagore, son ami, lui faisait goûter les prémices de ses belles découvertes,

et la prospérité toujours croissante d'Athènes exaltait son patriotisme et son génie. Gratifié de toutes les émotions fortes et de toutes les émotions douces qu'une ame humaine peut éprouver, on eût dit qu'il avait un accent spécial pour toutes les dispositions d'esprit et de cœur où pouvaient être les Athéniens. Il parlait de leur gloire avec magnificence, de la sienne avec modestie, de leurs souffrances avec sympathie et souvent avec larmes, mais toujours sans faiblesse. Quelquefois, il leur arriva d'être effrayés de l'empire qu'un seul homme exerçait sur eux par la parole; ils s'aperçurent que c'était un levier au moyen duquel Périclès pouvait remuer toute la Grèce; ils admirèrent encore, mais sans sécurité : les vieillards disaient qu'il ressemblait à Pisistrate; et le grand nombre de lois populaires que rendait Périclès pouvait à peine balancer, dans l'esprit des Athéniens, la crainte que leur inspirait cette ressemblance. Deux fois il fut sur le point d'encourir la disgrace du peuple, deux fois il triompha de ses ennemis par son éloquence, et les Athéniens lui donnèrent le surnom d'*Olympien*, comme pour ne pas s'avouer à eux-mêmes qu'ils étaient subjugués par une force humaine.

Une invention récente, la dialectique, importée dans Athènes par Zénon d'Élée, avait

ajouté au *mouvement* que des sentimens énergiques mettaient dans les discours de Périclès l'*ordre* qui seul peut enchaîner étroitement les pensées. On avait vu l'auteur de cette découverte entrer en lutte avec les partisans de l'école ionienne, se placer tout exprès dans l'hypothèse de ses adversaires pour les mieux combattre, les convaincre par leurs propres argumens, les accabler de leurs propres contradictions, les égarer dans les détours d'un labyrinthe dont lui seul connaissait l'issue, et rompre le fil de leurs raisonnemens sans que jamais ils pussent le renouer. Il ne faut pas croire que cette polémique fameuse ne roulât que sur des argumentations subtiles contre le monde extérieur, le mouvement et l'espace. Zénon combattait avec des moyens nouveaux l'importance exclusive que les philosophes d'Ionie attachaient à l'existence phénoménale; et cette controverse, envisagée sous ce point de vue, prend un caractère net, simple et grand. Sans dédaigner le fond de cette question philosophique, Périclès s'appropria l'arme qu'il voyait manier à Zénon avec tant de succès; et la dialectique, transportée par lui à la tribune, doubla les effets de son éloquence. Voilà ce qui fait que ses harangues politiques avaient tant de chaleur et de régularité; voilà le secret de ce pouvoir presque absolu qu'il exerça

sur un peuple ombrageux, et de la facilité avec laquelle il faisait de la parole une arme offensive ou défensive.

Après lui l'éloquence déchut rapidement, ou plutôt elle fut remplacée par l'art oratoire, c'est-à-dire par la rhétorique, dont un certain Corax de Syracuse passe pour avoir été l'inventeur. La race dorienne, transplantée depuis long-temps en Sicile, avait bien dégénéré. Son goût, jadis si pur, s'était corrompu, et cette énergique simplicité qui l'avait caractérisée d'abord, avait fait place à des raffinemens subtils. Corax, qui était aux yeux des Syracusains un puissant orateur et un adroit conseiller d'Hiéron, les avait captivés par le charme de ces beautés artificielles qui ont paré les discours des rhéteurs de tous les temps. La vérité, cet aliment nécessaire de tous les produits intellectuels de quelque valeur, il la regardait comme une chose indifférente, et même comme un inconvénient, quand elle déplaisait à ses auditeurs : il ne croyait pas qu'un orateur dût jamais se mettre en peine, pour arriver à son but, de rechercher ce qui est vrai, juste et honnête en soi[1]. Sa maxime invariable était de ne s'attacher qu'aux probabilités. Cette funeste théorie excita l'indignation des philoso-

1. Voyez le Phèdre de Platon.

phes contemporains. Cicéron lui-même, si indulgent pour d'autres rhéteurs, n'a pas épargné Corax[1], et dans son traité sur l'Art oratoire, il n'en parle jamais qu'avec dédain. Malheureusement cette répugnance ne fut pas universelle. Gorgias de Léontium, formé à cette école, vint implorer pour sa patrie l'assistance des Athéniens, peu de temps après la mort de Périclès : il fit résonner avec art des périodes harmonieuses, surchargées d'expressions pompeuses et de figures hardies, et ces frivoles ornemens n'excitèrent pas moins d'enthousiasme que les discours du grand orateur qui venait de mourir. On força Gorgias à devenir citoyen d'Athènes, et le nombre de ses disciples augmenta de jour en jour. Dès lors la chute de la véritable éloquence fut inévitable. L'abondance des paroles n'étant plus incompatible avec la stérilité des sentimens, les orateurs durent se multiplier à l'infini. La tribune ne pouvant les contenir tous, les uns empiétèrent sur le domaine de la philosophie, les autres s'amusèrent à enfler de petits sujets, pour avoir au moins le mérite de la difficulté vaincue. La plupart allaient semer de ville en ville les fleurs de leur rhétorique, par ostentation ou par intérêt. On se pressait pour les en-

1. Traité de l'Orateur, liv. III.

tendre improviser sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les mœurs, les sciences et les arts. La funeste vogue qu'ils obtinrent corrompit le goût des Grecs, et nous verrons, en parlant de la philosophie, qu'ils ne corrompirent pas moins leurs mœurs.

Ce genre d'éloquence fut cultivé par ceux dont l'imagination était tant soit peu brillante, l'esprit subtil et l'ame difficile à émouvoir; mais il ne pouvait convenir à ceux que la nature avait doués d'une imagination forte, d'un esprit remuant et d'une ame ardente. Ceux-ci se jetèrent au milieu des affaires publiques, et possédèrent au suprême degré le talent de remuer les passions ignobles de la multitude: ils sont connus et flétris dans l'histoire sous le nom de démagogues. La parole, qui avait été pour Périclès comme le sceptre d'un roi, fut pour eux comme la hache d'un bourreau sous laquelle on vit tomber les têtes des meilleurs citoyens. Cléon, le plus fameux de ces démagogues, faisait trembler les généraux au milieu de leurs armées, il cherchait à rendre impitoyable un peuple naturellement généreux, et il ne tint pas à lui que des populations entières fussent exterminées.

Cette éloquence meurtrière eut ses traditions. Elle aggrava les malheurs des Athéniens, et les empêcha de tirer parti de leur prospérité. De

son côté, la rhétorique continuant à favoriser les progrès du mauvais goût, la véritable éloquence ne tarda pas à être étouffée par ces deux plantes parasites.

On peut suivre l'histoire des rhéteurs et des démagogues depuis Gorgias et Cléon jusqu'aux adversaires de Démosthènes : on verra les Athéniens se laisser gouverner tour à tour par des orateurs brillans et des orateurs fougueux; mais, comme les uns et les autres n'ont fait que retarder les progrès de l'éloquence, il ne doivent figurer dans ce tableau que pour constater le mérite de ceux qui ont échappé à leur influence.

Comme les grammairiens d'Alexandrie, nous signalerons les dix principaux orateurs qui ont brillé dans cet intervalle; mais nous nous garderons de les réunir sous la dénomination commune d'*auteurs classiques* : quelque vague que soit le sens de ce dernier mot, il n'est pas permis de l'appliquer à des genres qui sont diamétralement opposés.

Antiphon, disciple de Gorgias, fit la première application des principes de son maître aux débats politiques et judiciaires. Les succès qu'il obtint attirèrent une foule d'auditeurs dans son école. L'inscription qu'il avait mise au-dessus de la porte était extrêmement séduisante. On y

lisait ces mots : « Ici l'on console les malheureux, c'est-à-dire, ici l'on donne de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. » Le débit s'en faisait au dehors avec non moins de profit qu'au dedans. Les accusés qui avaient besoin d'émouvoir les entrailles des juges, les démagogues qui avaient besoin de parler long-temps sans rien dire, pouvaient acheter de l'inépuisable Antiphon des tirades bien sonores ou des morceaux bien pathétiques.

Andocide, compagnon des débauches d'Alcibiade, dut une grande partie de sa célébrité à l'outrage commis contre les statues de Mercure, et dont on l'accusa d'être complice. Les quatre discours qui nous restent de lui sont relatifs à cet événement, et, s'ils ne servaient à éclaircir quelques points d'histoire contemporaine, il est probable qu'ils ne seraient pas lus.

A travers les vicissitudes d'une vie très-agitée, Lysias trouva moyen de composer deux cent trente-trois harangues. On peut juger par celles qui nous restent si cette fécondité était celle du génie. J'avoue que je suis encore à comprendre comment on a pu le comparer à Démosthène, et se récrier sur l'élégance de son style, sur son talent de traiter avec art, et surtout avec convenance, les sujets les plus minutieux. Ce jugement peut être un éloge ou une critique suivant

le temps où il est porté. Avec de la pureté, de la clarté et même de la grace, on peut n'être qu'un discoureur subtil, et, malgré les louanges dont Lysias a été l'objet, il n'a droit tout au plus qu'à une place distinguée parmi les rhéteurs[1].

Isocrate, qui appartient à la même école, marcha moins servilement sur les traces de ses prédécesseurs, et parut vouloir réconcilier les préceptes de Gorgias avec la libre effusion des sentimens naturels. On croit le remarquer au ton affectueux et insinuant qu'il prend quelquefois avec ses concitoyens. Cependant l'impression générale que produit la lecture de ses harangues, ne lui est pas favorable. C'est toujours cette recherche fatigante d'ornemens frivoles, cette accumulation d'antithèses et de consonnances symétriques, cette préférence donnée à la cadence et au nombre sur le mouvement et la force, enfin cette petitesse de vues qui cherche minutieusement les rapports des mots, et qui laisse échapper les rapports des choses.

Quand on pense qu'Isocrate était regardé comme un grand philosophe et comme un homme d'état autant que comme un excellent

1. Les discours de Lysias furent composés entre 404 et 384 av. J.-C. Ils offrent un tableau frappant de la pauvreté, de la misère et des vices de ses contemporains.

maître d'éloquence, que Lycurgue, Hypéride et Démosthènes se formèrent à son école; quand on se souvient qu'il aima la liberté au point de ne pas vouloir survivre à celle d'Athènes, on est tenté de rejeter tous ses défauts sur la routine où il eut le malheur d'être engagé.

Isée, dont il nous reste onze discours, tous relatifs à des actions judiciaires, fut un des maîtres de Démosthènes, autour duquel viennent se ranger, comme subalternes, tous les orateurs qui ont figuré dans le fameux débat de cette époque: Lycurgue, qui lui fut constamment attaché, et dont l'éloquence n'eut rien d'artificiel[1]; Eschine, dont il fut l'adversaire et le rival généreux; Hypéride, qui fut tour à tour son accusateur et son ami; Dinarque enfin, qui l'a dénoncé vainement à la postérité[2].

Pour juger Démosthènes, il ne suffit pas d'étudier les monumens de son éloquence; il faut encore apprécier les obstacles de tout genre qu'il eut à surmonter. Ceux que lui opposait la conformation vicieuse de ses organes étaient les

1. Voyez son accusation contre Léocrate, le seul discours qui nous reste de lui.

2. Voyez son discours contre Démosthènes, qui ne resta pas sans réponse. Malheureusement cette réponse est perdue Dans l'impossibilité d'entendre les deux parties, on doit regarder l'accusation comme non-avenue.

moindres, et sa patience opiniâtre devait en triompher; mais, outre la patience, il fallait du génie pour rendre à l'éloquence sa simplicité primitive. Depuis un siècle, les démagogues et les rhéteurs étaient en possession de la tribune et des cours de justice. Le mauvais goût devenant une condition de succès, toutes les productions littéraires en portaient l'empreinte. Le talent naissait esclave, on lui apprenait à se traîner avec méthode dans des sentiers battus, qu'on avait soin de semer de fleurs; et, s'il menaçait de prendre l'essor, on le surchargeait de préceptes qui le maintenaient au niveau des esprits vulgaires.

On aime à voir Démosthènes s'ensevelir dans son cabinet souterrain pour échapper au goût dépravé de son siècle, oublier dans le silence de ses méditations les rhéteurs et leurs règles, puiser dans la lecture de Thucydide cette gravité d'élocution qui sied si bien à l'homme public, ne reparaître au grand jour qu'après s'être approprié les beautés sévères de son style, et en plaçant l'éloquence entre la dialectique, la politique et la morale, accomplir d'avance le précepte que devaient donner plus tard Aristote et Bacon[1]. Jamais Athènes n'avait été moins digne

1. De Augmentis et dignitate scientiarum, liv. VI, ch. V.

d'un pareil citoyen. Une grande partie des revenus de la république était consacrée aux plaisirs du théâtre, et l'on menaçait de la peine de mort le premier qui proposerait de les employer autrement. La jeunesse se livrait au jeu et à la débauche[1] : la justice se vendait ouvertement dans les tribunaux; les bons citoyens n'osaient plus se mêler des affaires publiques; on payait de l'exil les services d'Iphicrate et de Timothée, pendant qu'on récompensait par le droit de bourgeoisie les ragoûts d'un habile cuisinier[2].

La tribune était envahie par un certain Charès, démagogue forcené que sa taille gigantesque, son ton impérieux et ses manières brusques avaient rendu l'idole de la populace. A force d'affirmer et de promettre hardiment, il était parvenu à cacher son incapacité aux autres et à lui-même : il avait beau violer les lois et perdre les armées de la république, il savait faire tomber sur d'autres têtes la vengeance des Athéniens. Aussi ce peuple n'avait-il plus ni généraux pour le défendre, ni hommes d'état pour le conseiller.

Cependant un orage se formait dans le nord de la Grèce, sans que personne songeât à le con-

1. Voyez l'intraduisible tableau d'Athénée, liv. XII, p. 534.

2. Athénée, liv. III, p. 119.

jurer. Philippe de Macédoine organisait une puissance nouvelle dans un pays et sous un climat où la force physique était un don de la nature. Un siècle plus tôt, les Grecs auraient eu assez de force morale pour la balancer; mais au temps dont nous parlons, les armées étaient composées de mercenaires, et les citoyens avaient perdu l'habitude de manier les armes. De plus, Philippe avait profité de son séjour à Thèbes pour étudier la tactique savante d'Épaminondas, et comme il n'avait pas été distrait de cette étude par le désir d'imiter ses vertus, il avait rapporté en Macédoine une connaissance parfaite de l'art militaire. Bientôt il eut des troupes très-régulières, une phalange formidable, un royaume toujours soumis, bien que composé d'élémens hétérogènes, et la rivalité des villes grecques ne tarda pas à lui procurer d'utiles alliés. Cette apparition d'un peuple qui a toute l'énergie de la jeunesse, et qui s'approprie les lumières d'une civilisation avancée, est un fait d'une haute importance: il a des conséquences politiques qu'il est facile de prévoir; le triomphe du barbare qui s'éclaire est assuré; mais il a des conséquences d'une autre nature pour l'esprit humain, dont les progrès sont loin d'être contrariés par cette sorte de révolution: c'est une plante qui languit dans un sol épuisé,

et qui s'abreuve des sucs nourriciers d'un terrain primitif. Ceci peut expliquer le développement que prit l'intelligence humaine au siècle d'Alexandre.

Mais tel n'était pas le but que se proposait Philippe : il n'était mu que par une ambition adroite, mais ignoble ; il voulait asservir la Grèce, et pour cela tout moyen lui était bon. D'un côté, il s'armait pour venger les dieux, de l'autre, il organisait dans toutes les villes un système de corruption. Du moment où il eut déclaré qu'il serait le maître partout où il pourrait faire entrer un mulet chargé d'or, il révéla aux Grecs un secret effrayant : tous les talens furent à vendre, et le roi de Macédoine exploita des mines pour les acheter. Il paya des orateurs pour lui trouver des vertus, des généraux pour trahir les armées, des incendiaires pour brûler les arsenaux, et des oracles pour philippiser, et, après avoir payé tous les crimes et soudoyé tous les vices, il engagea la lutte, non pas avec un peuple, mais avec un orateur qui était aussi une puissance.

L'histoire de cette lutte se trouve dans les philippiques de Démosthènes, monument admirable de patriotisme et de génie. A la différence de Cicéron, qui aima également la gloire et sa patrie, Démosthènes aimait sa patrie encore plus

que la gloire, et ce sentiment répand dans ses discours une chaleur vivifiante qu'on ne trouve pas au même degré dans ceux de l'orateur romain. Quant à son génie, il est difficile d'en mesurer la hauteur : si on ne regardait que ses effets immédiats, la mesure serait fautive. Que d'orateurs médiocres ont fait mouvoir à leur gré les masses les plus inertes! Mais le mérite de Démosthènes ne tient pas à l'enthousiasme de ses auditeurs, il tient à une force intellectuelle que j'exprime encore faiblement en disant qu'il a fait plus que créer l'éloquence.

Le moment était venu pour Athènes de se détacher de la forme politique sous laquelle elle avait fleuri, et que la violence des passions populaires avait usée avant le temps. La plupart des gouvernemens de la Grèce en étaient au même point de décrépitude, mais sans pressentir leur dissolution prochaine. Ils contemplaient sans effroi les progrès de Philippe, se reposant sur le sort du soin de lui susciter des obstacles. Au milieu de cette apathie générale, Athènes, naguère si indifférente, entreprend d'opposer une digue à la puissance macédonienne, et c'est Démosthènes qui lui suggère cette courageuse résolution. Cette fois ce n'est plus un rhéteur qui vient captiver les applaudissemens d'un peuple frivole, c'est un orateur dont l'éloquence

âpre, sans être convulsive, vient réveiller au fond des ames quelques nobles sentimens que la corruption n'y a pas encore étouffés. Dans la sienne, la passion de la liberté est encore dominante : on dirait un contemporain d'Aristide que la mort a oublié de frapper, et qui vient renouer des traditions dont le temps a rompu le fil. L'antiquité respire dans son langage, dans son accent, dans ses souvenirs et surtout dans ses espérances. Il croit à la possibilité d'une régénération politique, et cette illusion survit à tous ses revers ; erreur consolante, que la providence semble avoir nourrie à dessein dans le cœur de plus d'un grand homme, pour empêcher que leur enthousiasme ne se tournât en douleur trop amère !

Assurément cette croyance à un meilleur avenir pour sa patrie ne dépare pas le caractère de Démosthènes, et même elle constitue une protestation bien éloquente contre les décisions de la force. D'ailleurs le monde n'avait pas encore assez vieilli pour qu'un citoyen, ou même un homme d'état fût obligé de savoir qu'une société en décadence ne peut plus refleurir. Phocion le soupçonna peut-être, mais cette sagacité fut un don stérile et pour ses concitoyens et pour lui-même. Ce stoïcisme politique est un spectacle assez peu intéressant dans l'histoire, où l'on

aime mieux voir figurer des personnages qui partagent les passions publiques, ou qui les combattent. Ce dernier rôle fut celui de Démosthènes, et l'on sait comment il s'en acquitta. S'il estima trop son siècle, comme sa persévérance le prouve, ce fut un tort que la philosophie pardonne aisément, et nous ne donnerons pas un démenti au dernier orateur de la Grèce, quand, du haut de cette tribune qui va devenir muette, il jure à tous ceux que ce fameux débat doit intéresser un jour, que, malgré leur défaite à Chéronée, les Athéniens n'ont point failli.

Cependant, quand il protestait ainsi contre la victoire, elle comblait de ses faveurs Alexandre-le-Grand, qui avait déjà vaincu Darius au Granique, à Issus et dans les plaines d'Arbelle. Mais la Grèce avait cessé pour un moment d'écouter les cent voix de la renommée, et, malgré le bruit que faisait alors la chute de la monarchie persane, les derniers accens de Démosthènes furent encore entendus.

Le sort de toutes les branches des connaissances humaines est de fleurir quelque temps et de passer rapidement à la décadence. Presque toujours cette décadence se dissimule par des moyens artificiels qui servent d'appui à la médiocrité. Chez tous les peuples, on a vu la poésie, les beaux-arts, l'éloquence et l'histoire

éprouver des vicissitudes analogues à celles de la vie humaine : jamais on ne les a vus remonter de la décrépitude à la maturité ; du moins il n'y a eu d'exception qu'en faveur de l'éloquence, qui a été rajeunie, chez les Romains, par les Pères de l'Église, et chez les Grecs par Démosthènes.

Ainsi, la série des orateurs athéniens commence et finit par deux grands hommes : mais, dans l'intervalle qui les sépare, tout est médiocre ou extravagant : cette marche si peu naturelle, surtout chez un peuple heureusement organisé, n'a pas été fortuite, et les causes sont aussi faciles à assigner que les effets à apercevoir. C'est à regret que je m'abstiens d'en déduire quelques maximes générales, qui pourraient avoir leur utilité pratique ; mais je me flatte qu'on aura compris les motifs qui m'ont fait insister sur Gorgias et ses préceptes.

§ III. — HISTOIRE.

C'est encore à Périclès qu'il faut remonter pour voir fleurir l'histoire, puisqu'il fut le contemporain d'Hérodote et de Thucydide. Il dirigeait encore les affaires des Athéniens, quand Hérodote vint les ravir par le récit de leurs propres exploits : ce plaisir fut encore plus vif,

quand ils le partagèrent avec les autres Grecs réunis à Olympie. On conçoit qu'à la vue de cet enthousiasme, le jeune cœur de Thucydide se soit enflammé, et que son émotion se soit trahie par des larmes.

Nous avons vu qu'à l'époque des sept sages, on avait commencé à rédiger en prose les annales des peuples les plus connus, et nous avons dit que la plupart de ces essais étaient défigurés par d'absurdes fictions, et n'avaient d'autre intérêt que celui de la curiosité. Hérodote, né dans l'Asie Mineure comme ses devanciers, ne fut pas tout-à-fait exempt du premier de ces défauts; mais il sut animer son ouvrage de ce souffle poétique qui entraîne les lecteurs, lors même qu'ils ne sont pas curieux : de sorte qu'il réunit la naïveté de l'enfance, le feu de la jeunesse, et souvent les lumières de l'âge mûr. Au temps où il écrivait, les Grecs regardaient encore l'histoire comme une sorte de jeu poétique, et le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres était encore une partie essentielle des fêtes nationales.

Il prit pour sujet de son travail les guerres des Barbares contre les Grecs; et l'on est forcé de convenir que l'antiquité n'en a pas offert de si beau, même après Hérodote. Jamais intérêt dramatique ne fut développé avec une gradation plus attachante. Tout est subordonné à deux per-

sonnages, qui sont la nation hellénique et la monarchie persane. Tous les peuples qui ont des rapports d'origine avec la première, tous ceux qui ont des rapports de sujétion avec la seconde, sont rapidement passés en revue, et se rattachent toujours au sujet principal : ils se présentent avec leurs mœurs, leurs arts, leurs lois, leurs vices, leurs costumes, et cette variété qui ne nuit jamais à l'unité, donne de la vie à ses tableaux et un charme de plus à sa narration. Non-seulement l'intérêt va toujours croissant, mais encore on serait tenté de croire qu'Hérodote ne s'est arrêté aux victoires de Platée et de Mycale, qu'afin de ne pas perdre cet avantage : la gloire était alors à son comble ; elle ne pouvait plus que décliner.

Quand il s'agit d'un historien du premier ordre, on aime à savoir quelle fut l'influence de son caractère sur ses écrits, et celle de ses écrits sur ses compatriotes. Le caractère d'Hérodote se peint dans les moindres détails de son ouvrage : la bonne foi et l'amour de la liberté en sont les principaux traits. Il dut à la première de ces qualités ce langage naïf et cette bonhomie qu'on a trouvée si ridicule. Pour le justifier, il suffira de dire avec Montaigne *qu'il faut se défier de ces fines gens qui remarquent curieusement beaucoup de choses, mais qui les glosent,*

et qui, pour faire valoir leur interprétation, ne peuvent se garder d'altérer un peu l'histoire. L'amour de la liberté lui fit célébrer les héros qui avaient contribué à son triomphe : avant d'inspirer ses écrits, ce sentiment avait déjà inspiré ses actions. Il avait interrompu la composition des premiers livres de son histoire pour délivrer Halicarnasse, sa patrie, d'un tyran qui l'opprimait, et il était parvenu à rétablir l'ancienne forme de gouvernement. Mais il s'éleva une nouvelle tyrannie plus durement exercée que la première : Hérodote persécuté par les oppresseurs, calomnié par les opprimés, dit à sa patrie un éternel adieu, et fut accueilli avec transport par les Athéniens[1].

Outre que leurs annales particulières occupaient une grande place dans le récit d'Hérodote, cet historien avait des droits plus légitimes à leur admiration, par la variété et la vérité des tableaux qu'il mettait sous leurs yeux. La lecture des logographes ayant fixé de bonne heure son attention sur les contrées étrangères, il avait parcouru avec fruit celles qui promettaient le plus d'alimens à son ardente curiosité. A vingt-sept ans, il interrogeait déjà les monumens et les prêtres d'Égypte ; dès lors son plan

1. Il n'y finit pas ses jours, il alla mourir à Thurium.

était conçu, et il recueillait avidement tous les détails qui pouvaient y entrer. Tout ce qui avait rapport à la nature ou à l'aspect des lieux, à l'origine des peuples ou des cultes, trouvait place soit dans la marche de la narration, soit dans des épisodes qui, loin de se traîner à la suite des faits, semblent leur donner une physionomie plus naturelle. Dans ces digressions qui sont rarement préméditées, Hérodote est toujours plein de chaleur et de vie; il se complaît dans ces impressions toutes nouvelles que font sur lui les contrées qu'il décrit, et les hommes qu'il met en scène, et ces épisodes sont autant de rapports nouveaux que chemin faisant il découvre. Ce n'est pas encore, si l'on veut, la perfection du genre : c'est une œuvre mixte qui tient le milieu entre la logographie et l'histoire authentique. On la croirait destinée à rajeunir l'orgueil national des Grecs, tant flatté par l'Iliade. On y reconnaît les formes naïves du récit épique, si supérieures à la poésie savante des siècles postérieurs. En un mot, on y respire la fraîcheur des compositions homériques. La muse de l'histoire ne refuse pas encore de se parer des fleurs de l'imagination.

Sous ce rapport, il était impossible à Hérodote de surpasser ses devanciers, et si tout son mérite avait consisté dans cette douceur mer-

veilleuse de langage, dont parle Athénée[1], et dans cette harmonie de style, que Cicéron compare au cours paisible d'un ruisseau limpide[2], il aurait médiocrement contribué aux progrès de l'esprit humain. Mais ce n'est pas là ce qui constitue son originalité. L'histoire est un produit intellectuel qui ne se développe et ne se perfectionne qu'à des conditions très-difficiles à remplir. Or, Hérodote, en combinant l'action de son génie personnel avec les résultats des travaux antérieurs, les a remplies presque toutes. Surtout il a fait faire d'immenses progrès à la critique historique, qui, à proprement parler, n'existait pas avant lui. Il fallait commencer par secouer le joug des poètes et des prêtres, qui avaient accrédité de temps immémorial les mythes et les traditions dont se composaient les annales des peuples grecs. Hérodote porta le premier coup, avec certains ménagemens il est vrai, mais avec assez d'audace pour un homme enclin comme lui à la superstition. Nous le voyons user des monumens avec une sorte de défiance philosophique, les interroger avec toutes les précautions du scepticisme, oser comparer entr'eux les récits des prêtres de Memphis et de

1. Deipnosoph., liv. III.
2. Traité de l'orateur, chap. XII.

Thèbes[1], séparer son opinion personnelle des traditions locales, donner les conséquences d'un fait pour la mesure de sa vraisemblance, se servir d'Homère sans se laisser éblouir par sa gloire[2], et même marcher d'un pas plus sûr que Diodore de Sicile sur le terrain mouvant de l'antiquité égyptienne; et cette critique éclairée n'a rien de commun avec cet esprit de recherche qui devait naître plus tard, et accumuler documens sur documens : la critique d'Hérodote est une force vitale qui anime tout son ouvrage, et s'assimile tous les matériaux hétérogènes rassemblés par ses devanciers et par lui-même.

D'une autre part, ceux qui s'intéressaient aux progrès de la philosophie morale durent être agréablement affectés par la lecture de ses ouvrages; car il est sans cesse occupé de la justification de la Providence, et il n'est rien qu'il raconte avec tant de plaisir que les châtimens qui ont frappé les grands criminels. Il menace de la colère des dieux quiconque aura poussé trop loin la vengeance[3] : il ne manque pas une occasion de proclamer leur intervention dans les affaires humaines; ce sont eux qui font trembler la terre de Délos pour présager les

1. Liv. II, chap. III.
2. Liv. II, chap. CXX.
3. Liv. IV, chap. CCV.

maux que l'invasion des Perses doit attirer sur la Grèce[1]. Trois fois ils ont averti les Pédassiens de l'approche d'un grand danger, en faisant pousser de la barbe aux statues de leurs temples[2]. Une fois persuadé de leur toute-puissance, il attaque sans ménagement les impies qui osent nier la vérité de leurs oracles; et, quand il s'est étendu sur les cérémonies de leur culte, il demande sérieusement pardon des indiscrétions qu'il a pu commettre. Cette simplicité ne diminue en rien la dignité de son langage, quand il soutient que l'action de la Providence se manifeste dans l'histoire des peuples, comme dans celle des familles et des individus; et ce n'est pas un médiocre mérite que d'avoir senti le premier que le point de vue religieux peut seul donner un signification vraiment historique aux annales de l'humanité, qui sans cela, malgré la plus savante disposition des matériaux, ne seraient autre chose qu'un grand jeu du hasard. Avec cette préoccupation, on conçoit qu'Hérodote ait tant respecté les dieux.

Cette vénération devient touchante, quand, cessant d'avoir tel ou tel dieu national pour objet, elle le porte à reconnaître que, dans l'é-

1. Liv. VI, chap. XCVIII.
2. Liv. I, chap. CLXXV.

conomie de cet univers, la prévoyance de la divinité est guidée par une profonde sagesse. Les animaux timides et bons à manger (dit-il à l'occasion des serpens d'Arabie) se multiplient prodigieusement, afin que l'espèce ne manque pas à ceux qui s'en nourrissent; au contraire, les animaux que l'on ne mange pas, ou qui sont malfaisans, se reproduisent peu [1].

Enfin, cette vénération devient sublime, quand elle s'adresse aux dieux de la patrie, pour les remercier du bienfait de la liberté. L'un a combattu pour elle à Marathon sous la figure d'un géant; l'autre a parlé à un courrier d'Athènes sur le chemin de cette ville à Tégée. Des traits lancés par des bras invisibles ont repoussé les Perses du sanctuaire de Delphes. Des chants mélodieux ont été entendus dans les airs, et les génies tutélaires de la Grèce ont préludé aux chants de triomphe qui devaient suivre le combat de Salamine [2]. Enfin, les dieux ont tout fait; car, ajoute Hérodote, ils ne laissent rien concevoir de grand que ce qu'ils inspirent [3].

Une patrie défendue par de tels auxiliaires devait être bien chère à tous ses enfans, surtout quand ils comparaient leur sort avec celui des

1. Liv. III, chap. CVIII.
2. Liv. VI, chap. CV et CVII. — Liv. VII, VIII et IX.
3. Liv. VII, chap. X.

barbares qu'ils avaient vaincus; et tous les termes de cette comparaison se trouvaient dans Hérodote. Son histoire pouvait servir de commentaire aux inscriptions des monumens, et l'éducation d'un citoyen d'Athènes ou de Sparte était bien avancée, quand, après avoir vu le lion de marbre des Thermopyles, il pouvait comprendre cette réponse des Lacédémoniens à Hydarnès : « Vous savez ce que c'est que d'être esclave, mais vous n'avez jamais goûté la liberté, et vous ignorez si elle a des douceurs, ou si elle n'en a pas. Ah ! si vous la connaissiez, vous nous conseilleriez de combattre pour elle, et, si la pique ne suffisait pas, d'employer la hache même pour la défendre[1]. »

Le sujet que traita Thucydide n'était ni si varié, ni si fécond, et les intérêts débattus n'avaient pas la même importance. D'ailleurs on n'a pas le plaisir d'embrasser franchement le parti d'aucune des puissances belligérantes. Les succès des Athéniens sont souillés par l'injustice de leurs prétentions, ceux des Spartiates le sont par des cruautés; on ne peut se résoudre à faire des vœux ni pour Alcibiade, ni pour Lysandre; on abhorre les excès des démocrates, on frémit des froides vengeances des aristocrates; et le

1. Liv. VII, ch. CXXXV.

cœur, qui voudrait s'attacher à une cause, souffre de rester en suspens, ou n'éprouve que des émotions pénibles.

Assurément ce n'est pas la faute de l'historien, qui valait beaucoup mieux que son sujet. Lui-même avait figuré dans cette guerre malheureuse. Les Athéniens l'avaient chargé de protéger avec une flotte l'exploitation des mines de l'île de Thasos; et, grace à sa vigilance, ils avaient conservé cette colonie précieuse, qui cherchait à secouer un joug devenu intolérable; mais il ne put empêcher les Lacédémoniens de prendre celle d'Amphipopolis, et ce malheur servit de texte aux déclamations des orateurs populaires, qui firent exiler Thucydide. On plaint les Athéniens de leur ingratitude; mais on serait fâché que leur reconnaissance nous eût privés du chef-d'œuvre qu'il composa durant son exil[1].

Le plus beau trait de son caractère est de n'avoir pas attaché d'importance à ce qui lui était personnel; au contraire l'injustice dont il a été frappé est celle qu'il relève avec le moins d'amertume : il garde sur ses propres actions un silence plein de dignité; mais la bienveillance qu'il inspire au lecteur y supplée : elle découvre

1. Dodwell soutient, contre une foule de témoignages, que Thucydide n'était pas en exil lorsqu'il écrivit son histoire.

à travers ce voile toutes les vertus qui ont coutume d'accompagner la modestie. On voit que les vœux de son cœur sont pour sa patrie, mais il ne se dissimule pas qu'elle a mérité ses malheurs, et son patriotisme ne l'aveugle ni sur les fautes de ses concitoyens, ni sur le mérite de leurs adversaires. Fidèle à la vérité, dont il a substitué l'invocation à celle des muses, il se montre impartial sans renoncer au droit d'être sévère. Rien n'égale la véhémence avec laquelle il s'élève contre l'insolence des démagogues et la stupidité de leurs partisans. Quelquefois il s'attendrit sur le sort de la Grèce déchirée par ses propres enfans. Éloigné de la tribune d'Athènes, il dépose dans ses écrits les sentimens qui l'animent, il soustrait à la calomnie les hommes honorables de son siècle, et avec l'accent d'une intacte probité, il les recommande au respect des générations futures.

De tous les historiens de l'antiquité, il est celui qui a été jugé le plus sévèrement par les critiques anciens et modernes : Denis d'Halicarnasse, en le comparant à Hérodote, lui reproche la division peu naturelle de son ouvrage en périodes de six mois chacune, et il observe avec raison que l'un a su donner de l'unité à un sujet très-compliqué par lui-même, et que l'autre a divisé un sujet plus simple en fragmens détachés,

qui ont l'inconvénient d'exciter la curiosité sans la satisfaire et de transporter le lecteur d'Athènes à Corcyre, de Lesbos dans le Péloponèse, et des côtes d'Asie sur celles de Sicile. Il est impossible de nier la justesse de cette observation, et cependant il serait difficile d'imaginer une autre manière d'exposer les événemens de la guerre du Péloponèse. Mais la critique de Cicéron, de Rapin et de la Harpe est loin d'être aussi fondée; et même celle de Cicéron équivaut à un magnifique éloge.

Quel rhéteur grec, s'écrie-t-il, a jamais rien emprunté à Thucydide? On ne trouve rien en lui que l'éloquence du forum ou celle du barreau puisse s'approprier [1]. Ce n'était pas l'opinion de Démosthènes, qui le copia huit fois tout entier de sa main, et le transcrivit une fois de mémoire. Cette prédilection honorable, opposée à l'antipathie des rhéteurs, qui ne l'est pas moins, prouve bien des choses : elle prouve qu'il y avait entre le talent de Thucydide et celui de Démosthènes une affinité bien puissante; elle prouve que pour le bien juger il fallait avoir une ame qui résonnât comme la sienne; et peut-être prouverait-elle encore que Rousseau n'avait pas tort de dire de

1. Traité de l'orateur, chap. IV. — *Quis unquàm græcorum rhetorum à Thucydide quidquam duxit? Nihil ab eo transferri potest ad forensem usum et publicum.*

Cicéron, c'est un avocat, de Démosthènes, c'est un orateur [1].

Au reste, Cicéron lui rend justice, toutes les fois qu'il le juge sous un point de vue plus général; alors il se dégage des préjugés de *son état*, et il avoue que Thucydide abonde tellement en idées, que le nombre en égale presque celui des mots, et qu'on ne sait si les expressions servent d'ornement aux pensées, ou les pensées aux expressions. Ailleurs il le loue d'avoir su se préserver du mauvais goût de ceux que Socrate appelait des *artisans de parole*. Ce dédain de tous les petits secours de l'art oratoire, donne à la diction de Thucydide une majesté sévère qui plaît aux lecteurs sérieux : on pourrait le nommer le Phidias de l'histoire. Son but n'est pas de flatter les oreilles de ses auditeurs. Il veut, par un fidèle récit du passé, aider ses lecteurs à conjecturer l'avenir. Tant que la nature humaine ne changera pas, il espère que son ouvrage ne cessera pas d'être utile : il a voulu élever un monument durable, sans songer aux frivoles applaudissemens que d'autres ont obtenus à Olympie.

Il est clair qu'il fait ici allusion à Hérodote, sur les traces duquel il avait résolu de ne pas

1. *Densus et brevis et semper instans sibi Thucydides*, dit Quintilien avec une énergique concision. (Institut. orat. liv. x, chap. 1.)

marcher. Le moment était venu de séparer définitivement la poésie de l'histoire, et la mission de Thucydide était de consommer cette séparation : aussi le voyons-nous rejeter sans retour les poètes et les logographes, et se mettre par les faits en contact immédiat avec l'antiquité elle-même. C'est en philosophe et en homme d'état qu'il considère l'histoire : l'utilité pratique est son but avoué ; pour l'atteindre plus sûrement, il a consacré son ouvrage au récit des événemens contemporains, et il a tout fait pour en dégager la vérité historique, pour laquelle il trouvait dans les Grecs beaucoup d'indifférence [1]. Il est encore plus indépendant qu'Hérodote des traditions locales, et sa critique est à tous égards supérieure à la sienne [2]. Dans Hérodote tout est déterminé par des oracles ou des prédictions, ou par la volonté absolue d'un despote ; dans Thucydide, il n'y a que des agens humains et des agens libres : tout ce qui est entrepris et exécuté, l'est en vertu d'une délibération commune, et tout se passe au grand jour, ou sur la place publique, ou sur le champ de bataille. Hérodote se laisse entraîner par le charme poétique des digressions : celles de Thu-

1. Voyez ses plaintes à ce sujet, liv. I, chap. XX.

2. Voyez son préambule, où il jette un coup d'œil rapide mais profond sur les antiquités grecques.

cydide ont toujours une tendance pratique et sérieuse. Le premier excelle dans la peinture des émotions douces, le second semble s'attacher de préférence aux passions fortes. L'un a répandu dans tout le corps de son ouvrage tout ce qu'il y avait de poésie dans son imagination : l'autre a concentré la sienne sur certains détails et particulièrement sur certaines descriptions, comme la peste d'Athènes, les combats devant Syracuse, et les massacres de Corcyre. En un mot, Hérodote écrivait pour un peuple récemment sorti de l'enfance, et jouissant avec ivresse de la plénitude de la vie sociale : Thucydide, au contraire, désabusé de toutes les illusions, parlait à une génération mûrie par les revers encore plus que par le temps, et recueillait sans beaucoup d'enthousiasme les fruits d'une triste expérience[1].

L'histoire de Thucydide ne va que jusqu'à la vingt-neuvième année de la guerre du Péloponèse. Elle a été continuée par Xénophon, qui

1. Pour de plus amples détails sur Thucydide voyez *Longin*, sur le sublime, *Cicéron*, Brutus, chap. LXXXIII, *Marcellinus*, Vie de Thucydide, *Denis d'Halicarnasse*, Jugement sur Thucydide, *Wieland*, Attische museum, vol. 1, p. 263 et 599, et surtout *Creutzer*, die Historische Kunst der Griechen in ihrer Enstehung und fortbildung, p. 262, 290.

a raconté dans ses Helléniques les événemens des quarante-huit années qui suivent, jusqu'à la bataille de Mantinée [1].

Tous les écrits de Xénophon sont empreints d'une douce philosophie, qu'il avait puisée dans les entretiens de Socrate et dans son propre cœur. Ils respirent cette chaleur de bienveillance, sans laquelle on n'a pas le droit d'instruire l'humanité, et cet enthousiasme de la vertu qui la fait peindre avec des couleurs attrayantes.

> Écrivain doux et pur, philosophe et soldat,
> Il semble à Fénélon réunir Catinat [2].

Peu jaloux d'attirer les regards de ses concitoyens, il semble n'avoir vécu que pour la reconnaissance et l'amitié. C'est auprès d'un ami que nous le voyons combattre à Délium; c'est pour suivre un ami qu'il s'enrôle dans l'armée du jeune Cyrus; c'est pour défendre un ami qu'il expose ses jours à Coronée; c'est pour l'amitié qu'il supporte l'exil et les persécutions; c'est elle enfin qui lui a inspiré la plus grande partie de ses ouvrages. Aussi quand il veut faire l'éloge des généraux grecs lâchement assassinés par Tis-

1. En 363.
2. M. de Fontanes, épître à Barthélemy.

sapherne, lors de la retraite des dix mille, il se contente de dire : *Ils furent intrépides dans les combats, et irréprochables envers leur amis*[1].

Poursuivi par l'ingratitude de ses concitoyens, il ne se venge ni par le sarcasme, ni par l'invective. Le mal qu'on lui fait ne l'empêche pas de croire au bien, et son ame, dont la pureté semble avoir passé tout entière dans ses écrits, ne se ferme jamais aux émotions que produit une belle action ou un beau caractère. Loin d'être irrité contre les Athéniens, qui refusaient opiniâtrément un asile à sa vieillesse, il s'occupait encore de leur bonheur dans un âge très-avancé, et terminait un traité sur l'amélioration de leurs finances, par ce vœu qui rappelle celui d'Aristide : *Puissé-je, avant de descendre dans la tombe, voir ma patrie tranquille et florissante!*

La vieillesse ne ralentit point l'activité de son cœur et de son esprit. Dans sa retraite de Scillonte, qu'il avait placée sous la protection spéciale de Diane, il partageait ses loisirs entre les lettres et l'amitié. Tantôt il vengeait la mémoire de Socrate, en développant sa consolante doctrine; tantôt, se renfermant dans des vues plus mo-

1. A Delium il combattait auprès de Socrate, qui lui sauva la vie. Ce fut son ami Proxène qui l'attira au service de Cyrus. A Coronée, il combattit pour Agésilas, dont les Athéniens ne lui pardonnèrent pas l'amitié.

destes, mais non moins utiles, il donnait des préceptes sur la direction des travaux champêtres, ou réglait les moindres devoirs de la vie domestique, faisant sentir à tout ce qui l'environnait la douce influence de ses vertus, et donnant à tous ses ouvrages l'empreinte de son goût exquis et de son imagination brillante.

Nous ne mettrons pas au nombre de ses productions historiques l'éloge d'Agésilas, qui est un mélange de déclamation oratoire et de narration, ni ses deux traités sur la constitution d'Athènes et sur celle de Sparte, qu'on peut considérer comme une profession de foi politique, à l'occasion de laquelle il dit aux Athéniens des vérités dures, avec une franchise que les louanges données à leurs ennemis rend quelquefois amère. La Cyropédie est à proprement parler un ouvrage politique, où l'auteur semble avoir voulu réaliser dans Cyrus l'idée que se faisait Socrate d'un grand prince et d'un habile général : c'est sans contredit le chef-d'œuvre de Xénophon. L'histoire de la retraite des dix mille peut se placer immédiatement après. C'est surtout dans ces deux écrits qu'on reconnaît ce calme de raison, cette sagesse de pensée et de style que les anciens ont tant admirée, et qui suffirait au besoin pour nous révéler un disciple de Socrate; car, voir toutes

choses dans leurs rapports les plus naturels, tout édifier avec les élémens les plus simples, telle était l'essence de la méthode socratique, qui s'appliquait à l'histoire comme aux autres branches des connaissances humaines. Si Xénophon en fit plus heureusement et plus constamment l'application, il le dut à l'harmonie qui régnait dans sa propre nature, comme le prouvent l'histoire de sa vie et le caractère de ses compositions. Mêlé plus que personne aux hommes et aux choses de son temps, il ne se laisse dominer dans son récit par aucune préoccupation personnelle : tout occupé de son objet, il ne songe pas à exciter la sympathie de ses lecteurs : quand il parle de ses propres dangers ou de ses propres exploits, sa narration ne gagne ni en chaleur, ni en détails, et même l'horreur qu'il a pour les meurtriers de Socrate ne le fait pas sortir de ce caractère de modération, qui donne tant de dignité à l'histoire. Cette sorte d'oubli de soi-même dans celui qui l'écrit, est la plus haute perfection du genre historique, qui veut avant tout que l'historien soit libre de toute individualité[1].

Les *Helléniques*, composées par Xénophon, pour faire suite à l'histoire de Thucydide, sont loin de répondre à la haute idée qu'on s'est faite

1. *Creutzer*, die Historische Kunst, etc., p. 290, 310.

du génie de l'auteur. La narration y est assez rapide, mais sans couleur. Les révolutions survenues dans les mœurs et dans la constitution des états ne sont pas même faiblement indiquées; les pensées ne sont ni neuves ni fécondes, et souvent des considérations importantes sont omises pour faire place à des détails stratégiques. Les batailles les plus décisives, comme celles d'Ægos-Potamos et de Leuctres, et les actions les plus importantes des plus fameux généraux de son temps sont racontées avec une brièveté choquante, et l'historien parle à peine d'Épaminondas avant de le faire mourir à Mantinée. Il n'a point, comme Thucydide, disséminé dans son ouvrage ces aperçus hardis et ces vues profondes qui annoncent le talent de généraliser les faits : au lieu de remonter jusqu'au dernier anneau de la chaîne des événemens, et d'en chercher la solution dans les facultés et dans les passions humaines, il explique tout par l'intervention des dieux, non pas à la manière de Socrate ou d'Anaxagore, qui n'avaient pas négligé comme lui l'action des causes secondes, mais par une croyance aveugle à la religion populaire, aux oracles, aux songes et à tous les genres de pronostics, ce qui devait nécessairement limiter pour lui le champ de l'observation.

Ainsi, comme historien, Xénophon est bien inférieur à Thucydide et même à Hérodote ; mais cette infériorité ne lui ôte qu'une faible partie de sa gloire, et ceux qui avaient étudié ses ouvrages n'avaient pas tort de dire que les muses parlaient par sa bouche, que les graces avaient formé son langage, et que la déesse de la persuasion habitait sur ses lèvres [1].

Plus de deux siècles se sont écoulés depuis la bataille de Mantinée jusqu'à la destruction de Corinthe, et dans cet intervalle il n'y a pas un seul historien que nous puissions juger avec connaissance de cause. Cependant ils ne furent jamais plus nombreux. Il y en eut en Grèce, dans les colonies de l'Asie Mineure, de la Sicile et de l'Italie. Les exploits d'Alexandre les firent pulluler sur ses pas, et ses successeurs encouragèrent les études historiques dans les nouveaux royaumes qu'ils fondèrent en Asie et en Afrique. Le temps n'a pas épargné un seul de ces monumens. Il a confondu dans ses ravages les annales des peuples libres et celles des peuples asservis, de sorte que tous les documens que nous avons sur cette époque ont été recueillis trois

1. Voyez les Mémoires de M. Gail, à la suite de sa traduction de Thucydide, t. v. — Tous les témoignages des anciens sont réunis dans Hutchinson, Vie de Xénophon, p. 14.— *Cicéron*, Traité de l'Orateur, chap. IX.

cents ans plus tard sur les tombeaux des nations vaincues.

Une considération peut diminuer nos regrets, c'est qu'aucune des histoires qui ont péri ne valait celles d'Hérodote et de Thucydide, et que nous possédons ce que l'antiquité a produit de plus parfait en ce genre. Sous le point de vue théorique, un petit nombre de chefs-d'œuvre suffit pour donner une idée complète des belles formes de style. Aussi ceux qui ont rédigé avec quelque succès les annales romaines, ont-ils pris pour modèle l'un ou l'autre de ces historiens.

Il paraît cependant, d'après le témoignage des critiques anciens, que ceux qui ont paru depuis Xénophon jusqu'à Polybe n'étaient pas tous à dédaigner. Ctésias de Cnide, dont il ne nous reste que quelques fragmens [1], avait composé une histoire de l'Assyrie et de la Perse, sur des documens puisés dans les archives de l'empire. C'était, à proprement parler, un historiographe, et en cette qualité il devait raconter, avant tout, les événemens de la cour du grand

1. Nous connaissons quelques fragmens des six premiers livres par les citations d'Athénée et de Plutarque. Photius a mis dans sa bibliothèque un extrait des dix-sept livres suivans.

roi [1]. Plutarque ne croyait pas à sa véracité, et cette opinion n'était pas trop sévère, la position de Ctésias dispensait presque son accusateur d'en apporter des preuves directes. Ses écrits étaient aussi dépourvus de critique que de dignité : dans son histoire de l'Inde, il parlait d'un animal à figure humaine qui avait une triple rangée de dents, et lançait de sa queue des traits acérés ; de griffons préposés à la garde des métaux précieux ; de fleuves de miel, et d'une eau qui avait la merveilleuse propriété de forcer ceux qui en buvaient à confesser tous leurs péchés ; et après avoir débité toutes ces fables, il assurait n'avoir rien avancé qu'il n'eût vu lui-même ou entendu dire à des hommes dignes de foi [2].

Vers le même temps florissait Philistus de Syracuse, que Cicéron appelle un petit Thucydide [3], mais cette comparaison porte uniquement sur les qualités du style : c'est la seule chose que

1. Il était médecin de Parysatis, mère d'Artaxerxès, que le jeune Cyrus entreprit de détrôner avec le secours de 13,000 Grecs.

2. Voyez l'extrait de Photius et Joseph Scaliger, de Emendatione temporum (in notis).

3. *Capitalis, creber, acutus, brevis, penè pusillus Thucydides.* Ailleurs il se plaint de ce que Caton l'Ancien n'a pas de lecteurs, et il ajoute que ce n'est qu'après des

ces deux historiens eussent de commun : dans tout le reste ils ne présentaient que des contrastes. Philistus profana l'histoire, comme Denis, son protecteur, ou plutôt son maître, profana la poésie. Il travailla comme Thucydide pendant les loisirs forcés de son exil ; mais l'un eut en vue l'instruction de ses concitoyens, l'autre sa réhabilitation dans les bonnes graces d'un tyran. Quand Denis le Jeune remplaça son père, les courtisans firent rappeler Philistus, dans l'espoir que ses talens pour l'intrigue balanceraient l'ascendant que Dion et Platon prenaient sur l'esprit du prince. Il s'agissait de faire prévaloir les vices de l'ancienne cour, et ses efforts, pour y parvenir, ne furent pas moins opiniâtres que s'ils avaient eu la liberté pour objet. Enfin, les partisans de la philosophie succombèrent. Philistus succomba lui-même bientôt après ; mais il laissa des ouvrages qui perpétuèrent ses maximes serviles, et que l'élégance de son style ne fit que rendre plus dangereux. Quand il parlait de la puissance, des richesses, et du luxe des tyrans, c'était toujours sur le ton de l'admiration ou plutôt de l'extase. Apologiste infatigable de leurs crimes, il leur apprenait à n'en

siècles qu'on a rendu justice à Philistus et à Thucydide. Flavien Joseph le loue aussi dans son livre contre Apion.

pas rougir quand ils étaient profitables, et il s'épuisait à chercher des prétextes spécieux pour couvrir leurs injustices [1].

Notons cette première atteinte portée à la dignité de l'histoire, et surtout n'oublions pas qu'elle vient d'un rhéteur [2]. Des rhéteurs avaient déjà corrompu l'éloquence et la philosophie, et ce fléau finit par pénétrer dans toutes les branches de littérature. Mais au moins, les œuvres des grands orateurs et des grands philosophes sont restées inimitables, tandis qu'un courtisan vénal comme Philistus a mérité d'être comparé à Thucydide. Avant lui on pouvait dire que les inspirations des historiens viennent autant de leur ame que de leur esprit, et que, comme les chœurs dans les tragédies grecques, ils ont toujours formé des vœux pour la vertu malheureuse. Mais Philistus, dont Cicéron lui-même a conseillé la lecture [3], suffit pour détruire cette illusion, et pour prouver que des sentimens vils n'empêchent pas de bien écrire l'histoire. A la vue d'une si monstrueuse alliance, le génie est tenté de briser son pinceau et de laisser à la médiocrité

1. Plutarque, Timée et Cornélius Nepos ne l'ont pas ménagé.

2. *Vossius*, de Hist. græc., lib. I, chap. VI.

3. Dans une lettre à son frère Quintus, livre II, lettre XII.

le soin de jeter quelques alimens à la curiosité des hommes.

On a reproché l'excès contraire à Théopompe de Chio, que Denis d'Halicarnasse appelle le plus illustre des disciples d'Isocrate[1]. Ce fut d'après le conseil de son maître qu'il entreprit de continuer Thucydide. Outre cette continuation, il composa l'histoire de Philippe de Macédoine, et dans ces deux ouvrages il fut plus accusateur qu'historien: on a dit pour l'excuser que l'aigreur de ses jugemens venait de ce qu'il avait scruté les intentions secrètes des principaux acteurs, et qu'il avait fait comme les médecins qui appliquent le fer et le feu aux parties gangrenées, pour sauver les parties saines; mais outre que ce défaut plaît toujours par un faux air d'indépendance, Lucien et Cornélius Nepos se sont accordés à reprocher à Théopompe son goût pour la médisance[2]: et l'on sait que ce goût peut donner lieu à des impostures moins ignobles, mais non moins coupables, que l'adulation. Du reste, ce reproche a toujours été accompagné d'éloges bien mérités, sur la liaison qu'il savait mettre entre les différentes parties de son ouvrage, et sur les recherches dispendieuses

1. Lettre à Pompée.

2. Lucien, dans son traité sur la manière d'écrire l'histoire. Cornélius Nepos dans la Vie d'Alcibiade.

auxquelles il s'était livré; mais il traitait les choses graves avec trop peu de gravité, et il était plus souvent orateur qu'historien. C'était le défaut de tous ceux qui s'étaient formés à l'école des rhéteurs, et leur invasion dans le domaine de l'histoire était le plus sûr indice de sa décadence[1].

Éphore de Cumes, qui fut comme lui disciple d'Isocrate, composa une histoire de la Grèce, depuis la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse jusqu'à la vingtième année du règne de Philippe. L'ouvrage était conçu dans de vastes proportions; mais l'auteur n'avait pour l'exécuter que les ressources d'un talent artificiel que lui avaient procuré les leçons du premier rhéteur de son temps. Cicéron dit qu'il y avait quelque chose de doucereux dans son style, et que si Théopompe avait besoin de frein, Éphore avait besoin d'éperons. Il aurait pu ajouter qu'il avait besoin d'un peu plus de lumières et de bonne foi, car il y avait dans ses ouvrages autant de mensonges que d'erreurs [2]. L'imposteur Philistus y était loué outre mesure, et l'Espagne était prise pour une ville [3].

1. *Veterum hoc commune judicium est, dictionem Theopompi oratoriæ, ac imprimis Isocraticæ similiorem esse quàm historicæ.* Vossius, liv. I, chap. VII.

2. *Sénèque,* Natur. quæst., liv. VII.

3. *Plutarque*, Vie de Dion. Joseph, contre Apion, liv.

Il est le dernier des historiens remarquables qui ont paru chez les Grecs depuis le siècle de Périclès jusqu'à celui d'Alexandre. A peine soixante ans se sont écoulés depuis la mort de Thucydide, et la dignité de l'histoire est déjà compromise autant par le caractère des auteurs que par celui de leurs ouvrages; ce n'est plus une magistrature, c'est un office plus ou moins lucratif, suivant le degré de complaisance de celui qui s'en acquitte. Le moment approche où les bénéfices seront immenses, grace à la munificence des rois de Macédoine, d'Égypte et de Syrie; alors le genre historique sera perdu sans ressource, jusqu'à ce qu'un nouveau peuple vienne le relever.

Il serait injuste de faire tomber tout le blâme sur les historiens : si le goût des Grecs avait été moins dépravé, les productions médiocres ou vicieuses ne trouvant pas d'encouragement seraient tombées d'elles-mêmes, et le vrai talent aurait eu seul le privilège d'être bien accueilli. Mais quand on veut remonter à la source du mal, on découvre que les lettres de naturalisation données par les Athéniens à Gorgias ont préparé de loin la décadence de la littérature, et nous verrons bientôt que c'est à la même cause qu'il faut attribuer la corruption des mœurs.

§ IV. — PHILOSOPHIE.

La philosophie, ayant son objet placé dans une région intellectuelle plus élevée, n'a pas été soumise aux mêmes influences que les autres branches des connaissances humaines. Elle a brillé comme elles au siècle de Périclès ; elle doit briller encore au siècle d'Alexandre ; et quand elle sera transplantée sous le ciel africain, elle brillera dans Alexandrie, et protestera seule contre l'asservissement de l'intelligence humaine. Examinons quels furent ses progrès dans la première de ces périodes, c'est-à-dire depuis Anaxagore jusqu'à Aristote.

Nous avons vu qu'à l'époque de la guerre des Grecs contre les Perses, il y avait déjà trois écoles de philosophie fondées par Thalès dans l'Asie Mineure, par Pythagore à Crotone, et par Xénophanes à Élée. Ils avaient laissé des disciples qui avaient ajouté des développemens à leurs doctrines. Empédocle d'Agrigente, fidèle aux traditions de son maître, avait parlé aux imaginations pour mieux inculquer les vérités dont il se croyait dépositaire. Aristote a dit que le génie d'Homère respirait dans ses ouvrages, et que, pour l'abondance des ornemens poétiques, il n'était point

de poète qui le surpassât. Dans l'application de la philosophie à la politique, il s'écarta des principes de Pythagore, en donnant la préférence au régime démocratique; mais il n'en fut pas moins le bienfaiteur de ses concitoyens, qui vénéraient en lui le défenseur de leurs droits, l'habile médecin, le grand orateur, et l'interprète de la nature [1].

A l'ancienne école éléatique avait succédé une nouvelle école du même nom, dont les doctrines étaient opposées à celles de la première. Leucippe, qui en fut le chef, au lieu de prendre pour point de départ l'*unité* de Xénophanes, admit le vide comme un être subsistant par lui-même, et dans le vide une multitude infinie d'élémens éternels, indestructibles, mus dans des directions indéterminées, et se combinant pour produire toutes choses suivant certaines lois de la nécessité. Cette manière d'envisager le monde matériel menait directement à l'athéisme: déjà l'on avait dénoncé les faiblesses et les vices des dieux; c'était un tort, attendu que les peuples ne savaient pas encore faire remonter plus haut que l'Olympe l'origine de leurs obligations morales. Mais du moment où Leucippe n'eut

1. Nous parlerons plus bas de ses découvertes scientifiques.

besoin que du concours fortuit des atomes pour expliquer la formation de l'univers, le hasard fut reconnu comme puissance, et l'on ne vit plus la nécessité de lui donner un dieu pour auxiliaire. Bientôt les systèmes ne servirent qu'à rendre plus épaisses les ténèbres qui couvraient encore le monde physique, et particulièrement le monde moral. La théorie des phénomènes naturels n'était qu'un jeu puéril de l'imagination, et n'enfantait que l'enthousiasme le plus crédule ou le scepticisme le plus hardi. La nature de l'homme n'était pas mieux connue. Héraclite avait pleuré sur les misères de l'espèce humaine[1]. Démocrite, après s'être arraché les yeux pour n'être pas distrait de ses méditations, avait trouvé que l'homme ne pouvait servir que de matière à ses sarcasmes. Toutes ces opinions contradictoires se croisaient dans les esprits. Les plus dangereuses n'étaient pas celles qui laissaient des impressions moins profondes. C'était un chaos, qu'Anaxagore eut enfin le mérite de débrouiller.

Sa tâche était bien autrement difficile que celle des premiers sages, qui avaient paru dans un temps où le besoin de lumières était universel-

1. Héraclite fut le premier qui écrivit en prose sur des sujets philosophiques. Son obscurité le rendait inintelligible.

lement senti. Quand Anaxagore parut, on croyait en avoir, et c'était une raison pour repousser les siennes. C'est ce que firent les nombreux disciples de Démocrite et de Leucippe; mais quand il eut quitté Clazomène, sa patrie, pour se fixer à Athènes auprès de Périclès, il y trouva des esprits disposés à accueillir ses découvertes.

Au lieu d'expliquer la nature, en ramenant tout à un principe imaginaire, comme l'eau, l'air ou le feu, il relégua tous ces élémens dans la classe des agens secondaires, et attribua l'impulsion primitive qu'avait reçue la matière à une *intelligence* (νοῦς). Partant du principe que tout ce qui est a été de toute éternité, il n'admettait pas la création; mais il disait qu'une masse informe et immobile avait été changée en un monde vivant et régulier, par un être intelligent, source du mouvement et de l'harmonie, qui pénètre, comprend et gouverne tout ce qui est animé [1].

Il n'était pas possible de donner une base plus solide à un système philosophique. La divinité, n'étant que l'architecte du monde, n'avait pas besoin d'être justifiée des imperfections inhérentes à la matière, qui tend continuelle-

1. Voyez, dans le Dictionnaire de Bayle, l'article *Anaxagore*, et surtout les notes. — Voyez les fragmens obscurs de Simplicius, commentés par Meiners, dans un ouvrage qui a pour titre : *Historia doctrinæ de vero Deo*.

ment à rentrer dans son désordre primitif. Du soin que prend l'intelligence suprême pour maintenir l'ordre établi par elle, se déduisait naturellement l'idée d'un Dieu conservateur [1].

La nécessité morale, sur laquelle Socrate devait insister plus tard, n'entrait pour rien dans le système d'Anaxagore. Il n'établissait entre l'ame du monde et les ames humaines que des rapports de génération, et il faisait dériver de la première toutes les substances qui sentent et qui pensent. Mais le sentiment et la pensée n'étaient pas à ses yeux les attributs exclusifs de l'homme, dont l'ame ne différait de celle des animaux que par une organisation matérielle plus parfaite [2]. De cette communauté d'origine et de nature, il inférait que l'homme ne devait qu'à ses mains sa supériorité sur les autres espèces animales, et en communiquant de proche

1. Kant a fait remarquer que la plupart des anciens philosophes ayant tenu compte, dans l'établissement de leurs systèmes, du mal qui règne dans le monde, montrèrent en cela plus d'esprit que les modernes, qui, prétendant que la matière a été aussi créée par Dieu, ont été forcés de recourir à la Théodicée, à cause des imperfections de l'œuvre divine qu'il est impossible de révoquer en doute. Voyez *Buhle*, Histoire de la philos., Introduction.

2. Cette hypothèse a été rajeunie par Helvétius et par d'autres.

en proche, à toutes les productions vivantes de la nature, les émanations de l'ame universelle, il finissait par soutenir que tous les végétaux ressentaient du plaisir et de la douleur; qu'ils avaient des pensées, des désirs, des aversions et des préférences[1]. Ces conséquences psychologiques pouvaient nuire aux conséquences morales qui découlaient naturellement de son principe : mais on oublia ces erreurs pour s'attacher aux deux grandes vérités qu'il avait conquises, et les philosophes qui voulurent en conquérir de nouvelles reconnurent avec lui l'existence d'un *Dieu ordonnateur et conservateur.*

Ces deux dogmes, bien compris et bien enseignés, auraient pu faire une révolution dans les esprits; mais à Athènes la religion nationale était intolérante, et s'accómmodait peu des découvertes philosophiques. Tous ceux qu'on soupçonnait de se livrer à ce genre de spéculations étaient exposés à l'accusation banale d'athéisme, qui manquait rarement de produire son effet. Ce fut ainsi qu'on prépara l'exil de Thucydide et d'Anaxagore[2], et que la célèbre Aspasie eut

1. *Aristote*, De Plantis, liv. 1. En général, il est porté à exagérer les torts d'Anaxagore. Plutarque lui rend plus de justice.

2. Pour Thucydide, voyez Marcellinus, qui cite Antyllus. Pour Anaxagore, voyez Diogène-Laerce.

besoin des larmes de Périclès pour attendrir ses juges.

Outre les persécuteurs, la philosophie eut à combattre les sophistes, adversaires moins violens, mais plus dangereux ; et nous retrouvons ici sous ce nom les mêmes artisans de paroles que nous avons déjà flétris sous celui de rhéteurs.

Dans le temps où Périclès était à la tête des affaires publiques, Athènes fut inondée d'une multitude de beaux parleurs, qui se donnaient hardiment le nom de sages, et qui vendaient la sagesse à tous ceux qui étaient assez riches pour l'acheter. Bientôt ils ne parurent en public qu'avec un brillant cortège de jeunes gens qui les suivaient partout. Ils allaient dans les lieux les plus fréquentés provoquer des questions sur tous les sujets, et se contentaient d'abord des applaudissemens, pour être plus sûrs des profits. Ils enseignaient l'art de parler, d'écrire et de gouverner, la vertu, le bonheur, la peinture, la sculpture, et même la science de la guerre[1]. Cette universalité de connaissances leur procura une foule de partisans et d'admirateurs ; un seul de leurs ouvrages coûta plus qu'une

1. Platon lui-même avait beaucoup emprunté d'un ouvrage de Protagoras, sur la théorie des beaux-arts. *Eusèbe*, Préparat. Evang., chap III.

terre, et on paya leurs instructions plus cher que les oracles des dieux[1].

Voilà quel était le prix de leur marchandise; voyons maintenant quelle en était la valeur.

Protagoras, le plus célèbre d'entre eux, disait qu'on ne pouvait rien affirmer sur l'existence des dieux, et qu'il n'y avait dans l'homme aucune substance pensante, différente du corps. Gorgias, dans son livre sur la nature, cherchait à prouver trois choses : qu'il n'existe rien; que quand même il existerait quelque chose, les hommes ne pourraient ni le connaître, ni le comprendre; et que, quand même ils parviendraient à le connaître et à le comprendre, ils ne pourraient en communiquer la connaissance aux autres. De là Gorgias aurait dû conclure qu'il fallait se taire; mais il n'en distribua pas ses lumières avec moins de profusion, et pour en perpétuer le souvenir, il s'érigea lui-même une statue d'or à Delphes[2]. Les autres sophistes avaient la même vanité dans l'esprit, et la même tendance dans les doctrines. Hippias d'Élis se vantait de tout savoir, et d'avoir fait lui-même ses vêtemens, sa chaussure et ses meubles. Prodicus de Céos, érigeant l'égoïsme en principe,

1. Apologie de Socrate.

2. Pline, liv. XXXIII, chap. IV.

disait que l'homme n'adore les dieux qu'en raison du bien qu'il en reçoit : Critias prétendait que la religion n'était qu'une invention des législateurs : tous s'accordaient à soutenir que le monde était l'ouvrage du hasard et de la nécessité, qu'un dieu ordonnateur et conservateur était une chimère : qu'il était impossible de voir dans l'univers les desseins ou les traces d'une Providence ; et ces erreurs n'étaient pas embrassées seulement par un petit nombre d'adeptes, Platon assure qu'elles étaient devenues les opinions dominantes de son siècle[1].

La morale des sophistes était encore plus effrayante que leur incrédulité, ou plutôt elle en était la conséquence. Ils ne se contentaient pas de se livrer à la débauche pour leur propre compte : ils voulaient étouffer le remords dans toutes les consciences, et saper les fondemens de la société civile. Ils disaient hautement quele premier de tous les droits était celui du plus fort; que la vertu désintéressée est une folie, parce qu'elle nuit à celui qui la pratique, que l'iniquité profitable est toujours bonne à commettre, et que personne n'aime la justice librement ou pour elle-même, mais par ignorance ou par force. Ils appelaient à leur secours la nature

1. Voyez le livre x des Lois.

et l'expérience, pour prouver que les notions du juste et de l'injuste n'étaient que les préjugés de l'enfance, que toutes les actions étaient indifférentes en elles-mêmes, et qu'elles n'étaient bonnes ou mauvaises que parce qu'elles étaient déclarées telles par les lois du pays. Après avoir ainsi légitimé l'imposture et l'hypocrisie, ils ne rougissaient plus de soutenir alternativement les thèses les plus opposées. Aux uns ils prêchaient la volupté, aux autres la tempérance, selon le goût de leurs auditeurs, sur lequel ils mesuraient leurs profits. Aussi Platon les comparait-il à des gens qui étudieraient tous les caprices d'un grand monstre, afin de l'apprivoiser, et Socrate ne faisait-il aucune différence entre eux et les courtisanes qui trafiquaient de leur beauté [1]. Xénophon ne les a pas plus ménagés. « Voyons-nous, « dit-il, un homme que les sophistes de nos jours « aient rendu vertueux? offrent-ils au public un « ouvrage dont la lecture puisse rendre l'homme « meilleur? ils ne parlent et n'écrivent que pour « tromper et s'enrichir. Jamais il n'a existé aucun « sage parmi eux; il leur suffit d'être appelés « sophistes, dénomination flétrissante, du moins « parmi les hommes qui pensent [2]. »

1. Entretiens de Socrate, liv. I, chap. 6.

2. *Xénophon*, Traité de la chasse, chap. XIII. L'auteur envisage son sujet sous un point de vue assez élevé, pour y

Il était impossible que l'indignation des vrais philosophes ne s'allumât pas, à la vue du mal que faisaient leurs adversaires. Déjà les Athéniens osaient avouer hautement qu'ils ne reconnaissaient d'autre droit que celui du plus fort[1]. Quand ils virent les ravages que faisait dans leur ville cette peste fameuse dont parle Thucydide, leur abrutissement montra jusqu'à quel point on les avait corrompus. Ils oublièrent à la fois les lois de la décence et celles de la nature, et ils cherchèrent dans des plaisirs affreux un dédommagement à la vie qu'ils allaient perdre. La douleur physique était absorbée par les angoisses de l'ame, la plupart mouraient en blasphémant, et si quelques-uns levaient les yeux vers le ciel, c'était pour maudire les dieux qui frappaient du même fléau les innocens et les coupables[2].

Telles étaient les maximes et les mœurs des Athéniens, quand Socrate entreprit de les réformer. On a dit que le plus beau spectacle que la

rattacher naturellement les réflexions qu'on vient de lire, et d'autres encore.

1. Voyez dans Thucydide les réponses impertinentes de leurs députés aux magistrats de Mélos, liv. I, ch. LXXVI.— Voyez aussi les harangues du démagogue Cléon, dans le même.

2. La peste d'Athènes et la peste de Marseille.... quel éloge du christianisme dans ce contraste!

terre puisse offrir au ciel, est celui de la vertu aux prises avec l'infortune : celui qu'offre la raison d'un sage aux prises avec l'erreur, est encore plus intéressant ; car sa victoire profite à l'espèce humaine tout entière. Celle de Socrate a été consacrée par des monumens qui ne périront jamais. Sa doctrine nous a été transmise par Platon, le plus éloquent de ses disciples, et les œuvres de Xénophon peuvent se comparer à un miroir où l'ame de son maître se réfléchit dans toute sa beauté.

Socrate commença par rejeter comme oiseuses toutes les questions métaphysiques sur la nature, l'origine et les lois de l'univers. Il fallait décréditer les solutions subtiles et dangereuses qu'en avaient données les sophistes, pour ménager un accueil plus favorable à la philosophie expérimentale. Prenant pour point de départ l'existence de ce Dieu ordonnateur et conservateur qu'Anaxagore avait annoncé, il compléta ce dogme en y ajoutant les attributs de justice et de bonté, et il en déduisit les rapports de Dieu à l'homme, et ceux de l'homme avec ses semblables. Enfin, sans démontrer rigoureusement l'immortalité de l'ame, il l'admit comme une probabilité consolante. « J'espère, disait-il, sans « pouvoir le prouver, que je trouverai dans une « autre vie les hommes vertueux qui y seront

« mieux traités que les méchans ; mais pour « trouver des dieux excellens, c'est ce que j'ose « assurer, si je puis assurer quelque chose [1]. »

Avec cette conviction, qui était déjà une récompense, il se mit à réveiller le sentiment moral dans le cœur de ses concitoyens. Simple et modeste comme la vérité, il la mettait à la portée des derniers d'entre eux, et les relevait à leurs propres yeux, en les rendant capables des notions du juste et du beau. Les croyances les plus nobles avaient dans sa bouche une naïveté touchante, et son enthousiasme même ne le faisait jamais perdre de vue. Il aurait régénéré les Athéniens, si cette régénération avait été possible.

Mais au milieu des masses les plus corrompues, il y a toujours des ames d'élite qui ont naturellement horreur du vide, et celles-là recueillirent avidement les leçons de Socrate. Cependant il déclarait que si l'oracle l'avait appelé le plus sage des hommes, c'était uniquement parce qu'il avouait ne rien savoir. Pour apprécier le mérite de cet aveu, il suffit d'en rapprocher cette belle pensée de Pascal : « Les sciences ont deux « extrémités qui se touchent : la première est la

1. Voyez le beau morceau que M. Cousin a mis en tête de sa traduction de Phédon.

« pure ignorance naturelle où se trouvent tous « les hommes en naissant ; l'autre extrémité est « celle où arrivent les grandes ames qui, ayant « parcouru tout ce que les hommes peuvent sa« voir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se ren« contrent dans cette même ignorance d'où ils « étaient partis. Mais c'est une ignorance savante « qui se connaît. Ceux qui sont sortis de l'igno« rance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, « ne font que troubler le monde [1]. »

La source de la science de Socrate était dans son cœur et dans la connaissance qu'il avait de celui des autres. Il s'en servait pour détruire les passions funestes de ses disciples, et pour leur faire aimer la vertu, *cette belle, cette majestueuse divinité, par qui fleurissent les états et les familles* [2]. Il ne se pressait pas de rendre les jeunes gens qui le fréquentaient éloquens, déliés, habiles dans les affaires ; il pensait qu'il fallait avant tout leur donner un esprit sain, et que, dans une éducation bien dirigée, chaque science a une limite qu'il ne faut pas franchir. Il portait le même bon sens dans l'appréciation de toutes les connaissances humaines, et sans

1. Je ne conçois pas d'ouvrage possible, ayant pour objet le développement d'une grande vérité, auquel une des pensées de Pascal ne pût servir de titre ou d'épigraphe.

2. *Xénophon*, Entretiens de Socrate, liv. 1, chap. II.

être orateur, il révélait la théorie de l'éloquence de Démosthènes, quand il disait que, pour être sûr de sa cause, il fallait déduire ses preuves des idées reçues par les auditeurs et les juges [1].

Tout le monde sait qu'après une longue vie consacrée tantôt à la défense, tantôt à l'instruction de ses concitoyens, il fut condamné par eux, comme un corrupteur et un impie; mais il était préparé contre ce dernier coup. Il espérait alors plus que jamais que l'homme porterait dans une autre vie les conséquences de ses bonnes et de ses mauvaises actions, et dans les momens où cette conviction lui échappait, il semblait implorer pour sa mémoire la justice des siècles futurs. « Oui, s'écriait-il avec le ton « d'un inspiré, je suis sûr que mon nom sera « cher à l'humanité, et qu'on n'aura pas les « mêmes sentimens pour Socrate et pour ses « persécuteurs. Les hommes rendront toujours « témoignage que jamais je ne fus injuste envers « personne, et que loin de corrompre la jeu- « nesse, j'ai travaillé constamment à rendre meil- « leurs ceux qui m'ont fréquenté [2]. »

Cette protestation touchante, son refus de se soustraire par la fuite à l'exécution d'un arrêt

1. Entretiens de Socrate, liv. IV, chap. III, VI, 7.
2. Entretiens de Socrate, liv. IV, chap. VIII.

injuste, son éloquente réfutation du suicide, étaient de grandes leçons que l'appareil de la mort rendait encore plus imposantes. Jamais sa pensée n'avait été plus claire ni plus libre, et sa tendresse devenue plus vive donnait à ses préceptes un accompagnement doux et gracieux. « Qui ne reconnaît en lui, dit Montaigne, je ne « sais quel contentement nouveau et une allé« gresse enjouée en ses propos et façons der« nières? On voit à son ame une si parfaite « habitude de la vertu, qu'elle lui est passée en « complexion. Ce n'est plus vertu pénible, ni des « ordonnances de la raison, pour lesquelles main« tenir il faille que l'ame se roidisse : c'est son « train naturel et ordinaire; aussi l'ame de Socrate « est-elle la plus parfaite qui soit venue à ma « connaissance [1]. »

Tant de sécurité dans ses derniers momens suffisait pour assurer le triomphe de ses doctrines. Il mourut dans cette espérance, et la mort n'eut pas pour lui d'amertume. « Spectacle su« blime, dit M. de Chateaubriand, que l'antiquité « ne nous présente qu'une fois, et qui se renou« velle tous les jours sur l'humble grabat du der« nier des chrétiens qui expire. »

La philosophie grecque venait enfin de se

1. Essais, liv. II, chap. XI.

dépouiller de tout caractère étranger pour recevoir l'empreinte du génie national [1]. C'était déjà un titre à la popularité. De plus, Socrate avait compris dans son enseignement les vertus publiques et privées, civiles et domestiques, tout ce qui pouvait échauffer le cœur ou éclairer l'intelligence; il avait instruit de ses devoirs l'homme et le citoyen, il avait montré le doigt de la Providence dans les moindres objets de la nature, il s'était plu à recueillir les preuves de sa bonté, et, comme dit encore Montaigne, il avait ramené du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme où est sa plus juste et plus laborieuse besogne. Aussi la philosophie morale jeta-t-elle dès lors dans Athènes de profondes racines et de vastes rameaux. Tous les esprits doués de quelque vigueur s'élancèrent dans cette carrière nouvelle. On souleva des questions sérieuses et fécondes en résultats positifs. Les sophistes, retenus autour des mots par leurs subtilités captieuses, ne purent pas marcher aussi vite que les choses, et la philosophie, dégagée de leurs entraves, put enfin célébrer son triomphe dans les jardins de l'Académie.

1. Voyez le discours latin que M. Cousin a mis en tête de sa traduction de Proclus.

De l'école de Socrate on voit sortir, comme autant de branches d'un même tronc, plusieurs écoles nouvelles, dont les fondateurs se sont plus ou moins écartés des doctrines de leur maître. Elles furent outrées par les uns, corrompues par les autres, et il y en eut qui les abandonnèrent entièrement. Xénophon fut le seul qui les conserva dans toute leur pureté. Aussi ses ouvrages renferment-ils plus d'instruction morale que ceux de Platon, et inspirent-ils bien plus fortement l'amour de la vertu. C'est le langage et le caractère de Socrate, ce sont ses idées, peut-être trop fidèlement reproduites. C'est ce mélange d'enthousiasme et de gaieté, cette crédulité, cette chaleur de bienveillance et cette grace naturelle que rien ne saurait remplacer. Du reste ses idées manquent de profondeur, et sa haine pour Platon perce trop souvent dans ses ouvrages, dont plusieurs ont été composés dans des vues hostiles, comme la Cyropédie et le Banquet [1]. Dans sa lettre à Eschine, il parle de ces hommes fameux, devenus amoureux des mystères de l'Egypte, et dont la passion pour la philosophie de Socrate n'était point exempte de vues d'intérêt, puisqu'on les voyait courtiser des ty-

1. Il a voulu opposer la Cyropédie à la République, et son Banquet à celui de Platon. Voyez l'Attische museum de Wieland.

rans, et préférer à la frugalité de leur patrie les mets délicats de la Sicile[1].

Les autres disciples de Socrate ne furent pas plus unis entre eux. On a même de la peine à concevoir l'extrême divergence de leurs opinions, quand on sait qu'ils les avaient puisées à une source commune. S'ils n'ont travaillé que sur celles de leur maître, il faut qu'en passant par leur esprit elles aient subi de singulières métamorphoses.

L'école de Mégare, dont Euclide fut le fondateur, revint à la métaphysique, que Socrate avait peut-être trop dédaignée. Elle crut avec raison que cette science, ainsi que la dialectique, pouvait servir pour la défense aussi bien que pour l'attaque, et les essais qu'elle tenta ne furent pas tous infructueux. Les philosophes qui en sortirent aidèrent à donner une solution satisfaisante de plusieurs problêmes rationnels, et Eubulide, l'un d'eux, inventa les sept sophismes qui ont fait tant de bruit dans les écoles[2] : mais cette secte perdit peu à peu son premier caractère. Au lieu de continuer ses recherches sur les

1. Tout le monde sait que Platon ne se lia avec Denis le Jeune que dans l'espérance de lui voir adopter ses maximes de gouvernement.

2. Ces sophismes sont : l'induction, l'exemple, l'épichérème, l'enthymème, le sorite, le dilemme et le syllogisme.

règles logiques du savoir humain, elle ne fit que reproduire, sous de nouvelles formes, les doutes systématiques par lesquels on avait déjà troublé les esprits, elle alla jusqu'à nier la réalité des idées générales, et elle prépara les voies au scepticisme des pyrrhoniens [1].

Aristippe, qui fonda l'école de Cyrène, les prépara à l'épicuréisme. Son but, comme celui de Socrate son maître, était le bonheur; mais au lieu d'y marcher par la vertu, il y marchait par le plaisir. Il se constituait centre et mesure de toutes choses, et, enveloppé dans son égoïsme, il attendait pour s'occuper des objets extérieurs qu'ils lui fissent éprouver des sensations agréables, ayant soin d'éviter comme nuisibles tous ceux qui produisaient un effet contraire. Sa maxime favorite était, de chercher le plaisir comme le vrai bien, et de fuir la douleur comme le vrai mal. Il jouissait du présent, sans regret du passé, comme sans inquiétude de l'avenir. Il se procurait toutes les jouissances qui n'étaient pas assez vives pour émousser ses sens, et c'était seulement pour les varier qu'il avait des relations avec les hommes. Tirer parti de leurs passions même les plus ignobles, n'était

1. Stilpon disait qu'il n'y avait de valides que les jugemens identiques : un homme est un homme, un cheval est un cheval. Voyez Buhle, tome 1, page 76.

pas à ses yeux une bassesse, et il se laissait cracher au visage, pourvu que cette insulte fût le prélude d'une faveur. Il disait, comme les sophistes, que les actions humaines n'avaient par elles-mêmes aucune importance morale, et que la distinction du juste et de l'injuste n'était qu'une affaire de convention. Les philosophes qui lui succédèrent dans l'école de Cyrène, ne professèrent pas scrupuleusement ses principes. Les uns cherchèrent à combiner le bonheur avec une perfection morale indéterminée, les autres enchérirent encore sur son impudence, en disant que le sage ne tient point à sa terre natale et ne reconnaît aucune loi, qu'il est lui-même son propre législateur et que le vol et l'adultère lui sont permis [1]. Enfin cette secte alla mourir dans Alexandrie, et ceux de ses dogmes qui ne moururent pas avec elle finirent par se confondre avec ceux d'Épicure.

Antisthène outra d'une autre manière la philosophie de Socrate, qu'il considéra uniquement sous le point de vue pratique. Partant de ce principe, que la vertu seule est nécessaire à l'homme et qu'elle suffit pour assurer son bonheur, il en conclut qu'il fallait limiter le nombre des besoins et l'empire des sens, pour donner à l'ame toute

1. Buhle, Introduction, p. 82.

sa force et toute sa liberté. Cette conséquence menait à l'appréciation de tous les biens qui sont à la portée de l'homme, dont les uns sont réels et les autres imaginaires. Les cyniques rangèrent dans la dernière catégorie tous ceux qui ne viennent pas immédiatement de la nature, et on les vit paraître en public nu-pieds, avec une simple tunique, une besace et un bâton. Par respect pour la divinité, ils laissèrent croître leurs cheveux et leur barbe, et ils établirent dans Athènes une espèce d'ordre mendiant de philosophes. Ce n'étaient ni des fous méprisables ni des scélérats odieux, comme l'a prétendu Diogène-Laerce; c'étaient des observateurs malins, qui souvent joignaient à une grande force de raison une immense pénétration d'esprit. Diogène de Sinope mérite surtout cet éloge. On sait combien son ironie était mordante et amère, on sait aussi qu'Alexandre, qui se connaissait en grandeur d'ame, fut si frappé de celle de ce philosophe, qu'il s'écria: *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.* Mais les Athéniens ne lui rendirent pas la même justice, et profitèrent peu de ses leçons, parce qu'on n'a quelque prise sur les hommes que par la raison ou le sentiment, et qu'on n'en a aucune par le sarcasme.

Mais de tous les disciples de Socrate, Platon est celui qui a le mieux mérité de la science

philosophique. Non-seulement il a embrassé l'univers et toutes ses parties, mais il s'est élevé à quelque chose de plus grand, à cette unité mystérieuse et vivante qui est à la fois la cause et le type éternel de tout ce qui existe. Il est descendu de cette hauteur pour apprendre aux hommes à se conduire, aux états à se gouverner; et, malgré la distance presque infinie qui sépare ces deux ordres d'idées, son génie a trouvé moyen de remplir tout l'entre-deux.

Il a vu que les causes du monde physique n'agissaient que conditionnellement, et qu'il fallait une cause première qui eût en elle-même la raison suffisante de son existence et de son action. Pour la trouver il s'est élevé à la connaissance scientifique de la divinité, qu'il a revêtue d'attributs nouveaux, en la représentant comme éternelle, toujours semblable à elle-même, et réunissant toutes les perfections[1]. Leur empreinte est marquée sur son œuvre, c'est-à-dire sur le monde, qui est l'ensemble de toutes les substances, excepté leur créateur. Il a été formé d'après un plan rationnel infiniment parfait; et de peur que l'hommage, prêt à s'échapper du cœur de l'homme, n'y soit refoulé à la vue du désordre qui règne dans la nature, Platon lui dit

1. Voyez l'Épinomis, à la suite des Lois.

que tout le mal vient du vice inhérent à la matière, qui n'a changé que de forme lorsque ses lois et ses forces ont été soumises à une intelligence. Afin qu'il y eût dans ce monde ordre, beauté, harmonie, Dieu l'a doué d'un principe d'action spontanée; il en a fait un animal vivant, immortel, et lui a imprimé le mouvement circulaire comme le plus harmonique de tous les mouvemens. La nature étant mobile dans chacune de ses parties, chaque chose prise isolément peut changer et finir; mais comme elle est fixe dans son tout, le lien des êtres n'est jamais rompu, et les lois établies pour leur succession sont à jamais en vigueur.

Spectateur de ces merveilles, l'homme les efface toutes. Son ame raisonnable est l'expression de l'intelligence divine; dès que son union avec la matière lui donne la conscience de son existence, elle entrevoit les *idées*, qui sont les gages de son origine céleste. Ces idées sont les paradigmes ou modèles des choses physiques, qui n'en sont que des copies imparfaites. Ce sont les objets de *la science* proprement dite, de celle qui élève l'ame *de ce qui naît vers ce qui est*. Les observations empiriques recueillies par les sens ne sont que les objets de l'opinion. Ainsi l'intelligence humaine se partage en deux parties, suivant qu'elle s'élève à la source du

bon et du beau, ou qu'elle s'occupe des phénomènes du monde visible. Nul plaisir n'est comparable à celui que goûte cette partie de l'ame qui est l'instrument de nos connaissances; mais pour le sentir, il faut être exempt de bassesse et de haine, il faut être absorbé par la contemplation des objets qui gardent entre eux un ordre constant et immuable. Alors dans le calme de cette région supérieure, on se pénètre à loisir de tous les attraits de la vérité. L'ame, qui jouit de ce beau privilège, a de plus celui d'être immortelle. Puisqu'elle a existé avant le corps, elle doit lui survivre. D'ailleurs elle est simple, par conséquent indissoluble, et elle renferme en elle-même le principe de son activité.

Mais outre cette ame raisonnable, il y a dans l'homme deux ames animales, dont l'une est la mère des désirs et l'autre le rend susceptible de plaisir et de douleur. Ni l'une ni l'autre ne participe à son immortalité; mais souvent elles l'empêchent d'agir d'une manière conforme à l'idée rationnelle du bien, et c'est pour se soustraire à leur influence que l'homme doit s'appliquer à l'étude de la sagesse, c'est-à-dire à la connaissance de l'esprit, de sa nature, et de ses rapports avec l'homme et les choses matérielles.

Pour cela, il ne suffit pas d'avoir la conscience de la loi morale, il faut en avoir une connais-

sance scientifique, et démontrer qu'elle est obligatoire. Mais l'exercice de la volonté de l'homme dépend de l'idée des biens auxquels il tend invinciblement. Donc, pour le mettre en harmonie avec sa destination, il faut lui faire connaître avant tout la nature du souverain bien. Penser et jouir de sa pensée est la situation qui y correspond davantage, parce qu'il n'y entre ni intérêt, ni désir; et si l'on consulte la raison, quand ses déterminations sont libres, elle répondra que la régularité harmonique de la pensée, du sentiment et des actions, est ce qui constitue le bien suprême pour l'homme. Pour y arriver et s'y maintenir, il a besoin de quatre vertus cardinales, qui sont autant de conditions du bonheur : la sagesse, la modération, la bravoure et l'équité. Ainsi, bonheur et vertu sont deux choses aussi inséparables qu'un effet peut l'être de sa cause. Le sage jouit de l'un sans mélange, et pratique l'autre sans contrainte : la nécessité à laquelle il est assujetti par sa propre intelligence, est la plus forte des nécessités, parce que c'est par ses propres lois et non par celles d'autrui qu'il se gouverne [1].

On peut considérer un état comme un être moral, travaillé comme l'homme par des passions, et susceptible des mêmes vertus et des

1. Lois de Ptaton. Epinomis.

mêmes vices. On pourra donc employer des moyens analogues pour obtenir l'unité et l'harmonie qui en constituent la perfection. La théorie de ces moyens s'appelle *politique*, et comme fruit de l'intelligence, elle appartient à la philosophie. Son but doit être la moralité et le bonheur des peuples, et comme pour l'atteindre elle a besoin de leur consentement et même de leur concours, elle est chargée de leur faire connaître le souverain bien, envisagé sous ce nouveau rapport. Les nations ne sont pas heureuses par leur richesse ou par leur puissance : elles ne le sont même pas par leurs lumières; car la sagesse s'éloigne d'elles, à mesure qu'elles font des progrès dans les arts et dans les autres objets des connaissances humaines [1]. C'est en vain qu'on espère la fixer par la parole écrite. L'écriture ne répond pas quand on l'interroge, et ne sait pas ce qu'il faut dire à un homme, ni ce qu'il faut cacher à un autre [2]. Ce n'est pas elle qui donne de la stabilité aux institutions; c'est Dieu : si ce n'est pas lui qui préside à l'établissement de la cité, elle ne saurait échapper aux plus grands maux [3].

1. Epinomis.

2. Phèdre, vol. x. édit. bip., p. 381, 382. L'homme qui doit toute son instruction à l'écriture, n'aura jamais que l'apparence de la sagesse. Δοξόσοφοι γεγονότες ἀντὶ σοφῶν.

3. Lois de Platon, vol. VIII, édit. bip., p. 180, 181.

Dieu a fait tout ce qu'il peut faire pour la prospérité d'un état, quand il a fait naître un grand législateur, sous le règne d'un tyran assez éclairé pour s'en servir [1]. Encore faut-il que ce soit dans des contrées favorables à la vertu, où règne je ne sais quel souffle divin, et qui sont tombées en partage à des génies bienfaisans [2]. Alors, sous l'influence du climat et des lois, le citoyen développe ses facultés physiques et morales, et pendant que la gymnastique fortifie son corps, la musique forme son cœur à l'humanité. Car sans cette dernière condition, les guerriers seraient funestes à la patrie.

L'intelligence devrait commander à tout, si elle était libre et toujours appuyée sur la vérité, conformément à sa nature. Par malheur, dit Platon, elle n'est telle aujourd'hui nulle part, si ce n'est dans un très-petit nombre de personnes. A son défaut, on est forcé de recourir à la loi, qui voit et distingue bien des choses, mais qui ne saurait étendre sa vue sur le tout [3]. Toute souveraine qu'est la loi, elle ne doit pas imposer une obéissance aveugle, et un préambule qui renferme les motifs de ses ordres et de

1. Lois de Platon, liv. IV.

2. Ibid., liv. V. Platon dit dans l'Épinomis, que le climat de la Grèce est le plus favorable de tous à la vertu.

3. Lois, liv. IX.

ses défenses peut à la fois adoucir et ennoblir la soumission. C'est à cette occasion que Platon dit que le plus beau prélude qu'on puisse mettre en tête de tous les codes, c'est qu'il y a des dieux, qu'ils sont bons, mais qu'ils aiment la justice infiniment plus que les hommes[1].

Dans ses ouvrages politiques, Platon ne s'est pas contenté de poser les bases d'un édifice social : souvent il est entré dans les détails de la législation civile et pénale, et il a donné la sanction de son génie à des maximes dont plusieurs publicistes modernes ont démontré la justesse, et réclamé l'application. Il veut qu'aucune peine infligée par les juges n'ait pour but le mal de celui qui la souffre, mais qu'elle soit de nature à le rendre meilleur ou moins méchant. Il ne s'agit pas de venger la société : les tribunaux ne sont pas institués pour servir des vengeances. Dans le cas seulement où un citoyen qui aurait reçu une excellente éducation commettrait un grand crime, le coupable sera considéré comme un malade incurable, et subira la peine capitale, comme étant pour lui le moindre de tous les maux. Mais ses enfans, s'ils s'éloignent de la conduite de leur père, seront comblés d'honneurs, et l'on publiera, à leur gloire, avec quel

1. Lois, liv. x.

courage ils ont évité le mal pour pratiquer le bien.

Ailleurs, il préconise en ces termes la publicité des débats judiciaires : *Un des plus grands désordres qui puissent s'introduire dans un État, c'est quand les tribunaux, faibles et muets, y dérobent leurs jugemens à la connaissance du public, en prononçant leurs sentences à huis clos*[1].

L'imagination étant la faculté dominante des Grecs, la poésie ne pouvait pas rester étrangère à la politique. Platon, qui craignait son influence sur les esprits et sur les mœurs, ne voulait pas qu'elle fût libre. Sans rappeler ici son extrême sévérité pour les poètes dramatiques, je ne parlerai que des conditions qu'il exige du poète chargé de répéter sur la lyre les louanges décernées par la patrie. Il veut avant tout, même avant le talent poétique, qu'il soit respecté pour ses vertus, et qu'il ait fait quelque action mémorable. Alors ses vers seront chantés de préférence ; on lui donnera le privilège de

1. Voyez surtout le livre IX des Lois. Au livre XII il revient encore sur cette question, et il dit : Ce n'est point à la grandeur du vol que la loi veut qu'on ait égard, en punissant l'un moins que l'autre ; mais à ce que l'un est peut-être encore susceptible de guérison, tandis que l'autre est désespéré.

faire parler sa muse en liberté ; on défendra aux autres de se mêler de pareilles compositions, et les citoyens ne pourront chanter aucune pièce de vers qui n'aura pas reçu l'approbation des gardiens des lois, quand même elle serait supérieure aux hymnes de Thamiras ou d'Orphée[1].

Ainsi tout le domaine de l'esprit humain, malgré son immensité, fut parcouru par cet infatigable génie qui, chemin faisant, en éclaira les points les plus obscurs, et en féconda les parties les plus stériles. Ce n'est donc ni comme théologien, ni comme poète, ni comme physicien, ni comme moraliste, ni comme publiciste, ni comme dialecticien, qu'il faut envisager Platon, mais comme ayant été tout cela à la fois. Nul point de vue exclusif, dit Olympiodore l'un de ses commentateurs, ne donne le secret de sa philosophie. Comme Homère, il a envisagé le monde sous toutes ses faces : c'est aussi sous toutes les faces qu'il faut envisager ces deux ames qui furent en harmonie avec tout, ψυχαὶ παναρμόνιαι[2]. Alors on ne s'étonnera plus du culte presque universel dont la mé-

1. Lois, liv. VIII. Ailleurs il dit qu'il ne faut pas laisser aux poètes la liberté de dire tout ce qu'il leur plaît.

2. Voyez l'article de M. Cousin sur Olympiodore, inséré au Journal des Savans.

moire et les écrits de ce philosophe ont été l'objet : on comprendra qu'une pieuse superstition ait entouré son berceau de prodiges, que Socrate, au moment de le connaître, ait vu en songe, assis sur son sein, un jeune cygne sans plumes, qui bientôt prenait des ailes, et, s'envolant vers le ciel, faisait entendre une voix qui charmait les dieux et les hommes. Enfin l'on comprendra peut-être que les Athéniens aient pu graver sur son tombeau cette sublime inscription :

Apollon a donné au monde Esculape et Platon
L'un pour l'ame, l'autre pour le corps [1].

Cependant, que cette espèce d'apothéose ne nous fasse pas illusion sur la portée d'une intelligence qui ne fut après tout qu'une intelligence humaine. Comme philosophe, il commit une grande erreur en méconnaissant les droits qu'ont tous les hommes indistinctement à la connaissance et à la possession de la vérité. Quand il dit dans sa lettre aux amis de Dion qu'il n'a jamais écrit, qu'il n'écrira jamais les choses qui appartiennent à ses méditations les plus sérieuses ; quand, sur une question que

1. Cette inscription ne se trouve que dans Olympiodore. Voyez l'article déjà cité de M. Cousin.

Denis l'avait prié de résoudre, il refuse de s'expliquer autrement que par des énigmes, de peur que l'explication ne tombe en des mains étrangères; quand, après avoir dit dans le Timée qu'il est difficile de découvrir l'auteur commun de l'universalité des êtres, il ajoute que, quand on le découvre, il faut se garder de le révéler au vulgaire; non-seulement il contredit ses belles théories sur la nature de l'homme, mais il établit une aristocratie odieuse, avec des privilèges intellectuels dont les élus de la philosophie sont seuls appelés à jouir; et si, comme on a lieu de le croire, cette réticence systématique portait sur ces dogmes consolans, consacrés dans le Phédon, qui font que le sage mourant ouvre son ame aux vérités les plus sublimes, et la regarde comme une vie immortelle enfermée dans une prison périssable, combien l'injustice ne devient-elle pas plus criante!

Si l'on était tenté de mettre sur le compte de la prudence ce monopole des consolations philosophiques, il suffirait de se rappeler comment Platon envisageait les conditions et les effets de la servitude domestique. Pour peu qu'on remonte vers les principes, on trouvera que la question de la communauté des jouissances sociales rentre dans celle de la communauté des jouissances intellectuelles, et que ces deux

questions sont susceptibles d'une solution commune. Aussi, de même que Platon philosophe est impitoyable pour les profanes, de même Platon publiciste est impitoyable pour les esclaves. Il ne veut pas plus que tous les hommes soient égaux devant la loi que devant Dieu. Il commence par s'appuyer de l'autorité du plus sage des poètes, pour avancer que Jupiter prive de la moitié de leur intelligence ceux qui ont perdu la liberté, et quand il arrive à l'appréciation des délits que les lois sont appelées à punir, et à l'application des peines qu'elles décernent, il trace de sang-froid les dispositions suivantes :

Si un citoyen tue son esclave, la loi déclare le meurtrier exempt de toute peine pourvu qu'il se purifie; s'il tue l'esclave d'un autre, il paiera au propriétaire le double de sa valeur.

Si un esclave tue son maître, on lui fera souffrir tous les tourmens qu'on jugera à propos, pourvu qu'on ne lui laisse pas la vie. S'il tue toute autre personne libre, le bourreau de la cité le battra de verges, et s'il ne peut pas le faire expirer sous les coups, il le mettra à mort[1].

Qu'il y a loin de ces étroites conceptions à cette métaphysique sublime dont le génie du

1. J'abrège beaucoup les dispositions pénales que renferme le IXe livre des Lois. Je n'en donne que la substance.

divin Platon a su atteindre la hauteur! Quelle confusion dans les notions du juste et de l'injuste d'une part! quelle rapidité d'essor, quelle surabondance de lumières de l'autre! mais ce contraste singulier, que n'offrent jamais les productions de la médiocrité, ne saurait obscurcir une gloire fondée sur de si beaux titres, et je n'ai signalé ces deux lacunes importantes que pour mieux apprécier le mérite des philosophes plus heureusement inspirés, qui ont eu plus tard le bonheur de les remplir.

§ V. — SCIENCES.

Quand j'ai dit plus haut que Platon, à l'exemple d'Homère, envisagea le monde sous toutes ses faces, je n'ai pas voulu dire que ses méditations se fussent appliquées avec un égal succès à l'homme dans ses rapports physiques avec les êtres, et à l'homme dans ses rapports civils avec ses concitoyens. Il est peu de grandes vérités politiques qu'il n'ait découvertes ou entrevues; mais il fut moins heureux dans l'explication des lois qui régissent la matière, et la nature, qu'il n'eut pas la patience d'observer, attendit qu'un autre philosophe l'interrogeât pour laisser soulever un coin du voile qui cachait ses opérations.

Le premier nom auquel s'attache communément cette gloire dans la série des philosophes grecs, est celui d'Aristote. Cependant elle appartient à plus juste titre à Hippocrate, qui eut l'idée d'appliquer à la médecine la méthode d'observation, et qui, sans sortir de la sphère de ses travaux, sut rattacher à cette science, dont il fut le créateur, les plus belles considérations sur les influences générales auxquelles le corps humain est soumis.

La vieille civilisation de l'Asie, après deux mille ans d'expérience, n'était pas encore parvenue à créer une théorie médicale. Du temps d'Hérodote, qui correspond à celui ou vivait Hippocrate, la médecine se pratiquait à Babylone comme dans les premiers âges du monde, c'est-à-dire que, pour trouver remède à un mal, on s'adressait à ceux qui avaient eu le bonheur d'en guérir. Il n'y avait de médecins qu'à la cour même *du grand roi* : encore ces médecins étaient-ils d'origine grecque, sortis pour la plupart d'une école que la conquête avait enclavée dans ses états.

On sait qu'un certain Démocède de Crotone, ayant guéri Darius d'une luxation causée par une chute, fut obligé d'intercéder pour les médecins égyptiens, dont le roi voulait punir l'ignorance par le supplice de la croix. Ce fut par ce

Démocède, qui avait étudié à Égine, que les médecins de Crotone acquirent une grande célébrité. Pendant long-temps on parla des médecins de cette ville, comme on parlait des musiciens d'Argos. Après eux venaient ceux de Cyrène [1], mais ces deux écoles réunies furent bientôt devancées par une troisième qui donna enfin aux doctrines médicales une forme véritablement scientifique.

Cette école, où la tradition avait conservé la doctrine d'Esculape, avait été fondée par la famille des Asclépiades. Les Asclépiades de Cnide furent les premiers qui renoncèrent généreusement au secret dont leur science médicale était enveloppée, et ce fut à la suite de cette publicité, qu'Euryphon, l'un d'eux, rédigea les Sentences cnidiennes. Les Asclépiades de Cos suivirent leur exemple, et cette branche, dans l'espace de trois siècles, donna naissance à sept médecins du nom d'Hippocrate, dont un seul est resté célèbre. Leurs écrits nous ont été transmis mêlés et confondus; mais le génie a su rendre superflus les travaux de la critique, en donnant à ses œuvres une empreinte inimitable.

Si pour juger Hippocrate, après avoir lu ses

1. Hérodote, liv. III, chap. CXXIX, CXXX, CXXXI, CXXXII.

ouvrages, on prenait son point de vue de l'état actuel des connaissances physiologiques, on se demanderait peut-être comment il a pu élever la médecine à la hauteur d'une science, lui qui confondait les artères et les veines, les désignant toujours par un nom collectif; qui savait à peine tirer parti du pouls durant le cours des maladies; qui ne connaissait ni le jeu ni la nature des muscles; qui n'avait aucune idée du rôle important que joue le système nerveux dans les phénomènes vitaux, et qui, à l'exception des principaux organes renfermés dans les grandes cavités du corps humain, en ignorait entièrement la structure et l'économie.

Mais on n'élèvera plus cette difficulté quand on se placera dans un autre point de vue qui n'est pas moins élevé, dans celui où se plaça Hippocrate lui-même pour étudier l'homme dans ses rapports physiques avec tout ce qui l'environne. Pour rendre cette étude plus féconde, il sépara la médecine de la philosophie : il en avait le droit, parce qu'il était à la fois médecin et philosophe.

L'homme renferme en lui-même le principe de la vie; mais les conditions de sa durée sont hors de lui : il ne l'entretient qu'en s'assimilant des substances étrangères qui sont à sa portée. Si l'homme et ces substances demeuraient tou-

jours respectivement les mêmes, il n'aurait pas besoin de modifier l'action qu'elles exercent sur lui. Mais outre les changemens qu'éprouve sa constitution, il faut tenir compte de ceux qui surviennent dans l'air, dans les eaux et dans les lieux, par l'effet des climats, des saisons, des variations atmosphériques. Cette appréciation constitue une science qui n'existait pas avant Hippocrate, et qu'on appelle *hygiène*. Lui-même signale cette invention comme la plus honorable pour lui, comme la plus utile pour les autres. Persuadé que la médecine avait dû commencer par-là, il s'efforce d'y ramener, comme à leur principe, toutes les connaissances accessoires qui en découlent, et c'est par l'étude de l'homme sain qu'il éclaircit et qu'il explique l'état de la nature souffrante. Pour lui aucune observation n'est minutieuse. Aidé de sa patience et de son génie dans ses procédés analytiques, il ne jette les yeux sur l'ensemble qu'après s'être assuré des détails, et il proscrit toute vue générale qui n'est pas l'expression exacte des faits particuliers.

Ce genre de mérite se retrouve dans tous les traités que nous avons de lui, mais surtout dans celui des épidémies, et dans celui des airs, des eaux et des lieux. Dans le premier, qu'on a si justement appelé la plus chaste contemplation

de la nature, il nous montre ce beau ciel de la Grèce, si favorable au génie, faisant éclore à la fois des germes de vie et des germes de destruction. Dans le second, où il examine l'influence que la direction des vents, les qualités du sol et des eaux peuvent avoir sur la constitution humaine, son sujet l'amène à établir un parallèle entre l'Europe et l'Asie. Il reconnaît qu'en Asie le règne végétal est plus magnifique et plus varié, les hommes plus doux et plus flexibles, et il attribue cette différence à la température, qui est exempte de l'extrême froid et de l'extrême chaleur. Mais avec quel dédain il parle de l'embonpoint, de la beauté, de la haute stature des peuples asiatiques, quand il les compare à ceux que des changemens plus brusques dans les saisons, un sol plus âpre et plus inégal, ont doués d'une constitution plus vigoureuse! C'est surtout quand il apprécie l'influence des institutions politiques, qu'il démontre la supériorité des nations européennes. En Asie, l'indolence, fruit indigène, est entretenue par les lois et par le despotisme. Si la nature y créait un homme courageux, la loi le ferait bientôt dégénérer; car on se soucie peu de faire des exploits pour satisfaire les caprices d'un maître; et si quelques villes maritimes se sont illustrées par de belles résistances, cette exeption ne sert qu'à

confirmer la règle, puisque ces villes avaient le bonheur d'être libres. Or, la liberté est une puissance contre laquelle les climats et les saisons ne peuvent rien ; c'est une plante qui fleurit sur l'aride sommet des montagnes, mais qui prospère partout où il y a des mains dignes de la cultiver.

Voilà sous quel point de vue Hippocrate envisageait la géographie médicale des contrées qui lui étaient connues. Il y voyait des montagnes, des plaines, des rivières, des alimens et des remèdes; mais il y voyait aussi, à côté des sources de la vie animale abondamment entretenues, celles de la vie intellectuelle et morale taries par le despotisme, et l'homme réduit à n'offrir que le spectacle d'une belle végétation. C'était sans doute le besoin de rattacher à sa science toutes les observations du même genre qui lui faisait trouver l'art si long et la vie si courte, et qui lui faisait dire qu'un médecin philosophe était véritablement un homme divin.

Il s'était formé un type de perfection idéale, qu'il n'eut jamais la prétention de réaliser, mais qu'il mit constamment sous les yeux de ses disciples, dans l'espoir que les efforts qu'ils feraient pour en approcher ne seraient perdus ni pour la science, ni pour l'humanité. Outre les dispositions naturelles, l'instruction et l'amour du

travail, il exigeait d'eux un serment par lequel ils s'engageaient à la reconnaissance, à la chasteté, à la discrétion[1]: il ne voulait initier à la connaissance *des choses sacrées* que des hommes sanctifiés par la vertu, c'est-à-dire par l'humanité, et ce n'était qu'à cette condition qu'il appelait la médecine le plus noble de tous les arts. Aussi, dans ses préceptes hygiéniques, a-t-il égard à l'aisance du riche et à la misère du pauvre. Il insiste sur l'obligation de lui donner gratuitement des soins et des remèdes, et d'y joindre même au besoin des secours pécuniaires. Pour comprendre cette sollicitude qui ressemble tant à la charité, il est bon de savoir qu'il appelle le désintéressement une vertu divine, et qu'il dit, en tête d'un de ses traités, qu'il pense que toutes les choses humaines sont entre les mains de la divinité.

Ce fut en Thessalie qu'il laissa les derniers vestiges de ses bienfaits ; mais il reçut de son vivant la récompense de ceux dont il avait comblé les Athéniens. Outre le droit de bourgeoisie et l'initiation aux mystères de Cérès, il fut admis à partager les honneurs du Prytanée avec les bienfaiteurs de la patrie. Quelque légitime que

1. Voyez le Traité du serment et celui de la décence, où il défend aux élèves de figurer dans les séditions.

fût cette gloire, les historiens ne jugèrent pas à propos d'en parer leurs annales, et cette omission, peut-être involontaire, a fait plus de tort à l'histoire qu'à la mémoire d'Hippocrate. La philosophie a été plus reconnaissante, et le nom du père de la médecine se trouve répété plusieurs fois dans les écrits de Platon, qui loue sa confiance dans la nature, et qui le félicite de s'être servi le premier de la comparaison du corps de l'homme avec l'univers[1]. Si depuis ses œuvres ont été mutilées par le temps, ou défigurées par l'imposture, l'esprit d'observation qui les inspira n'a fait que s'étendre et s'affermir, et cette heureuse impulsion donnée aux sciences naturelles a valu aux générations suivantes le plaisir de voir éclore sous leurs yeux de nouvelles merveilles. Ce fut en marchant sur ses traces qu'Aristote et Théophraste se partagèrent avec tant de succès les deux règnes de la nature vivante ; et Galien, son plus grand admirateur, qui lui est sans doute supérieur comme anatomiste, n'a été que son commentateur dans les autres branches de la science médicale. Enfin quand, après la longue barbarie du moyen âge, la médecine est rentrée dans les voies de l'obser-

1. Voyez Phèdre. Le passage cité par Platon ne se trouve pas dans les ouvrages d'Hippocrate qui nous sont parvenus.

vation, ses progrès ont été marqués par une estime toujours croissante pour les travaux d'Hippocrate : on a reconnu que personne ne savait mieux découvrir ni mieux enchaîner des vérités fondamentales, et à mesure que des faits précieux ont été recueillis, on a admiré avec quel bonheur ils servaient de preuves et de commentaires à ses aphorismes. Boerhaave n'a pas cru gêner par des entraves son génie presque universel en prenant Hippocrate pour modèle, et en se proposant de l'imiter dans sa marche, et jusque dans l'énergique simplicité de son style[1]. D'autres, trompés par une admiration moins réfléchie, ont prétendu trouver dans ses ouvrages les germes de toutes les belles découvertes qui font la gloire des écoles modernes, et parce qu'ils y ont vu le mystère des connexions sympathiques signalé pour la première fois[2], le phénomène de l'évaporation parfaitement analysé sans le secours de la chimie[3], et quelques autres pressentimens des progrès futurs de la science, ils ont soutenu qu'Hippocrate avait connu la circulation du sang et toutes les fonctions animales qui en dépendent. Sans admettre

1. Voyez les Institutions et les Aphorismes de Boerhaave. Voyez aussi son éloge par Fontenelle.

2. Épidémies, liv. 1er.

3. Des airs, des eaux et des lieux, chap. III, § 44, 45.

cette prétention, la critique a reconnu l'immense portée de son génie, et pour rappeler le noble usage qu'il en fit, la peinture a, de nos jours, immortalisé la plus belle de ses actions.

Après la mort d'Hippocrate, ceux qui se disaient ses successeurs négligèrent les traces de lumière qu'il avait laissées sur sa route, et l'observation fut abandonnée pour de frivoles hypothèses. Bientôt on vit naître une foule de sectes, qui, malgré leur divergence, s'accordaient à mettre des subtilités à la place des faits. Les sophistes, cette plaie incurable qui avait infecté l'histoire, l'éloquence et la philosophie, n'épargnèrent pas même à la médecine leur fatale influence, et cette science fut profanée par des discoureurs éternels, qui firent retomber sur elle le mépris qu'inspiraient leur jactance et leurs futiles raisonnemens[1]. Pour comble de malheur, les disciples d'Hippocrate, fondateurs de l'école dogmatique, donnèrent eux-mêmes l'exemple de la défection, et le fil de cette tradition précieuse se trouva subitement rompu.

Ils y substituèrent des théories empruntées à diverses écoles philosophiques, et faisant un bizarre mélange de physiologie, de métaphy-

1. Hippocrate en parle déjà dans le Traité de la loi. Voyez aussi Sprengel, tome 1, page 360, 361.

sique et de morale; ils placèrent l'intelligence dans le ventricule gauche du cœur, et attribuèrent la sagesse à la combinaison de la partie la plus sèche de l'eau avec la partie la plus humide du feu. Ils allèrent même jusqu'à faire intervenir les propriétés mystérieuses des nombres dans le traitement des maladies, et jusqu'à faire dépendre du nombre sept les grands changemens périodiques de la vie humaine. Cette doctrine ridicule fut compliquée d'une harmonie et de trois symphonies, d'une chaleur intégrante qui pénétrait dans le corps par l'influence de la lune, et qui rayonnait au dehors par l'influence des étoiles; enfin de quatre humeurs cardinales dont la quantité, la nature et les proportions servirent de base à une nouvelle pathologie.

Cet abandon de la marche suivie par Hippocrate ne nuisit pas seulement aux progrès de la médecine; la contagion gagna toutes les branches des sciences naturelles, qui commençaient à peine de naître. La physique, ébauchée par Démocrite, rétrograda vers son enfance; la physiologie se composa de toutes les explications mystiques données par des philosophes qui n'avaient rien observé, qui disaient que des corpuscules indivisibles venaient se combiner avec l'humeur de l'œil pour produire la vision, que d'autres corpuscules se combi-

naient dans l'oreille avec les particules sonores de l'air pour produire l'ouïe, que tous les sens aboutissaient à la tête à cause de sa forme sphérique qui est le symbole de la perfection, enfin que la mort n'avait lieu que parce que les triangles dont la moelle était formée abandonnaient les liens qui servaient à retenir l'ame.

Cependant qu'on se garde bien de conclure de ces absurdités, que le génie des Grecs répugnait à l'observation; car de tous les peuples c'est celui qui a le plus patiemment et le mieux observé la nature humaine dans ce qu'elle a de plus intéressant et de plus noble. Mais ses rapports avec les quatre élémens ne le conduisaient pas à étudier leurs propriétés et leur nature intime. Hors du foyer domestique, le feu ne servait qu'à brûler la chair de ses victimes; la terre, il la cultivait, ou la couvrait de ses monumens; l'eau, épanchée de l'urne d'une naïade, il en étanchait sa soif; réunie en masse dans la Méditerranée, il en faisait la grande route de son commerce ou le théâtre de sa gloire navale; l'air, il le trouvait pur, et le respirait avec volupté. Sans cesse préoccupé des vives jouissances que la gloire et les arts faisaient éclore sous ses pas, il ne mettait d'ardeur que dans les recherches qui s'y rapportaient, et il pardonnait à une nature si libérale envers lui d'être mystérieuse.

D'autre part, son système d'attaque et de défense n'empruntait rien aux sciences physiques proprement dites. Avec la gymnastique militaire et l'amour de la patrie, il croyait se ménager toutes les chances possibles de succès, du moins dans les combats. Ce n'était que pour les sièges qu'il se servait de quelques machines, à la construction desquelles il appliquait peut-être des principes de mécanique, mais sans avoir aucune théorie scientifique sur la puissance des leviers, sur l'équilibre des solides et des fluides, sur l'effet des plans inclinés, ou sur celui des forces centrifuges [1]. S'il avait eu à calculer la force nécessaire pour lancer un projectile ou à mesurer la courbe qu'il décrit, s'il avait eu à placer entre ses camps et le ciel des observatoires mobiles, ou à fouiller dans les entrailles de la terre pour en tirer une poudre combustible et meurtrière, nul doute que la nécessité, stimulant alors son industrie, ne l'eût mis sur la voie de plusieurs découvertes; et les peuples modernes qui ont eu le bonheur ou le malheur d'être placés dans de telles circonstances, ne doivent pas être

1. Fabricius a donné dans sa Bibliothèque, tome II, le titre d'un ouvrage de Philolaüs sur la mécanique. Architas passe pour avoir inventé plusieurs machines ingénieuses, et surtout une colombe artificielle, qui imitait une colombe vivante jusque dans son vol.

trop sévères dans le jugement qu'ils portent sur les peuples anciens.

La Grèce a besoin de moins d'indulgence pour ses progrès en astronomie et en géométrie. Il est vrai qu'elle fut loin de comprendre l'ordonnance de cette architecture mouvante qui forme notre système planétaire; il est encore plus vrai qu'elle eut pour les conceptions bien ingénieuses une prédilection funeste, qui l'empêcha long-temps de soupçonner la simplicité des lois de la nature; mais il ne faut pas oublier que dans le cours de la période que nous passons en revue, les astronomes grecs n'avaient ni le secours des instrumens, ni celui du calcul, et qu'ils ne pouvaient composer l'édifice de la science que de conjectures appuyées sur des conjectures antérieures.

En voyant le soleil paraître, disparaître, et sembler alternativement se rallumer et s'éteindre, les premiers philosophes avaient voulu se rendre compte de cette alternative. Empédocle avait dit que ce n'était que l'image réfléchie d'un autre soleil qui éclairait l'autre hémisphère [1]. Philolaüs avait pensé que c'était une masse de verre qui renvoyait par réflexion toute la lumière répandue dans l'univers. Héraclite, Xénophane, Timée de Locres ne furent ni plus heureux, ni

1. *Plutarque*, de Placit. philos., liv. II, chap. XX.

moins arbitraires dans leurs explications. Ils attribuèrent à des causes non moins ridicules, et la blancheur du ciel dans la voie lactée, et l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique. Cependant, malgré l'autorité que donnaient à ces erreurs des noms justement célèbres, malgré l'obstacle qui résultait du défaut d'instrumens, l'astronomie grecque, en moins de deux siècles, changea complètement de face. L'immobilité du soleil, qui avait été un secret de l'école pythagoricienne, fut dévoilée aux yeux des profanes; Leucippe mit la terre en mouvement autour de son axe[1]; Démocrite, physicien ingénieux et mathématicien profond, ébaucha une théorie de la lumière; il osa dire que la voie lactée n'était qu'un amas d'étoiles infiniment éloignées[2], et créa ce système du monde si magnifiquement décrit par l'impie Lucrèce[3]. Enfin, si l'on en croit Fréret, l'amour et la discorde d'Empédocle n'auraient été autre chose que l'attraction newtonienne et la force centrifuge[4]; mais l'idée de

1. Cicéron (Quæst. acad., liv. IV, chap. XXXIX) dit que ce fut Nicétas de Syracuse.

2. *Plutarque*, de Placit. philos., liv. III, chap. I.

3. Liv. V, vers 611 et suiv.

4. Voyez dans Diogène Laërce le fragment qui commence par ces mots : ἄλλοτε μὲν φιλότητι, κ. τ. λ., liv. VIII, chap. II, n. 12.

ramener les lois du mouvement général de l'univers à celles du mouvement des corps terrestres était trop simple pour un siècle où les combinaisons les plus subtiles étaient encore les mieux accueillies, et cette sublime découverte, réservée à d'autres temps et à d'autres génies, ne devait pas marquer le début de la science, mais lui servir de couronnement[1].

A défaut de ce mérite, les Grecs ont eu celui de tirer parti des observations des autres peuples, et d'y joindre les leurs, qui étaient faites dans des vues plus scientifiques; et lors même qu'ils auraient appris en Égypte la durée précise de l'année solaire, ainsi que la quantité de degrés dont le zodiaque est incliné sur l'équateur, il demeurerait toujours prouvé que c'est le seul peuple de l'antiquité qui ait su calculer les distances et les vitesses des corps célestes, leur marche, leurs rencontres et leurs éclipses. L'astronomie *usuelle* était même un objet d'intérêt public, comme le prouvent les plaintes qu'Aristophane fait proférer à Diane dans sa comédie des Nuées. Pour mesurer le temps, il avait fallu trouver quelque part un mouvement constant

1. Il n'est pas besoin de prouver ici qu'une partie de cette gloire appartient à Descartes, qui n'inventa les tourbillons que pour faire dépendre d'une seule et même cause l'attraction et la pesanteur.

et uniforme; or il n'y avait que celui des corps célestes qui offrît ce double caractère. C'était donc sur leurs révolutions, c'est-à-dire sur celles du soleil et de la lune, qu'on avait réglé le calendrier. Mais le défaut de coïncidence dans leur marche périodique faisait que l'année solaire ne finissait pas en même temps que l'année lunaire, et cette perturbation toujours croissante avait, entre autres inconvéniens, celui de déranger les fêtes nationales. Concilier les mouvemens inégaux de ces deux régulateurs était un problème fort difficile à résoudre, et la preuve en est que la solution obtenue par l'Athénien Méton, en 432, a été regardée comme un des plus grands efforts de l'esprit humain. Aussi quand il proposa aux Grecs réunis à Olympie sa période de 19 ans, fut-elle adoptée, non-seulement par toutes les villes de la Grèce, mais encore par toutes les colonies disséminées dans les trois parties du monde[1].

Quant à l'astronomie *transcendante*, elle fut moins populaire, puisque Anaxagore fut persécuté pour s'être expliqué trop philosophiquement sur la nature et les dimensions du soleil; mais elle n'en eut pas moins d'attraits pour les philosophes, et particulièrement pour Platon,

1. Voyez, sur la période de Méton, Voyage d'Anacharsis.

qui, sans être astronome, fut néanmoins très-utile à la science par la puissante influence de son génie. Non-seulement il en saisit le véritable objet, mais il sut encore quels progrès elle pouvait faire, et de quels secours elle avait besoin. On pourrait dire que chez lui l'enthousiasme suppléait au défaut d'instrumens, et lui révélait des vérités qui ne devaient pas recevoir de longtemps la sanction de l'expérience. Il pensait que la vue n'a été donnée à l'homme que pour connaître et admirer le mouvement régulier des corps célestes, et après avoir énuméré quelque part les biens de tout genre dont la Providence a comblé l'humanité, il ajoute que le plus grand de tous ces biens est sans contredit la science des nombres, lorsqu'on sait s'en servir pour étudier la marche des astres qui brillent dans le ciel[1]; et pour lui ce n'était pas une stérile contemplation : il s'en aidait pour s'élever jusqu'au premier moteur, et quand de cette hauteur il laissait tomber quelques savantes conjectures, elles se ressentaient toujours de la grandeur du spectacle qu'il avait sous les yeux. « Il n'est pas « vrai, dit-il en terminant son traité des lois, que « les astres soient aussi petits qu'ils nous paraissent ; au contraire, leur masse est d'une gros-

1. Voyez l'Épinomis, page 172.

« seur prodigieuse, on doit le croire; cela est
« appuyé sur des démonstrations suffisantes. On
« ne se trompera point en se représentant le
« corps du soleil plus grand que celui de la terre :
« les autres corps célestes ont aussi une gran-
« deur qui passe l'imagination. Or, quelle nature
« pourrait imprimer à des masses si énormes un
« mouvement circulaire qui dure constamment
« depuis tant de siècles, tel qu'il est aujourd'hui?
« Je soutiens que Dieu seul est la cause d'un
« pareil effet, et que la chose n'est pas possible
« autrement[1].

Si l'on en croit Plutarque[2], Platon regardait la terre comme le centre du système planétaire, et ce ne fut que dans un âge très-avancé qu'il abjura cette erreur, non pas à cause des analogies frappantes qui la combattaient, mais à cause de l'infériorité de la substance de notre globe, laquelle le rendait indigne d'un si beau privilége; mais on est tenté de n'admettre ni ce motif chimérique, ni la conversion elle-même, quand on pense que ce fut Platon qui proposa aux astronomes le problème fondamental de la science, celui de rendre compte des révolutions des corps célestes, par un mouvement circulaire et régu-

1. Je copie la traduction de Gueroult, qui n'est pas toujours satisfaisante.

2. Vie de Numa.

lier. Cette idée, bien digne assurément de son génie, réveilla celui d'Eudoxe, le plus savant astronome qu'eût produit la Grèce, avant la fondation de l'école d'Alexandrie. Non-seulement il ne jugeait pas des dimensions des astres d'après leur grandeur apparente, mais il les comparait entre eux, et il tirait de ses comparaisons des conséquences infiniment précieuses pour l'astronomie. C'est ainsi qu'en estimant le diamètre du soleil neuf fois plus grand que celui de la lune il apprenait aux Grecs, à l'aide d'une estimation fort inexacte [1], que ces deux globes n'étaient pas à la même distance de la terre. Telle était l'ardeur de son zèle pour les découvertes de ce genre, que souvent il disait, dans la chaleur de l'enthousiasme, qu'il aurait voulu voir le soleil de près, au risque d'éprouver le sort de Phaéton. Malgré toute sa sagacité, il échoua en essayant d'expliquer la durée des stations et des rétrogradations des planètes, ainsi que leurs mouvemens, et je ne mettrai pas au nombre de ses titres de gloire l'hypothèse absurde des sphères concentriques, dont il fut l'inventeur, et que les prétendus perfectionnemens de Callippe ne firent que compliquer davantage [2].

1. Le diamètre du soleil est de 315,000 lieues.

2. Il voulut rendre raison des apparences des planètes

Tels sont les progrès réels qu'avait faits l'astronomie grecque avant le siècle d'Alexandre. Pour les bien apprécier, il faudrait pouvoir se dépouiller de tout ce que les générations suivantes ont ajouté à ces découvertes primitives, et replacer un moment entre le ciel et nous le voile d'airain que tant de travaux réunis ont eu peine à soulever. Nous sentirions alors que l'esprit humain ne fut pas un levier moins puissans chez les anciens que chez les modernes, et dans la répartition de la reconnaissance qui est due aux uns et aux autres, nous ne perdrions pas de vue cette vérité : que souvent il y a moins de mérite à faire une découverte qu'à la préparer.

Cette précaution n'est pas moins nécessaire pour l'application des progrès que les Grecs ont fait faire à la géométrie. Cette science, qui considère l'étendue dépouillée de toutes les autres circonstances physiques, avait reçu en Égypte et chez les pythagoriciens plusieurs applications utiles ; mais il était réservé à Platon de lui faire prendre l'essor vers des régions supérieures, et de créer la géométrie transcendante, en disant que c'était l'occupation continuelle de la Divi-

par une complication de cercles emboités les uns dans les autres, et soumis à des mouvemens presque incompréhensibles.

nité. A son exemple, il ne laissait pas passer un jour sans démontrer à ses disciples quelque vérité nouvelle, et l'on connaît assez l'inscription fameuse qui interdisait l'entrée de son école à quiconque ignorait la géométrie. Ce qui est moins connu, c'est l'importance et la fécondité de ses découvertes. Avant lui, on n'avait considéré qu'une seule courbe, qui était le cercle; celles qui se forment sur la surface d'un cône coupé en différens sens par des plans, en d'autres termes, les sections coniques n'avaient fixé l'attention d'aucun géomètre. Ce fut lui qui, en examinant attentivement leur génération, découvrit plusieurs de leurs propriétés, et dirigea vers cette intéressante théorie les travaux de Ménechme et d'Aristée[1]. L'analyse géométrique, dont il apprit l'usage à plusieurs philosophes contemporains, fut une invention plus heureuse encore, et ce fut avec le secours de ce merveilleux instrument, qu'Architas de Tarente fit la plupart des découvertes qui lui ont valu tant de célébrité[2]. Cette méthode, ne supprimant aucun

1. Ménechme appliqua cette théorie au problème de la duplication du cube. Aristée avait composé sur les sections coniques cinq livres, dont les anciens ont parlé avec de grands éloges. (Bossut, Hist. des Math., tome 1, p. 19.)

2. Horace l'appelle : *Maris et terræ numeroque carentis arenæ Mensorem.*

des degrés intermédiaires, n'avait pas l'inconvénient de faire passer par les ténèbres pour arriver à la lumière, et sous ce rapport, elle a été jugée supérieure à l'analyse algébrique par plusieurs mathématiciens modernes.

Zénodore[1] et Hippocrate de Chio, qui vivaient quelque temps avant Platon, lui avaient préparé les voies, le premier en combattant victorieusement le préjugé qui faisait croire que les figures de contours égaux devaient avoir des surfaces égales; le second, en démontrant pour la première fois qu'un espace limité par des lignes courbes était égal à un espace limité par des lignes droites. Cette démonstration connue sous le nom de quadrature des lunules du cercle, fut imitée depuis pour d'autres quadratures plus difficiles. Son auteur avait composé un traité élémentaire de géométrie, que celui d'Euclide fit bientôt oublier, et de plus, il parut avec honneur dans la lice ouverte de son temps à tous les géomètres de la Grèce, pour résoudre le fameux problème de la duplication du cube.

Tels étaient, chez ce peuple si favorisé du ciel, les fruits de l'observation, de l'enthousiasme

1. Théon, dans son commentaire sur Ptolémée, nous a conservé un écrit de Zénodore sur la géométrie. C'est le plus ancien qui existe, Euclide lui étant de beaucoup postérieur.

et de la division du travail. On peut dire de lui comme de Platon que son génie, pour être bien compris, ne doit pas être envisagé sous un point de vue exclusif : il faut le suivre dans le cercle brillant qu'il a parcouru, et le voir prêtant à tous les objets des connaissances humaines l'harmonie qu'il trouvait dans sa propre nature. Dans la riante contrée qu'il a su cultiver et défendre, l'homme est le fruit le plus mûr que la terre ait produit ; il y est libre par sa raison, et fort par ses lois, surtout il y est riche de trésors tirés de son propre fonds : il y est maître de la nature, qui aime les chaînes qu'il lui donne, et qui semble se parer avec orgueil des embellissemens dont il la décore. Peu content d'embellir, il ose aspirer à la gloire de créer, et ses créations sont empreintes d'un caractère idéal que le monde visible n'a pas fourni, et qui lui révèle confusément son origine et sa fin. Soumis à l'impérieuse nécessité, il ne songe pas à se débattre contre le fleuve du temps, qui l'entraîne, mais il veut du moins que dans son eau limpide il réfléchisse un ciel pur et des bords enchantés, et c'est lui-même qui se charge de pourvoir à cet enchantement.

Un seul siècle s'est écoulé depuis l'avènement de Périclès jusqu'à celui d'Alexandre, et, dans ce court intervalle, sur un théâtre très-circon-

scrit, l'esprit humain a fait plus de progrès qu'il n'en avait fait en mille ans sur le vaste continent de l'Asie. Les arts, à peine grossièrement ébauchés avant cette période, ont parlé à l'imagination un langage sublime, et la Grèce, prosternée devant le génie des Phidias et des Polyclète, a connu des plaisirs qui n'étaient ni détruits, ni même affaiblis par la jouissance.

La poésie, cette expression sacrée du culte primitif, est devenue, entre les mains des poètes, ce qu'avait été, entre celles de l'artiste immortel, le bouclier d'Achille, sur lequel on voyait le ciel, la terre et les mers, avec les vicissitudes riantes ou terribles qui charment ou agitent la vie humaine. Eschyle et Sophocle ont refait le moule où la nature avait jeté les héros de la Grèce mythologique, et les ont fait revivre sur la scène, en leur donnant la noble attitude que la Grèce de Périclès avait dans le monde. Euripide a chanté sur un ton moins sublime; mais ses chants, empreints d'une tristesse attendrissante, ont triomphé deux fois de l'atrocité des haines politiques. Stésichore et Pindare, prenant leur vol de plus haut, ont embrasé les cœurs de l'amour de la patrie et de celui de la gloire, et leurs fiers accens, répétés d'âge en âge, ont fait dire aux générations suivantes que les palmes cueillies avant elles ne les laissaient

pas dormir. Malheureusement ils n'ont pas eu de successeurs, et, quand ils ont disparu, les cordes de leurs lyres ont été brisées sans retour.

Les effets de l'éloquence n'ont été ni moins surprenans, ni moins honorables pour le peuple qui a reconnu son empire. On peut dire que c'est elle qui est venue enchaîner la force aveugle du destin, et faire fléchir les événemens sous la parole accablante d'un grand homme. C'est elle qui a placé Périclès au centre de toutes les gloires contemporaines, et qui, dans la balance des destinées de la Grèce, a décidé de la supériorité de sa patrie. C'est elle encore qui, dans des temps moins heureux, à défaut des foudres de guerre qu'Athènes n'avait plus, a prêté les siennes à Démosthènes pour combattre Philippe, et qui a presque réparé par des chefs-d'œuvre oratoires le mal causé par des défaites.

Les évènemens qui remplissent cette brillante période ont été recueillis par des historiens qui respectaient l'humanité, et les qualités de leur esprit se sont combinées avec celles de leur cœur, de manière à faire aimer la vertu encore plus que les belles formes de style. C'est une louange qui est due à Hérodote, à Thucydide et à Xénophon, dont les œuvres, miraculeusement sauvées du naufrage où tant d'autres ont péri,

ont servi de modèle à tous les historiens, chez le peuple qui, après les Grecs, a eu le plus de grandes choses à raconter.

Quant à la philosophie, ses progrès peuvent à peine être mesurés par nos appréciations. Sans avoir d'autres données que quelques notions instinctives, elle a su créer une science qui domine et explique toutes les sciences possibles. La première place, dans l'ordre du mérite comme dans celui des temps, appartient à Socrate, qui fut inaccessible à la tentation de faire un système; si la seconde n'appartient pas à Platon, elle ne lui en a pas moins été décernée; et si c'est une injustice, malheur à ceux à qui la lecture de ses œuvres ne la feraient pas commettre! En recueillant les exclamations éparses, échappées aux lecteurs de Démocrite d'Abdère, et en rassemblant les titres seuls de ses ouvrages, on entrevoit, à travers ces magnifiques débris, un génie qui n'avait ni moins de vigueur ni moins d'étendue; et pour le dédommager des injures du temps, on se représente, avec exagération peut-être, la grandeur du monument primitif: en joignant à ces trois noms celui de Diogène de Sinope, on aura ceux des quatre philosophes de premier ordre que la Grèce a produits depuis Socrate jusqu'à Aristote.

En recueillant les doctrines médicales dissé-

minées dans les écoles de Cnide, de Cos, de Crotone et de Cyrène, Hippocrate a créé une science nouvelle à laquelle il a donné la philosophie pour auxiliaire; son génie, vainqueur des préjugés qui dominaient de son temps, a dégagé la médecine des interprétations chimériques que les philosophes donnaient à la nature, et il a laissé loin derrière lui les physiciens et les empiriques.

Quelques efforts assez heureux ont été tentés par les astronomes de ce siècle, soit pour expliquer les mouvemens des corps célestes, soit pour régulariser la mesure du temps; mais la majestueuse Uranie n'a pas déposé sa couronne de feu et ne s'est pas encore laissé regarder face à face : son culte ne doit fleurir que quand celui des autres Muses sera sur son déclin, et qu'elle aura enchaîné à son char la mécanique et la géométrie.

Toutes ces conquêtes de l'esprit humain sont bien l'ouvrage de la nation hellénique; mais toutes les républiques qui la composaient n'y ont pas également contribué. Le génie de Lycurgue n'ayant pas pourvu à ce genre de gloire, Sparte a été frappée sous ce rapport d'une stérilité sans exemple; et ses grands hommes, pour être immortalisés, ont eu besoin de monumens élevés par des mains étrangères. Au lieu de con-

sacrer les loisirs de la paix à la culture des arts, elle a rivé les fers de ses ilotes, ou les a assimilés aux bêtes fauves, pour exercer l'adresse de ses guerriers; les autres villes, qui n'avaient pas les mêmes précautions à prendre, ont pu, sans négliger le soin de leur conservation, s'occuper de choses qui n'avaient rapport ni à l'attaque ni à la défense. Sicyone a vu fonder dans ses murs une école de peinture qui a rivalisé avec celle d'Athènes; une école de philosophie a été fondée dans Mégare par Euclide, disciple de Socrate; Corinthe a eu ses artistes et ses poètes: et Thèbes, en produisant Épaminondas et Pindare, a largement payé sa dette à l'humanité.

Les cités libres placées hors de la Grèce continentale ont attesté leur origine commune, en secondant la mère-patrie dans ses travaux intellectuels. L'Italie méridionale l'a presque égalée. Xénophane, Architas et Timée ont fait rejaillir une partie de leur gloire sur Élée, Crotone et Locres; Sybaris elle-même a eu son législateur. La Sicile, patrie de Gorgias et de Philistus, a presque expié ce tort en donnant le jour à Épicharme, à Empédocle et à Stésichore. La ville de Cyrène en Afrique a été encore plus illustrée par ses philosophes que par ses roses, et la fleur de la civilisation grecque a été transplantée sur les confins du désert, sans rien

perdre de son parfum. Placées dans un voisinage beaucoup plus dangereux, les colonies de l'Asie Mineure que les beaux-arts avaient décorées de leurs premiers produits, ont été assez heureuses pour valoir quelque chose même après avoir perdu leur liberté. En dépit du despotisme oriental, elles ont vu naître dans leurs murs Anaxagore, Diogène et Pythagore, fondateurs de trois sectes fameuses, Hérodote, père de l'histoire, et Hippocrate, père de la médecine, le physicien Héraclite et l'astronome Eudoxe, Sapho et Aspasie, Éphore et Théopompe, sans compter une foule d'artistes et de poètes dont les ouvrages ont péri et dont les noms sont moins connus.

Athènes est le foyer commun vers lequel tous ces rayons épars ont convergé. C'est là surtout que l'esprit humain s'est plu à étaler toutes ses merveilles. Phidias, Zeuxis, Euphranor et Polyclète; Sophocle, Euripide et Aristophane; Périclès, Thucydide et Xénophon; Socrate et Platon y ont fait fleurir en même temps les arts, la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie. C'est un spectacle que le monde n'a pas eu deux fois, et auquel une seule génération a eu le bonheur d'assister. Sur les monumens, sur la scène, dans ses annales et dans les ouvrages de ses philosophes, elle a vu exprimer les notions du

beau, du vrai et du juste, et ces notions lui sont devenues familières. Elles ont passé dans le culte national et jusque dans la vie domestique, et elles se sont transmises d'âge en âge en présence des chefs-d'œuvre qui les avaient suggérées ou développées. Grace à cette tradition, Athènes a pu devenir impunément une puissance navale et commerçante. A côté de son Phalère et de son Pirée, elle a eu son portique et son académie, et ses intérêts matériels n'ont jamais eu dans sa prévoyance que la part qui leur était légitimement due. Un jour on s'occupait de transactions commerciales, le lendemain on entendait proclamer le dogme de l'immortalité en face des tombeaux des grands hommes ensevelis dans le Céramique. Un profit à faire sur des vins de Chio ou sur des toiles d'Égypte n'arrachait pas un spectateur à la délicieuse extase que lui faisait éprouver un nouveau chef-d'œuvre de Phidias ou de Sophocle. Les produits des beaux-arts étaient eux-mêmes un objet d'exportation, et souvent on voyait chargés sur une même galère le miel du mont Hymette, les olives de l'Attique et les statues des dieux et des héros; car c'était dans les ateliers des sculpteurs athéniens que les colonies d'outre-mer avaient coutume de s'approvisionner.

Hélas! le rôle brillant joué par Athènes dans

l'histoire de la Grèce, et plus encore dans celle de l'esprit humain, est sur le point de finir. Toutes les barrières qui la défendaient contre la puissance macédonienne ont été franchies ou rompues, et le glaive tiré par ses citoyens à Chéronée a été brisé entre leurs mains. Thèbes est asservie en attendant qu'elle soit rasée, la Thessalie paie son tribut en or et en chevaux, Delphes le paie en oracles, Corinthe laisse convoquer des diètes, Sparte se tait, et Athènes tremble. Le poignard d'un assassin ne permet pas à Philippe de recueillir le fruit de ses intrigues : il meurt; mais la corruption qu'il a semée lui survit, et la Grèce, comme au temps de sa barbarie primitive, doit appartenir désormais au premier occupant. Dans le nouvel ordre de choses et d'idées qui va prévaloir, l'avarice et l'ambition seront les deux passions dominantes, la vérité n'aura plus d'asile même au milieu des neuf sœurs, et plusieurs branches des connaissances humaines, compromises dans ce naufrage de la liberté, périront nécessairement avec elles; mais le génie de l'homme ne périra pas pour cela. Il se détachera de tout ce qui aura été souillé par les vices du temps, il laissera languir au pied des trônes d'Égypte, de Macédoine et de Syrie, les arts, la poésie, l'éloquence et l'histoire; mais par-delà la sphère des

intérêts politiques, il saura se créer un monde qu'ils ne troubleront pas, et si la philosophie est condamnée à détourner ses yeux de l'homme qui dégénère, elle les jettera sur la nature dont la beauté ne connaît pas de déclin.

LIVRE IV.

SIÈCLE D'ALEXANDRE.

Ainsi cette période, qui commence à l'avènement d'Alexandre et qui finit à la conquête romaine, renfermera deux parties bien différentes, qu'il importe de ne pas confondre. Dans la première on verra la rapide décadence de toutes les connaissances qui ont pour objet les choses contingentes; dans la seconde, on verra briller du plus vif éclat toutes les sciences qui ont pour objet les choses nécessaires, et ce second tableau pourra nous dédommager amplement du triste spectacle que le premier aura mis sous nos yeux. Pour bien démêler les faits qui ont rapport à cette révolution intellectuelle, il faut se faire une idée de la révolution politique qui les a préparés ou produits; il faut connaître les caractères des principaux personnages, et surtout celui d'Alexandre-le-Grand.

Quand ce prince monta sur le trône, en 336,

il trouva un royaume florissant, des sujets bien aguerris et bien dévoués, une phalange formidable, des officiers pleins d'émulation et d'expérience, des voisins réduits à s'offrir pour auxiliaires, et la Grèce fatiguée d'une lutte où elle avait récemment succombé. Ainsi au-dedans comme au-dehors de ses états tout semblait favoriser l'accomplissement du grand dessein si laborieusement préparé par Philippe; et puisqu'il fallait enfin que la Grèce subît une domination ou un protectorat, on peut dire que c'était par égard pour sa gloire passée que la fortune lui donnait un chef ou un protecteur comme Alexandre. Grand par son génie et par son caractère, il était digne de commander à un peuple qui seul avait réuni cette double grandeur, et de donner son nom à un siècle qui ressemblait tant à celui de Périclès.

Des haines nationales accumulées depuis près de deux cents ans promettaient une immense popularité et un infaillible succès à celui qui porterait les premiers coups à la monarchie persane. Les villes grecques, si acharnées les unes contre les autres, étaient cependant d'accord sur ce seul point, et malgré les progrès de la corruption, l'expression de ce vœu ne manquait pas d'énergie. On était rassuré sur les dangers d'une expédition si lointaine par le souvenir de

la retraite des dix mille; et par celui des faciles exploits d'Agésilas. On avait à venger, outre les vieilles injures de la guerre médique, la honte plus récente du traité d'Antalcidas et la perfide intervention du grand roi dans les affaires intérieures de la Grèce. On espérait assouvir à la fois sa vengeance, son ambition et son avarice : d'ailleurs l'entreprise était généreuse, séduisante pour l'imagination, elle promettait d'agrandir le cercle des observations philosophiques et le domaine des sciences naturelles. Elle s'annonçait en quelque sorte comme la découverte d'un nouveau monde, vers lequel se précipitaient dans des vues plus ou moins intéressées les artistes, les astronomes, les poètes, les musiciens, les sophistes, les guerriers, les courtisanes et les aventuriers de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

A la tête d'une armée pleine de cet enthousiasme et du sentiment de sa force, Alexandre passe l'Hellespont, et vient cueillir sa première palme aux bords du Granique. Pour prouver aux Grecs que ce n'est pas pour lui seul qu'ils ont vaincu, il envoie aux Athéniens une partie des dépouilles, et il les intéresse désormais à sa gloire. Les colonies de l'Asie Mineure recouvrent leur indépendance, Éphèse voit sortir de ses ruines son fameux temple de Diane, le gouver-

nement populaire se rétablit dans toutes les villes maritimes, et le génie de la liberté, charmé de la générosité du vainqueur, finit par sourire à ses triomphes.

Les satrapes ne veulent pas courir les chances d'une seconde bataille. En vain la nature leur donne-t-elle des barrières faciles à défendre : ils ne s'arrêtent ni dans les gorges des montagnes, ni derrière les fleuves profonds et rapides. Il faut que Darius les joigne avec tout l'attirail de la magnificence persane, pour qu'ils se résignent à combattre à Issus.

Mais le mouvement qui entraîne le héros macédonien à la conquête de l'Asie est devenu plus irrésistible. Darius voit ses masses de troupes détruites ou dispersées, et l'humanité applaudit à cette seconde victoire comme la liberté avait applaudi à la première. La dernière chaîne du mont Taurus est franchie, Aradus et Sidon ouvrent leurs portes, Tyr succombe après la plus sanglante résistance; la Phénicie et la Palestine se soumettent : un seul combat suffit pour conquérir la longue vallée du Nil, et ce fleuve se console de couler sous des lois étrangères, en baignant à l'une de ses embouchures une ville nouvelle et des monumens nouveaux.

Avec les renforts que la Grèce s'est empressée de lui fournir, Alexandre livre la bataille d'Ar-

bèle; Darius, trahi par la fortune et par ses sujets, survit à peine quelques jours à sa défaite, et le dernier vœu de ce prince mourant est pour son vainqueur. Dès lors la vieille monarchie de Cyrus est dissoute; non-seulement il faut l'organiser, il faut encore combattre les satrapes, qui veulent s'en partager les lambeaux. Le génie d'Alexandre suffit à tout, chaque jour est marqué par de nouvelles conquêtes, qui sont aussitôt consolidées; Babylone, Suze, Persépolis, Ecbatane, ont reçu des garnisons macédoniennes. Une province traversée est une province conquise, et chemin faisant, des lettres sont écrites à Olympias et à Antipater en Grèce, à Cléomène en Égypte et aux gouverneurs des autres provinces; des villes sont fondées, des renseignemens de toute espèce sont recueillis, des plans de campagne sont discutés ou arrêtés, des conspirations sont découvertes, des orgies nocturnes sont célébrées, des meurtres odieux sont commis.

La géographie s'enrichit de noms barbares que les Grecs défigurent par leurs désinences euphoniques. Dans le nouvel empire qui touche d'un côté à la mer Adriatique se trouvent enclavées de l'autre l'Hyrcanie, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane, l'Arie, la Drangiane, la Carmanie, la Gédrosie, l'Arachosie; ses limites sont

le mont Imaüs, l'Indus et l'Océan ; on peut voir sur ses vastes frontières tous les degrés de civilisation : des Gymnosophistes, des Ichthyophages, des peuples pasteurs, des peuples nomades et jusqu'à des amazones. Dans cette enceinte, tracée par l'épée du conquérant, se trouvent tous les produits naturels et fabriqués que les Occidentaux regardent comme précieux. A la voie précaire et dispendieuse des caravanes, Alexandre veut substituer celle du commerce maritime, et c'est pour cela qu'une flotte, construite comme par enchantement, a descendu l'Indus jusqu'à Patale, qu'Onésicrite et Néarque ont remonté le golfe Persique jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, et qu'une autre expédition doit faire le tour de la péninsule arabique pour établir des communications avec Alexandrie, qui, par sa position entre la mer Rouge et la Méditerranée, va devenir l'entrepôt du commerce du monde.

De retour à Babylone, où de tristes présages l'ont devancé, il se distrait par des projets magnifiques, dont une carrière à peine commencée lui promet la facile exécution. Les trésors de l'Asie sont à ses pieds, il peut disposer des bras de plusieurs millions d'hommes et du génie de plusieurs milliers d'artistes ; aussi ne songe-t-il à rien moins qu'à égaler l'élégance des beaux monumens grecs et les proportions colossales des

grands monumens égyptiens; Delphes, Dodone, Dium, Amphipolis et Cyrrha, doivent être décorés de temples consacrés aux grands dieux : celui de Minerve, à Ilium, les surpassera tous en magnificence; une pyramide, aussi grande que celle de Chéops et Chéphrem, recevra les cendres de Philippe, et le tyran de la Grèce reposera somptueusement entre les deux tyrans de l'Égypte.

D'autres vues, non moins grandes mais plus utiles, le ramènent à l'objet principal de son expédition : les Grecs avaient voulu la vengeance nationale et l'avaient obtenue; mais ce sentiment n'avait pas trouvé place dans l'ame de leur chef, qui voyait son plus beau titre de gloire dans une fusion complète des vainqueurs et des vaincus. Cette œuvre était bien avancée depuis qu'en épousant Barsine, fille de Darius, il avait donné à ses sujets macédoniens un exemple que dix mille d'entre eux s'étaient empressés de suivre; et pour qu'aucune guerre étrangère ne vînt troubler la paix qu'il se proposait de rendre au monde, il voulait soumettre tous les peuples qui occupaient les bords de la Méditerranée jusqu'à la Sicile et aux colonnes d'Hercule, et forcer les Arabes à lui livrer leurs villes, leurs ports et leurs aromates.

Quant aux cités grecques, elles s'efforçaient

par leurs serviles hommages de dissiper ses inquiétudes; des théores, c'est-à-dire des députés revêtus, pour cette mission extraordinaire, d'un caractère religieux, venaient lui poser des couronnes d'or sur la tête, et paraissaient devant son trône, au nom de peuples qui se disaient encore libres, avec des formules et des attitudes d'adoration; mais les envoyés de Sparte et d'Athènes s'y remarquaient plus que les autres, par cela même qu'on ne les y voyait pas.

Au point d'élévation où il était parvenu, leur absence ne pouvait pas le troubler; mais il était poursuivi de terreurs plus chimériques, que son imagination transformait en pressentimens d'une catastrophe prochaine, et ce courage, qu'aucune image de la mort n'avait ébranlé, faiblissait tout à coup devant des devins et des astrologues.

Leurs prédictions ne tardèrent pas à s'accomplir : un mal violent, dont rien ne put arrêter les progrès, coupa subitement la trame d'une vie déjà illustrée par toutes les gloires et souillée par tous les excès. Les plus belles régions du monde portèrent le deuil du héros qu'elles avaient perdu. La terre s'était tue en présence de ses victoires, la terre gémit en présence de ses funérailles, et la destinée de la portion du globe qui lui avait appartenu fut de nouveau mise

en question : en Grèce comme en Asie, que d'illusions furent tout à coup détruites !

On l'avait vu, dix ans avant sa mort, sortir tout jeune encore des mains d'Aristote, distribuer ses trésors à ses amis et ne garder pour lui que l'espérance, marquer le début de sa brillante carrière par un hommage touchant rendu à l'amitié qui avait uni Achille et Patrocle, pardonner aux assassins soudoyés par Darius, intéresser l'humanité à ses triomphes, et faire servir la prospérité même à rendre son ame plus généreuse et plus expansive. Vainqueur sur les bords du Granique, il avait épargné les vaincus, malade sur les bords du Cydnus, il avait fait à la face de son armée la profession de foi la plus sublime; à Issus il avait interrompu les joies de la victoire pour consoler la famille de Darius. Après la journée d'Arbèle, il avait voulu que chaque ville grecque se gouvernât par ses propres lois, et il avait ordonné le rappel de tous les bannis : de Suze il avait renvoyé aux Athéniens les statues d'Armodius et d'Aristogiton enlevées par Xerxès ; au plus fort de ses dangers, il les avait proclamés les arbitres de la gloire à laquelle il aspirait, et déjà sa modération commençait à faire taire les clameurs de la haine. La Grèce s'entretenait avec orgueil de ses victoires sur les barbares et sur lui-même. Des vé-

térans revenus du fond de l'Asie confirmaient les récits incroyables de la renommée. On disait que le roi de Macédoine avait franchi les limites des exploits fabuleux d'Hercule et de Bacchus, qu'il avait fondé soixante-dix villes, qu'il avait fait connaître l'agriculture aux Arachosiens, le mariage aux Hyrcaniens; qu'il avait appris aux Sogdiens à nourrir leurs vieux pères au lieu de les tuer; aux Perses, à respecter leurs mères au lieu de les épouser; aux Scythes, à ensevelir leurs morts au lieu de les manger[1]. On voyait en lui le rival des plus fameux héros de la fable et de l'histoire, et on pouvait croire que s'il atteignait seulement son âge mûr, il finirait par les surpasser tous.

Et ce n'était pas seulement parmi les enthousiastes qu'il avait des admirateurs. Les esprits les plus froids et les plus positifs l'admiraient à leur manière, et attendaient de l'exécution de ses plans des résultats immenses pour les progrès des connaissances humaines. Quatre siècles après, lorsque l'enthousiasme avait eu le temps de se refroidir, Arrien, qui fut un historien philosophe, disait qu'Alexandre semblait avoir été donné au monde par une intention particulière de la Providence, comme un homme qui n'avait

1. Voyez *Plutarque*, sur la fortune d'Alexandre.

pas eu son égal dans l'humanité[1]. Montesquieu, qui analyse tous les genres de bienfaits avant de les préconiser, consacre aux siens plusieurs chapitres dans un ouvrage où les conquérans vulgaires sont à peine montrés de profil[2]. Il trouve que non-seulement les projets d'Alexandre étaient sages, mais qu'ils furent sagement exécutés, que dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, il avait une saillie de raison qui le conduisait, et que n'ont pu nous dérober ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui. Puis il ajoute : « Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter. »

Enfin, Montesquieu ne trouve dans toute sa vie que deux mauvaises actions, l'incendie de Persépolis, et le meurtre de Clitus. C'est l'absoudre indirectement de toutes les autres, et les

1. Οὐδὲ ἐμοὶ ἔξω τοῦ θείου φῦναι ἂν δοκεῖ ἀνὴρ οὐδένι ἄλλῳ ἀνθρώπων ἐοικώς.

2. Esprit des Lois, liv. x, chap. XIII, XIV; liv. XXI, chap. VIII et IV.

droits du génie qui admire ne vont pas jusque-là.

La destruction de Thèbes fut un crime, aggravé par d'horribles détails [1]. Il est vrai que la maison de Pindare fut épargnée; mais cette exception, que des rhéteurs ont tant fait valoir, n'avait pour motif que les éloges donnés par ce poète à un aïeul d'Alexandre [2]. Ses premiers progrès en Asie furent marqués par des actes magnanimes; mais devant les villes de Tyr et de Gaza il n'était déjà plus le même, puisqu'il fit mettre en croix les défenseurs de l'une, et qu'il attacha vivant à son char le gouverneur de l'autre. A la cruauté, se joignit bientôt la prétention d'être Dieu, et quand Philotas eut le courage de plaindre les hommes obligés d'obéir à un maître qui se croyait au-dessus de l'espèce humaine, sa mort fut résolue. Celle de Parménion la suivit de près, et ce fut par un assassinat qu'on récompensa les services de ce vieux capitaine. Ce crime ne fut pas commis dans l'ivresse comme celui dont Clitus périt victime, et le supplice de Callisthène fut ordonné avec le même sang-froid, parce qu'il conseillait de refuser au roi les honneurs divins.

1. Voyez Arrien, qui n'est pas suspect, liv. I, chap. IX.
2. *Dion Chrysostôme*, de Regno, orat. II.

mettre [1]. Ainsi, outre les dix mille victimes qu'il ordonnait de sacrifier sur-le-champ, Alexandre, dans son délire, immolait au nouveau dieu un nombre illimité de victimes humaines, qu'il livrait, non pas au glaive du sacrificateur, mais à celui de l'oppression.

Tel est le mélange de vertus héroïques et de crimes inouïs que présente le caractère d'un des plus grands hommes qui aient occupé la scène du monde. Son apparition fut-elle un bonheur ou un malheur pour l'espèce humaine? Ses effets éloignés sur la civilisation seront développés dans le tableau qui va suivre : quant à ses effets immédiats, il suffit, pour les apprécier, d'avoir présens à l'esprit deux documens fournis par Diodore et Plutarque, desquels il résulte qu'à la mort d'Alexandre la Macédoine était presque dépeuplée, et que cette dépopulation avait abouti à fonder un empire, dont l'eunuque Bagoas était le premier ministre [2].

L'empire disparut avec son fondateur, dont le corps fut délaissé plusieurs jours dans son palais, pendant qu'ailleurs on lui consacrait des jeux publics, des bois sacrés et des temples, et

1. Cette lettre se trouve dans Arrien, qui la cite avec une répugnance manifeste, liv. II, ch. XIV.

2. Diodore, liv. XVIII, chap. XII.— *Plutarque*, Vie d'Alexandre.

que les femmes de la Grèce portaient son effigie comme un phylactère. Après quelques vaines tentatives pour concilier les prétentions des généraux par la distribution des provinces, les sanglantes funérailles, prédites par Alexandre à son lit de mort, commencèrent.

Les uns voulaient transmettre le nouvel empire à la famille du conquérant, les autres voulaient se rendre indépendans dans leurs provinces respectives ; d'autres enfin voulaient créer des royaumes pour leur propre compte, et ce fut la volonté de ces derniers qui prévalut.

Le frère, les fils, les sœurs et la mère d'Alexandre périrent de mort violente les uns après les autres, et dès lors ses capitaines purent se disputer ouvertement sa succession. Antigone, l'un d'eux, fut un instant sur le point d'engloutir toutes les parts que ses rivaux s'étaient faites en Europe, en Asie et en Afrique. La faveur des Grecs, et surtout les talens militaires de son fils Démétrius Poliorcète, lui valurent une longue suite de succès à peine interrompus par quelques légers revers. Mais la fortune l'ayant trahi à la journée d'Ipsus (l'an 301), les peuples que Lysimaque, Séleucus et Ptolémée avaient déjà charmés par leur modération, se constituèrent définitivement en états séparés, et l'on procéda à un nouveau partage.

Tous les pays qui figurèrent dans cette dernière distribution, feront désormais partie du vaste théâtre sur lequel nous avons à suivre la marche de l'esprit humain. Il faudra démêler ses opérations au milieu d'événemens beaucoup plus compliqués que ceux des temps que nous avons parcourus. Athènes ne sera plus la seule patrie des sciences et des arts. L'Orient va s'ouvrir aux investigations de la philosophie bien plus avant qu'il ne l'a fait jusque-là. Des populations grecques y naîtront et se développeront sur un sol et dans un climat dont la race hellénique n'a pas encore ressenti l'influence. En présence d'une nature nouvelle, dont l'aspect est plus imposant, d'une poésie et d'une architecture nouvelle, dont les monumens sont toujours merveilleux, et quelquefois sublimes, l'imagination épuisée des Grecs jettera une dernière lueur. Les lieux où voyageaient Pythagore et Platon, cesseront d'être une terre étrangère. La langue d'Homère et de Démosthènes, enrichie d'un nouveau dialecte, va devenir vulgaire dans l'Asie Mineure, en Égypte et en Syrie. Déjà Antigone a bâti trois villes de son nom dans la première de ces contrées; Séleucus en fondera plus de trente dans ses états; Antioche fleurira sur la Méditerranée, en face d'Alexandrie sa rivale, et chacune des trois parties de l'ancien monde aura sa capitale littéraire.

Heureusement la simplicité de notre sujet sera toujours la même, malgré la multiplicité des personnages qui paraîtront sur cette scène mouvante. Quand il s'agissait de savoir si la Grèce serait libre ou asservie, c'était pour l'intelligence humaine une question de vie ou de mort, et nous avons dû suivre avec intérêt tous les incidens qui pouvaient aider à la résoudre. Mais, dans l'intervalle qui nous reste à parcourir jusqu'à la conquête romaine, il n'y a plus que d'ignobles débats entre des ambitieux qui se disputent les peuples comme une proie, ou entre des peuples qui ne s'accordent pas sur le choix du maître auquel ils obéiront, et l'histoire de ces démêlés est entièrement étrangère aux progrès des connaissances humaines.

Cependant la Grèce se défendra long-temps du mépris par ses souvenirs. De ce tronc vieilli sortiront encore quelques rameaux vigoureux, mais la sève ne circulera pas assez long-temps pour qu'il produise des fruits, et si l'on voit paraître de loin en loin quelques grands caractères, ils useront leurs forces dans des combinaisons aussi stériles pour leur propre gloire que pour celle de leur patrie.

Le nord de la Grèce est définitivement annexé à la Macédoine, et doit partager désormais sa bonne et sa mauvaise fortune. Mais l'Épire

conserve son indépendance, et les aventures du célèbre Pyrrhus lui font jouer du vivant de ce prince un rôle assez brillant dans l'histoire. La Grèce centrale renferme deux peuples turbulens, mais très-inégalement dangereux ; les Étoliens, chez lesquels des mœurs à demi-barbares entretiennent des habitudes de courage, et qui, se nourrissant encore de chair crue un siècle avant Alexandre, doivent devenir un siècle après sa mort les arbitres des destinées de leurs voisins; et les Athéniens, qui, dans cette ruine générale des mœurs et de la liberté, ont fait les pertes les plus irréparables. A la mort d'Alexandre, ils ont eu le noble tort de croire que le joug imposé par la Macédoine pouvait être brisé, et la victoire, qui les avait trahis à Chéronée, a voulu faire durer cette illusion en laissant tomber sur leur tête une dernière couronne. Mais, au premier revers, ils ont passé de l'enthousiasme à la bassesse, et pour expier leur insurrection contre les droits du plus fort, ils ont poursuivi d'une sentence capitale Démosthènes, qui la leur avait conseillée. Cet illustre proscrit a hâté de sa propre main l'accomplissement du sacrifice, et, quand la tyrannie macédonienne a obtenu sa victime, la démocratie athénienne a voulu avoir la sienne à son tour. Phocion était digne de clore la liste des grands hommes im-

molés par l'ingratitude populaire. Aucune mort ne ressemble autant que la sienne à celle de Socrate, pour la tranquillité d'ame avec laquelle elle fut subie, et aucune injustice publique ne donne plus le droit de dire avec Démosthènes : O Minerve, pourquoi te plais-tu entre trois monstres, la chouette, le dragon et le peuple[1] ?

Cette république ne devant plus produire rien de grand dans aucun genre, rien ne nous oblige à suivre les oscillations de sa politique extérieure. Peu importe à notre objet qu'elle ait favorisé ou combattu les progrès des puissances voisines. Ce n'est pas dans une ville où les plaisirs du théâtre sont devenus le plus impérieux des besoins, et où l'orateur Eubule a pu employer aux dépenses de sa table la paye des soldats mercenaires, que se décideront les destinées de la Grèce.

Le Péloponèse renferme deux états rivaux dont l'avenir est moins compromis. Sparte s'est relevée de ses derniers revers qui n'ont pas été sans gloire, et Antipater, après l'avoir vaincue, n'a pu se vanter que de la supériorité de ses forces. Toute éloignée qu'elle est de la pureté de son institution primitive, elle a des mœurs qui sont loin d'être aussi corrompues que celles d'A-

1. *Plutarque*, Vie de Démosthènes.

thènes. Le nom de Lycurgue y est encore respecté, et les chants de Tyrtée ne retentissent pas vainement aux oreilles de ses guerriers, comme l'a éprouvé Pyrrhus, qui, en s'approchant d'une ville sans murailles, a vu échouer toute sa science militaire contre une armée où les femmes et les mères combattaient avec leurs époux et leurs enfans[1]. Sparte seule pouvait alors donner ce spectacle au monde, et c'était sans contredit le plus bel éloge qu'on pût faire de la législation de Lycurgue, qui touchait à son terme.

Dans un temps où les progrès de la corruption gagnaient de vitesse sur tous les remèdes, le roi Agis tenta hardiment un mouvement rétrograde vers le passé. Il fut question de l'abolition des dettes, d'un nouveau partage des propriétés, et du retour aux anciens réglemens de Lycurgue. Cette fois ce furent les vieillards qui ne voulurent point des mœurs antiques; la réforme ne trouva de partisans que dans la jeunesse et parmi les femmes. On en vit qui se dépouillèrent de leurs bijoux, et qui brûlèrent publiquement les titres de leurs créances. Tant de générosité fit rougir les opposans, qui ne le leur pardonnèrent pas, et leur haine ne se contenta point de victimes vulgaires. Agis, sa mère

1. *Plutarque*, Vie de Pyrrhus.

et son aïeule périrent d'une mort tragique : sans respect pour leur extraction royale, la faction des riches les fit étrangler par la main du bourreau. Mais le projet ne mourut pas avec son auteur : une femme montée sur le trône avec Cléomène, le fit passer de son cœur dans celui de son époux, qui se trouva digne de l'exécuter. Quelques victoires remportées par lui sur les Achéens suffirent pour rendre vaine l'opposition des Éphores. Tous les biens furent mis en commun, les terres furent partagées, la constitution de Lycurgue, avec les repas publics, les exercices et l'éducation militaire, fut remise en vigueur. Plutarque assure que cette révolution retrempa le courage des Spartiates, et leur donna le premier rang parmi les états libres qui restaient encore dans la Grèce [1]. Malheureusement pour Sparte et les autres républiques grecques, l'accroissement de sa puissance alarma les Achéens, qui voulaient dominer dans le Péloponèse. Aratus donna le funeste conseil d'appeler le roi de Macédoine : Cléomène fut vaincu, Sparte fut prise, et la législation de Lycurgue fut abolie sans retour. Mais on doit dire qu'aucune institution politique ne produisit d'aussi grands effets au

1. Voyez, pour les détails, *Plutarque*, Vie d'Agis, de Cléomène.

moment de sa chute. Malgré sa vieillesse, elle était encore assez forte pour inspirer cette belle réponse de Mandricydas à Pyrrhus : « Si tu es un Dieu, nous n'avons rien à craindre de toi, puisque nous ne t'avons pas offensé; si tu n'es qu'un homme, tu en trouveras de plus vaillans que toi. » Elle entretenait encore dans un coin de la Grèce, de dignes rejetons de la race d'Hercule, et des mères capables de la perpétuer. Jamais la même génération ne vit réunies dans une même ville un si grand nombre d'héroïnes. C'est Agésistrate et sa mère qui veulent mourir avec Agis, et qui vont au-devant du cordon fatal en demandant aux dieux que cette injustice soit utile à Sparte. C'est la malheureuse Chélonis dont la tendresse, partagée entre son père et son époux, fait qu'elle s'exile successivement avec chacun d'eux. C'est la femme de Cléomène qui lui communique son enthousiasme pour la réforme; c'est Cratésicléa sa mère, qui partant pour l'Égypte où Ptolémée la voulait pour otage, essuie les larmes qu'un dernier adieu faisait verser à son fils, et lui dit de ne rien faire qui fût indigne de Sparte. C'est la femme de Pantéas, qui voit le supplice de son mari, de Cratésicléa, de Cléomène et de leurs enfans, et qui meurt la dernière pour envelopper les corps des autres victimes. Ce sont tous ces traits réunis qui, sans

outrager la nature, nous font frissonner d'admiration, et ont fait dire à Plutarque que dans cette tragédie sanglante où les femmes, à leurs derniers momens, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir d'une manière éclatante qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu [1].

Quand toute cette famille royale eut péri sur une terre étrangère, la patrie de Léonidas tomba sous le joug de tyrans odieux dont l'oppression servit de prétexte aux Romains pour les remplacer.

La ligue achéenne avait commencé au milieu des troubles causés par les guerres que se faisaient les successeurs d'Alexandre (250). Aratus, qui la fonda, était un habile conspirateur; mais, outre qu'il était accessible à la plus basse jalousie, il manquait de courage sur les champs de bataille et de maturité dans les conseils. La constitution achéenne, qui paraît avoir été un chef-d'œuvre de prévoyance politique, n'était pas son ouvrage. Il n'eut que le mérite de faire participer à ses bienfaits toutes les villes qu'il incorporait à la confédération. Corinthe, Mégare,

1. Cela est d'autant plus remarquable, qu'Aristote dit que les femmes de Sparte vivaient dans la mollesse, et se livraient à toutes sortes de déréglemens. (Politique, liv. II, chap. VI, n° 5.)

Trézène, Épidaure, Argos, Messène, Mégalopolis, y entrèrent successivement : bientôt tout le Péloponèse, excepté Sparte et l'Élide, les Étoliens et les Athéniens eux-mêmes, en firent partie. Dans cette union spontanée de tant d'états indépendans, il y avait de quoi tenir en respect la Macédoine et peut-être les Romains; mais Aratus perdit tout en ouvrant l'isthme de Corinthe à la première de ces puissances : et quand Philopémen, qui avait plus de grandeur et dans le caractère et dans les vues, prit la direction des affaires, le mal était sans remède; les Étoliens avaient déjà remporté sur la ligue la victoire de Caphies, on avait déjà imploré l'assistance du roi Philippe, et les Romains avaient déjà mis le pied dans la Grèce orientale. Dès lors le rôle des Achéens devint ridicule ou odieux. Leurs serviles complaisances pour le sénat qui les opprimait, augmentèrent en raison de leurs frayeurs, et quand un risible désespoir leur mit pour la dernière fois les armes à la main, ils donnèrent à leurs ennemis, près de Scarphée et de Leucopétra, le spectacle de la plus honteuse lâcheté. La Grèce ne pleura pas ceux que la fuite n'avait pu sauver. Avant cette défaite, elle avait déjà perdu dans Philopémen le dernier de ses enfans. Elle perdit alors jusqu'à son nom, et fut réduite en province romaine sous l'obscure dé-

nomination d'Achaïe. La Macédoine avait déjà subi le même sort, et son dernier roi avait servi d'ornement à un triomphe.

Le royaume de Syrie, qui devait être englouti par la même puissance, avait éprouvé bien des vicissitudes depuis sa fondation en 311. Séleucus Iᵉʳ avait fait une brillante expédition dans les Indes contre Sandrocottus, roi des Gangarides ou des Prasiens, lui avait imposé un tribut de cinq cents éléphans, avait établi des communications plus faciles avec la mer Caspienne et celle des Indes, et avait fondé les villes de Laodicée, d'Apamée, d'Antioche, et plusieurs autres. La décadence de son empire avait commencé sous Antiochus Iᵉʳ, son successeur. La Bithynie s'en était détachée pour devenir un royaume indépendant, dont le roi Nicomède avait appelé les Gaulois dans le centre de l'Asie Mineure. Sous Antiochus II, Arsace et Tiridate, descendans des anciens rois parthes, avaient fondé, en 255, le royaume des Arsacides, et Théodote de Macédoine, après avoir fait révolter toutes les villes de la Bactriane, avait été proclamé roi des provinces d'Orient. A la faveur des guerres civiles qui avaient éclaté entre Séleucus II et son frère, les rebelles s'étaient affermis dans leurs usurpations, et Eumène avait fondé le petit royaume de Pergame. Enfin An-

tiochus-le-Grand monta sur le trône, et, trompés sans doute par cette qualification, les peuples que Rome n'avait pas encore asservis virent en lui un libérateur. Il accueillit Annibal, dont le nom et les malheurs faisaient alors tant de bruit dans le monde, et provoqua par d'autres actes encore les persécuteurs de ce grand homme. Mais que pouvaient qnatre-vingt mille soldats asiatiques contre une armée qui venait de vaincre avec Scipion à Zama? Aussi Antiochus fut-il complètement défait à Magnésie, et forcé de faire la paix aux conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer (190).

Il s'écoula encore plus d'un siècle avant que le royaume de Syrie fût définitivement réduit en province romaine; mais dans cet intervalle ses limites se resserrèrent de plus en plus. L'Arménie s'en détacha pour se gouverner par ses propres lois; les Juifs défendirent au prix de leur sang celles de Moïse, et dans cette lutte mémorable les enfans et les femmes ne montrèrent pas moins d'héroïsme que les hommes. Ils conquirent enfin leur liberté religieuse et politique, après avoir épuisé les forces de leurs oppresseurs. Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Gaza profitèrent de cet épuisement pour se rendre indépendantes. Les guerres civiles n'en continuèrent pas moins dans les deux provinces qui compo-

saient alors le royaume de Syrie. Tigrane, roi d'Arménie, appelé pour y mettre fin, eut à peine le temps de recevoir la soumission de ses nouveaux sujets : attaqué par les Romains comme protecteur de Mithridate, il fut vaincu, et la Syrie subit à son tour le sort qu'avait déjà subi la plus grande partie du monde connu (64).

L'Égypte, grace à la dynastie qui la gouverna, eut une destinée un peu plus glorieuse. Ses deux premiers rois ouvrirent un asile aux muses, dont le culte déclinait rapidement en Grèce, et Athènes, déshéritée de la plus belle de ses gloires, vit transplanter dans Alexandrie l'arbre encyclopédique des connaissances humaines. La munificence de Ptolémée Soter et de Ptolémée Philadelphe, la fondation du muséum et de la bibliothèque, l'espérance d'exploiter à loisir les traditions égyptiennes, la protection accordée aux sciences et aux lettres, fixèrent dans cette capitale ceux qui les cultivaient avec le plus de succès, et en firent le centre des relations intellectuelles qui commençaient à s'établir entre les diverses parties du monde. En même temps, d'autres mesures en faisaient le centre des relations commerciales, et lui procuraient le genre d'avantage que son fondateur avait eu principalement en vue. On achevait le canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge ; on

creusait les ports de Bérénice et de Myos-Hormos, pour recevoir les riches produits de l'Inde et de l'Arabie Heureuse.

Avec tous ces élémens de prospérité, l'Égypte ne jouit pas d'un siècle de bonheur, et fut ensanglantée par des guerres civiles, comme les autres royaumes fondés par les successeurs d'Alexandre. Un seul de ses rois acquit quelque gloire militaire ; ce fut Ptolémée-le-Bienfaisant, qui fit la conquête de la Babylonie, de la Susiane et de la Perse, pénétra en vainqueur jusqu'au fond de la Bactriane, et rendit à l'Égypte les images de ses dieux que lui avait enlevées Cambyse. Depuis sa mort, arrivée en 222, jusqu'à celle de Cléopâtre, le trône ne fut occupé que par des princes insignifians ou odieux, et ce fut sur cette variation de caractère que les Romains réglèrent le mode de leur intervention dans les affaires des Lagides. Ils se faisaient ou les tuteurs des rois enfans, ou les protecteurs des rois vicieux, et comme la dynastie royale ne produisait guère que des rejetons de l'une ou de l'autre espèce, il en résulta que Rome eut toujours en Égypte des espions, des ambassadeurs ou des armées. Les différends survenus entre Cléopâtre et son frère attirèrent sur les bords du Nil deux personnages fameux qui venaient de vider leur querelle dans les

plaines de Pharsale. Pompée y trouva la mort, et César une victoire dont Cléopâtre recueillit les fruits sans oublier ce qu'elle devait à son libérateur. Plus tard, quand l'empire du monde fut disputé par deux rivaux moins dignes de le gouverner, Antoine, vaincu par Auguste, chercha près de cette reine un dédommagement aux rigueurs de la fortune. Elle sembla puiser dans son amour une fierté toute romaine, et mourut comme tous les rois destinés à orner un triomphe auraient dû mourir[1]. L'Égypte devint alors une province de l'empire, et fut beaucoup plus heureuse qu'elle ne l'avait été sous les Lagides. Tous les pays de civilisation grecque avaient alors passé sous la même domination (30 ans avant J.-C.).

Bossuet a dit avec l'élévation de pensée qui le caractérise que Dieu livra aux Romains l'empire du monde comme un présent de nul prix. Cette proposition, dans le langage évangélique, est d'une vérité absolue : appliquée au temps où la conquête fut accomplie, elle est, dans le langage politique, d'une vérité relative, c'est-à-dire que les peuples conquis n'avaient jamais eu moins de valeur morale, et n'avaient pas les moindres

1. Le temps de prêcher une autre morale n'était pas encore venu.

droits à l'estime de leurs nouveaux maîtres. Une dégradation si complète a dû nécessairement influer sur la nature des produits intellectuels de cette époque, et cette influence nous oblige à signaler les progrès de la corruption des mœurs, comme cause immédiate de la corruption du goût.

L'origine du mal remontait plus haut qu'Alexandre ; mais ses progrès étaient devenus plus rapides, depuis que la conquête de l'Asie avait imprimé à toutes les passions un mouvement extraordinaire. Il s'était formé une nation de soldats qui n'avaient d'autre patrie que les camps, et qui trouvaient partout l'occasion de satisfaire leur goût pour le meurtre et le brigandage[1]. Les armées n'étaient plus composées que de mercenaires impies qui démolissaient les temples et renversaient les autels, toutes les fois que le carnage n'avait pas fatigué leurs bras[2]. Les Achéens ne firent rien de grand, parce que le luxe les avait déjà corrompus. Ils aimaient avec passion, dit Plutarque, les habits magnifiques, les lits et les meubles de pourpre, les tables délicates et somptueuses[3]. Les cités qui

1. *Plutarque*, Vie d'Eumène.
2. Polybe, liv. v, chap. II.
3. *Plutarque*, Vie de Philopémen.

étaient encore libres n'étaient pas moins effrénées dans leurs débauches que celles qui obéissaient à des rois. Les excès qui se commettaient à la face des populations de Tarente, d'Athènes, de Milet, d'Alexandrie et d'Antioche, passent toute croyance, et notre langue est dans l'heureuse impuissance de les reproduire.

D'autre part, il n'y avait pas de vices dont les rois de Syrie, de Macédoine et d'Égypte ne donnassent l'exemple à leurs sujets. La succession au trône s'ouvrait le plus souvent par des empoisonnemens ou des assassinats, et le prince régnant ne se croyait bien affermi qu'après avoir fait tomber toutes les têtes qui avaient droit d'être couronnées. Ces crimes et toutes les réactions qui en étaient la suite, abondent surtout dans l'histoire des Lagides et des Séleucides. Leurs palais étaient troublés et souvent ensanglantés par les rivalités de leurs enfans, ou par les fureurs de leurs femmes; car la polygamie, faisant partie de la magnificence orientale, avait introduit dans leurs cours tous les inconvéniens du despotisme asiatique. Les incestes, les parricides devinrent si fréquens, qu'ils finirent par être comptés parmi les événemens vulgaires: et la corruption pénétrant de plus en plus dans les masses, que les régénérations partielles de la philosophie ne pouvaient atteindre, le monde

fut menacé d'arriver à la barbarie par le chemin même de la civilisation.

S'il est vrai que la littérature soit l'expression de la société, quelle répugnance n'aurons-nous pas à vaincre pour passer en revue les monumens littéraires de cette triste période! Heureusement le temps, qui ne frappe pas toujours juste, a rendu, en les détruisant presque tous, un véritable service à la postérité. Il n'a laissé arriver jusqu'à elle qu'un petit nombre de poëmes, et une seule histoire qui, par hasard ou autrement, se trouve à la fois l'œuvre d'un beau génie et d'un beau caractère[1].

Cependant le commencement de cette période semblait présager le triomphe des bonnes traditions littéraires. Homère, à qui on les faisait remonter, n'avait jamais reçu des hommages si universels : on eût dit que la sanction de son génie était devenue nécessaire à toutes les grandes conceptions. Aristote s'appuie sans cesse de son autorité, et, suivant la nature des ouvrages où il le cite, il lui emprunte des règles de goût, des maximes morales ou des axiomes politiques. Souvent il lui arrive de quitter les formules sévères de sa froide raison pour parler avec enthousiasme du poète qui, selon lui, a servi de mo-

1. Polybe.

dèle à tous les autres. C'est Homère qui a créé l'art dramatique en Grèce, et son Margitès est à la comédie ce que l'Iliade et l'Odyssée sont à la tragédie : dans ses poëmes épiques il a fait les hommes meilleurs qu'ils ne sont; dans son poëme comique il a donné la première idée du genre, en peignant dramatiquement le vice, non en odieux, mais en ridicule [1]. Sa supériorité s'étend à toutes les parties fondamentales ou accessoires du drame, et son bon sens naturel lui en a révélé tous les secrets [2] : sous tous les rapports, il est divin en comparaison des autres poètes [3]; il a su renfermer dans de justes limites un sujet trop vaste et trop chargé d'incidens pour être embrassé d'une seule vue [4]; il s'est approprié tout ce qui constitue la perfection dramatique : la fable de l'Odyssée est implexe et morale, celle de l'Iliade est simple et pathétique, et sous le rapport des pensées et de l'expression, il est resté sans égal. Il ne se laisse préoccuper par rien d'étranger à son sujet : il marche directement à son but, qui est l'imitation de la belle nature; et au lieu de se montrer lui-même, il fait parler quel-

1. Poétique d'Aristote, chap. II, n° 2; chap. IV, n° 4.

2. Ibid., chap. VIII, n° 2.

3. Θεσπέσιος ἂν φανείη Ὅμηρος παρὰ τοὺς ἄλλους.

4. Ibid., chap. XXII, n° 2.

que agent caractérisé : car chez lui tous les personnages le sont [1].

Aristote n'était pas fait pour s'arrêter à ce mérite extérieur de l'épopée homérique : il devait pénétrer plus avant dans les profondeurs de ce génie, qui avait plus d'un rapport avec le sien, et dégager quelques vérités pratiques des brillantes formules dont les avait revêtues la plus belle imagination qui fut jamais. Il remplit en effet cette tâche, tant pour satisfaire les exigences de son esprit positif, que pour démontrer à son royal élève l'excellence des maximes contenues dans l'Iliade et dans l'Odyssée [2]. Il acquit ainsi à l'auteur de ces poëmes un admirateur passionné; et ce fut à ce vieux flambeau, dont tant de siècles n'avaient pas encore affaibli la lumière, qu'Alexandre alluma le feu dont son ame fut dès lors embrasée. Il devint le rival d'Achille, pour la gloire, pour la colère et pour l'amitié. Les morceaux les plus heureusement traités, les scènes sanglantes et pathétiques, les provocations violentes, servirent ou à orner sa mémoire, ou à nourrir son impétueuse émulation. Les autres poètes ne lui plurent qu'autant

1. Poétique d'Aristote, chap. XXIII, n° 1, 5, 8.

2. *Dion Chrysostôme*, deuxième discours sur la royauté, page 36.

qu'ils étaient propres à renforcer l'impression produite par Homère : Stésichore, qui l'avait beaucoup imité, devint à ce titre l'objet d'une prédilection spéciale [1]. Enfin, dans le cours de ses rapides conquêtes, Alexandre ne quitta pas plus Homère que son épée, et le héros voulut que le poète eût sa part du butin fait à la bataille d'Issus [2].

Par une singularité frappante, ce culte continua de fleurir au sein de la décadence générale qui suivit la mort d'Alexandre. Philopémen, à l'exemple d'Épaminondas, puisa dans Homère des inspirations patriotiques, et ce fut le dernier hommage que ce grand poète reçut d'un grand homme [3]. Mais alors la critique littéraire, qu'Alexandrie vit naître dans son école, commençait à dédommager la Grèce de la pauvreté des productions originales : Démétrius de Phalère composait

1. Voyez dans Dion le discours déjà cité, qui roule sur les raisons qu'Alexandre avait de préférer Homère aux autres poètes. Voyez aussi l'examen critique des historiens d'Alexandre, par M. de Sainte-Croix, page 203 et suiv.

2. L'original de l'édition à laquelle Aristote, Callisthène et Anaxarque avaient travaillé par ses ordres, fut déposé dans une cassette précieuse, qu'on avait trouvée dans la tente du roi de Perse. (Plut., Vie d'Alex.; Pline, liv. VII, chap. XXX.)

3. *Plutarque*, Vie de Philopémen.

des traités sur l'Iliade et l'Odyssée [1]; Zénodote d'Éphèse profitait des nombreux manuscrits accumulés dans la bibliothèque des Ptolémées pour purger ces deux poëmes des altérations qu'y avaient faites les rhapsodes et le temps [2]; l'astronome Aratus et le savant Eratosthène trouvaient encore après eux des vues utiles à proposer sur le même sujet : enfin le célèbre Aristarque résuma et compléta tous les travaux auxquels les ouvrages d'Homère avaient donné lieu, ce qui ne refroidit en rien le zèle des grammairiens des temps postérieurs, car les commentateurs des commentaires d'Aristarque se multiplièrent à l'infini. Cette manie passa de l'obscurité des écoles dans les palais des rois : Ptolémée Évergète composa une dissertation critique sur l'Iliade, et Ptolémée Philopator fit ériger un temple à son auteur [3]. L'école et la cour de Pergame rivalisèrent d'ardeur avec l'école et la cour d'Alexandrie : ici l'on admirait Homère à la manière d'Aristarque ; là on l'admirait à la manière de Cratès de Malles. Si Zoïle son détracteur était rebuté par Ptolémée Philadelphe, Attale Ier punissait plus rigoureusement encore le gram-

1. *Diog. Laert.*, Vie de Démétrius.

2. Lexique de Suidas, à l'article Zénodote.

3. Elien, liv. XIII, chap. XXII.

mairien Daphidas, coupable du même crime [1].

Ce fanatisme croissant était-il une preuve des progrès du bon goût, et le siècle où l'on savait le moins faire de grandes choses était-il celui où l'on savait le mieux apprécier les grandes pensées? La réponse à cette question se trouve dans la généralité même du fait, qui s'est constamment renouvelé à la décadence de tous les peuples qui ont eu des produits intellectuels de quelque valeur. On peut le signaler dans l'histoire littéraire des Hindous [2], dans celle des Grecs et dans celle des Romains. L'esprit humain, par une loi qui ne peut manquer d'être universelle, y parcourt absolument le même cercle; c'est toujours l'imagination qui débute et qui produit d'un seul jet ces monumens hardis qu'elle abandonne fièrement à la critique des siècles. C'est toujours par l'analyse minutieuse ou par la froide imitation de ces chefs-d'œuvre primitifs que s'annonce le dépérissement de la plus brillante de nos facultés : c'est comme la dernière lueur du flambeau qui va s'éteindre pour ne plus se rallumer qu'en d'autres mains.

L'examen des poëmes composés dans cette pé-

1. Voyez Suidas, à l'article Daphidas.

2. Voyez la préface du Théâtre choisi des Hindous, traduit en anglais par Horace Wilson, page 10.

riode par les imitateurs ou commentateurs d'Homère mettra cette vérité dans tout son jour; à leur tête on voit figurer Apollonius de Rhodes, l'un des membres les plus fameux du musée d'Alexandrie et auteur du poëme des Argonautiques. Dire que la seconde place lui appartient dans l'épopée grecque, ce serait rabaisser celui à qui tous les peuples ont décerné la première, ce serait supposer quelque chose de commun entre le génie qui crée et la médiocrité qui se traîne sur des traditions rajeunies. Les deux juges les plus compétens de l'antiquité ont apprécié, presque dans les mêmes termes, les vers épiques d'Apollonius: Longin dit qu'on n'y remarque point de chute [1], et Quintilien en conseille la lecture à cause d'un certain mérite médiocre qui est assez bien soutenu [2].

Des deux genres qui constituent l'art dramatique, l'un avait cessé de fleurir dès le siècle de Périclès; l'autre avait subi de graves modifications depuis que le malheur des temps avait réduit au silence la verve joyeuse d'Aristophane. C'était bien aussi une décadence; mais elle ne devait pas être définitive. La tragédie, au contraire, déclina de plus en plus. Ce ne fut pas le

1. Traité du sublime, liv. XXXIII, chap. VI.

2. Institution de l'orateur, liv. X, chap. I.

nombre des poètes tragiques qui diminua, ce ne furent pas non plus les encouragemens qui manquèrent. Sans parler de la folle prédilection des Athéniens pour les plaisirs du théâtre, qu'ils préféraient au soin de leur liberté, quelles circonstances furent jamais plus favorables à l'essor du génie dramatique, que celles où Alexandre plaça les poètes ses contemporains? Plein d'enthousiasme pour Euripide et Sophocle, dont il avait chargé Harpalus de lui procurer les œuvres[1], on l'avait vu couronner leurs statues de ses propres mains, et se faire en quelque sorte le premier pontife du culte dont leur mémoire était l'objet. L'Asie semblait avoir été conquise pour leur gloire autant que pour la sienne : dans les villes persanes, comme dans les villes grecques nouvellement fondées, s'élevaient des théâtres de la plus élégante construction, où d'habiles acteurs, venus à la suite de l'armée victorieuse, faisaient redire à des échos étrangers les douleurs de Philoctète, les infortunes d'Œdipe, et les plaintes déchirantes d'Hécube. Dans la savante et populeuse cité d'Alexandrie, l'art dramatique fut naturalisé par les Lagides avec les autres branches des connaissances humaines, et les représentations théâtrales n'y furent ni moins magni-

1. *Plutarque*, Vie d'Alexandre.

fiques, ni moins fréquentes que chez les Athéniens. D'antiques usages furent empruntés à la mère-patrie pour ranimer la poésie dramatique, comme le prouve l'établissement des jeux d'Apollon par Ptolémée Philadelphe[1], et si son goût pour les chefs-d'œuvre de ce genre ne devint pas populaire, il paraît qu'il le transmit du moins à ses successeurs, puisque Ptolémée Évergète ne voulut pas rendre aux Athéniens les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide qu'il leur avait empruntées[2].

Cependant malgré l'étendue du nouveau champ qui venait de s'ouvrir au génie poétique, malgré les faveurs d'une cour libérale et les sollicitations faites à la verve des poètes qu'elle nourrissait, malgré l'ouvrage profond et lumineux d'Aristote sur la poésie en général et sur le drame en particulier, cette branche resta frappée d'une incurable stérilité. On négligea de plus en plus la diction et les mœurs[3], pour ménager aux acteurs des rôles qui leur plussent; on étendit une fable au-delà des limites convenables, et on rompit la continuité du sujet[4]. Que dirai-je enfin? les no-

1. Vitruve, liv. VII.
2. Pline, liv. XIII, chap. II.
3. Poétique d'Aristote, chap. VI, n° 7.
4. Ibid., chap. IX, n° 5.

tions du beau, si fécondes quand elles étaient instinctives, ne produisirent plus rien quand elles devinrent systématiques, et les théories, en venant remplacer les inspirations, n'offrirent aux Grecs dégénérés que le plus triste des dédommagemens.

Pas une seule des innombrables tragédies composées durant cette longue période, n'est parvenue jusqu'à nous. Seulement nous savons qu'elles sortirent presque toutes de l'école d'Alexandrie, et que, par un nouveau genre d'apothéose, les sept poètes dont les pièces eurent le plus de vogue furent réunis en une espèce de constellation, et formèrent ce qu'on appela ridiculement une *pléiade tragique*. Quelque brillante qu'ait été pour les contemporains la lumière de ces sept étoiles, elle a été depuis totalement éclipsée, et les noms d'Homère le jeune, de Sosiphane, d'Æantide et de Sosithée n'auraient rien perdu s'ils avaient péri avec leurs ouvrages.

Lycophron de Chalcis est sans contredit le plus célèbre d'entre eux, tant à cause de sa fécondité qui lui fit produire jusqu'à soixante tragédies, qu'à cause de ses petits poëmes en forme d'œufs et de haches, par lesquels il enchantait la cour des Lagides, et des jolies anagrammes qui lui faisaient trouver dans Ptolémée un prince de miel,

et dans Arsinoé, une violette de Junon [1]. Et si des combinaisons de ce genre ne suffisent pas pour juger et le poète, et le siècle qui l'admira, on peut lire l'obscure et monotone prédiction qu'il a mise dans la bouche de la prophétesse Cassandre, et qui a fait justement comparer l'auteur à l'étoile nébuleuse de la pléiade. Avec ces seules données sur le premier poète tragique du temps, on peut se faire une idée du mérite de ses rivaux, et de la rapide décadence de l'art; on peut s'épargner le dégoût d'énumérer et de caractériser les productions subséquentes.

La comédie fut plus heureuse, et eut encore quelques beaux jours. Ménandre, en lui donnant une forme nouvelle, lui imprima un caractère philosophique; il emprunta de la tragédie plusieurs de ses élémens sérieux, chercha à former un ensemble bien lié en entrelaçant les incidens comme causes et effets réciproques, et la comédie devint ce qu'elle est chez tous les peuples modernes, le tableau des ridicules et des vices, dégagé de toute satire personnelle [2]. Mais alors la poésie fut beaucoup moins de son essence qu'elle

1. Voyez l'Essai historique sur l'école d'Alexandrie, par Matter, 1re partie, page 89; 2e partie, page 26 et suiv.

2. Voyez, sur la comédie nouvelle, le chap. VII du Cours de littérature dramatique de Schlegel. Le nombre des comédies de Ménandre s'élevait à quatre-vingts.

ne l'avait été dans les compositions d'Aristophane. C'était un progrès dans un sens, et une décadence dans l'autre. D'ailleurs la prédilection de Ménandre pour les maximes d'Épicure, dont il comparait les services à ceux de Thémistocle [1], ses amours fameux avec la courtisane Glycère, son goût pour la mollesse et la volupté, nous révèlent un homme digne du siècle où il vécut, et peuvent nous aider dans nos conjectures sur le mérite réel de ses ouvrages dont il ne reste que quelques fragmens épars. Sans doute on n'a pas eu tort de lui accorder unanimement la palme de l'agrément, de l'élégance et de la grace du style : sans doute il fit mieux de peindre les mœurs et de nouer habilement des intrigues, que de mettre en scène des hommes connus, ou de parodier des poètes vivans; mais il est difficile de croire que dans ses peintures du cœur humain il se soit toujours proposé un but moral, et que Térence, qui lui a emprunté tant de choses, lui ait aussi emprunté ce beau vers si connu :

Homo sum, nihil humani à me alienum puto.

Je suis homme, rien de ce qui tient à l'homme ne m'est étranger.

Après tout, il a obtenu d'unanimes éloges dans

1. Il dit dans une épigramme qu'on a de lui : De même que Thémistocle sauva sa patrie de l'esclavage, de même Épicure l'a sauvée de la déraison.

l'antiquité. Quintilien avoue modestement que l'étude des comédies de Ménandre peut remplacer ses préceptes sur l'art oratoire, tant ce poète a bien exprimé l'image de la vie humaine, tant il a surpassé tous ceux qui ont écrit dans le même genre[1]. Il paraît que Ménandre fut jugé plus sévèrement par le public athénien, qui, si l'on en croit Aristote, était devenu plus difficile que jamais. Comme on avait vu des poètes exceller chacun dans un genre différent, on voulait alors que chaque poète eût seul ce qu'avaient eu tous les autres ensemble[2]. Le créateur de la comédie nouvelle ressentit plus d'une fois les effets de cette disposition des esprits, et Philémon, dit encore Quintilien, lui fut injustement préféré par le mauvais goût de son siècle[3].

C'était encore sur le théâtre d'Athènes que se livraient ces paisibles combats entre Ménandre et ses émules. C'est le dernier poète qui ait fait rejaillir quelque gloire sur sa patrie. La plupart de ses imitateurs, quelque illustre que fût le lieu de leur naissance, s'exilèrent pour aller partager les faveurs que les Lagides distribuaient aux sa-

1. Institut. de l'Orateur, liv. x, chap. I.

2. Poétique d'Aristote, chap. XVII, n° 2.

3. A l'endroit déjà cité. On a plusieurs fragmens de Philémon, qui peuvent, sinon justifier, du moins expliquer cette préférence des Athéniens.

vans et aux poètes; mais le culte de Thalie ne réussit pas mieux que celui de Melpomène dans la ville d'Alexandrie. Malgré l'humeur satirique de ses habitans, les pièces composées pour eux n'eurent pas de succès durable. Callimaque, qui eut encore une étincelle de génie poétique dans ses élégies et dans ses hymnes, échoua complètement dans la comédie. Celles de Machon de Sinope survécurent à peine à leur auteur, et Aristonyme, qui alimenta tour à tour de ses productions éphémères le théâtre d'Alexandrie et celui de Pergame, n'a laissé de souvenir que dans la compilation d'Athénée; encore ce souvenir se réduit-il aux titres de deux comédies. Ainsi les deux branches de la littérature dramatique subissaient les premières l'arrêt de décadence et de mort qui devait atteindre successivement tous les autres produits de l'imagination grecque. Cette décadence est un triste spectacle sans doute; mais ce qui le rend plus triste encore, c'est que les producteurs de ces œuvres sans verve et sans caractère croyaient perfectionner tous les genres qu'ils traitaient, et ne voyaient dans les ouvrages des anciens tragiques que de grossières ébauches, en comparaison des chefs-d'œuvre qui sortaient des écoles modernes [1].

1. C'était entre autres l'opinion de Lycophron, qui soutint

Par l'effet d'une autre illusion, ils crurent que leur siècle était éminemment poétique, parce qu'ils avaient pris la prose en dédain, et cette opinion régna d'une manière si absolue, que Ptolémée Philadelphe semble avoir réservé pour les seuls poètes les précieux témoignages de sa royale bienveillance. Cette prédilection fit éclore une multitude de poëmes didactiques sur des sujets arides que le siècle timide de Périclès n'avait pas osé aborder. Les phénomènes de la terre et du ciel, l'organisation du corps humain, les folies de l'astrologie judiciaire, formèrent une alliance monstrueuse avec le majestueux hexamètre et le sémillant pentamètre. Aratus, après avoir étonné la Grèce par son poëme sur le système astronomique d'Eudoxe[1], l'effraya par son Traité d'anatomie en vers. Archestrate chanta les poissons, les légumes, et tout ce qui pouvait servir aux plaisirs de la table; Nicandre chanta les remèdes contre les morsures des bêtes vénéneuses; le géographe Dicéarque fit une description de la Grèce en vers iambiques; Sotades mit dans les siens une licence dégoûtante pour laquelle son siècle, déjà bien corrompu, n'était

le premier la supériorité des modernes sur les anciens. Voyez l'Essai de Matter sur l'école d'Alexandrie, tome 1, page 89.

1. Voyez, sur Aratus, Quintilien, liv. x, chap. 1.

cependant pas encore mûr [1]; et l'Égyptien Manéthon rajusta de son mieux les cordes d'une vieille lyre pour chanter l'influence des étoiles sur la vie humaine.

Assurément toutes ces aberrations ne constituaient pas des genres nouveaux; et si Aristote avait eu alors la même autorité qu'il eut plus tard au moyen âge, il aurait fait taire les prétentions de tous ces versificateurs par ces paroles de sa Poétique: « Le poète n'est pas poète par la composition des vers, mais par celle de l'action. Si l'historien en diffère, ce n'est point en ce qu'il parle en prose; les écrits d'Hérodote mis en vers ne seraient toujours qu'une histoire. Ils diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, et l'autre ce qui a pu ou dû être fait; et c'est pour cela que la poésie est beaucoup plus philosophique et plus instructive que l'histoire; celle-ci peint les choses dans le particulier, la poésie les peint dans le général [2]. »

Mais, outre les poëmes didactiques, cette période en vit éclore quelques autres qui désarment la sévérité de la critique. Ce n'est pas que le mauvais goût du temps les ait entièrement

1. Athénée, Deipnos., liv. XIV.

2. Poétique, chap. IX, n° 1 et suiv. — Il faut que cette vérité soit bien vraie, puisqu'elle est proclamée par l'esprit plus positif de l'antiquité.

exemptés de son empreinte; mais celle du génie grec y est plus profonde, et le plus souvent elle y est seule aperçue. Il paraît que ce mérite se retrouvait dans plusieurs variétés du genre lyrique, et que l'imagination, impuissante à fournir la carrière du drame ou de l'épopée, ne se refusait pas à un essor plus humble.

Ce n'est pas parmi les poètes qui s'attachèrent aux pas ou à la fortune du conquérant de l'Asie, que nous chercherons des exceptions à la loi dont nous signalons les tristes effets. Un Chérilus [1], un Agis d'Argos, un Cléon de Sicile, un Piérion [2] et tant d'autres poètes aventuriers que Quinte-Curce appelle la lie des villes grecques [3], payés par Alexandre, qui les méprisait, pour dénigrer les anciens capitaines macédoniens, ou pour enfler ses propres exploits, n'étaient pas faits pour échapper à la décadence générale; et si le vainqueur de Darius avait eu besoin d'une ode pindarique pour être immortel, il aurait été réduit à envier le sort des athlètes couronnés aux jeux olympiques.

Mais loin du théâtre des guerres sanglantes

1. Alexandre disait qu'il aurait mieux aimé être le Thersite d'Homère que l'Achille de Chérilus.

2. Ce fut une chanson de Piérion qui donna lieu à la querelle entre Clitus et Alexandre.

3. *Urbium purgamenta*, liv. VIII, chap. V.

que se firent ses successeurs, les muses grecques eurent encore quelques nourrissons. Cyrène donna le jour à Callimaque; les colonies de la Sicile, déjà plus heureuses que la mère-patrie, la surpassèrent encore en gloire littéraire, et deux poètes sortis de Syracuse donnèrent à cette ville plus de célébrité que ses victoires sur Carthage. Callimaque, en composant ses élégies et ses hymnes, ne fit qu'imiter les anciens avec quelque bonheur; Théocrite fut le créateur de la poésie pastorale, et retraça les jours fortunés de l'âge d'or, non loin des lieux où la justice, en remontant au ciel, avait imprimé ses derniers vestiges.

L'élégie a le privilège de survivre à toutes les variétés du genre lyrique. Elle ne se nourrit point d'enthousiasme, ni des alimens ordinaires de la vie sociale. Cette plante funèbre croît et fleurit de préférence dans la solitude ou au milieu des ruines. Callimaque eut le tort de la cultiver dans la bruyante cité d'Alexandrie, et s'exposa au reproche d'avoir montré plus d'art que de génie [1]. Néanmoins Quintilien reconnaît qu'il a mérité la palme de l'élégie, et que Philétas de Cos, comblé comme lui des faveurs des Lagides, lui est resté de beaucoup infé-

1. C'est ce que dit Ovide : *Quamvis ingenio non valet, arte valet.*

rieur[1]. Ovide, qui dut à ses malheurs le succès de ses poëmes élégiaques, semble avoir pris Callimaque pour modèle dans tous les genres qu'il a traités. Les Amours d'Acontius et de Cydippe, les Causes et les Origines des fables[2] paraissent indiquer des compositions analogues à celles du poète latin, qui fut et moins original et moins fécond que le poète grec; car celui-ci, bien qu'il eût coutume de dire qu'un grand livre était un grand mal, avait composé plus de huit cents écrits tant en prose qu'en vers, parmi lesquels il y avait des comédies, des satires, des jeux poétiques et des chants de triomphe en l'honneur des Lagides, enfin des épigrammes et des hymnes que le temps a un peu plus épargnées, et par lesquelles nous pouvons mesurer la hauteur du vol qu'avait pris Callimaque.

L'hymne a son objet placé dans une sphère inaccessible aux vicissitudes humaines; mais sa perfection dépend de la pureté du cœur dont il s'échappe. La naïveté et l'enthousiasme constituent ses élémens essentiels, c'est assez dire qu'un siècle comme celui dont nous retraçons l'histoire intellectuelle était incapable d'en produire; à moins qu'on ne donne ce nom

1. Inst. de l'orateur, liv. x, chap. 1.

2. Ce sont les titres d'ouvrages perdus de Callimaque.

à un froid étalage d'érudition mythologique.

Le vrai caractère de l'hymne se trouve dans celles d'Orphée, dans ces vieilles formules du culte primitif, plus remarquables par leur imposante concision que par la beauté des vers : il se trouve dans celles d'Homère [1], où se révèlent déjà des idées religieuses infiniment épurées : il se trouvait sans doute dans celles que le divin Olen apporta des rives du Xanthus, dans l'île parfumée de Délos [2], et j'aime à croire qu'il se trouvait encore dans l'hymne qu'Alexandre fit entonner à neuf mille Perses et Macédoniens réunis, pour cimenter la fraternité des deux peuples [3].

Mais, quand la religion, qu'on a justement appelée le cœur de l'humanité, cessa d'avoir sa part dans les inspirations des poètes, l'hymne fut souillée par mainte profanation. La flatterie la fit passer des temples dans les palais, et ce fut ainsi que commença l'apothéose des rois et des reines. Aratus, lui-même, ce fondateur d'une ligue toute républicaine, adora le monarque qui la protégeait, et plus d'une fois on le vit, une couronne de fleurs sur la tête,

1. Surtout dans l'hymne à Cérès.

2. Voyez l'hymne en l'honneur de Délos, par Callimaque.

3. Arrien, liv. VII, chap. XII.

chanter pieusement des hymnes en l'honneur d'Antigone [1]. Celles de Callimaque, pour être adressées à des dieux et à des déesses de l'Olympe, n'en sont pas moins semées de louanges peu délicates, dont Ptolémée est toujours l'objet: c'est un prince qui accomplit le soir les projets qu'il a formés le matin [2]; et si Latone n'a pas accouché dans l'île de Cos, c'est parce que les Parques devaient y faire naître un autre dieu [3]! Silence, s'écrie le poète dans un de ses transports artificiels, écoutez les louanges d'Apollon! malheur à qui lutte contre lui! que celui qui brave les dieux, brave donc aussi mon roi! que celui qui brave mon roi, brave donc aussi les dieux [4]!

Nous ne pouvons comparer aux six hymnes de Callimaque que celle de Cléanthe à Jupiter, qui est d'un genre tout opposé : on n'y trouve ni allusion aux dieux de la fable, ni flatteries aux puissances de la terre; le ton en est grave et solennel, et si elle manque de naïveté, on y aperçoit au moins une étincelle d'enthousiasme.

1. *Plutarque*, Vie d'Aratus.

2. Voyez l'hymne à Jupiter.

3. L'auteur désigne ainsi Ptolémée Philadelphe, qui était né dans l'île de Cos.

4. Voyez l'hymne à Apollon.

Après avoir respiré l'odeur suffoquante d'un encens ainsi profané, on respire avec délices le parfum de la poésie pastorale, on aime à se reposer sur ces lits de jonc et de pampre fraîchement cueillis, où les bergers de Théocrite se délassaient des travaux du jour [1]. On se garde bien de demander à la critique s'il est vrai que dans l'île où Alphée a poursuivi sa chère Aréthuse les jouissances du cœur et les beautés de la nature ont été plus long-temps senties. On s'empresse de voir dans Théocrite un peintre fidèle, et on se berce à la fois de l'harmonie de ses vers et de l'illusion qu'ils produisent. Les ormes et les peupliers qui agitent mollement leur feuillage, l'onde sacrée qui s'échappe en murmurant d'une grotte habitée par les nymphes, les longs gémissemens de la tourterelle qui se mêlent au ramage de l'alouette huppée et du léger chardonneret, la chute et les parfums des fruits, les jeux folâtres, l'ivresse de l'amour et du vin, font passer sous nos yeux toutes les scènes joyeuses ou touchantes de la vie champêtre [2]. On assiste à ces paisibles combats dont un chevreau ou une coupe ciselée doit être le prix : on croit entendre la vague se

1. Idylle VII.

2. Voyez le charmant morceau de l'idylle VII, depuis le vers 100 jusqu'à la fin.

briser sur la grève aux pieds des combattans, et son bruit uniforme se mêler aux modulations variées des chalumeaux rustiques : on prête l'oreille aux airs si populaires de Glaucé et de Pyrrhus [1], et à ceux par lesquels la joueuse de flûte cherche à égayer les moissonneurs, dans les champs d'Hippocoon [2]. On s'identifierait volontiers avec le berger qui parle de son amour aux fontaines et aux plantes, tendres nourrices de ses troupeaux, et qui croit qu'en présence de sa bien-aimée le printemps sourit, les prés reverdissent, les agneaux s'engraissent, mais que, quand elle s'éloigne, les agneaux, le printemps et les prés languissent, et partagent sa tristesse [3].

Celui qui sut réunir tant d'images gracieuses dans ses idylles, oublia quelquefois qu'en sa qualité de chantre de la nature il devait s'interdire tout ce qui pouvait déparer la simplicité de ses tableaux. Comme les autres poètes de son siècle, il fit résonner dans ses vers les noms de Bérénice et Ptolémée. S'il s'était contenté de chanter les bienfaits des deux premiers Lagides, qui firent réellement de grandes choses, il n'eût été que l'interprète de la reconnaissance publique et de

1. Idylle IV, v. 31.
2. Idylle VI, v. 41.
3. Idylle VIII, v. 41, 45.

la sienne ; mais quand il dit que Ptolémée Philadelphe est le plus grand des héros, et que son nom doit ennoblir le commencement, le milieu et la fin de tous les chants ; quand il dit que le père de ce prince a été honoré comme dieu par Jupiter, et qu'il habite la voûte dorée de l'Olympe, auprès du dieu Alexandre dont il est chéri ; quand il envoie Vénus arrondir les contours du sein de Bérénice, et que, par une apothéose anticipée, il l'environne d'attributs divins, alors les tableaux rians qu'il a d'abord mis sous nos yeux n'ont plus ni la même fraîcheur ni les mêmes charmes, et le poète, au lieu de nous apparaître avec son cortège de bergers et de nymphes, va se perdre pour nous dans la foule des courtisans d'Alexandre [1].

Bion de Smyrne et Moschus de Syracuse, sans être doués du même génie que Théocrite, composèrent aussi des idylles, ou plutôt ils donnèrent ce nom à des poèmes lyriques, élégiaques ou mythologiques. Mais le caractère propre de la poésie pastorale, telle que Théocrite l'avait créée, ne se

1. Voyez les longues flatteries que renferment les idylles 10, 14, 15, 16, et surtout 17, où elles deviennent intolérables. Dans l'idylle 16, v. 105–109, Théocrite n'a pas honte de dire : « Ma muse délaissée reste dans la solitude ; mais qu'on l'encourage, et elle saura se présenter avec une noble confiance.

trouve ni dans l'idylle de Bion sur la mort d'Adonis [1], ni dans celle où Moschus, qui lui est de beaucoup supérieur, a si bien chanté les jeux et les charmes d'Europe cueillant d'abord avec ses compagnes des fleurs dans la prairie, puis caressée par les flots que Jupiter fend pour l'enlever [2]. Celle qu'il composa sur la mort de Bion, qu'il appelle l'Orphée des Doriens, est une véritable élégie, où se trouvent toutes les plaintes que Virgile a mises dans la bouche des nymphes pleurant la mort de Daphnis [3]. Quant à son portrait de l'amour [4] et à sa prière à l'étoile du soir, pour qu'elle soit favorable à sa tendresse, il s'y rapproche beaucoup plus du genre anacréontique que de tout autre [5].

Dans l'assez long intervalle qui sépare le siècle où ces trois poètes ont fleuri de la conquête romaine, nous ne leur connaissons point d'imitateurs. Il semble que la poésie bucolique n'ait fait qu'une courte apparition, et qu'elle ait été atteinte bientôt après sa naissance par le mal contagieux qui avait déjà étouffé les autres produits de l'imagination grecque. Du moins ceux-là

1. C'est la première, et de beaucoup la meilleure.
2. Idylle II.
3. Idylle III. Il y compare Bion à Homère.
4. Idylle première.
5. Idylle VII.

avaient eu des siècles de vie, tandis que l'humble idylle parut mourir avant le temps, comme une fleur à peine éclose qui se dessèche sur un sol trop épuisé pour la nourrir[1].

Je ne terminerai point cette revue sans dire un mot de l'épigramme et du caractère relevé que les Grecs surent donner à cette composition si frivole en apparence. Ce mot, vu le changement d'acception qu'il a subi, réveille en nous des idées bien différentes de celles qu'il réveillait dans l'antiquité. Nous nous figurons des distiques armés d'un dard bien acéré, ou des allusions subtiles dont tout le mérite consiste dans des applications détournées, et nous avons peine à croire que l'épigramme ait pu être dans son origine une langue pour ainsi dire sacrée, celle que parlaient les monumens et les tombeaux.

Environ cent cinquante ans avant J.-C., un Grec asiatique, Méléagre de Tyr, eut l'heureuse idée de faire une couronne de fleurs avec les plus jolis petits poèmes qui eussent été composés dans sa langue. Il mit dans ce choix une délicatesse de goût dont celui qui règne dans ses propres compositions est un sûr garant, et nous savons par sa lettre à son ami Dioclès les noms

1. Long-temps avant cette époque, il y avait en Grèce et en Sicile des *bucoliasmes* ou chansons pastorales qui se chantaient avec accompagnement de danse et de flûte.

des quarante-quatre poètes dont il fit entrer les productions dans son recueil, comparant le genre de chacun d'eux à une fleur différente, puis volant de l'une à l'autre comme une abeille pour en extraire son miel. Cette précieuse Couronne de Méléagre s'est perdue, ainsi que celles de Philippe de Thessalonique et d'Agathias qui travaillèrent plus tard sur le même plan; et nous n'avons pour les remplacer que l'Anthologie de Constantin Céphalas, auteur byzantin du dixième siècle, et la compilation de Planude, qui écrivait au quatorzième. Enfin il s'est trouvé en Allemagne un second Méléagre qui a réuni ces fleurs éparses, mais non flétries[1], et a reconstruit un monument qui reproduit peut-être mieux que tout autre le génie grec sous toutes ses formes[2].

Rien, dans notre littérature moderne, ne peut se comparer à ce recueil pour la variété, pour l'élégance et pour la délicatesse de cœur encore plus que d'esprit. Les inscriptions ou épigrammes qui ont pour but de perpétuer un sentiment ou un souvenir national, s'élèvent quelquefois jusqu'au sublime, comme celle qu'on lisait sur

1. *Brunck*, Analecta veterum poetarum græcorum.

2. Voyez l'excellent opuscule de Herder sur l'anthologie grecque, avec la traduction allemande d'un grand nombre d'épigrammes choisies.

le tombeau de Léonidas aux Thermopyles, ou sur celui de Platon à Athènes. Il y en avait sur presque tous les monumens, sur les temples, sur les statues des dieux et des héros, des poètes et des sages. Toutes n'étaient pas en vers; mais alors la profondeur du sens ne permettait pas qu'on s'occupât de la forme, et cette prose était une belle poésie pour qui savait la sentir. De l'une ou de l'autre manière, le poète entrait en lutte avec l'artiste, et le surpassait quelquefois, ou plutôt c'était là véritablement que la poésie était la sœur de l'art, et que leurs moyens étaient réunis pour remuer à la fois toutes les puissances de l'ame. Rarement l'effet était manqué, car, outre que dans l'épigramme tout est précis, l'objet, le but et la forme, les Grecs avaient pour eux le génie qui inspire, et la liberté sans laquelle la plupart des inscriptions ne sont que d'odieux mensonges.

Celles qui se renfermaient dans le cercle de la vie privée s'adressaient plus au sentiment qu'à l'imagination, et devaient être plus touchantes. Tantôt c'est un vieux berger qui consacre sa flûte au dieu Pan, ou un vieux soldat qui consacre son bouclier à Minerve; tantôt c'est un amant craintif qui envoie un présent à sa maîtresse: d'autres fois l'épigramme devient l'histoire des infortunes domestiques, qui n'en ont point

d'autre, et quand elle est gravée sur une tombe, elle semble être un soupir exhalé d'un cœur que la douleur a peut-être brisé. Rien ne réveille plus vivement la sympathie que quelques-unes de ces épigrammes, inspirées par la tendresse maternelle ou par la piété filiale, et souvent il arrive que ce rapprochement imprévu de l'harmonie et de la mort réveille quelque chose de plus[1].

L'épigramme n'est pas plus à l'abri de la décadence que les autres genres de poésie. Ce qui donnait tant de prix au recueil de Méléagre, c'était le soin qu'il avait eu d'y faire entrer celles des anciens poètes. On jugera de la différence qu'il y avait sous ce rapport, comme sous les autres, entre le siècle de Périclès et celui d'Alexandre, par la comparaison de deux épigrammes faites à ces deux époques sur le même sujet, c'est-à-dire sur les trois cents héros des Thermopyles.

« Étranger, va dire à Sparte que nous sommes « morts ici en obéissance à ses lois. »

Voilà l'inscription de Simonide : voici celle qui fut faite long-temps après lui :

« Ceux qui jadis sauvèrent leur patrie du

1. Les épigrammes seraient d'excellens matériaux pour l'histoire morale d'un peuple.

« joug de la triste servitude, sont ici ensevelis « dans la poussière ; mais aussi ils sont brillans « de gloire : que tout citoyen qui s'arrête pour « contempler leur tombe, apprenne d'eux à « mourir avec courage pour sa patrie[1].

Il n'en faut pas davantage pour caractériser les deux périodes. Du temps de Simonide, il y avait énergie et simplicité dans les ames, dans les sentimens et dans leur expression ; du temps de son commentateur, on s'exerçait à la paraphrase, et parce qu'on ne savait ni sentir ni créer, on mettait dans la bouche des contemporains de Périclès de froides amplifications dont on leur empruntait le texte.

Par cet affligeant contraste, quel épuisement nous est signalé dans ce génie grec, si riche dans son début et dans la longue série de ses développemens successifs ! Que sont devenues les influences du climat et celles des souvenirs, bien autrement puissantes ? Les monumens ont-ils cessé de parler aux imaginations, et l'histoire nationale, que les arts ont écrite partout en gros caractères, ne peut-elle plus réveiller au fond des cœurs cet enthousiasme poétique qui

1. Voyez dans Brunck, *Analecta*, t. 1, p. 55, deux charmantes épigrammes de Sapho sur la mort d'une jeune fiancée et sur celle d'un pauvre pêcheur.

jadis se produisait au dehors par des chefs-d'œuvre? Les nations qui s'en vont en chantant dans leur longue carrière, cessent-elles leurs chants lorsqu'elles vieillissent, et quand ce symptôme de décrépitude apparaît, faut-il dire que pour elles *tout est consommé?*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE IV.

FIN DE LA TABLE.




OCT 19 1899


Essai sur l'historie de l'esprit hu
Widener Library 006431538
3 2044 088 007 950